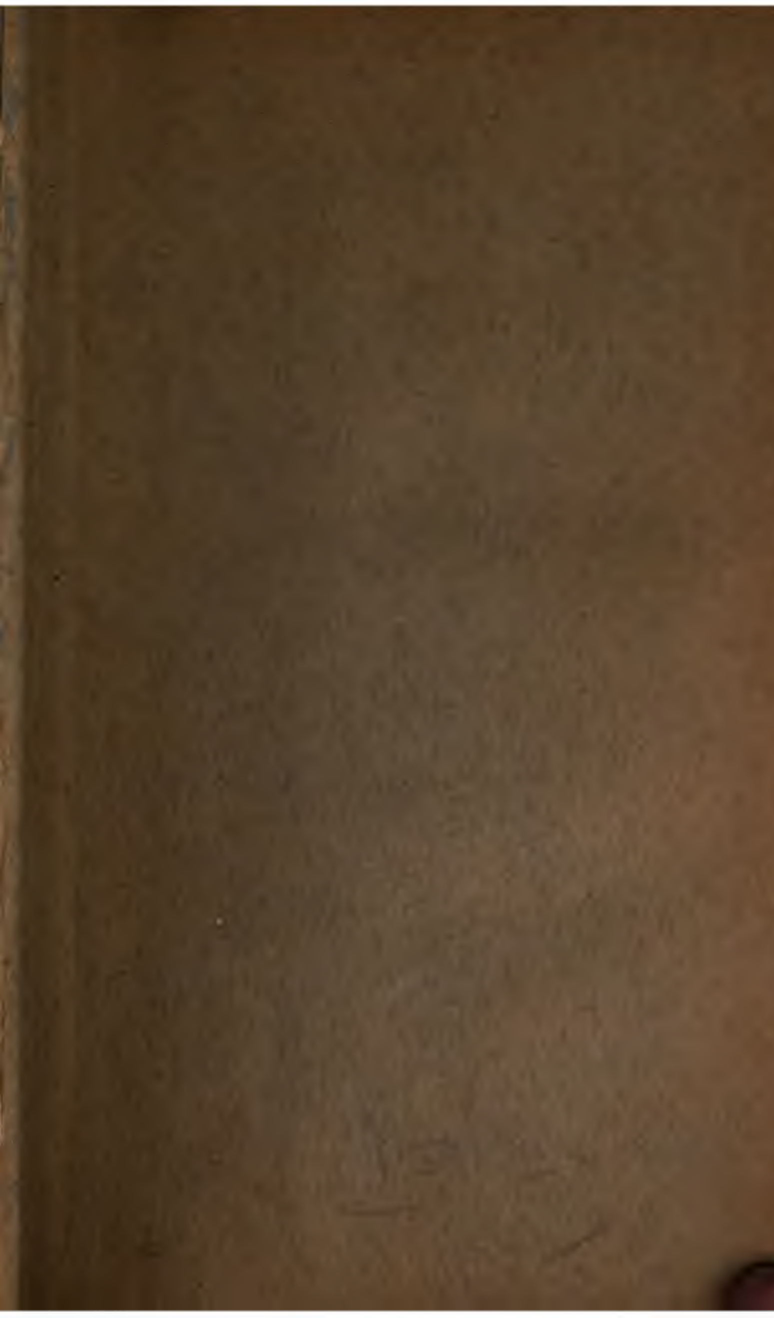




LE COLLIER

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

LE COLLIER

— CONTES ET NOUVELLES —

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE

MARCEL. — LES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE.

ROLAND AU RHIN. — LÉNA.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis*

1854


LENOX LIBRARY
NEW YORK

MARCEL

PREMIÈRE PARTIE

I

De Cancale à Saint-Brieuc, la côte de Bretagne est toute festonnée de baies et de promontoires qui se succèdent avec une sorte de symétrie. Partout une lande élevée de quelques cent pieds au-dessus d'une plage unie que la mer couvre et découvre tour à tour. Mais, si l'ensemble est uniforme et monotone, rien n'est plus accidenté et plus varié que les détails. Chaque abaissement du littoral forme un paysage détaché avec un encadrement nouveau et des dispositions particulières : tantôt une vallée large et ouverte où, de toutes parts, l'on descend par des prairies légèrement inclinées; tantôt un ravin étroit, profondément encaissé entre deux pans de roc coupés à pic; tantôt encore une crique irrégulière, fermée d'un côté par une tranchée abrupte, se terminant de l'autre par des pentes insensibles.

C'est à ce dernier genre de sites qu'appartient la baie de Kadoré.

Du sud au nord s'étend, sur une longueur d'une lieue et sur une largeur d'un quart de lieue, une grève plate, mais brusquement hérissée çà et là de roches calcaires couvertes

de plantes marines. A la marée montánte, l'Océan l'envahit au galop, la submerge et s'y repose un moment; puis il repart avec la même rapidité, et s'éloigne de manière à ne plus former qu'une ligne bleue à l'horizon.

A l'est, une muraille de granit monte droit vers la lande qui la couronne, et s'avance avec elle jusqu'au milieu de la mer sous la forme d'un cap massif.

Toute cette partie est empreinte d'une tristesse sévère. Ici, aux saillies aiguës du rocher, pendent de longues lianes vertes ou brunes qui gémissent sans cesse en se balançant au gré des vents; là, de ses sombres anfractuosités, s'élancent horizontalement des arbustes rabougris, et comme épuisés par leur existence même, qui semblent implorer la pitié du soleil ou la colère des tempêtes; plus loin, de maigres filets d'eau se glissent dans des fissures qu'ils ont eux-mêmes creusées, et vont tomber en murmurant dans une caverne ténébreuse. Les oiseaux de mer et les oiseaux de nuit se disputent les funèbres asiles que la montagne recèle dans ses flancs, et souvent l'air est troublé du bruit sinistre de leurs combats.

Les constructions élevées sur cette rive en complètent l'austère physionomie. Un château féodal dresse sur le point le plus escarpé ses donjons en ruines. On dirait un mausolée des siècles morts placé là pour rappeler le souvenir des hommes qui ne sont plus et dire aux vivants qu'ils passeront comme ont passé leurs pères. Une église, contemporaine et jadis vassale du manoir, montre au-dessus des tours son clocher pointu, qui sert de signal aux pêcheurs de la côte. Le cimetière, que l'on reconnaît à ses croix de bois noir plantées en terre, sépare les deux monuments. Quant au presbytère, c'est un bâtiment équivoque, tenant le milieu entre la maison et la chaumière, décrépit sans être vieux, négligé plutôt que misérable, triste, calme et solitaire comme la lande stérile qui l'environne.

Le côté de l'ouest offre un aspect tout opposé.

Une vaste prairie, abritée à son extrémité par un monticule

qui retombe en falaise vers les flots, s'élève, par de molles ondulations, de la grève au sommet du terrain. Sur ce sol fécond viennent se reposer avec complaisance la lumière du jour et la rosée de la nuit, et la verdure sombre des bosquets s'y marie, par des nuances harmonieuses, à la blonde verdure des pâturages.

Deux maisons de plaisance, heureusement encadrées dans les lignes gracieuses de la prairie, achevaient le contraste des deux rives. Le charme bourgeois de la vie moderne faisait face à la grandeur aristocratique et religieuse des temps antiques.

La première de ces deux maisons, la plus rapprochée du fond de la baie, avait une tournure quelque peu fanfaronne et jouait le castel. Elle montrait avec orgueil un corps-de-logis flanqué de deux ailes, un perron de pierre orné d'une balustrade de fer, un toit d'ardoises flambant neuf et une girouette de fer-blanc doré représentant un chasseur et son chien. La cour se donnait, d'un côté, grâce à son écurie et à sa remise, les airs d'une cour d'honneur; mais, de l'autre, son poulailler-pigeonnier, sa mare aux canards et ses tas de fumier la ramenaient, bon gré, malgré, à l'attitude modeste d'une cour de ferme. Elle était fermée par un mur en maçonnerie percé d'une grille en bois peint, qui donnait sur la façade de l'édifice, et d'une petite porte bâtarde sur laquelle étaient classiquement cloués un héron, deux hiboux et quatre éperviers, emblèmes de triomphe. Derrière la maison s'étendaient, à la suite l'un de l'autre, un jardin d'agrément dessiné en façon Lenôtre, ratissé, émondé, taillé irréprochablement, et un potager des mieux garnis et cultivé avec un soin paternel.

En un mot, rien ne manquait à cette propriété pour en faire un établissement à deux fins, où l'utile se mêlât partout, quoique le plus clandestinement possible, à l'agréable.

L'autre habitation, à la fois plus simple et plus jolie, était une réalisation complète du type cottage. Une maisonnette

blanche, irrégulièrement bâtie, disparaissait à moitié sous la broderie diaprée d'une multitude de plantes grimpantes qui serpentaient jusqu'à son toit de tuiles brunes. Adossée au monticule qui défend la prairie contre la violence des vents de mer, elle regardait un jardin de moyenne grandeur où les arbres, les légumes, les fruits et les fleurs vivaient en bon accord, au milieu d'un désordre charmant. Pour toute clôture, il y avait deux barrières à claire-voie perdues dans une haie vive d'aubépines et d'églantiers qui poussaient à leur guise, sans crainte de la serpe et de la symétrie.

Le fond de la baie sert à la fois aux deux rives d'intermédiaire et de transition. C'est une colline couverte de bois qui s'abaisse peu à peu de l'est à l'ouest, et au pied de laquelle serpente une petite rivière, appelée le Trégon. Sur les derniers plans s'élève en amphithéâtre un amas de pauvres cabanes, toutes semblables. Elles se composent uniquement d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, et n'ont que trois ouvertures, pour donner moins de prise au fisc, qui fait, comme l'on sait, payer assez cher l'air et la lumière. Le rez-de-chaussée en possède deux, qu'on ouvre et ferme tour à tour, suivant la direction du vent, du soleil ou de la pluie. La troisième donne entrée dans le grenier, où l'on renferme toutes les provisions. Aucune de ces ouvertures, portes ou fenêtres, comme on voudra les appeler, n'affiche le luxe étincelant des vitres : le bois, moins coûteux et plus solide, en a seul fait tous les frais.

Chaque cabane du village renferme une famille. Les hommes sont à moitié laboureurs, à moitié pêcheurs ; ils passent une partie de la semaine aux champs, l'autre en mer. Les femmes là, comme ailleurs, font tous les jours la même chose : soigner les enfants, préparer la nourriture des hommes, fabriquer et raccommoder les habits de tous, telles sont leurs constantes occupations. Quant aux enfants, jusqu'à l'âge où leurs forces plus développées leur permettent d'accompagner leurs parents au travail, ils partagent avec les chiens le

soin d'animer le village par des courses désordonnées et des cris incessants. Le soir venu, chaque ménage, y compris ses clients de toute espèce, enfants, chiens et volailles, se réunit dans l'unique pièce de la chaumière, qui sert à la fois de salon, de salle à manger, de chambre à coucher, de poulailler et de chenil. Chacun prend son repas à sa manière : les uns, autour d'une table boiteuse trébuchant sur les inégalités du sol que ne dissimule aucune apparence de plancher ; les autres, dans le coin ou le trou le plus conforme à leur caractère. Les hommes, d'un ton lent et grave, racontent les événements du dehors et s'informent de ce qui s'est passé au dedans ; les femmes, d'une voix tantôt douce et tantôt criarde, répondent aux hommes ou apostrophent les enfants qui piaillent; le chien, selon son humeur, aboie, geint ou hurle ; et chaque individu de l'espèce porte-plumes caquette, glousse, croasse ou jabotte dans son idiome favori. Le repas achevé, le chef de la famille se lève de son banc, récite la prière du soir et ordonne le sommeil. Les différents membres de la famille, suivant les convenances de la morale, s'accouplent dans des espèces de caisses superposées les unes aux autres, à peu près comme les rayons d'une armoire ; les animaux se couchent sur le sol ; on éteint la longue chandelle jaune qui brûlait suspendue par une attache de fer au manteau de la cheminée, et chacun s'endort pour recommencer le lendemain ce qu'il a fait la veille.

Telle est l'existence que menait, il y a quelques années, au moment où se passait la simple histoire que nous allons raconter, que mène encore aujourd'hui et que mènera longtemps la démocratie du village.

L'aristocratie vivait, à l'aisance près, avec la même simplicité. Elle était d'ailleurs fort peu nombreuse, se composant uniquement des individus qui occupaient le presbytère et les deux maisons de la rive gauche. Quant au château, échu par héritage à un grand seigneur qui ne venait jamais dans le pays, il n'avait pas été habité depuis bien des années.

Le cottage, que, dans leur langage pittoresque, les paysans appelaient la Maison-Fleurie, appartenait à une veuve nommée madame Hubert.

Fille cadette d'un riche négociant de Saint-Malo, elle s'était mariée en même temps que sa sœur aînée. L'une avait épousé un avocat déjà célèbre au barreau de Paris; l'autre un capitaine de marine marchande. Elles furent mères en même temps, et passèrent, chacune de son côté, plusieurs années dans un bonheur à peu près sans mélange. La mort de leur père vint assombrir leur destinée, jusque-là si riante, et commença pour toutes deux un long enchaînement de malheurs. Le capitaine Dugué, à la suite de plusieurs voyages désastreux, périt dans un naufrage, laissant sa femme et son fils exposés à toutes les horreurs de la misère. La malheureuse veuve ne put supporter ce coup terrible. Epuisée par le chagrin, elle s'éteignit rapidement, après avoir confié Marcel à sa sœur. Madame Hubert promit de servir de mère à l'orphelin. En effet, elle l'éleva avec sa fille Eugénie, et comme elle, leur faisant à chacun une part égale de soins et de tendresse.

La fortune récompensa mal son dévouement, et la soumit bientôt elle-même aux plus terribles épreuves. Son mari était devenu joueur. Plaintes, remontrances, prières, rien ne put l'arracher à son délire. Après des chances diverses, il finit par se ruiner complétement. Avec son talent et sa réputation, il aurait pu se relever et réparer tous ses torts. Mais, égaré par le désespoir, il se fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

La douleur de madame Hubert fut immense. Elle n'avait rien pour se consoler. L'avenir était aussi sinistre que le passé. Derrière elle un mari qui, en couronnant de mauvaises actions par une lâcheté, ne laissait pas même l'estime à ses regrets; devant elle des enfants qui allaient expier dans une infortune imméritée des fautes qu'ils n'avaient pas commises.

Heureusement on trouve dans un grand cœur la force d'un grand caractère. La noble femme ne se laissa pas abattre, et, contenant son chagrin, commença tout d'abord contre son mauvais destin une lutte obstinée. Aussitôt après l'enterrement de son mari, elle quitta l'appartement somptueux qu'elle occupait avec lui, vendit tout le mobilier, excepté les objets rigoureusement nécessaires à l'aménagement d'une chambre qu'elle alla habiter avec ses enfants, et paya toutes les dettes de sa maison. Il lui resta juste assez d'argent pour subsister quinze jours.

Elle employa ce temps à se créer des ressources. Ne voulant pas abandonner ses enfants à des mains étrangères, elle renonça à l'idée d'un emploi et refusa les offres qu'on lui fit à ce sujet. Un travail d'aiguille ne pouvait suffire à l'entretien de trois personnes. Grâce à l'excellente éducation qu'elle avait reçue, elle était en état d'enseigner convenablement le dessin, la musique, la géographie, le français et l'anglais. Elle alla résolument, avec de grossiers habits de deuil, voir tous les gens qu'elle avait connus au temps de sa prospérité, écrivit à ceux qu'elle ne pouvait voir, et, sans demander de secours à personne, demanda à tout le monde du travail. En voyant réunis dans la même personne tant de jeunesse, de malheur et de vertu, le monde secoua l'apathie ordinaire de son égoïsme. La honte eût été trop grande de ne pas aider qui s'aidait soi-même si courageusement. On offrit à madame Hubert des secours qu'elle refusa avec dignité et du travail qu'elle accepta avec reconnaissance. Ses leçons lui furent payées à assez bas prix ; mais le zèle qu'elle mit à les donner en augmenta rapidement le nombre ; de sorte qu'à force d'activité, de persévérance et d'économie, elle mit sa petite famille au-dessus du besoin et bientôt après dans une sorte d'aisance. Tous les moments qui n'étaient pas employés au labeur quotidien, elle les consacrait à Eugénie et à Marcel, qui grandissaient ensemble, tranquilles et souriants, sans se souvenir du passé, sans s'inquiéter de l'avenir. Sa plus grande fête était de les mener aux Tuileries

le dimanche, pendant la belle saison. Là, heureuse de leur joie, fière de leur beauté, elle les contemplait avec une ivresse à peine contenue, pendant que, semblables à de jeunes épagneuls en gaieté, ils remplissaient les allées de leurs courses fantasques et de leurs cris triomphants.

Cet état de choses dura quelques années, au bout desquelles arriva un héritage inattendu. Madame Hubert se trouva maîtresse de soixante mille francs. Son parti fut pris sur-le-champ. Ses malheurs lui avaient inspiré contre Paris une horreur presque superstitieuse ; et, se voyant libre de choisir son genre de vie, elle résolut de soustraire à jamais ses enfants à tous les dangers, à toutes les inquiétudes, à toutes les misères des villes.

C'était le temps de la guerre d'Espagne, sous la Restauration. Le cours des fonds publics avait beaucoup baissé. Madame Hubert, qui avait le bon sens de croire à la fortune de la France, acheta pour moins de cinquante mille francs une inscription de trois mille francs de rente. Elle trouvait à ce marché le double avantage de toucher de forts intérêts, sans compromettre son capital, et d'éviter les difficultés, toujours si grandes pour une femme, que présente l'administration d'une propriété quelconque.

Après avoir réglé toutes ses affaires à Paris, elle partit pour la Bretagne, son pays natal, décidée à s'y fixer. Dès les premiers jours de son arrivée, ayant appris la mise en vente d'un petit bien situé sur le bord de la mer, à moitié chemin de Saint-Servan et de Saint-Brieuc, elle partit pour Kadoré. Également charmée par l'isolement de la contrée, par la beauté du paysage et par le caractère paisible des habitants, elle acheta le bien, fit réparer la maison, la meubla avec une élégante simplicité, et s'y installa avec sa famille. Elle prit dans le village, pour la servir, un pauvre paysan et sa femme qui n'avaient pas d'enfants. Le mari fut chargé de la grosse besogne et du jardinage ; la femme, de la cuisine et de tous les ouvrages domestiques.

Une fois ces arrangements pris, la jeune veuve ne s'occupa plus que de réaliser l'avenir qu'elle avait rêvé. Heureuse de voir ses enfants, désormais à l'abri du besoin, développer leurs forces et affermir leur santé au milieu d'un air pur, au sein d'habitudes régulières, elle s'attacha uniquement à diriger de son mieux leurs idées et leurs sentiments. Sans négliger leur instruction, qu'elle espérait rendre suffisante en leur apprenant tout ce qu'elle savait, elle s'occupa surtout de leur éducation morale. Elle tâcha de leur inspirer son goût pour la solitude et la tranquillité, combattit courageusement en eux tous les penchants frivoles, et chercha à déraciner tout germe d'ambition, de vanité ou d'égoïsme. Grâce à un heureux concours de circonstances, elle réussit à merveille. L'aimable naturel des enfants se prêtait facilement aux nobles efforts de la mère; et leurs cœurs se remplissaient, se nourrissaient de ces bons principes, présentés avec tout le charme de l'affection, avec toute l'autorité des bons exemples.

Madame Hubert eût été au comble de ses vœux, si elle n'avait reconnu dans ces deux jeunes créatures, objet de sa sollicitude, des tendances inquiétantes pour leur bonheur et d'autant plus difficiles à réprimer que, loin d'être vicieuses, elles semblaient plutôt l'excès de bonnes qualités.

En grandissant, Eugénie, sans rien perdre de sa gaieté, montrait une sensibilité de plus en plus vive, et qui menaçait de devenir extrème. Quelquefois elle éclatait brusquement en larmes et en sanglots, sans que l'on pût deviner pourquoi. Sa mère finit pourtant par remarquer que c'était toujours à propos d'un mot qu'elle croyait blessant pour son cœur, ou d'une action qui lui semblait prouver de l'indifférence. Ce qui la confirmait dans cette idée, c'est qu'Eugénie, dont l'humeur était égale et tranquille vis-à-vis de tout le monde, n'éprouvait de ces violentes secousses qu'auprès d'elle ou de son cousin. Craignant qu'une telle impétuosité de sentiments, librement développée, amenât quelque jour

des résultats funestes, elle fit à sa fille de douces remontrances, et la pria de ne plus s'abandonner à ces accès qui compromettaient à la fois sa santé et la tranquillité de ceux qui l'aimaient. Eugénie, passionnée comme son père, avait toute la fierté, toute la fermeté de sa mère. Elle promit de se contenir et tint parole. Mais dès lors son caractère commença à changer. Elle calma peu à peu sa vivacité primitive, et finit par devenir sérieuse et réservée ; elle s'habitua même à maîtriser tellement ses émotions qu'il devint impossible de rien lire sur le masque impassible de sa physionomie. Madame Hubert n'aurait pas voulu une révolution aussi complète, et n'en vit pas les progrès sans inquiétude, sachant bien que les sentiments comprimés éclatent avec plus de violence ; mais elle se rassurait en pensant qu'aucun malheur ne menaçait sa fille, et que l'avenir ne devait pas apporter d'aliment à son excessive sensibilité.

Les impressions, aussi fortes chez Marcel que chez Eugénie, se manifestaient d'une manière toute différente. Autant l'une était concentrée, autant l'autre était expansif. C'était une fougue effrénée. Les sensations étaient aussitôt exprimées que ressenties, les désirs aussitôt réalisés que conçus. Etait-il joyeux? il chantait. Mécontent? il criait. Pour triste, il ne l'était jamais et ne savait pas pleurer. La force et l'ardeur de son tempérament ne donnaient prise ni à l'abattement ni à l'ennui; et, grâce à son bon cœur et à son caractère confiant, il ne pouvait s'imaginer que quelqu'un voulût lui faire de la peine. Il avait toujours été très-étonné de voir pleurer Eugénie ; et, après lui avoir inutilement donné, en manière de consolation, un gros baiser sur chaque joue, il restait debout à la regarder, ne comprenant pas qu'elle pût encore avoir du chagrin.

Il avait pour madame Hubert une affection sans bornes, et continuait de l'appeler sa mère, quoiqu'il sût bien qu'elle n'était que sa tante. Tant qu'il se trouvait sous ses yeux, il

se modérait pour ne lui causer ni peine ni inquiétude; mais, une fois livré à lui-même, il devenait un vrai diable. Sautant les haies et les fossés, franchissant les murs, grimpant sur les arbres et les rochers, nageant par la tempête comme par le calme, bravant tout pour une fleur qu'il voulait porter à sa mère, pour un nid dont il destinait la surprise à sa cousine, pour le plaisir même de la bravade, il allait toujours, sans s'inquiéter ni des égratignures, ni des chutes, ni de la mort.

L'indomptable pétulance de son neveu, qu'elle n'avait pas non plus cessé d'appeler son fils, tenait la pauvre femme dans des transes perpétuelles. Quand elle le voyait rentrer, le front humide de sueur ou la chevelure ruisselante d'eau, les vêtements en désordre, couvert de poussière, souvent déchiré, parfois légèrement blessé, elle commençait toujours par lui faire de vifs reproches; mais le coupable plaidait sa cause avec des raisonnements si singuliers, des excuses si charmantes, des caresses si cordiales, qu'il faisait bien souvent rire le juge au milieu de ses larmes et finissait infailliblement par se faire embrasser, en forme d'acquittement.

Du reste, madame Hubert espérait calmer à la fois les deux jeunes gens en donnant un cours naturel et régulier à la sensibilité de l'un, à la fougue de l'autre. Elle voulait les marier ensemble à l'âge de vingt ans.

Ils en avaient alors dix-huit, et brillaient déjà de tout l'éclat de la jeunesse.

Eugénie était grande, mince et d'une exquise élégance de formes. Elle avait le visage long et plus étroit du bas que du haut. Deux épais bandeaux de cheveux noirs promenaient leurs brillantes ondulations sur un front large, élevé, poli comme l'ivoire, et faisaient ressortir l'éclatante blancheur d'une peau que nuançaient à peine quelques teintes légèrement rosées. Au-dessous de sourcils noirs, admirablement dessinés, entre deux rangées de cils longs et soyeux, on voyait briller de grands yeux d'un bleu foncé, au regard doux

et profond. Le nez était droit et mince ; la bouche moyenne, assez régulière, mais peu épanouie. L'ensemble de sa physionomie et de sa personne offrait un rare mélange de grâce, de finesse et de gravité.

Grand déjà, bien découplé, unissant la souplesse à la force, Marcel avait la beauté d'un véritable enfant de la nature. Une forêt de cheveux blonds se répandait en boucles désordonnées autour d'un visage ovale, à contours pleins, où de vives couleurs perçaient sous le hâle d'une peau naturellement blanche, mais dorée par le soleil. De grands yeux d'un brun clair éclataient sous des sourcils châtains, et donnaient à sa figure une expression de hardiesse et de franchise que confirmaient encore la courbe aquiline d'un nez à narines mobiles et l'épanouissement de deux lèvres rouges et humides qui semblaient toujours prêtes à un sourire ou à un baiser.

Madame Hubert n'avait pas parlé aux deux jeunes gens de ses projets de mariage, ne voulant rien changer à leurs idées ni à leurs sentiments, avant le moment nécessaire. Rien n'est beau comme le spectacle de la pureté dans la force ; et la noble femme voyait avec un ineffable plaisir les deux adolescents conserver dans leurs rapports l'innocente liberté de l'enfance. Au moment de devenir époux, ils continuaient à vivre en frères. Tout les portait à se considérer comme tels : les souvenirs de leur enfance passée ensemble, l'habitude qu'ils avaient de donner tous deux à la même femme le nom de mère, l'impartialité que montrait celle-ci dans le partage de son affection et de ses caresses. Ces trois êtres s'aimaient avec une telle réciprocité, qu'il eût été impossible à l'un de dire lequel il préférait des deux autres. On s'embrassait au commencement et à la fin de la journée, en se disant bonjour et bonsoir ; et si, par hasard, quelqu'un manquait à cette douce coutume, on avait soin de le rappeler au devoir, en lui faisant payer l'amende d'un baiser double.

Leur vie était à peu près toujours la même. On se levait

de bonne heure, on faisait sa toilette, on récitait la prière du matin, puis on déjeunait. Suivant le temps, et sans ordre bien suivi, les heures étaient employées au travail ou à la récréation. Quand on avait assez de l'un, on passait à l'autre, et on les mêlait tellement ensemble qu'on arrivait à les confondre. Les jours pluvieux se passaient à dessiner, à faire de la musique, à lire. Les livres de Marcel étaient choisis par le curé, ceux d'Eugénie par sa mère. Faisait-il beau? la famille se mettait en route, Griffon en tête. Griffon était un gros chien gris, poilu et barbu, dont le nom désignait l'espèce, et qui avait pour emploi de suivre partout ses maîtres pendant le jour et de garder la maison pendant la nuit. La plupart du temps, on faisait une promenade dont la longueur et la durée n'avaient d'autre terme que la fatigue ou la satiété des promeneurs. Marcel, soumis et presque tranquille dans la maison, reprenait, dès qu'il était dehors, ses allures de poulain échappé. Toujours suivi de Griffon, qu'une grande sympathie de caractère attachait à tous ses pas, et qui témoignait son approbation par des aboiements multipliés, il allait, venait, s'élançait, courait comme le vent, tombait comme la grêle, et se relevait en riant pour recommencer de plus belle. On eût dit qu'il voulait s'emparer de tout ce qu'il voyait et partager la vie de la nature entière. La grave Eugénie, marchant paisiblement à côté de sa mère, laissait son turbulent compagnon déployer à son aise loin d'elle le luxe de son exubérante activité. Elle ne prenait part qu'intérieurement à tous ses mouvements, heureuse de le voir s'amuser, ou livrée par instants à d'affreuses angoisses, quand sa témérité l'exposait à de véritables dangers. Mais parfois l'étourdi obligeait sa cousine à sortir de sa majestueuse sérénité. La prenant brusquement par la main, il l'entraînait après lui, sans s'inquiéter de son consentement ou de sa résistance, et lui faisait parcourir à perte d'haleine toute la longueur d'une prairie, ou descendre au galop, à travers ronces, trous et rochers, au risque de se rompre le cou avec

lui, la pente rapide de quelque falaise. Arrivé au bas, il la prenait dans ses bras, et, de ce qu'elle n'avait pas poussé un cri durant le périlleux trajet, concluant qu'elle n'avait pas eu peur, il l'embrassait en lui disant pour la récompenser : — A la bonne heure, Eugénie! tu es une brave fille! — Souvent aussi c'était elle qui parvenait à le gagner à sa tranquillité. Elle l'emmenait dans les prés ou sur le bord des sentiers, où elle lui faisait cueillir de gros bouquets de fleurs sauvages qu'elle le chargeait ensuite de porter jusqu'à la maison. D'autres fois elle le faisait asseoir entre elle et sa mère sur un tertre, au milieu des landes, ou sur le dernier contrefort de quelque promontoire; et là, tous trois ensemble, plongés dans un doux recueillement, ils suivaient des yeux la marche rêveuse des nuages ou le déclin du soleil, lorsque, mêlant à l'écume poudreuse des vagues la pluie étincelante de ses rayons, il allait s'éteindre dans le sombre azur de l'Océan.

Pendant les chaudes journées de l'été, on allait se baigner dans la baie ou sur la plage, suivant que la mer était haute ou basse. Le corps couvert d'un vêtement de laine, bras et jambes nus, les deux jeunes gens, toujours escortés de Griffon, s'élançaient ensemble dans l'eau, qu'ils faisaient, en courant, jaillir sous leurs pieds, et se mettaient à nager, tantôt voguant côte à côte, tantôt s'éloignant l'un de l'autre, se rejoignant, s'évitant, se poursuivant comme des oiseaux de mer. Ils revenaient ensuite au bord avec lenteur, s'arrêtant, plongeant une dernière fois, puis une autre, couraient les pieds nus sur le sable uni de la grève, et se séchaient au soleil en ramassant des coquillages, pendant que Griffon secouait ses oreilles et léchait ses pattes.

Il y avait aussi des parties de pêche. Marcel organisait son bateau, hissait la voile, si le vent était favorable, ou ramait, s'il était contraire ou trop faible. Arrivé à la distance voulue, il jetait les lignes ou les filets, se faisant aider par ses deux compagnes pour retirer le poisson. Puis l'on retournait dîner

à la maison, où Marcel, quand la pêche avait été bonne, rentrait le premier pour recevoir les compliments d'Yvon, et savourer l'admiration de Perrine; le dernier, quand l'entreprise avait mal réussi, pour éviter les doléances de la ménagère et les consolations sarcastiques du jardinier.

Les soirées se passaient dans un petit salon donnant sur le jardin. Assis, l'été, près des fenêtres ouvertes, on respirait le parfum des fleurs ou les fraîches émanations de la brise; l'hiver, on se groupait autour de la grande cheminée où brûlaient pêle-mêle de fortes bûches et de légères bourrées. Là on causait, en travaillant, les jours où la famille se trouvait seule; on jouait aux échecs, au trictrac ou au loto, lorsqu'il y avait compagnie. Quant aux cartes, madame Hubert, qui ne pouvait oublier ses malheurs passés, ne voulait pas qu'il en entrât dans la maison. Vers neuf ou dix heures, on faisait la prière et on allait dormir.

Les visiteurs, comme on le pense, n'étaient pas nombreux. Excepté les hôtes inattendus que de rares hasards amenaient à la Maison-Fleurie, on n'y voyait jamais que deux personnes, les deux seules du village qui ne fussent pas des paysans. L'une était le curé, habitant du presbytère; l'autre le maire, propriétaire de la maison voisine.

Le maire, qui se nommait M. Jacquin, était un homme de cinquante et quelques années, petit, trapu, leste encore, rouge de figure et gris de cheveux. Son teint hâlé, ses longues moustaches rousses et ses épais sourcils, habituellement froncés, lui donnaient une apparence dure, résolue et presque farouche. Mais, en l'examinant de plus près, on apercevait bien vite, dans ses petits yeux gris et dans les contours arrondis de sa bouche, une expression de douceur et de bonté qui constrastait singulièrement avec son premier aspect. Il était facile de voir sur son visage deux empreintes contraires, celle de l'habitude et celle de la nature. Un bon homme se cachait sous le rude soldat. M. Jacquin avait passé

trente ans de sa vie sous les drapeaux. Fils d'un fermier des environs, il était parti à seize ans comme volontaire, lors de la fameuse levée de douze cent mille hommes, qui sauva la France. Il avait fait toutes les campagnes de la République et de l'Empire, pendant lesquelles il avait conquis la croix d'honneur et l'épaulette de chef de bataillon. Après Waterloo, il continua à servir, espérant toujours que Napoléon reviendrait. Mais, en 1823, quand il fut bien sûr que Napoléon était mort, il prit sa retraite et vint s'établir à Kadoré, décidé à finir sa vie où il l'avait commencée. Grâce au patrimoine paternel et à sa pension, il se trouvait à la tête de cinq mille livres de rentes, et passait dans le pays pour un richard. Il avait été, à l'unanimité, nommé maire de la commune, qu'il administrait tant bien que mal, mais de son mieux, et vivait environné de considération et d'honneurs, dans la pimpante propriété que nous avons décrite, et que les paysans appelaient le Domaine.

Le digne commandant, qui nourrissait à l'égard de l'autre sexe les idées peu révérencieuses d'un conquérant gâté par les beautés vaincues de l'Europe, n'avait pas songé un instant à se marier. Il pensait qu'un soldat doit mourir partout, comme sur le champ de bataille, la tête appuyée sur son sac, et sans être pleuré de personne. Il n'avait cependant pas tardé à s'ennuyer de la solitude; et il commençait à s'inquiéter un peu de l'avenir, quand il avait vu arriver dans le pays madame Hubert avec ses enfants. Il s'était d'abord intéressé à cette charmante famille, et avait fini par concentrer sur elle toutes ses facultés aimantes. Il avait particulièrement pris Marcel en affection, et en avait fait à la fois son favori, son élève et son légataire universel. Il n'avait pas peu contribué à développer son naturel actif et fougueux. Enchanté de trouver un enfant tout fait et tout élevé, il avait voulu lui donner ses goûts et ses aptitudes. Lui persuadant sans peine qu'un homme devait savoir se défendre contre toute espèce de dangers, il lui avait enseigné l'escrime, le tir, l'équita-

tion et la nage. Quant à la chasse, il avait fallu y renoncer : madame Hubert, qui n'avait consenti qu'avec répugnance à laisser Marcel manier l'épée et le pistolet, ne voulut jamais lui permettre de toucher un fusil. Elle craignait de lui voir prendre l'habitude du sang et le goût de la destruction.

Quelques mots suffiront pour achever le portrait du commandant. Il professait pour les Bourbons la haine commune à presque tous les officiers qui ont dû leur grade à la République et à l'Empire. Lors de la Révolution de juillet, qui avait éclaté quelques années auparavant, il était allé à Paris, exprès pour voir le drapeau tricolore flotter sur les Tuileries et sur la Colonne. Il confondait dans la même antipathie les nobles, à qui il avait conservé l'ancienne dénomination d'aristocrates, et les prêtres qu'il flétrissait du sobriquet de calotins.

Cependant, grâce à la bonté de son cœur, il vivait dans les meilleurs termes d'estime et d'amitié avec le curé, dont il ne pouvait méconnaître ni ne voulait nier les éminentes qualités, de même qu'il professait pour madame Hubert un grand respect et un entier dévouement, malgré son mépris pour les femmes. Grand diseur de lieux communs, il justifiait l'inconséquence de sa conduite par cet adage vulgaire : que les exceptions confirment la règle. Il consentait même à aller à la messe, parce qu'il faut une religion au peuple, et que les autorités doivent donner le bon exemple. Mais il se vengeait des concessions qu'il était obligé de faire par toutes sortes d'ingénieuses plaisanteries sur le culte et sur les mœurs cléricales.

Le curé supportait avec un calme inaltérable les escarmouches du vieux militaire, et le laissait s'applaudir de ses victoires sans jamais les lui disputer. L'austérité de sa personne et la gravité de ses manières lui permettaient d'être patient sans faiblesse et silencieux sans dédain. L'abbé Pascal était un homme de trente ans, à qui l'on en eût donné qua-

rante. Il était grand et maigre. Il avait le front haut et dépouillé de cheveux, ainsi que le sommet du crâne, la figure longue et creuse, la peau d'un jaune bilieux. Pas un pli sur le visage ; jamais un mouvement dans la physionomie : on eût dit un homme de bronze. Toute sa vie semblait s'être retirée dans de grands yeux noirs, pleins de feu et d'intelligence ; mais il les tenait presque toujours baissés, comme s'il en eût voulu cacher l'expression et assourdir l'éclat. Un observateur eût pu, en effet, y reconnaître la trace des fortes passions et l'habitude des pensées profondes.

La vie du curé répondait à son extérieur. Il se livrait avec un zèle presque fanatique aux soins de son ministère, et desservait avec une égale assiduité plusieurs communes, assez éloignées les unes des autres, dont se composait sa paroisse. Le temps que lui laissait l'exercice de ses fonctions était employé à cultiver son jardin ou à faire de longues promenades solitaires. Les paysans, qu'il ne cessait d'assister dans leurs misères, de soigner dans leurs maladies, de consoler dans leurs malheurs, lui portaient un vif attachement et un religieux respect, auxquels se mêlait une sorte de crainte superstitieuse. En voyant ce jeune homme pâle errer lentement à travers leslandes désertes, la tête baissée sur la poitrine, ou rester assis pendant des heures entières sur le bord de la mer, les yeux fixés sur l'horizon, ils se sentaient saisis d'une vague inquiétude, et s'éloignaient, après avoir fait le signe de la croix. La vieille paysanne chargée de gouverner le presbytère disait dans le village qu'elle avait plusieurs fois, au milieu de la nuit, entendu le curé éclater en sanglots et se frapper la poitrine à coups redoublés. Quel sentiment l'agitait ? Etait-ce le regret ? Etait-ce le remords ? Nul ne le savait. Mais l'instinct disait à tout le monde qu'il se passait dans les profondeurs de cette âme quelque chose de mystérieux et de terrible.

Le curé, poussé vers Eugénie par une certaine sympathie de caractère, lui témoignait la même prédilection paternelle

que Marcel avait trouvée chez le commandant. Celui-ci, qui prenait texte de tout pour taquiner son ami l'abbé, prétendait qu'il cherchait à embaucher Eugénie pour le compte de l'Eglise, et qu'il voulait en faire la supérieure de quelque couvent. Il avait rapporté de l'armée l'habitude des sobriquets, et surnommait Eugénie l'Abbesse, comme il avait surnommé Marcel l'Officier.

Chacun prenait à merveille les plaisanteries du bon vieux soldat, et tout allait le mieux du monde dans cette petite société, quand un incident, en apparence insignifiant, vint changer le cours jusque-là si paisible de ses destinées.

II

Vers la fin d'une journée d'été, les cinq amis se trouvaient rassemblés dans le salon de la Maison-Fleurie. Le soleil n'était pas encore couché; mais un épais rideau de nuages, étendu sur le ciel, répandait dans l'atmosphère une demi-obscurité, interrompue seulement çà et là par quelques lueurs blafardes. L'air était chaud et lourd. De temps en temps, à intervalles inégaux, des rafales, parties du sud, venaient expirer pesamment dans les arbres du jardin, qui frémissaient pendant quelques secondes, pour retomber bientôt après dans le silence et l'immobilité. La mer, grise et terne comme du plomb, montait insensiblement dans la baie, sans agitation et sans bruit. Les mouettes et les goëlands tournoyaient dans l'espace, en poussant des cris funèbres.

On sonna l'Angélus. Le curé s'agenouilla; madame Hubert et les deux jeunes gens se levèrent, et chacun d'eux récita tout bas sa prière. Le commandant resta assis; mais, par politesse, il ôta sa casquette de crin et écarta pour un

moment de ses lèvres le bouquin d'ambre de sa pipe turque.

Quand l'oraison fut finie, il remit sa casquette et recommença à fumer : car il jouissait à la Maison-Fleurie des mêmes priviléges que dans son domaine. Il y eut un moment pendant lequel on n'entendit rien que la respiration bruyante de Griffon, qui soufflait de temps à autre comme un marsouin, pour se rafraîchir.

Ce fut Eugénie qui rompit la première le silence.

— Monsieur le curé, ne trouvez-vous pas que la cloche avait ce soir un son extraordinaire ? On aurait dit qu'au lieu de l'Angelus elle sonnait les morts.

— C'est la tristesse de l'atmosphère qui attriste tout, — répondit le curé.

Et il se mit à arpenter gravement le salon.

— Le fait est, — dit M. Jacquin, — que voilà un sacré temps. Il semble que le diable s'est logé dans mes pieds ; j'aurais mieux fait de les laisser en Russie, quand ils y ont gelé. Ah ! les rhumastimes, Monsieur ! On a bien raison de le dire : vieux soldat, vieille bête !

— Allons ! allons ! — répondit Marcel, en riant de la boutade du grognard : — il faut vous secouer, mon commandant ; venez avec moi.

— Et où veux-tu me mener, blanc-bec ?

— Au bord de la mer ; vous monterez une faction près de mes habits, pendant que je ferai un plongeon.

— Oh ! mon cher enfant, — s'écria vivement madame Hubert, — ne va pas te baigner maintenant ; il y aura certainement un orage.

— Je le sais bien, ma mère ; mais rien n'éclatera avant deux grandes heures.

— C'est égal, n'y va pas, je t'en prie ; je serais inquiète. —

Pour toute réponse, le jeune homme embrassa la main que madame Hubert avait avancée vers lui ; puis, s'asseyant à côté d'elle, il se prépara à dessiner. Le silence recommença ; tout le monde était en proie à une préoccupation indéfinissable.

Pour faire diversion à ce malaise moral dont elle subissait l'influence comme les autres, madame Hubert pria Eugénie de faire de la musique ; celle-ci se mit au piano et en tira des préludes mélancoliques.

— Eugénie, — dit brusquement Marcel, — joue nous donc quelque chose de plus gai. Ne vois-tu pas qu'avec ta musique d'enterrement tu attristes Griffon ? —

En effet, le pauvre animal, assis dans un coin du salon, avait, dès les premières notes, levé la tête, tendu le cou et poussé de sourds gémissements. En entendant la voix de son maître, il se tut ; mais, se ravisant tout à coup, il se mit à aboyer avec violence, et s'élança en bondissant dans le jardin.

Bientôt à ses aboiements se mêlèrent les cris d'un homme. Marcel, qui avait couru après son chien, le vit de loin tenant en arrêt un domestique étranger en livrée de voyage. Celui-ci s'était d'abord avancé dans le jardin avec l'aplomb d'un laquais de grande maison qui se croit partout chez lui ; mais il avait bien vite tourné les talons à la vue du terrible gardien. Atteint au moment où il arrivait à la barrière, il n'avait pas eu le temps de la franchir ; et il se tenait adossé à la haie, pâle, épouvanté, poussant des clameurs désespérées en face de son adversaire, qui, le poil hérissé, les dents saillantes, les jarrets pliés, semblait n'attendre qu'un signe pour le dévorer.

— A bas ! Griffon ! ici ! — cria Marcel d'une voix impérieuse, tout en avançant rapidement vers la barrière.

Le chien obéit à regret, et revint lentement vers son maître, non sans jeter en arrière des regards menaçants, accompagnés de grognements sinistres.

— Paix, Griffon ! couchez là ! — reprit Marcel, en se rapprochant toujours du domestique. — Vous, l'ami, n'ayez pas peur.

— Moi, peur ? — répondit le laquais, qui reprit son assurance dès que le danger fut passé. — C'est-à-dire que vous avez bien fait d'arriver. Autrement, j'aurais assommé cette vilaine bête. —

Marcel ne put retenir un éclat de rire, en entendant cette absurde fanfaronnade. Mais il se remit aussitôt, et demanda poliment au domestique ce qu'il voulait. Le marand, croyant faire oublier sa poltronnerie par de l'impudence, et prenant d'ailleurs pour un paysan ce jeune homme couvert d'une grossière blouse de toile grise, lui répondit lestement :

— Parbleu ! l'ami, je veux voir le maire.

— Veuillez alors me suivre, monsieur, — dit Marcel, en appuyant sur le dernier mot pour donner au mal-appris une leçon de politesse.

Et il le conduisit dans le salon.

— Voilà, — dit-il en entrant, — un monsieur qui veut voir le maire. —

Il prononça ces mots de manière à faire entendre qu'il les répétait exactement. Le commandant comprit parfaitement son intention, et, sans se lever, dit brusquement au domestique :

— Eh bien ! que lui veux-tu, au maire, drôle ? Le voilà. —

Celui-ci, qui s'attendait à trouver dans le maire encore un paysan, fut aussi étonné de la fière mine du commandant qu'étourdi de son rude accueil. Il ôta vivement sa casquette galonnée, et, après force salutations :

— Pardon, — dit-il, — monsieur le maire, je ne savais pas... c'est ma maîtresse qui voudrait avoir l'honneur de parler à monsieur le maire.

— Ah ! ah ! et que me veut-elle, ta maîtresse ?

— Elle aura l'honneur de le dire elle-même à monsieur le maire.

— Où est-elle ?

— Dans sa voiture, devant la porte de monsieur le maire.

— Eh bien ! va lui dire de ma part qu'elle y reste, si cela lui fait plaisir. Je ne rentrerai que dans deux heures. —

Et le commandant tourna le dos au domestique. Celui-ci, tout-à-fait décontenancé, reprit avec hésitation :

— Mais, monsieur, c'est que madame... est madame la comtesse de Barjols.

— Eh bien? — répondit le commandant avec brusquerie en se retournant, — quand ce serait la marquise de Carabas, qu'est-ce que cela me fait? —

Le domestique ne savait plus que dire et restait là interloqué, les yeux baissés vers le parquet, tournant sa casquette entre ses doigts, ne se décidant ni à parler, ni à s'en aller.

Madame Hubert eut pitié de son embarras, et, prenant à part le vieux militaire, elle lui dit tout bas :

— Mon cher monsieur Jacquin, allez-y, je vous en prie. Cette dame a probablement à vous parler de choses importantes, et elle n'est pas responsable de la sottise de son domestique.

— Du moment où vous paraissez le désirer, madame, — répondit tout haut le commandant, — c'est une autre affaire. Je vais aller trouver ta maîtresse, — continua-t-il en s'adressant au domestique, — parce que cela fait plaisir à madame Hubert, entends-tu?... Marche devant, je te suis. —

Il rechargea sa pipe avec la plus grande tranquillité, et, après l'avoir allumée, suivit le domestique, qui avait déjà repris le chemin du domaine.

L'attention générale, jusqu'alors concentrée sur la scène qui venait de se passer, se reporta alors vers un autre objet. On remarqua que l'abbé avait disparu du salon. On le chercha dans le jardin. Eugénie, ayant aperçu sa robe noire à travers les jours d'une charmille, courut vers lui. Elle le trouva affaissé plutôt qu'assis sur un banc, pâle comme un mort et agité d'un tremblement convulsif.

— Vous souffrez, monsieur le curé? — lui dit-elle vivement en lui prenant la main.

— Merci, mon enfant, — répondit-il simplement, — c'est passé. Donnez-moi votre bras pour retourner au salon et ne dites rien. —

Il s'était établi entre Eugénie et l'abbé Pascal une sorte

d'intelligence naturelle, et ils n'avaient pas besoin de se parler pour s'entendre. Elle prit son bras sans lui répondre un mot, et, soutenant sa marche tremblante, le conduisit au salon, où elle le fit asseoir à une table d'échecs. Elle se tint quelque temps debout à côté de lui, le regardant avec un respectueux attendrissement ; puis, voyant rentrer Marcel avec sa mère, elle s'assit à son tour et dit gaiement :

— J'ai retrouvé M. le curé, qui s'était échappé, et, pour sa peine, je le force à me donner une leçon d'échecs. —

L'abbé, à qui elle évitait ainsi l'embarras d'une explication, se calma peu à peu et finit par se remettre assez bien pour avoir l'air de jouer sérieusement une partie qu'il avait commencée au hasard.

La nuit était tout à fait tombée quand le commandant revint et raconta le résultat de son excursion.

En arrivant à la grille du Domaine, il avait aperçu deux dames qui se promenaient à côté d'une calèche attelée de quatre chevaux de poste. L'une était une petite vieille encore fraîche et toute ronde ; elle avait l'air endormi et béat d'un chat qui digère de la crême. L'autre éblouit à première vue le commandant et lui parut merveilleusement belle. Elle était cependant à peine jolie, et n'avait aucun trait de remarquable ; mais son teint était si rose, sa peau si transparente, ses cheveux si soyeux et si brillants, son regard si caressant et si tendre, sa taille à la fois si riche et si souple, sa mise si gracieuse ; il y avait dans toute sa personne tant d'éclat, d'élégance et de charme, qu'il était difficile, en la voyant pour la première fois, de se défendre d'une vive émotion. M. Jacquin resta pendant plus d'une minute à la regarder sans dire mot, sans penser seulement à ôter sa casquette, aussi interloqué devant elle que le domestique l'avait été devant lui. Sans se fâcher aucunement de l'apparente impolitesse du maire, flattée peut-être, au contraire, de l'effet qu'elle produisait sur lui, la jeune dame se décida à entamer elle-même la conversation.

— Nous vous demandons mille pardons, monsieur, — dit-

elle avec un charmant sourire qui laissa voir deux rangées de perles,— pour avoir osé vous déranger de la sorte ; mais nous nous trouvons dans le plus grand embarras, et nous n'aurions su à qui nous adresser, si vous n'eussiez eu la bonté de venir à notre aide. —

Elle s'arrêta, comme pour attendre l'effet de son préambule. Elle put voir bientôt qu'il était tout à fait conforme à ses désirs. Le son à la fois doux et vibrant de sa voix avait agréablement chatouillé l'oreille du commandant et achevé de le subjuguer. Sentant qu'il était bien temps de donner signe de vie, il se hâta de saluer et répondit de son air le plus aimable :

— Je vous en prie, madame la comtesse, disposez de moi ; à quoi puis-je vous être utile ? —

Le titre de comtesse, que le commandant venait, malgré sa haine pour l'aristocratie, de donner à l'étrangère, prouvait qu'il était en effet déjà prêt à tout faire pour lui être agréable.

— Je vous remercie, Monsieur, — répondit-elle, — de vos bienveillantes offres de service, et je les accepte avec empressement. Voici ce dont il s'agit : devenue, par la mort d'un parent éloigné, propriétaire de ce château qui est là en face de nous, et des terres qui en dépendent, je suis partie de Paris avec madame la marquise de Terray, ma tante. —

Ici le commandant, qui n'avait pas encore paru s'apercevoir de la présence d'une tierce personne, salua la vieille dame, qui lui fit une révérence accompagnée d'un sourire bénin.

— Pour venir, — continua la comtesse, — passer l'été dans ce pays, dont on nous avait vanté l'air salubre et les mœurs paisibles. Nous comptions y prendre les bains de mer et nous y reposer tout à la fois le corps et l'esprit des fatigues parisiennes. Malheureusement j'avais oublié, par une impardonnable étourderie, de prendre des renseignements sur l'état de la propriété. Figurez-vous mon désappointement, Monsieur,

lorsqu'au lieu de la maison de campagne élégante et confortable que mon imagination se représentait, je suis tombée sur cet horrible vieux grand manoir désert et délabré, qui semble avoir été bâti par des géants pour loger des chauves-souris. Donc nous voilà, deux pauvres femmes seules, loin de toute ville, au milieu de chemins que j'appellerais détestables, si je ne parlais devant monsieur le maire, dans un village inconnu et qui ne connaît point d'auberges, au moment d'un orage épouvantable, et n'ayant, pour nous protéger contre la nuit, le vent, la pluie, le tonnerre et les voleurs, s'il y en a, que la capote d'une calèche. Monsieur le maire, vous êtes chargé de veiller à la sûreté des personnes qui se trouvent dans votre commune : je vous le demande, qu'allons nous devenir ? —

Ce singulier discours, débité avec aisance et d'un ton tour à tour calme, triste et moqueur, avait enchanté M. Jacquin, qui, après en avoir écouté le commencement avec intérêt, en accueillit la fin avec une gaieté non déguisée.

— Non, sacrebleu ! — s'écria-t-il en riant, — il ne sera pas dit que la commune de Kaderé et son maire aient refusé l'hospitalité à une aussi aimable voyageuse ; si, vous et madame votre tante, vous ne craignez pas de bivouaquer sous l'humble toit d'un vieux soldat, je serai heureux de mettre à votre disposition, pour cette nuit et tant qu'il vous plaira, le colombier que voici. —

Et il montrait d'un geste triomphant la maison qu'il avait annoncée en termes si modestes.

— Comment donc ! — répliqua la jeune dame d'un air d'admiration qui flatta au dernier point la vanité du propriétaire, — cela un colombier ! Dites plutôt un château, et, à cette heure, le vrai château du village.

— Eh bien, Mesdames, acceptez-vous ma proposition ?

— Avec reconnaissance. Mais ne dérangerons-nous pas ?...

— Personne. Je ne suis, Dieu merci ! pas marié, et chez moi, tout le monde est content quand je suis de bonne hu-

meur. Veuillez prendre mon bras, belle dame, je vais vous conduire et vous installer. Après quoi, je vous souhaiterai le bonsoir et j'irai à mon tour demander l'hospitalité au curé. —

La comtesse insista vainement auprès du commandant pour le faire rester chez lui ; il avait l'amour-propre de se croire encore dangereux, malgré ses cinquante-cinq ans, et voulut absolument passer la nuit dehors pour prévenir les méchants propos. Il fallut lui céder sur ce point et le laisser donner ses ordres en conséquence. Les chevaux furent renvoyés à la poste, la voiture fut remisée, et toute la cuisine mise en mouvement pour préparer un bon souper, dont les voyageuses devaient avoir grand besoin. Après leur avoir fait explorer la maison, où tout fut trouvé charmant, le digne M. Jacquin les quitta, comblé de remerciements et d'éloges, et alla rejoindre ses amis.

Il leur traça de la comtesse un portrait magnifique et donna libre carrière à son enthousiasme. C'était la plus ravissante et la plus aimable personne qu'il eût rencontrée de sa vie, disait-il, tout à fait bonne enfant et pas du tout bégueule, quoique noble. Il était heureux et fier de l'avoir décidée à rester dans le pays ; car, d'après l'idée qu'il lui en avait donnée, elle venait d'envoyer chercher des ouvriers à Rennes pour meubler une aile du château. Lui et ses amis allaient y gagner une société charmante, et les pauvres de la commune une bienfaitrice.

— Veuillez, — m'a-t-elle dit en me présentant un billet de cinq cents francs, — veuillez remettre cela de ma part à M. le curé, pour qu'il en fasse des aumônes. Ne pouvant vous offrir le prix de votre hospitalité, il est juste que je la paye aux pauvres. — Hein ! quelle délicatesse ! quelle modestie ! Donner à un bienfait la tournure d'une dette, pour s'en ôter le mérite ! Moi j'ai pris et j'ai remercié au nom de l'abbé Pascal. Et alors nous avons joliment causé de vous, allez, l'abbé. En entendant votre nom, elle a paru étonnée et comme saisie ; puis

elle m'a demandé votre âge, votre signalement, et depuis quand vous étiez ici, et dans quel pays vous étiez né, et je ne sais plus quoi encore, un tas de choses. Enfin, j'avais l'air d'un voyageur interrogé par un gendarme. J'ai dit tout ce que je savais, et je n'en sais pas long sur votre compte : que vous étiez un grand sec, jaune et chauve ; que vous me faisiez l'effet d'avoir la quarantaine sonnée ; que vous desserviez la commune depuis deux ans ; que vous étiez un brave homme ; que je vous aimais beaucoup, et que je vous croyais né en France. Rien de plus, rien de moins. Elle a paru satisfaite de mes renseignements. D'abord cette créature-là a toujours l'air d'être contente de tout. Ah ! je vous réponds que vous allez avoir une fière paroissienne. Seulement je vous conseille de veiller sur votre vertu, mon cher abbé, si vous ne voulez pas qu'elle s'en aille à tous les diables... A propos, vous allez me loger jusqu'à ce que je puisse rentrer à la caserne. Arrangez-vous : tant pis !

— Votre logement est tout trouvé, commandant, — répondit le curé. — Vous prendrez ma chambre et mon lit. Je pars ce soir pour Saint-Brieuc.

— Ce soir ? — s'écrièrent à la fois tous les assistants.

— Ce soir, — répéta tranquillement le curé.

— Mais il va faire un temps horrible, — reprit madame Hubert.

— Il n'importe. Il faut que j'aie sans retard un entretien avec Monseigneur. C'est décidé ; si vous le voulez bien, mes amis, nous n'en parlerons plus. —

On connaissait la fermeté un peu opiniâtre de l'abbé Pascal, et personne ne chercha plus à le détourner de son projet.

— C'est convenu, — dit M. Jacquin ; — je prends votre place, mais pas vos fonctions, entendons-nous. Pour confesser, passe encore : je crois que je m'en tirerais ; mais pour dire la messe *et cætera*, serviteur ; rompez les rangs.

— Si, pendant mon absence, on avait besoin de mon ministère, vous auriez la bonté d'envoyer chercher le curé de

Matignon, que je vais prévenir en passant. Quant à l'argent que cette dame vous a donné pour les pauvres, vous le distribuerez vous même, ou vous me le remettrez à mon retour, selon que vous le jugerez convenable. Maintenant, prenons, si vous le voulez bien, congé de nos amis. Je vais vous installer le moins mal qu'il me sera possible, et me mettre ensuite en route.

— Moi, — dit Marcel, — je vais accompagner M. le curé pour l'aider dans ses préparatifs de voyage. —

Et il sortit le premier, suivi de Griffon.

Le commandant souhaita le bonsoir, et le curé fit ses adieux à madame Hubert et à Eugénie. Celle-ci lui dit, au moment de le quitter :

— Tâchez de revenir bientôt, monsieur le curé.

— Le plus tôt que je pourrai, mon enfant.

— Je ne sais pourquoi, mais je suis toute triste et comme effrayée de vous voir partir.

— Il le faut, ma pauvre enfant. Au revoir. —

Il sortit aussitôt, et prit avec le commandant le chemin du presbytère. Pour y arriver, il fallait suivre la côte jusqu'à mi-chemin du Domaine et de la Maison-Fleurie. Là, on traversait la baie à pied, à la marée basse, ou en bateau, à la marée haute.

En ce moment, la mer commençait à peine à descendre. Les deux amis trouvèrent Marcel déjà établi avec Griffon dans la barque qui servait à porter, moyennant un sou, les passagers d'une rive à l'autre. Le paysan qui remplissait l'emploi de batelier, voyant la nuit venue, était allé se coucher, et le jeune homme s'était mis en devoir de le remplacer. Il avait déjà bordé les avirons ; et, dès que ses deux compagnons se furent assis à l'arrière, il se mit à ramer vigoureusement. Au bout de cinq minutes, malgré la largeur de la baie et la force du courant, il aborda de l'autre côté. On monta au presbytère. Le curé donna ses instructions à la gouvernante ; le commandant commença à s'occuper de son casernement, et

Marcel alla seller le cheval. Le curé vint bientôt le rejoindre devant l'écurie, attacha un petit porte-manteau derrière la selle, et enfourcha son robuste poney. Il serra la main au commandant qui lui souhaita un bon voyage; puis il prit avec Marcel la route du village, qu'ils ne tardèrent pas à atteindre. Tout y était endormi, excepté quelques chiens qui se mirent à aboyer en entendant les pas du cheval. Mais personne ne s'en inquiéta, pas même Griffon, qui dédaigna de leur répondre. Arrivés à un endroit où le chemin se bifurquait, les deux amis se séparèrent.

— Bon voyage, monsieur le curé, — dit Marcel, — et prompt retour!

— Au revoir, mon enfant, — répondit le prêtre; — soyez heureux! —

Et il s'élança au galop sur la route de Matignon. Le jeune homme reprit à pas lents celle de la Maison-Fleurie.

Il s'avançait avec nonchalance, aspirant à pleins poumons les fraîches bouffées qui traversaient l'atmosphère, savourant les parfums de la prairie mêlés aux émanations salines de la baie, écoutant le frémissement plaintif des arbres, le sifflement aigu des lianes et le murmure sourd des flots.

Bientôt il eut envie de prendre part à ce concert grandiose de la nature, et entonna d'une voix forte ce refrain des pêcheurs bretons, qui se présenta tout d'abord à sa pensée :

Pauvre marin, mon cœur contrit
A vous, mon Dieu, se recommande.
Mon bateau, las! est si petit,
Seigneur, et la mer est si grande!

A peine avait-il achevé la dernière note, qu'une autre voix, éclatante et pure, lui répondit du milieu de la baie, chantant l'*Orage* de Schubert. A entendre cette mélodie sublime surgir en accents inspirés du sein des flots invisibles, on eût dit l'esprit de la mer conjurant, avant de s'endormir, la tempête qui accourait sur le char de la nuit.

Le jeune homme écouta avec ravissement cette voix qui faisait vibrer toutes les cordes de son âme. Elle ne chantait déjà plus, qu'il l'écoutait encore. Au bout de quelques minutes, fatigué du silence, il voulut réveiller cette harmonie merveilleuse qui semblait s'être assoupie ; et, espérant qu'elle répondrait, comme la première fois, à son évocation, il se remit à chanter le refrain des pêcheurs. La voix lui répondit, en effet, mais par un cri terrible, déchirant, désespéré. Le cœur du jeune homme se serra ; une sueur froide baigna son front ; il s'arrêta, indécis et tremblant, espérant à peine avoir mal entendu. Un second cri, pareil au premier, seulement un peu plus éloigné, ne lui laissa plus de doute. Il répondit par une plus forte acclamation, pour avertir la victime qu'on allait à son secours, et s'élança, suivi de Griffon, vers l'endroit où il supposait le danger.

Quelques instants d'une course effrénée le menèrent au bord de la baie, et il se précipita dans les flots que l'orage commençait à agiter fortement. Son fidèle compagnon, sans attendre son appel, y était déjà entré, et tous deux se mirent à nager de conserve vers le milieu de la baie.

La jeune comtesse, en attendant l'heure du souper, était descendue se promener au bord de l'eau. Nature romanesque et avide d'émotions, elle trouva une sorte de joie inquiète à errer, au milieu des ténèbres, le long des flots tumultueux qui déferlaient bruyamment à ses pieds. Cependant elle se laissait peu à peu fasciner par cette ondulation régulière et incessante, et ne tarda pas à vouloir s'y associer. Elle attira une barque attachée par une corde à un piquet de la rive, y posa un pied timide, le retira bien vite, l'y posa encore, jouant avec le danger, jouissant de sa frayeur, et finit par y sauter, toute joyeuse de son courage, tout étonnée de sa facile victoire. Elle tenta d'abord de se tenir debout, chancela, tomba assise sur un banc, et, riant de son malencontreux essai, se résigna sans peine à une immobilité que déplaçait sans cesse l'agitation des vagues. Longtemps elle s'abandonna

au mouvement de la mer, qui la berçait, comme une nourrice, au bruit d'une chanson monotone. Les yeux demi-clos, la tête renversée, la poitrine ouverte aux fougueuses caresses du vent, elle palpitait tout entière en proie à une ivresse mystérieuse ; et son imagination, emportée sur les ailes de l'extase, se perdait dans un tourbillon de rêveries. La voix de Marcel, en résonnant dans le lointain, sembla donner une réalité à la fantaisie de ses songes. Le besoin de répondre à ce chant inattendu et de rendre à l'inconnu le bienfait de sa douce surprise fit éclater sur les lèvres de la comtesse l'hymne magnifique que recélait sa mémoire.

Cependant la corde, soulevée d'une main imprudente, s'éloignait peu à peu, en déroulant ses replis, du piquet autour duquel elle n'était plus fixée. Absorbée dans son inspiration, la jeune femme ne remarqua pas d'abord que le bateau changeait de place. Mais, quand elle eut fini de chanter, elle s'aperçut, avec une surprise mêlée de frayeur, que le courant, aidé du vent qui augmentait sans cesse, l'emportait rapidement vers le milieu de la baie, du côté de la pleine mer. Son premier mouvement fut de lutter. Elle prit les deux avirons couchés dans le fond de la barque, et, les plaçant chacun sur un bord, elle essaya de ramer ; mais ses mains inhabiles trompèrent ses efforts, et elle ne réussit qu'à faire tourner la barque, tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, sans la faire changer de route. Les flots, clapotant sourdement contre ses flancs, la poussaient, la roulaient avec violence devant eux. Le vent commençait à fouetter leur écume au visage de la comtesse : elle était déjà en proie à une vive terreur, quand un éclair, glissant pour la première fois sur les ténèbres de l'horizon, lui montra le danger plus grand et plus imminent encore qu'elle ne le croyait. La barque, entraînée par son travers, s'avançait vers une roche aiguë, autour de laquelle la mer tournoyait en se brisant avec fureur. En ce moment la pauvre femme entendit retentir de nouveau le chant du jeune homme : elle poussa d'abord un cri pour l'appeler

à son aide, puis bientôt après un second, qu'elle crut le dernier. La barque venait de chavirer en heurtant la roche. Par bonheur, la comtesse, en tombant, s'était accrochée au bord. Grâce à cet appui, elle se soutint quelque temps à la surface de l'eau ; mais bientôt ses membres délicats, vaincus par la terreur et la fatigue, ne purent plus résister à l'assaut grandissant des lames, et, forcée de lâcher le bois protecteur, la malheureuse se sentit engloutir.

Cependant Marcel, atteignant la barque renversée, en avait fait le tour à la nage. Ne voyant, n'entendant personne, il ne savait plus de quel côté se diriger, quand il crut apercevoir quelque chose s'agitant au milieu des vagues. Il s'élança aussitôt de ce côté, et trouva Griffon qui luttait contre le courant, tenant dans sa gueule le bas d'une robe dont le haut disparaissait dans l'eau. Il saisit aussitôt la comtesse, dont il ramena la tête à la surface. Puis, confiant à Griffon un bras pour lequel il lui fit quitter la robe, et, s'emparant de l'autre, il se mit à nager vers le rivage. Au bout de quelques minutes, malgré les vagues et le courant, il réussit à aborder avec celle qu'il venait de sauver.

Car la comtesse n'était qu'évanouie. Après de vaines tentatives pour la ranimer, il prit le parti de la transporter dans un endroit où elle pût recevoir des secours efficaces; et, l'enlevant dans ses bras, il prit le chemin de la Maison-Fleurie, d'où il n'était pas loin. Il gravit avec ardeur les pentes escarpées de la colline, plus fier encore qu'accablé de son fardeau. Plusieurs fois l'émotion, jointe à la fatigue, le força de s'arrêter. Il s'asseyait alors sur une pierre, posait doucement sur ses genoux le beau corps inanimé de la jeune femme, appuyait sa tête contre son épaule, et, à la fois tremblant, attendri, enivré, cherchait à la ranimer sous ses chastes attouchements, tandis que Griffon léchait ses mains pendantes. Puis, faisant un nouvel effort, il se remettait en route. Au bout d'un quart d'heure, il arriva à la Maison-Fleurie, épuisé et haletant. Sans pouvoir dire une parole, il entra

dans le salon, où madame Hubert et Eugénie l'attendaient avec inquiétude, et déposa la comtesse sur le canapé.

— Mon Dieu! — s'écria madame Hubert, — qu'y a-t-il donc, Marcel? —

Marcel était tombé tout pâle sur un fauteuil, et ne put répondre un mot. Eugénie, en voyant son cousin entrer moitié nu, tenant dans ses bras une femme qui semblait morte, avait été saisie d'un tremblement nerveux. Mais, quoique aussi pâle que son cousin et aussi agitée que sa mère, elle avait eu la force de retenir le cri de terreur prêt à s'échapper de sa poitrine. Elle alla, aussi vite que le permit la faiblesse de ses jambes, vers le canapé, et, mettant la main sur le cœur de la noyée :

— Elle vit encore! — s'écria-t-elle avec un accent de triomphe. — Vite! transportons-la dans ma chambre, et mettons-la dans mon lit. Allons, ma mère, vous par ici, moi par là. Marcel est trop fatigué pour nous aider. D'ailleurs, il en a déjà assez fait, le pauvre garçon. —

Les deux femmes prirent, en effet, la comtesse, l'une par les pieds, l'autre par les épaules, la portèrent dans la chambre d'Eugénie, et, après l'avoir dépouillée de ses vêtements mouillés, la mirent au lit. Les domestiques se levèrent pour donner leur part de soins. Marcel lui-même, revenu de son accablement, était allé s'asseoir dans un coin de la chambre, et ne quittait pas du regard le visage de la malade, dont la blanche pâleur, rehaussée par l'ombre de ses cheveux humides, semblait unir le calme de la mort à la beauté de la vie. De légers soupirs commencèrent bientôt à soulever sa poitrine. Puis ses mains s'agitèrent, et sa tête essaya sur l'oreiller d'imperceptibles balancements. Enfin elle ouvrit les yeux, qu'elle referma aussitôt avec un mouvement d'effroi. Elle ne tarda pas à les rouvrir, et promena lentement autour d'elle un regard étonné. Tout le monde s'était approché, dans un silence plein d'émotions. Elle contempla longtemps ces deux femmes qui veillaient à son chevet, comme deux

anges près du berceau d'un enfant endormi. Elle semblait se croire le jouet d'un rêve. Tout à coup, par un brusque mouvement qu'elle fit comme pour secouer sa vision, elle aperçut, à la tête du lit, Marcel, qui, penché sur elle, suivait d'un œil avide les progrès de sa résurrection. Après l'avoir fixement regardé pendant quelques instants, elle lui jeta brusquement les bras autour du cou, et, serrant sa tête sur sa poitrine, elle se mit à fondre en larmes. A la vue de ce jeune homme moitié nu, dont les cheveux ruisselaient encore, elle avait retrouvé sa mémoire et deviné la vérité. Confondant dans un même élan le souvenir de ses dangers et le sentiment de son salut, elle pleurait à la fois de terreur, de joie et de reconnaissance.

On eut beaucoup de peine à la calmer. Quand son accès fut passé, madame Hubert, qui en redoutait un second, pour elle d'abord, ensuite pour Marcel, dont l'agitation était visible, ordonna à celui-ci d'aller prendre un repos nécessaire. Il obéit à regret, et, laissant dans la chambre de la malade Eugénie et sa mère, qui devaient la veiller tour à tour, il se retira à pas lents dans la sienne.

III

Pendant trois jours, la comtesse fut en proie à une fièvre ardente. Cependant le médecin, qu'on avait envoyé chercher en toute hâte à Saint-Servan, déclara qu'elle n'était pas en danger, et qu'un peu de soins joint à beaucoup de repos suffirait à la rétablir complétement. Il recommanda surtout de ne la contrarier en rien; on devait éviter soigneusement d'irriter son imagination trop vivement impressionnée; en la laissant se calmer, on la guérirait tout naturellement.

Ces prescriptions furent religieusement suivies. Madame

Hubert et sa fille se succédèrent sans relâche au chevet de la malade et ne la perdirent pas un instant de vue. La marquise de Terray vint tous les jours, après avoir toutefois vaqué consciencieusement aux soins de sa toilette et de son déjeuner, passer quelques heures auprès de sa nièce. A l'heure du dîner, malgré les instances de madame Hubert, elle retournait au Domaine, sous prétexte que la délicatesse de sa santé la forçait à suivre un régime; mais, en réalité, parce qu'elle préférait de beaucoup à la modeste cuisine de la Maison-Fleurie les plats friands que sa femme de chambre avait ordre de lui apprêter.

Marcel ne quittait guère non plus la chambre de la malade. Il exerçait sur elle une influence mystérieuse et bienfaisante. Une sorte d'intuition magnétique avertissait la comtesse de son absence. Aussitôt qu'il était sorti, elle tombait dans le délire. — Sauvez-moi ! sauvez-moi ! — s'écriait-elle avec terreur. — L'ange ! où est l'ange ? — On courait chercher Marcel. Dès qu'il était rentré, elle commençait à se calmer, faisait, comme les enfants, succéder à ses cris de petits gémissements interrompus, puis des soupirs, puis le silence, et finissait par s'endormir en souriant. Elle subissait parfois des crises plus violentes où il était obligé d'intervenir diretcement. Prenant ses mains dans une des siennes, il lui ordonnait avec une douce autorité de s'endormir; elle obéissait, mais sans vouloir lâcher la main qu'elle avait saisie; et Marcel, qui n'eût pu recouvrer sa liberté sans troubler le repos de sa malade, passait quelquefois ainsi des heures entières près d'elle, le regard fixé sur son visage.

Mais ces attouchements, qui calmaient la comtesse, jetaient au contraire le jeune homme dans un trouble profond dont il ne se rendait pas compte. Aussitôt qu'il avait un moment de libre, il allait se promener dans le jardin, seul, si c'était la nuit, et, si c'était le jour, avec le commandant, qui passait la plus grande partie de son temps à la Maison-Fleurie.

— Je ne sais vraiment ce que j'ai, — disait-il naïvement à son

vieil ami, en marchant avec précipitation et en aspirant l'air à grand souffle ; — je crois que c'est la fièvre.

— Non, ce n'est pas précisément la fièvre, — répondait malicieusement le grognard; — je connais ça. —

Et, comme Marcel l'interrogeait de ses regards étonnés, il détourait la tête en fredonnant entre ses dents l'air de *Ça ira, ça ira.*

Vers le commencement de la quatrième nuit, la fièvre cessa. La comtesse, aussitôt qu'elle eut recouvré ses idées, exprima sa reconnaissance dans les termes les plus vifs et les plus affectueux. Madame Hubert lui répondit en l'embrassant; Eugénie et Marcel gardèrent le silence, agités d'émotions différentes, mais qu'ils ne s'expliquaient à eux mêmes ni l'un ni l'autre.

Le lendemain matin, la convalescente se leva, et, appuyée sur le commandant et sur madame Hubert, alla s'asseoir dans le jardin. Les deux jeunes gens la suivirent, l'un par intérêt, l'autre par politesse. Une invincible antipathie éloignait Eugénie de la comtesse, vers laquelle un penchant irrésistible attirait Marcel, sans qu'aucun des deux en eût pu dire la cause.

La conversation roula naturellement sur la maladie de la comtesse et sur l'événement qui l'avait amenée. Elle se fit alors raconter la manière dont elle avait été sauvée. Le commandant épargna ce soin à la modestie de Marcel.

— Ah ! monsieur, — dit la jeune femme avec un accent pénétré, — un pareil service ne peut se payer ni par des actions ni par des paroles. Tout ce qu'on peut faire c'est de ne jamais l'oublier.

— Bah ! bah ! — fit le commandant d'un air goguenard, — vous l'avez déjà bien assez récompensé.

— Comment cela ? — demanda-t-elle d'un air étonné, ne se rappelant rien de ce qui s'était passé.

Mais personne ne répondit : Marcel, rouge comme le feu, tenait ses yeux baissés vers la terre; Eugénie, légèrement

pâle, regardait Marcel; et madame Hubert faisait en vain des signes au commandant, qui feignait de ne pas les comprendre et riait dans sa barbe de l'embarras général.

Heureusement l'arrivée de Griffon vint y faire diversion. Le digne animal, qui connaissait ses priviléges, entra en bondissant dans le cercle formé par la petite assemblée, et se mit à jouer avec tout le monde, léchant les mains de l'un, mettant sa tête sur les genoux de l'autre, bien reçu partout. La comtesse, qui savait le service qu'il lui avait rendu, ne fut pas la dernière à lui faire fête ; elle se montra même si caressante que Griffon, perdant toute retenue, mit ses deux grosses pattes sur ses épaules, en poussant un aboiement formidable.

— A bas! — s'écrièrent en même temps Eugénie, blessée de la familiarité que son favori témoignait à l'étrangère, et Marcel, fâché de le voir si incommode.

— Pourquoi donc? — répliqua gracieusement la comtesse en retenant le chien par les pattes : — pourquoi à bas? Griffon est aussi mon sauveur ; il me demande, je crois, de l'embrasser, et je n'ai pas le droit de lui refuser cette faveur. —

Et elle déposa un baiser sur le museau du chien, qui souffla d'un air d'assentiment et se retira satisfait. —

— A la bonne heure! — s'écria M. Jacquin en riant, — voilà de la justice ; pas de jaloux : le chien est récompensé comme le maître. —

Cette fois l'embarras fut plus grand encore que la première, et la comtesse, qui avait compris, perdit tout à fait contenance.

— Commandant, — s'écria madame Hubert, en se levant avec impatience, — vous êtes insupportable.

— Allons donc! — répondit-il avec une tranquillité narquoise, — quel mal y a-t-il à dire à une jolie femme qu'elle a embrassé un joli garçon? Moscou n'est pas brûlé pour ça. —

La comtesse se leva de son côté, et, prenant le bras de madame Hubert, reprit avec elle le chemin du salon.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, chère madame, — lui dit-elle avec timidité.

— Moi vous en vouloir, madame! et de quoi? Vous n'êtes pas responsable des inconvenances de M. Jacquin. Vous avez cédé aux inspirations d'un bon cœur, et vous avez eu raison. Je ne fais que vous en aimer davantage.

— Vous êtes mille fois bonne.

— Eugénie, — reprit madame Hubert, — donne le bras à madame la comtesse.

— Merci. Je suis déjà assez forte pour marcher seule; je n'ai plus d'autre mal qu'une faim terrible, et, quand j'aurai déjeuné, je ne m'apercevrai plus d'avoir souffert. —

Eugénie alla donner l'ordre de servir.

Le commandant avait regardé les dames s'éloigner sans rien dire; mais, quand elles furent rentrées au salon:

— Pardieu! — s'écria-t-il, — ce sont de drôles de créatures que les femmes! Qu'en dis-tu, Marcel? —

Celui-ci était resté immobile à la même place, regardant d'un air distrait les gambades que Griffon exécutait devant lui. Il leva la tête à l'interpellation du vieux militaire, et le regarda avec étonnement.

— Ah! ah! — dit M. Jacquin, — tu ne comprends pas? Un jour tu comprendras, et tu en verras bien d'autres. Veux-tu venir faire un tour à cheval avec moi?

— Je veux bien, — répondit machinalement Marcel.

Les deux amis se dirigèrent ensemble vers le Domaine, pour y prendre des chevaux. Ils firent une promenade de deux heures, pendant laquelle ils n'échangèrent pas dix paroles. Marcel paraissait absorbé, et le commandant respecta sa préoccupation.

En rentrant au Domaine, ils y trouvèrent la comtesse, à qui le déjeuner avait rendu ses forces et sa gaieté. Marcel fut surpris et presque affligé d'apprendre qu'elle n'habiterait plus la Maison-Fleurie. Il s'était, en quatre jours, habitué à

la regarder comme faisant partie de la famille, et il lui sembla que son absence allait y laisser un vide.

— Déjà! — s'écria-t-il, — vous nous quittez déjà !

— Il le fallait bien, — répondit-elle. — Maintenant que me voilà tout à fait guérie, je n'avais plus de droits à l'hospitalité de la Maison-Fleurie, et j'aurais, en y restant plus longtemps, abusé des bontés de votre excellente famille.

— Et puis, — dit le commandant, — il est juste que le Domaine ait son tour. Il faut de la justice, que diable! et je ne vois pas de quel droit ce blanc-bec voudrait vous accaparer.

— Je vous remercie, — repartit gaiement la comtesse, — de l'importance que vous voulez bien attacher à ma présence, mon cher monsieur Jacquin. Mais, comme je ne veux point faire de jaloux, je vais aujourd'hui même m'établir chez moi. Les ouvriers que j'avais fait demander à Rennes sont arrivés dès le lendemain, madame de Terray vient de me l'apprendre, et m'ont en trois jours organisé une espèce de tente, qui ne vaudra pas à coup sûr votre caserne, commandant, mais où je pourrai néanmoins camper assez supportablement. A la campagne comme à la guerre. Et en avant! qui m'aime me suive, ou plutôt m'accompagne ; car je ne suis pas encore bien vaillante.

— Quel petit soldat! Tudieu ! je n'aurais pas été fâché d'en avoir quelques-uns comme ça dans ma compagnie, au temps où j'étais capitaine.

— C'est bien le moins que j'aie un peu des vertus militaires, moi fille et femme d'officier.

— Vous êtes mariée? — fit Marcel avec un étonnement chagrin.

— Hé! sans doute. Ne m'avez-vous pas entendu appeler madame?

— C'est vrai. Mais je n'avais pas réfléchi —

Il s'arrêta au milieu de sa phrase, ne sachant comment la terminer sans dire une sottise.

— Ces jeunes gens sont étonnants, — dit en riant M. Jac-

quin; — ils ne peuvent jamais comprendre que les femmes aient des maris ou des amants. Tu aurais voulu que madame t'attendît, n'est-ce pas, morveux ? —

Marcel ne répondit pas. Il était en proie à un malaise où le dépit se mêlait à l'embarras. La comtesse vint à son secours en donnant le signal du départ.

— Attendez au moins que je fasse mettre les chevaux à la voiture, — dit M. Jacquin.

— C'est inutile. La mer est haute, nous arriverons plus vite en bateau.

— En bateau ! Vous oserez y retourner ?

— Pourquoi pas ? Je sais que je ne me noierai pas avec... avec vous, messieurs, — dit-elle, en achevant sa phrase autrement qu'elle ne l'avait d'abord pensé.

Le commandant ne fut pas dupe de cette fausse manœuvre.

— Eh ! eh ! — répondit-il, — ne vous y fiez pas. En cas de naufrage, je ne vaudrais pas Griffon, à moins pourtant que l'espoir de la même récompense me donnât les mêmes forces. —

Tout en causant, on s'avança vers la baie. Marcel, à qui les dernières paroles de la comtesse avaient rendu toute sa bonne humeur, paya vaillamment de sa personne et fit voler le bateau vers l'autre rive. En arrivant, il vira de bord, de manière à rapprocher le plus possible du rivage l'arrière où étaient assis M. Jacquin et les deux dames. Malheureusement la mer avait déjà un peu baissé, et le bateau resta séparé de la terre ferme par quelques pieds de vase. Le commandant sauta assez allègrement par-dessus ; mais madame de Terray, qui le suivait, n'osa imiter son exemple, et, après avoir regardé en vain de tous côtés, finit par s'écrier qu'il lui serait impossible de descendre, si l'on ne venait à son secours. Le commandant s'empressa d'offrir sa main ; mais la vieille marquise ne se contenta pas de si peu.

— Si je ne craignais d'être indiscrète, — dit-elle avec son

sourire le plus confit, — je vous prierais, commandant, de vouloir bien me porter. —

La proposition n'était pas des plus séduisantes ; mais M. Jacquin, voyant qu'il n'y avait pas à reculer, prit son parti en brave.

— Comment donc, madame ! — fit-il d'un air extrêmement flatté, — avec le plus grand plaisir. —

Passant de la parole au fait, il posa délicatement le pied droit à la surface de la vase, en se campant sur la jambe gauche qui n'avait pas quitté la terre ferme. Cette attitude héroïque avait pour objet de n'enfoncer que le moins possible. Elle eut le résultat contraire. Madame de Terray se laissa aller de toute la lourdeur des gens vieux et gras dans les bras que lui tendait M. Jacquin. Celui-ci eut besoin de toutes ses forces pour ne pas la laisser tomber, et fut obligé de se pencher un moment en avant. Moment funeste ! Tout le poids de la personne portante et de la personne portée se trouva concentré sur un seul point d'appui, et fit entrer comme un pilotis dans la vase la jambe droite du commandant. La base venant à se déplacer de la sorte, l'édifice ne tarda pas à chanceler et finit par s'écrouler tout à fait ; ce qui veut dire que le digne maire et la noble voyageuse, victimes, l'un de son dévouement, l'autre de sa confiance, tombèrent ensemble sur le sol humide et fangeux, où ils disparurent à moitié.

Alors s'éleva un quatuor des plus curieux. Le commandant exécutait un roulement de jurons à effrayer tous les diables qu'il invoquait ; la vieille dame poussait des cris de merlusine ; Agathe et Marcel, fidèles à ce mauvais instinct de la jeunesse qui s'égaie de toutes les chutes et surtout de celles des gens âgés, se livraient à des éclats de rire homériques. Ils riaient encore lorsque déjà les deux victimes, après s'être relevées, avaient gagné la terre ferme. Ce fut M. Jacquin qui mit un terme à cette folle joie en adressant la parole à Marcel :

— Ah ça ! dis-moi, quand tu auras fini de rire, tu me ren-

dras mon bateau, j'espère, pour que j'aille me nettoyer. Tu ne t'imagines pas que je m'en vais rester ainsi toute la journée, costumé comme un Fleuve de l'antiquité? Mille tonnerres! à mon âge, c'est dur. Je sens la marée au point de m'infecter moi-même, et je crois, le diable m'emporte! que j'ai du poisson pris dans mes poches. —

Pendant cet éloquent monologue, les deux jeunes gens s'étaient lestement élancés à terre. Le commandant monta dans la barque et se mit en devoir de s'éloigner.

— Adieu, commandant, — lui cria malicieusement la jeune femme, — et mille remerciements pour votre belle conduite. Ce n'est pas votre faute si cela a mal tourné, et ma tante n'en est pas moins reconnaissante de votre complaisance. N'est-ce pas, ma tante?

— Certainement, — fit avec son éternel sourire madame de Terray, qui ne ressemblait pas moins à une Naïade que M. Jacquin à un Fleuve, — certainement, je suis fort obligée à monsieur.

— A votre service, madame, — répartit le commandant, en faisant avec sa casquette un profond salut.

Et comme l'alliance bizarre de sa politesse cérémonieuse avec sa mine ridicule excitait chez la comtesse une nouvelle explosion de gaieté, il s'en prit à Marcel, qui ne riait plus, et lui dit avec colère :

— Vraiment, Marcel, tu ris comme un imbécile. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans tout cela. —

Et il s'éloigna à force de rames, maugréant contre l'univers, contre lui-même, et surtout contre la marquise, qu'il traita, Dieu me pardonne! de pécore.

Elle, de son côté, ne le maudissait pas moins, en gravissant, à la suite des deux jeunes gens, le rude sentier qui conduit au château. Pour eux, tout entiers au bonheur de se sentir alertes et libres au milieu d'un magnifique paysage, ils s'en allaient ensemble, sautillant et chantant, comme des oiseaux.

— Quel beau soleil ! — s'écriait Marcel.

— Quel air pur ! — répliquait la comtesse.

— Comme la mer et le ciel sont bleus ! Ils se confondent à l'horizon et ne forment plus qu'une masse d'azur. Ils ont l'air de s'aimer.

— Voyez ces plantes sauvages ! Elles palpitent de joie aux caresses de la lumière, et il semble entendre la sève bouillonner dans leur sein. Et ces vigoureuses senteurs qui s'élèvent des buissons ! Cela fortifie et enivre à la fois. Ah ! qu'il fait bon vivre ! —

Et ils s'avançaient et s'arrêtaient tour à tour, cueillant une fleur, poursuivant un papillon, aspirant la brise, contemplant l'espace.

La marquise montait péniblement, bien loin derrière eux.

— Oh ! mon Dieu ! — disait-elle en soufflant, — mon Dieu ! qu'il fait chaud ! quel horrible soleil ! Et ces mouches qui bourdonnent ! Et ce vent qui vous glace par instants ! Quel ennui que la campagne ! Et pourquoi suis-je venue ici ? —

Triste et éternel contraste ! La viellesse souffre de tout ce qui réjouit la jeunesse.

On arriva au château. Les ouvriers y étaient encore. Ils achevaient d'organiser l'aile droite, la plus rapprochée de la mer. Pour s'y rendre, il fallait passer sous une grande voûte presque en ruines, qui avait autrefois servi de porte au manoir, et traverser une vaste cour, remplie de hautes herbes et de fleurs sauvages. Il y avait dans ce mélange d'architecture seigneuriale et de nature solitaire une grandeur mélancolique qui contrastait vivement avec la grâce coquette des appartements que l'on venait d'improviser. La noirceur des murs extérieurs prêtait un nouvel éclat à la fraîcheur des tentures, et l'aspect délabré de la forteresse relevait encore l'élégance des meubles. La mode, en touchant du bout de sa baguette ce débris du moyen âge, y avait fait éclore d'un coup toutes les fleurs de la fantaisie moderne.

Marcel, accoutumé à la simplicité de la vie campagnarde,

fut ébloui et comme enivré de ce luxe charmant. Identifiant, par une erreur, hélas ! bien commune, la propriété avec la propriétaire, il fit honneur à la comtesse de toute la poésie de son nouvel entourage. Il lui sembla que c'était elle qui avait inventé, créé toutes ces petites merveilles ; et, prenant l'effet pour la cause, il crut que c'était l'idole qui embellissait le temple.

Ce luxe produisait d'autant plus d'effet sur lui qu'il n'en paraissait faire aucun sur la comtesse. Où il ne trouvait qu'à admirer, elle ne trouvait souvent qu'à blâmer ; et, tandis qu'il n'imaginait pas de plus délicieux séjour, il l'entendait faire des reproches aux ouvriers, et témoigner maints regrets.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé des tapis d'Aubusson ? J'ai horreur des moquettes. Cela sent la maison garnie. Voilà des perses qui datent d'une année au moins, peut-être bien de deux. Ces causeuses sont d'une forme ostrogothe, en vérité. Pourquoi cela ?

— Madame la comtesse, — répondit humblement le maître tapissier, — avait demandé quelque chose de simple.

— Oui, mais quelque chose de convenable.

— Que madame la comtesse veuille bien m'excuser ! Mais j'ai été pris à l'improviste ; il a fallu apporter tout cela dans la nuit même, et nous n'avons pas les mêmes ressources qu'à Paris.

— C'est juste, — reprit-elle en souriant, — et je vous remercie toujours du zèle que vous y avez mis. Voyons au moins si les siéges sont bons. —

Et, pour les essayer, elle se mit à sauter dessus à pieds joints. Marcel était ébahi. Il n'aurait pas osé seulement s'y asseoir.

— Et le piano, — s'écria-t-elle tout d'un coup, — est-il arrivé ?

— Il est dans le boudoir de madame.

— Très-bien ! Monsieur Marcel, voulez-vous que nous allions l'essayer ? —

Sans attendre sa réponse, elle entra dans le boudoir, dont un ouvrier venait de lui ouvrir la porte. Marcel l'y suivit. Il la trouva déjà assise et préludant.

— Les sons ne m'en paraissent pas mauvais, qu'en dites-vous? Vous êtes musicien, n'est-ce pas?

— Un peu, madame.

— Ayez donc la bonté de voir s'il est d'accord, pendant que j'irai donner un coup d'œil à ma garde-robe, que j'ai envoyée ici ce matin. —

Elle s'enfuit, emportant un des pots de fleurs dont on avait eu soin de garnir le boudoir.

Marcel s'assit machinalement à la place qu'elle venait de quitter, et, pour lui obéir, se mit à promener au hasard ses doigts sur le clavier; car son âme était ailleurs. Où? il ne le savait pas lui-même. Il sentait tout son être bouleversé, non-seulement à l'aspect, mais encore à la pensée de cette femme étrange, si grande dame et si bonne enfant, qui apportait à toutes choses à la fois tant d'audace, de fougue, d'imprévu et d'abandon. En montant la côte, il avait vu éclater dans toutes ses paroles, dans tous ses gestes, une admiration enthousiaste de la nature. En passant sous la voûte et dans la grande cour du château, elle avait pâli, en promenant autour d'elle des regards rêveurs; et, à peine entrée dans son nouvel appartement, elle avait repris son caractère mutin et son humeur pétulante.

Était-ce une femme ou un sylphe qu'il avait devant les yeux? Quant à un ange ou à un démon, il n'y pensait pas. Les habitants du ciel ne s'étaient jamais présentés à lui sous cette apparence turbulente et mobile, et il n'avait pas assez vécu pour croire qu'une nature diabolique pût revêtir une belle enveloppe.

Perdu dans le trouble de ses pensées, il avait depuis longtemps cessé de faire résonner les notes du piano, et, la tête tournée vers la porte par laquelle avait disparu la comtesse, il attendait son retour.

— Eh bien! — dit tout à coup à son oreille une voix vibrante, — pourquoi n'avez-vous pas continué à jouer? —

Il se retourna vivement et aperçut debout, derrière lui, la comtesse vêtue d'une robe blanche légèrement décolletée, avec les bras nus et des fleurs dans les cheveux. Il était tellement absorbé, qu'il ne l'avait pas entendue entrer par une autre porte et s'avancer sur le tapis. En la voyant apparaître tout à coup si gracieusement parée, si fantastiquement belle, il eut le vertige et ne put trouver un seul mot. Elle reprit :

— C'est dommage ; j'étais enchantée de m'habiller en écoutant la musique. Allons, puisque vous ne voulez rien faire, cédez-moi la place, paresseux. —

Et, de sa jolie main, elle lui poussa légèrement l'épaule. Comme s'il eût obéi à l'impulsion d'une force toute-puissante, il suivit le mouvement qui lui était imprimé et s'en alla tomber plutôt que s'asseoir sur une ottomane, à l'autre bout du boudoir. Elle commença à préluder.

— Aimez-vous Schubert, monsieur Marcel?

— Je ne le connais pas, madame, — murmura-t-il.

— Vous ne le connaissez pas! Vous êtes un vrai sauvage. Ne pas connaître Schubert, ce roi de la mélodie, qui a si bien compris et rendu tous les sentiments, toutes les passions; qui a une plainte pour toutes les douleurs de l'âme et un chant pour toutes ses joies! Quant à moi, c'est mon musicien favori. Il y a surtout la *Sérénade* dont je suis folle : cela parle à la fois au cœur et aux —

Elle n'acheva pas sa phrase et reprit vivement :

— Tenez, je vous en fais juge. —

De cette même voix qui, en éclatant tout à coup au milieu du silence de la nuit, avait si délicieusement ému Marcel, elle se mit à chanter la *Sérénade*. Tout ce que cette divine cantilène renferme de désirs voilés, de tendresses ineffables, de délirantes espérances, elle le fit sentir, voir, presque toucher du doigt à Marcel, tant elle interprétait habilement la pensée du maître.

Un moment de silence suivit le chant, silence plein d'émotions et de dangers! Ce fut la comtesse qui le rompit la première.

— Eh bien! qu'en dites-vous? — fit-elle sans se retourner.

Le pauvre jeune homme ne répondit que par des larmes. Elle les devina sans les voir, et, pour lui en ôter l'embarras, elle se mit à exécuter des variations brillantes qui lui donnèrent à la fois le temps et le moyen de se calmer.

— N'est-ce pas? — reprit-elle au bout de quelques instants en continuant ses gammes, — n'est-ce pas que c'est beau?

— Bien beau! — répondit Marcel, à qui les paroles manquaient pour peindre son admiration.

— Voulez-vous que je vous l'apprenne?

— A moi?

— Eh! sans doute, à vous.

— Oh! merci. Mais je ne pourrai jamais chanter cela, moi.

— Pourquoi?

— Parce que...

— Parce que j'en mourrais! — allait-il s'écrier; mais il s'arrêta, n'osant achever sa pensée. En ce moment, madame de Terray entra en disant :

— Veux-tu venir, ma toute belle? Le dîner est prêt, et la soupe va refroidir.

— Voulez-vous nous faire le plaisir de rester à dîner avec nous, monsieur Marcel? — dit la comtesse.

— Merci, Madame, — répondit-il en courant à la fenêtre pour regarder le soleil, — mais il est au moins six heures, et ma mère va être inquiète. Déjà six heures! comme le temps passe rapidement! Il faut que je coure bien vite. Mon Dieu! que lui dirai-je, à ma mère, pour m'excuser?

— Que vous teniez compagnie à sa malade, et elle vous pardonnera bien vite. Présentez-lui, je vous prie, tous mes respects, et vous, promettez-moi de venir me voir. Je vous dois trop pour n'avoir pas besoin de vous dire souvent que je

suis reconnaissante. Et maintenant une poignée de main, à l'anglaise. —

Elle tendit sa main à Marcel, qui l'effleura en rougissant de la sienne et s'enfuit sans ajouter un mot.

— Je t'assure, ma petite, — dit la marquise, — que le potage ne sera plus mangeable. Un potage gras surtout ! quand ce n'est pas brûlant, adieu. —

En rentrant à la Maison-Fleurie, Marcel trouva, comme il l'avait prévu, sa tante et sa cousine qui l'attendaient avec inquiétude.

— D'où viens-tu donc si tard, mon enfant ? — lui dit madame Hubert.

— Je viens de me promener à cheval avec le commandant, — répondit-il.

Madame Hubert fut dupe de ce mensonge. Comment ne pas croire celui qu'on sait ne jamais mentir ? Mais il n'en pouvait être ainsi d'Eugénie. En parcourant le jardin pour apercevoir Marcel, elle avait, deux ou trois heures auparavant, vu M. Jacquin débarquer seul de son bateau. Elle laissa toutefois, suivant son habitude de réserve, passer l'assertion de son cousin, sans dire un mot, sans faire un geste d'étonnement.

Pendant ce temps, au château, les deux dames achevaient de dîner. Le valet de chambre, après avoir disposé le dessert, reçut de la marquise l'ordre de se retirer. Il allait obéir, lorsqu'elle se ravisa.

— Attendez, Frédéric ; j'ai quelque chose à vous dire. Rappelez-vous bien une fois pour toutes que l'acier donne mauvais goût aux fruits, et ne manquez pas désormais de nous donner les couteaux d'argent au dessert. —

Frédéric répara son oubli et sortit.

— Çà, maintenant,— reprit la vieille dame, en se mettant à peler avec précaution une magnifique pêche d'espalier, — maintenant, mignonne, parlons un peu raison. Que comptes-tu faire de ce petit bonhomme ?

— De qui voulez-vous parler, ma tante ? — dit la comtesse d'un ton sérieux.

— Eh! de ce monsieur Marcel donc! Il t'a tirée de l'eau, en cela plus adroit et plus aimable que ce pataud de maire qui m'a jetée dans la crotte ; il t'a, dis-je, sauvé la vie ; il a de beaux yeux et les dents blanches, et ne manque pas d'un certain bagout sentimental, je suis obligée de le reconnaître, quand il parle du soleil et de la lune. Cependant je ne puis croire que tu songes à en faire un amant. Hein ?

— La question est tellement singulière, ma tante, que je ne puis la regarder autrement que comme une plaisanterie; et, en riant tout à l'heure, j'ai répondu.

— Je ne plaisante point, ma chère Agathe ; — repartit la marquise en dégustant avec solennité un quartier de sa pêche trempé de vin de Bordeaux. — Tu es mon unique parente, et j'ai pour toi une affection maternelle. La meilleure preuve, c'est que j'ai consenti à te suivre dans ce désert où t'amenait ton imagination fantasque, et à braver, outre les fatigues d'une longue route, les ennuis d'un séjour sauvage. A ton âge, dans ta position, et jolie comme tu l'es, tu ne pouvais convenablement voyager seule. Il te fallait un mentor, ou au moins, puisque le mentor te fait sourire, un chaperon. Je me suis sacrifiée à ton salut; je ne te le reproche ni ne m'en glorifie : j'ai fait mon devoir, et voilà tout. Mais c'est bien le moins qu'ayant accepté, ou, si tu l'aimes mieux, car je ne veux point te contrarier, m'étant imposé cette charge, c'est bien le moins, ce me semble, que je te serve à quelque chose. Or, je crois devoir t'éclairer sur ta situation présente. Si tu n'y prends garde, cette aventure finira mal. Le jeune homme deviendra à coup sûr, s'il ne l'est déjà, amoureux fou de toi. La reconnaissance, sa jeunesse, le manque de distractions, pourraient te rendre par trop indulgente à son égard, et t'amener, petit à petit, qui sait? à oublier tes devoirs. Oh! entendons-nous bien; je ne veux pas te faire de morale absurde, et, parce que je suis vieille, je n'oublie

pas qu'on peut être jeune. Je reconnais que la conduite de ton mari te donne droit à quelque liberté. Il court de son côté, et il aurait mauvaise façon à t'empêcher d'aller du tien. Aussi n'est-ce que sur les circonstances, et non sur le fond même de l'affaire en question, que j'ai quelques observations à te soumettre. Si je te voyais disposée à former une liaison convenable, avec un homme de ta sorte, ayant du monde et connaissant les bienséances, je ferais, bien entendu, semblant de ne pas m'en apercevoir, et je n'userais de ma position près de toi que pour t'aider à sauver les apparences. Mais point. L'individu dont il s'agit se trouve dans des conditions détestables. Il est trop jeune d'abord, conséquemment naïf, mais d'une naïveté fabuleuse! Ensuite il appartient à une famille de petites gens, où les idées sont aussi mesquines que les revenus. Sa fortune ne lui permet pas d'aller à Paris partager avec toi les plaisirs coûteux de l'hiver; sa naissance lui interdit l'entrée de ta société. N'y eût-il pas ces empêchements majeurs, son ignorance totale de la vie lui ferait commettre mille gaucheries funestes. Il ne faut donc point penser à une liaison sérieuse et durable. Quant à t'en amuser seulement pendant les quelques six semaines que tu comptes passer ici, cela a plus d'un inconvénient. Le chapitre des passe-temps est difficile et dangereux. Je ne conseillerai jamais qu'à une femme d'un certain âge et déjà compromise de mener ainsi l'amour au galop, quoique la chose soit du reste assez amusante, et de changer d'amants en même temps que de séjours, à la manière des officiers de garnison. En aucun point tu n'en es là. Et fusses-tu décidée à entrer dans cette épineuse carrière, je chercherais encore à te détourner de ce monsieur Marcel, toujours à cause de sa jeunesse et de sa bourgeoisie. Les tout jeunes gens s'attachent d'une manière déraisonnable et frénétique à l'objet de leur premier amour; et les petites gens, quand ils ont une fois goûté d'une grande dame, n'en veulent plus démordre. Double danger à courir avec ce monsieur Marcel. Si tu le

prenais, tu ne pourrais plus t'en débarrasser; il te suivrait, bon gré, mal gré, jusqu'au bout du monde, et viendrait, au beau milieu de Paris, pleurant et grondant, te faire un éclat doublement terrible, puisqu'il serait à la fois scandaleux et ridicule. Voilà, mon cher cœur, ce que j'avais à te dire. Je te remercie de m'avoir écoutée avec attention et en silence; tu sais combien j'ai la poitrine délicate, et il a fallu tout l'intérêt que je te porte pour me décider à un pareil discours. Je n'en peux vraiment plus. —

Pour se réconforter, la bonne dame avala son dernier quartier de pêche en l'arrosant d'un demi-verre de vin de Bordeaux parfaitement sucré. Agathe l'avait, en effet, écoutée tranquillement, les deux bras croisés sur sa poitrine et les yeux fixés sur son assiette. Après lui avoir laissé le temps de reprendre haleine, elle lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Ma chère tante, je n'ai aucun mérite à ne vous avoir pas interrompue. Mon respect pour votre âge et ma reconnaissance pour la bonne affection que vous me témoignez depuis si longtemps me faisaient, mieux encore que la politesse, un devoir de l'attention. Je vous remercie de votre franchise, et je vais tâcher de l'imiter. Loin de me croire coupable de légèreté ou de coquetterie pour avoir montré quelques égards à l'homme qui m'a sauvé la vie, je crois avoir, au contraire, en le faisant, obéi à toutes les bienséances. Je ne pensais pas avoir besoin de vous déclarer que je ne songeais en aucune façon à prendre M. Dugué pour amant. Je ne conçois pas très-bien que l'on organise une passion, et je ne savais pas que l'on pût appliquer à l'amour les procédés de la mécanique. J'ai là-dessus des idées fausses, sans doute, puisqu'elles ont le malheur d'être en désaccord avec les vôtres, mais dont je ne saurais, malgré ma bonne volonté, me départir aisément. L'amour me paraît un sentiment tout à fait involontaire, tout à fait indépendant des convenances sociales et des calculs diplomatiques.

La seule chose qui puisse, selon moi, en arrêter l'expansion, c'est le devoir. Si j'avais le malheur de ressentir pour un autre que mon mari un sentiment de ce genre, sachant ce que je me dois à moi-même, je saurais aussi mettre d'un même coup mon cœur à l'abri d'un penchant criminel et mon honneur à couvert de tout danger. Vous pouvez donc vous rassurer et vous en rapporter à moi, qui, sans avoir votre expérience, ne suis plus une enfant, du soin de mon avenir.

— Mon Dieu ! ma toute belle, — reprit la marquise d'une voix d'autant plus douce que ses paroles allaient devenir amères, — je ne mets pas un seul moment en doute la bonté de tes principes et la force de tes résolutions; mais, comme dit l'Écriture, si l'esprit est fort, la chair est faible. Personne n'est sûr de soi, tu le sais bien. Il y a quelques années, quand tu étais encore demoiselle, tu n'avais pas des principes moins excellents, ni des résolutions moins fortes, et cependant...

— Eh bien ! si aujourd'hui, comme alors, — interrrompit avec vivacité la comtesse, qui avait légèrement pâli, — les événements, plus forts que ma volonté, trompaient mes espérances, je saurais, comme alors, ne demander protection qu'à moi-même. Et comme votre prudence vous met toujours ostensiblement en dehors de toute action, elle vous dégage naturellement de toute responsabilité. Du reste, je n'entends en aucune façon compromettre cette tranquillité d'âme et de corps à laquelle vous attachez tant de prix. Si vous avez quelque inquiétude à mon égard, il vous est bien aisé de vous en délivrer. A tort ou à raison, j'ai résolu de passer ici le reste de la belle saison; mais vous n'êtes pas forcée d'en faire autant. Je vous suis infiniment obligée de la peine que vous avez prise de venir me chaperonner jusque dans ce désert, comme vous dites; mais je ne veux pas abuser plus longtemps de votre dévouement. Je vous rends votre liberté, et je reprends la mienne. Ah ! permettez-moi d'achever !

Je me sens de force à voler maintenant de mes propres ailes. Si je me casse le cou, tant pis pour moi! Cela me regarde. Vous pouvez donc commander des chevaux ce soir même, si bon vous semble.

— Moi te quitter, ma fille! — s'écria la marquise d'un ton sentimental; — mais que voudrais-tu que je devinsse sans toi?

— Rassurez-vous, ma tante; — répondit la comtesse avec un sourire dédaigneux. — Je sais combien vous tenez à vos aises, et je ne suis pas femme à laisser dans l'indigence une aussi proche parente, qui m'a vue grandir à ses côtés et qui aurait pu me tenir lieu de mère. Fixez vous-même la somme que vous croirez nécessaire à votre bien-être, et...

— Fi donc! Agathe, fi! — dit la vieille dame, — peux-tu croire que ce soient de pareils motifs qui me retiennent près de toi? Ah! tu ne rends pas justice à mon cœur. C'est parce que tu es ma seule affection que j'ai voulu, que je veux vivre avec toi et près de toi. Me vois-tu mourir seule, sans personne pour me fermer les yeux? —

Pour ajouter à l'effet de cette touchante péroraison, elle appuya ses deux coudes sur la table, mit sa tête dans ses mains et garda le silence de façon à faire supposer qu'elle pleurait; mais sa nièce la connaissait à fond, et n'eut pas de peine à démêler la vérité au milieu de tous ces faux semblants. La vérité était que la marquise, accoutumée à un luxe seigneurial, frémissait à l'idée d'une aisance modeste. A la mort de son mari, qu'elle avait ruiné par ses prodigalités, elle avait trouvé chez son frère, le baron de Pontis, un refuge contre la pauvreté, et elle était déterminée à finir, quoi qu'il advînt, ses jours près d'Agathe, afin de jouir jusqu'au dernier moment dans la maison de la fille des mêmes avantages que dans celle du père.

Voyant à l'immobilité et au silence obstinés de la comtesse qu'elle n'en obtiendrait pas la moindre concession, elle se décida à revenir sur ses pas, et reprenant la parole :

— Ne parlons donc plus de cela, ma chère enfant, — lui

dit-elle d'un air paterne ; — je n'ai jamais pensé à te faire de la peine, et tout ce que je t'ai dit n'était que pour ton bien. Ne m'en veux pas de m'être trompée à bonne intention. Tout ce que je souhaite, c'est que tu vives heureuse et tranquille ; et tu peux compter sur moi en toute occasion et contre tout le monde, même contre ton mari.

— Monsieur le comte de Barjols? — répondit Agathe avec ironie ; — en quoi puis-je le craindre? Je n'ai aucun tort envers lui, et le moindre de ses torts envers moi est de manger ma fortune avec des filles d'Opéra. Si l'un de nous doit craindre l'autre, ce n'est pas moi, je suppose. Mon mari! —

Elle avait prononcé ces derniers mots d'un ton si dédaigneux à la fois et si menaçant que sa tante n'osa plus rien répliquer. Heureusement pour celle-ci, le valet de chambre entra, apportant de la lumière ; elle profita de cette diversion pour échapper à une situation qui devenait de plus en plus incommode. Prétextant le besoin de repos, elle souhaita le bonsoir à Agathe, qui se laissa embrasser d'un air indifférent, et se retira dans sa chambre.

— Hé! hé! — se dit-elle à elle-même, après s'être enfermée, — je ne croyais pas les choses aussi avancées. Il est évident qu'elle en tient déjà pour ce petit bonhomme, et elle fera quelque sottise, si l'on n'y met ordre. Maintenant qu'elle est maîtresse de sa fortune, elle serait capable de s'en aller filer le parfait amour, Dieu sait où. Et moi, que ferais-je ici toute seule avec ce panier percé de Barjols? D'ailleurs elle-même ne serait pas longtemps à se repentir d'une pareille escapade. Ainsi, dans l'intérêt de tous, il faut pourvoir aux dangers de la situation. —

Elle écrivit aussitôt la lettre suivante, dont elle eut soin de peser tous les mots les uns après les autres :

« Mon cher Arthur,

« Ne soyez pas étonné de n'avoir pas encore reçu de nos
» nouvelles. Un grave accident, qui n'a heureusement pas

» eu de suites, nous a empêchées jusqu'à présent de vous
» écrire. Notre pauvre Agathe a manqué se noyer le soir de
» notre arrivée ici. Mais rassurez-vous ; elle en a été quitte
» pour quelques jours de fièvre, et se trouve tout à fait bien
» maintenant. Elle ne tardera sans doute pas à vous raconter
» elle-même l'histoire de son naufrage et de sa délivrance.
» C'est une aventure assez romanesque dont elle vous don-
» nera les détails beaucoup mieux que moi. Vous savez
» quelle grâce cette chère enfant met à dire les moindres
» choses.

» Nous allons mener ici une vie assez monotone, vous le
» pensez bien. Heureusement Agathe s'est prise d'une belle
» passion pour la nature. Elle ne rêve que bains, promenades
» et voyages, et ne tarit pas sur la mer, le soleil, les lan-
» des, etc., etc. Elle est parfois vraiment éloquente. Moi je
» suis enchantée de la voir dans ces dispositions : cela me
» fait espérer qu'elle ne s'ennuiera pas pendant les trois mois
» qu'elle compte passer ici ; et, pourvu qu'elle soit contente,
» vous savez que je le suis aussi.

» Il faut vous dire que nous avons trouvé ici une famille
» charmante, établie depuis longtemps dans le pays. Je ne
» m'attendais pas, je vous l'avoue, à rencontrer dans un pe-
» tit village breton des gens d'aussi bonnes façons. Ce sera
» pour nous une grande ressource. Le fils de la maison, un
» jeune homme de vingt ans, qui nage comme feu Léandre,
» s'est très-gracieusement mis à notre disposition. Il nous
» servira de guide et de batelier ; et nous pourrons, grâce à
» lui, nous promener sur la terre et sur l'onde, comme dit
» la vieille chanson, sans risque de nous perdre ou de nous
» noyer.

» Et vous, mon cher Arthur, que faites-vous? continuez-
» vous, depuis notre départ, à mener la vie de plaisir? Il ne
» m'appartient pas de vous faire des remontrances, ni de
» vous donner des conseils ; mais, en vérité, je ne puis com-
» prendre que vous négligiez votre femme comme vous le

» faites depuis si longtemps : vous êtes le seul à ne pas vous
» apercevoir qu'elle est adorable.

» Ne m'en veuillez pas, mon cher Arthur, des regrets que
» je vous exprime. Je vous regarde, Agathe et vous, comme
» mes deux enfants, et ne cesse de demander à Dieu de vous
» rendre heureux tous deux, et l'un par l'autre. Adieu, écri-
» vez-nous quelquefois.

» Votre tante et amie,

» MARQUISE DE TERRAY, née DE PONTIS. »

Elle plia, cacheta et adressa la lettre, qu'elle mit ensuite, par excès de précaution, sous l'enveloppe de sa marchande de modes.

— Si, en recevant cela, — dit-elle en souriant, — il ne prend pas la poste, il ne faudra plus croire aux maris. —

Après quoi elle se coucha et s'endormit du sommeil du juste qui vient d'accomplir un grand devoir.

En ce moment M. Jacquin rêvait que, changé en grenouille, il se battait en duel avec madame de Terray, métamorphosée en cosaque.

Marcel et la comtesse se virent mutuellement dans des songes dorés.

Seule, Eugénie ne dormit pas.

IV

L'amour est un sentiment de tous les pays, de tous les états, de tous les tempéraments, presque de tous les âges. Il brave les glaces du pôle aussi bien que les feux de l'équateur, et s'épanouit sous la hutte de l'Esquimau comme sous la tente de l'Arabe. Il maîtrise avec une égale et irrésistible

puissance le riche et le pauvre, le fort et le faible, le savant et l'ignorant, et son empire n'a d'autres bornes que les deux extrémités de la vie, l'enfance et la vieillesse. Il existe en germe dans tous les cœurs, prêt à éclore à la première occasion : l'occasion venue, il se fait jour, il grandit, il éclate, il s'élance avec une puissance sans pareille, se jouant de tous les obstacles, se riant de tous les périls, repoussant les conseils de la raison, sourd à la voix du devoir, métamorphosant ou détruisant tout sur son passage, invincible, implacable, vivant de ce qui devrait le tuer. Et s'il agit sur tous les hommes avec cette force souveraine qui manque aux autres passions, c'est qu'il donne à chacun le moyen de réaliser son idéal. Il ouvre à l'imagination d'immenses perspectives, à travers lesquelles elle s'élance vers l'infini. Il déploie devant nos yeux d'éclatants mirages où nous voyons se reflèter tous nos désirs et toutes nos espérances. Il renverse sous les coups de sa baguette magique les murs de notre prison terrestre, nous emporte sur des hauteurs sublimes, et fait jaillir à nos pieds des sources vives où nous étanchons pour un instant cette soif immortelle de l'inconnu qui nous dévore. D'un homme il fait un dieu. Ephémère divinité que réclame déjà le néant ! Horizon trompeur, menteuses images, qu'emportera, comme la fantastique décoration d'un nuage, le premier souffle du vent ! Vains fantômes de bonheur qui ne tarderont pas à se perdre dans les lueurs douteuses du matin ! Sommets inaccessibles, frais cristal des fontaines inconnues, tout s'évanouira d'un coup pour nous laisser retomber dans les misères de la réalité, plus captifs, plus enfouis, plus altérés que jamais. N'importe. Revenu à la dure vérité, l'homme se rappellera sans cesse les riants mensonges de son délire, toujours prêt à en chercher le retour dans une nouvelle ivresse, jusqu'à ce qu'il aille ensevelir à la fois ses regrets et ses désirs dans l'éternel sommeil de la mort.

Mais il est des conditions plus ou moins favorables à l'amour. Il varie dans la rapidité de son développement et dans

l'intensité de ses manifestations, suivant l'âge, la position et le caractère des individus. Les natures calmes ressemblent à ces lacs profonds dont les eaux ne s'échauffent qu'avec lenteur aux rayons du soleil. Elles déroulent un à un les replis de leur cœur, parcourent successivement tous les degrés de l'affection, et n'arrivent à la passion que par le chemin de l'habitude. Quant à ceux qui ont déjà subi les épreuves de l'initiation, éclairés par l'expérience, ils ne s'engagent qu'avec circonspection dans des tentatives dont il connaissent les difficultés et les périls. Sachant bien que l'amour est un combat, ils examinent minutieusement les accidents du terrain, calculent les forces de l'adversaire, et n'entament la lutte qu'après en avoir pesé toutes les chances. Beaucoup sont retenus ou gênés par les entraves matérielles. Les uns, obligés de plier la nature au joug de la société, ne peuvent donner au plaisir que ce que leur laissent les affaires, et se font les tyrans de leur cœur parce qu'ils sont les esclaves de leur position. Les autres plus malheureux encore, puisqu'ils n'ont pas de compensation à leur sacrifice, attachés pour jamais à la glèbe de leur pauvreté, le corps penché sur le dur sillon d'où ils tirent à grand'peine le pain de chaque jour, doivent, sous peine de mort, détourner les yeux de toutes les séductions, fermer l'oreille à tous les enchantements, étouffer les plus doux instincts du cœur, et jeter le bonheur dans le gouffre des nécessités. Pour vivre, ils sont, selon l'éloquente expression du poëte latin, condamnés à perdre les raisons de vivre.

Les circonstances de temps, de lieux et d'entourages, quoique moindres en elles-mêmes, ont cependant aussi une grande importance. Le séjour des villes, qui offre tant de facilités à la galanterie, est peu propice à l'amour, qui s'y trouve sujet à mille contrariétés, soumis à mille servitudes, exposé à mille dangers. C'est d'abord la difficulté de se rencontrer, de se voir longuement, de se parler en liberté ; ce sont les charmes de l'imprévu qui disparaissent de la vie en

même temps que les douceurs de l'intimité. Les individus, entassés les uns sur les autres dans d'étroits espaces, se heurtent, se gênent, se surveillent sans cesse. La famille, parquée et murée dans d'infranchissables limites, devient une sorte de couvent dont tous les membres exercent, les uns à l'égard des autres, un espionnage involontaire et fatal. Autour, il y a les commentaires du voisinage; au-dessous, les dénonciations des subalternes; plus loin, le monde dont l'asile ne s'achète qu'au prix d'un malveillant contrôle. L'amour trouve partout des ennemis, des complices nulle part. Il a à lutter contre ceux même qu'il tente, et n'entre dans les cœurs que de vive force. Sous le coup de tant de regards que l'on sent braqués sur soi, au bruit de toutes ces voix qui vous avertissent de chaque faux pas, on ne peut s'oublier un instant soi-même ni se laisser aller à aucun égarement involontaire. Toutes les pentes sont trop bien éclairées pour qu'on y puisse glisser par mégarde. Il faut le parti pris d'une affection héroïque, ou le savoir-faire d'une corruption profonde, pous se hasarder dans ces avenues de la passion hérissées de tant d'obstacles et occupées par tant de sentinelles ennemies. Et, quand on a osé, malgré tout, s'élancer vers l'amour, quand on a eu la force de franchir les abîmes qui vous en séparaient, quand on a réussi à conquérir cette toison d'or gardée par les implacables dragons de la morale, on n'est pas encore à moitié de son entreprise, et le plus difficile reste à faire. Il s'agit, en effet, de veiller sur cette conquête qui vous a coûté tant de peines, tant de périls, et peut-être l'honneur. Que de choses à éviter alors et à craindre! Tout vous menace à la fois de toutes parts. Le présent tremble sans cesse pour l'avenir, et votre bonheur n'est qu'une longue inquiétude, interrompue çà et là par de courtes ivresses. Vous avez contre vous les rivalités envieuses qui rôdent guettant l'instant propice pour frapper, cherchant de l'œil la place de la blessure, vous excitant à l'imprudence, appelant la plainte, vous torturant tour à tour par de menteuses révéla-

tions ou des consolations perfides, infatigables à l'attaque, changeant perpétuellement de manœuvres, constantes seulement dans leur envie de tuer ; puis les indifférents, qui vous font par imprudence autant de mal que les haineux par méchanceté, et jettent, sans y faire attention, une étincelle sur une traînée de poudre ; l'objet aimé lui-même, qui se laisse tour à tour égarer par son ignorance ou par sa faiblesse, et compromet sa fidélité dans les distractions, comme si la passion ne devait pas se suffire à elle-même et n'était pas à elle-même son but et son moyen, sa cause et son aliment ; vous enfin, vous, votre plus grand ennemi ; vous qui, plus faible que le faible objet de votre incessante préoccupation, plus imprudent que l'indifférence, plus féroce que l'envie, vous jetez à plaisir dans l'agitation, aiguillonnez sans cesse votre défiance, cultivez la jalousie comme une plante rare, et qui, après vous être dévoré en tourments insensés, après vous être dépouillé, aux yeux de l'être dont vous vouliez rester l'idole, de tous les attraits qui faisaient votre grandeur et son enthousiasme, après lui avoir donné le long spectacle de vos avilissants soupçons et de vos impuissantes colères, finissez toujours par étrangler votre bonheur de vos propres mains.

Autant les villes sont contraires au développement de l'amour et mortelles à sa durée, autant la campagne est favorable et salutaire. On dirait que, comme une fleur des champs, il a besoin pour prospérer de la vue du ciel et du grand air de la solitude. Là, point d'entraves, point de piéges ; nulle barrière qui vous force d'attendre ; nulle voix qui vous crie : Arrête ! L'instinct vous mène à sa guise à travers des espaces sans limites. Jamais de distractions qui vous détournent de votre pensée ; jamais d'incidents qui diminuent, en la partageant, la longueur des journées. On s'étudie, on se connaît mieux en trois jours à la campagne qu'en trois mois à la ville. On ne se cherche pas sans se rencontrer ; on se rencontre sans se chercher. On est souvent deux, souvent seul,

rarement plusieurs. On a le temps de parler; on a le droit de se taire. Le cœur, livré à lui-même, n'obéit qu'à sa fantaisie, tantôt se repliant jusque dans ses dernières profondeurs, tantôt se déroulant à loisir, comme une couleuvre au soleil, actif jusque dans son repos. Tout conspire contre son inertie. Partout autour de vous la vie déborde à grands flots, vous envahit, vous entraîne et vous force à vivre quand même. L'oiseau chante ses amours sous la feuillée ; l'insecte murmure, dans le sein des fleurs dont il boit les parfums, un voluptueux bourdonnement ; le ruisseau promène sur les cailloux de son lit l'incessante caresse de ses ondes ; la brise s'endort en soupirant dans les rameaux frémissants ; la terre s'embrase aux ardents baisers du soleil ou sourit mystérieusement aux regards des étoiles; la nature tout entière, éprise de sa beauté, semble s'adorer elle-même dans son harmonieuse variété, et vous invite, par le magnétisme de son exemple, à compléter votre existence en la doublant.

Aussi est-il presque impossible à un homme bien organisé de passer huit jours à la campagne sans devenir amoureux. Marcel était dans les meilleures conditions pour obéir à la fatalité de sa situation. Jeune, ardent, naïf, naturellement affectueux, il ressentit bien vite pour la comtesse une passion d'autant plus profonde qu'il ne s'en rendait pas compte, et s'y livra avec toute la fougue d'une âme vierge.

Une seule chose eût pu l'arrêter, l'idée qu'il affligerait sa famille en aimant une étrangère. Mais rien de semblable ne se présentait à son esprit. D'abord il ne savait même pas qu'il aimait. Il se sentait bien agité d'un trouble inconnu, mais il n'en devinait ni la cause ni la portée ; il s'apercevait bien que tout changeait d'aspect à ses yeux et qu'une nouvelle lumière transformait pour lui tous les objets, mais il ignorait le nom du prisme, et n'en soupçonnait pas même l'existence. On ne peut reconnaître que ce que l'on connaît déjà ; et, dans cette chaste maison où s'était écoulée sa vie, c'est à peine s'il avait

jamais entendu prononcer le mot d'amour. Sainte et dangereuse ignorance !

L'avertissement ne pouvait donc pas lui venir de lui-même. Des autres, pas davantage.

Madame Hubert, qui avait vécu en chrétienne des premiers âges, n'avait aucune idée du danger des tentations et de la puissance des passions. Chargée de la direction de deux jeunes âmes, elle était comme un novice placé au gouvernail d'une barque sans avoir jamais auparavant quitté la terre. Rien ne lui avait appris à distinguer les symptômes précurseurs des orages. Instinctivement effrayée de la corruption des villes, elle croyait avoir rempli tous les devoirs de la prudence en abritant dans la solitude les chers objets de sa sollicitude maternelle, et, persuadée qu'elle leur avait donné une retraite inexpugnable, se reposait sur la force de leur position du soin de leur salut. La pensée ne lui vint pas de surveiller Marcel, et la présence de la comtesse ne lui inspira pas un instant la plus légère inquiétude.

Pour Eugénie, Marcel ne s'était jamais figuré qu'il pût l'aimer d'amour. C'était pour lui une sœur : ce n'était pas une femme. Elle, de son côté, ne lui avait jamais témoigné qu'une affection fraternelle, et n'avait laissé soupçonner à personne qu'elle ne partageât pas le calme et la naïveté de son cousin. Il est vrai que les femmes sont en ce point, comme en bien d'autres, plus précoces que les hommes. La délicatesse de leur organisation leur donne une sorte d'intuition divinatoire, et l'habitude de se replier sur elles-mêmes leur fait découvrir au fond de leur cœur, qu'elles scrutent sans cesse, le trésor d'une science innée. Mais si Eugénie était douée de la seconde vue, elle en gardait les révélations pour elle seule. Un exquis sentiment de pudeur lui faisait voiler à tous les yeux les mouvements secrets de son âme. Elle était d'ailleurs trop fière pour se plaindre des souffrances qu'on lui eût causées, et pour demander jamais grâce. Une seule personne eût pu lire dans sa pensée, suivre la trace des ravages intérieurs qui

s'y pouvaient produire, et avertir Marcel du danger de sa conduite : c'était l'abbé Pascal. Mais il était absent.

Quant au commandant, qui se trouvait souvent en tiers dans les relations du jeune homme avec la comtesse, il se disait à part lui qu'il y avait quelque anguille sous roche, et que son petit officier était en train de faire ses premières armes. Mais, habitué à regarder les affaires de femmes comme des bagatelles, il s'amusait sous cape du spectacle de ce qu'il appelait une amourette, et gardait à Marcel l'inviolable discrétion que l'on se doit entre militaires.

Celui-ci croyait bien parfois entendre une voix intérieure lui dire qu'il faisait mal. D'où lui venait cette agitation continuelle, si toutes ses actions étaient irréprochables? et pourquoi sentait-il le besoin de se cacher, s'il ne méritait aucun blâme? En effet, il inventait mille prétextes pour colorer ses nombreuses visites au château; il employait mille ruses pour dissimuler ses rencontres avec la comtesse; il abusait de la complicité, à ses yeux involontaire, du commandant, pour justifier ses perpétuelles absences. Tantôt c'était le besoin de compléter son herbier ou d'enrichir sa collection d'insectes qui le conduisait dans le bois ou dans la prairie où il avait le pressentiment, toujours justifié par d'inexplicables hasards, de trouver Agathe; tantôt il entreprenait avec M. Jacquin une promenade à deux qui finissait bien souvent par être une promenade à trois; tantôt la politesse lui faisait un devoir d'aller s'informer des nouvelles de madame de Terray, qu'on n'avait pas vue la veille, ou reporter à madame de Barjols une ombrelle ou un mouchoir qu'elle avait, dans une visite, oublié par mégarde. La plupart du temps ces oublis étaient forcés, vu que le jeune homme avait caché lui-même dans quelque recoin invisible l'objet égaré, que du reste on ne cherchait guère, et qu'on ne réclamait jamais au moment du départ.

Mais ses scrupules ne l'empêchaient pas de s'abandonner à son penchant pour Agathe. D'abord il ne trouvait pas le

temps de faire des examens de conscience bien fréquents ni bien longs ; ensuite, quand il se demandait la cause de sa dissimulation et de son embarras vis-à-vis des siens, ne pouvant pas apprécier la gravité de ses actions, il se répondait simplement que ce devait être la honte de négliger ses travaux accoutumés, et il ne s'accusait, en somme, que du délit de paresse.

Sa famille elle-même semblait conspirer avec lui dans l'intérêt de sa passion. Madame Hubert, ne se défiant de rien, accueillait toujours avec une gracieuse cordialité les visites de la comtesse, et mettait tous ses soins à lui rendre agréables les heures qu'elle passait à la Maison-Fleurie. Celle envers qui l'on exerçait cette bienveillante hospitalité n'était pas en reste avec ses nouveaux amis, et, pour leur témoigner sa reconnaissance, déployait tous ses talents, tout son esprit, toute sa gaieté. On la priait souvent de jouer du piano ou de chanter. Elle aussitôt jouait et chantait avec une complaisance inépuisable, et aussi avec une éclatante supériorité. Il était facile de voir qu'elle ne réservait aucun de ses moyens, et qu'elle obéissait tout entière aux vœux que l'on venait d'exprimer. C'est la plus délicate et la plus sûre des flatteries que de montrer aux gens qu'on fait tout ce qu'on peut pour leur plaire. Puis on causait, le plus souvent en riant, ou bien l'on faisait de longues promenades dans le jardin. Marcel cueillait des fleurs dont les femmes faisaient des bouquets, ou montait comme un écureuil sur les arbres pour en détacher les fruits. Parfois, quand on le regardait, il se laissait tomber d'une haute branche, jouissant des frayeurs qu'il causait. On est si fier, dans sa première jeunesse, de montrer à la femme que l'on aime son audace et sa force ; on est si heureux toujours de la voir pâlir à l'aspect du moindre danger qui vous menace ! M. Jacquin était, bien entendu, de toutes les réunions, auxquelles il assistait riant dans sa barbe et fumant son éternelle pipe. Car Agathe avait confirmé tous les priviléges et franchises qui lui avaient été accordés par ma-

dame Hubert. La marquise de Terray avait aussi été obligée de les reconnaître, bien qu'à son corps défendant. Depuis la chute qu'ils avaient faite ensemble, elle avait pris en grippe le digne commandant, qui le lui rendait bien ; et, quand un hasard ou une espièglerie les avaient mis face à face et accouplés pour un instant, Marcel et surtout Agathe s'égayaient ensemble des politesses forcées qu'ils se faisaient l'un à l'autre, avec l'air de deux chiens qui s'en veulent et n'osent pas s'attaquer.

La soirée était souvent bien avancée quand on se séparait. Marcel allait reconduire les deux dames, soi-disant avec M. Jacquin, mais en réalité seul ; car, arrivé devant le Domaine, celui-ci, s'excusant sur son inutilité comme batelier et sur ses rhumatismes, rentrait chez lui, après avoir souhaité d'un ton quelque peu goguenard un bon voyage à Marcel. Le voyage était heureux en effet, souvent long, surtout les soirs où la marquise n'accompagnait pas sa nièce. Le jeune homme ramait lentement et comme à regret, sans qu'Agathe gourmandât sa paresse. Parfois même il s'arrêtait, sous le premier prétexte venu, laissant les avirons pendre dans l'eau et la barque s'en aller à la dérive. On regardait les étoiles trembler dans les plis de l'onde ; on écoutait le clapotement des flots contre les parois du bateau, ou l'aboiement lointain des chiens dans la campagne ; on se laissait doucement bercer au balancement d'un imperceptible roulis. On échangeait quelques paroles, interrompues par d'éloquents silences. Que se dire, à moins de tout dire, dans le silence de la nuit, et dans l'isolement enivrant de la solitude, au milieu de cette baie déjà pleine de souvenirs ? Il fallait toujours que la comtesse mît un terme à ces contemplations extatiques, en disant d'un petit ton d'autorité : — Allons ! allons ! dépêchons-nous. Il se fait tard. — Marcel obéissait aussitôt, quoiqu'à contre-cœur, et le bateau se remettait en route.

Quand la mer était basse, ils faisaient le tour par le village en se donnant le bras. La route, quoiqu'elle fût, ou plutôt

parce qu'elle était plus longue et plus fatigante, avait aussi son charme pour le jeune homme. Dans les moments les plus difficiles, dans les endroits les plus sombres, la comtesse était obligée de s'appuyer davantage sur lui. Quelquefois un des dogues commis à la garde du village se mettait brusquement à aboyer tout près d'elle : cédant, malgré son courage, à la terreur du premier moment, elle se serrait contre son guide, qui sentait le sein palpitant de la jeune femme battre contre sa poitrine. Alors, frappé d'une sorte de vertige, il voyait tout tourner autour de lui. Son sang refluait tumultueusement vers son cœur, ses oreilles bourdonnaient, ses yeux se fermaient, ses jambes tremblantes se dérobaient sous lui ; et plus d'une fois il serait tombé évanoui, si Agathe ne l'eût soutenu à son tour. Mais, quand elle lui demandait ce qu'il avait, honteux de sa faiblesse, il rappelait toute sa force, et, sans répondre, il reprenait sa marche. Elle n'insistait pas, et ils arrivaient souvent à la porte du château sans avoir échangé une parole. Alors seulement ils se reparlaient pour se dire : bonsoir et à demain ! Puis, la comtesse rentrait chez elle, précédée du domestique qui l'attendait chaque soir avec une lanterne. Pour Marcel, remis de l'excès de son émotion, tout entier à la joie que lui inspirait l'espoir du lendemain, il redevenait enfant en se retrouvant seul, et s'élançait vers la Maison-Fleurie, gambadant comme un jeune chevreau, poussant des cris de triomphe, le cœur palpitant, la tête en feu. Le fidèle Griffon, qui accompagnait tous les pas de son jeune maître, se croyant provoqué par ses turbulentes manifestations, y répondait aussitôt par des bonds désordonnés et des aboiements formidables. C'est ainsi que les deux amis parcouraient le chemin du retour.

Quinze jours environ se passèrent de la sorte.

Un soir on se sépara, après être convenu d'une partie de pêche pour le lendemain.

Le lendemain matin, en effet, tout le monde était réuni à la Maison-Fleurie. La vieille marquise manquait seule au

rendez-vous. Elle avait prétexté une indisposition pour échapper à cette partie de plaisir qui eût été pour elle une corvée, et elle avait chargé sa nièce de faire agréer ses excuses. Celle-ci avait montré une exactitude militaire, dont M. Jacquin, arrivé un peu après elle, la félicita vivement. Éveillée, preste et gaie comme un oiseau, elle voulait se mêler de tous les préparatifs, participer à tous les arrangements, et stimulait le zèle de tout le monde. Elle semblait l'ordonnatrice de cette fête campagnarde, l'âme de tout ce mouvement, le génie familier de la maison. Marcel, agenouillé sur ses filets qu'il s'était mis en devoir de parer, la suivait des yeux avec une admiration naïve, le sourire sur les lèvres, oubliant son ouvrage.

— Quel charmant petit diable, hein, Marcel? — dit le commandant, au moment où Agathe sortait du salon pour aller rejoindre dans la cuisine madame Hubert, qui donnait à Yvon et à Perrine des ordres pour les provisions.

Marcel devint rouge jusqu'aux oreilles, et, baissant la tête sans répondre un mot, se remit précipitamment à la besogne.

Pour Eugénie, elle se promenait seule dans le jardin, avec sa tranquillité habituelle.

Quand tout le monde fut prêt, Agathe donna le signal du départ.

— Pas accéléré, — s'écria-t-elle en agitant d'un air mutin sa petite ombrelle blanche, — arche ! —

— Bien commandé, — dit M. Jacquin, qui prenait plaisir à taquiner les deux jeunes gens ; — mais il me semble que ce n'est pas aux lieutenants de donner des ordres quand il y a là des officiers supérieurs.

— Ah! c'est vrai, — reprit-elle aussitôt en se retournant vers madame Hubert; — je vous demande pardon, madame, de mon usurpation. Si j'étais moins étourdie, je me serais rappelé qu'on ne devait reconnaître ici d'autre autorité que la vôtre.

— Allez toujours, mon enfant, — répondit en souriant l'excellente femme ; — je vous cède pour aujourd'hui tous mes droits. C'est pour vous que nous avons organisé cette petite partie : vous êtes la reine de la journée.

— Merci, madame, j'accepte de grand cœur toutes vos bontés. Quant à vous, — ajouta-t-elle en se retournant vers M. Jacquin, — quant à vous, monsieur le censeur, rappelez-vous que vous n'êtes plus aujourd'hui ni maire, ni commandant, mais bien mon très-obéissant sujet et soldat. Ainsi, pas de rébellion, et suivez-moi ! —

Ce disant, elle entraîna vivement le commandant qui se laissa faire, et rejoignit Eugénie, qui continuait à se promener dans le jardin.

M. Jacquin leur prit à chacune un bras, et les considérant tour à tour avec une égale complaisance :

— Si j'étais plus jeune, — dit-il gaiement, — j'aurais l'air du berger Pâris entre Vénus et Minerve, et, par ma foi ! je serais bien embarrassé de savoir à laquelle donner la pomme. —

Rien, en effet, de plus charmant que le contraste des deux jeunes femmes.

Eugénie, vêtue d'une robe de mérinos brun montante, tenait à la main un chapeau de paille à grands bords flottants. Ses cheveux noirs, lissés en bandeau, ondulaient à peine sur son front ; et la lumière éclairait de tous côtés les belles lignes de son visage, dont la sévérité de son costume rehaussait encore la noble expression.

Agathe luttait de fraîcheur et de grâce avec sa toilette. Elle portait une robe de guingamp rose, légèrement décolletée, et une capote de paille de riz, à rubans roses aussi, sous laquelle les boucles touffues de ses cheveux blonds semblaient se débattre, comme des prisonniers qui veulent s'échapper. Une écharpe de gaze blanche se jouait autour de son cou.

Quant au berger manqué, M. Jacquin, il avait son costume

d'expédition, composé d'une redingote et d'un pantalon de grosse toile, et son chef était orné de l'inévitable casquette de crin.

— Eh bien! — fit Agathe en se retournant, — pourquoi ne partons-nous pas?

— Est-ce que vous comptez vous mettre en route avec ce chapeau-là, madame? — fit Marcel d'un air étonné.

— Sans doute. Pourquoi?

— Parce qu'il ne vous garantira de rien.

— Vraiment?

— La forme est trop serrée et les bords trop étroits; vous étoufferez là-dessous: bien heureuse si vous n'attrappez pas un coup de soleil.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Je n'en ai pas d'autre.

— Eugénie va vous donner le sien. —

Eugénie regarda vivement Marcel, puis baissa les yeux en pâlissant, et tendit, sans dire un seul mot, son chapeau à la comtesse.

— Tiens, tu es une bonne fille! — s'écria Marcel en embrassant sa cousine. — Merci. —

Eugénie fit un mouvement brusque en arrière pour se dérober aux caresses de Marcel, et le repoussa doucement du bras.

— Mais ce n'était pas celui-là que je te demandais, — reprit le jeune homme; — c'était ton autre, celui dont tu ne te sers pas. Je cours te le chercher. Partez toujours, je vous aurai bientôt rejoints. —

Puis, sans demander de permission, sans dire gare, il s'empara de la capote d'Agathe et s'en alla en courant vers la maison.

On se mit enfin en marche, la comtesse donnant le bras au commandant, Eugénie à sa mère. Yvon et Perrine formaient l'arrière-garde, portant dans de grands paniers les ustensiles et les provisions nécessaires. On descendit vers la baie que la marée descendante venait de laisser à sec. A

peine était-on parvenu au sable, que Marcel, précédé de Griffon, arriva portant à la main le chapeau d'Eugénie et sur l'épaule le lourd bagage de ses filets. Il était vêtu d'un costume de matelot, pantalon et chemise de laine bleue ; un bonnet de laine rouge était gracieusement posé sur ses cheveux bouclés.

— Ma foi ! — lui dit Agathe, — cela vous va bien de conseiller la prudence aux autres. Voilà une coiffure qui vous donnera beaucoup d'ombre et de fraîcheur.

— Oh ! moi, — répondit-il, — c'est différent ; je suis dur : l'eau, le vent et le soleil me connaissent ; ce sont mes amis ; ils ne me font jamais de mal. —

Et, comme pour prouver ce qu'il avançait, il ôta ses souliers, qu'il fourra dans ses filets, releva son pantalon, et, pieds et jambes nus, il se mit à courir sur le sable. Il prit ainsi la tête de la colonne, qu'il commença bientôt à laisser en arrière.

— Marcel ! — s'écria la comtesse — attendez-nous donc.

— Marcel tout court ! déjà ! — dit le commandant à demi-voix. — Tiens ! tiens ! tiens ! —

Elle s'aperçut de son étourderie ; et, s'adressant à madame Hubert, à qui elle demandait toujours protection contre les attaques de M. Jacquin :

— Excusez-moi, madame, pour la liberté que je prends envers votre fils ; mais je ne peux m'empêcher de le considérer comme un enfant, et c'est pour cela que je le traite si familièrement.

— Vous avez raison, — répondit madame Hubert ; — c'est un privilége qui appartient, sinon à votre âge, du moins à votre position.

— Un enfant ! un enfant ! — grommelait en riant le vieux militaire — un enfant qui...

— Ah ! des coquillages ! — s'écria Agathe, heureuse d'échapper aux commentaires de son compagnon ; et, lui quittant le bras, elle se mit à ramasser quelques uns de ces mol-

lusques acéphales que l'on trouve répandus sur les rivages de la Bretagne.

— Ils sont bons là, les coquillages! — se disait à part lui le commandant; — des ricardeaux, des ormets, des oursins, des fuseaux, un tas de vilaines bêtes qui ne sont bonnes à rien, pas même à manger. Voilà la première fois qu'ils auront servi à quelque chose. —

Le temps était magnifique. Un soleil radieux montait joyeusement au milieu d'un ciel sans nuages. La falaise de droite étalait sa grande ombre sur le tapis doré de la grève, tandis que la gauche, inondée de lumière, détachait aux regards les moindres accidents de ses masses rocheuses. Une légère brise nord-est, toute chargée des parfums salés de la haute mer, venait rafraîchir l'atmosphère, qui commençait déjà à s'échauffer. Les promeneurs s'avançaient gaiement vers le rivage, s'arrêtant parfois, les uns pour attraper des crabes qui couraient dans les mares, les autres pour faire collection de ces coquillages qui excitaient les dédains du commandant.

Ils atteignirent bientôt l'extrémité de la baie. Alors un sublime spectacle s'offrit à leurs yeux. L'horizon, n'étant plus borné par les falaises, se déployait dans toute son immensité. En face, l'immobile azur de l'Océan semblait dormir sous la voûte limpide du ciel, où le soleil se balançait comme une lampe d'or suspendue par une chaîne invisible. A gauche, à une distance de plusieurs lieues, le cap Fréhel s'avançait dans la mer, pareil à un géant gardien de la terre. A droite, les côtes de la Bretagne, s'égarant à perte de vue en longues ondulations, semblaient chercher dans la brume lumineuse les côtes lointaines de la Normandie.

L'amour de la nature a cela de suprême qu'il ne se lasse et ne s'assouvit jamais. Quoique, à l'exception d'une seule, toutes les personnes présentes fussent accoutumées à la vue de ces magnificences, aucune n'y resta insensible. Une émotion profonde s'empara de tous les cœurs. Les grandes

admirations sont silencieuses : pas une parole ne fut prononcée. Agathe regardait devant elle , les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixes, immobile et comme ravie en extase. Marcel, placé un peu en arrière d'elle, la contemplait en même temps que l'horizon, comme s'il eût voulu réunir dans le même regard, dans la même pensée, ses deux enthousiasmes, identifier la nature entière avec son idole, faire converger vers un seul point tous les rayonnements de son être, répandre sur un seul objet tous les transports de son âme. Eugénie et sa mère se serraient doucement la main en attachant sur le ciel leurs yeux pleins de larmes. Il n'était pas jusqu'au commandant dont le mâle visage n'eût pris une expression recueillie et presque rêveuse. Quant à Yvon et à Perrine, agenouillés à quelques pas en arrière de leurs maîtres, ils élevaient vers Dieu le pieux hommage de leur foi naïve, et le remerciaient instinctivement d'avoir mis à la portée de tous ses enfants les merveilleuses beautés de la création.

Mais la déplorable infirmité de notre nature ne permet pas la durée des grandes impressions. Notre âme ploie vite sous le poids des hautes contemplations ; et, facilement fatiguée de ses excursions dans l'infini, elle sent bientôt, comme un oiseau épuisé par un vol trop rapide, le besoin de replier ses ailes appesanties, et de se reposer dans les bas-fonds de la réalité. Nous tentons éternellement le voyage des cieux, et, semblables à ce géant, symbole antique de notre misère, nous avons sans cesse besoin de toucher la terre pour retrouver nos forces.

Ce fut Agathe, dont les émotions plus vives s'émoussaient aussi plus promptement, qui rompit la première le silence.

— Ah ! que c'est beau ! — s'écria-t-elle, — mon Dieu ! que c'est beau ! Il faut que je voie plus loin encore. —

Et, se retournant vers la falaise de droite, elle s'élança en courant dans un sentier de chèvres qui serpentait au milieu des rochers. Elle monta quelque temps avec une ardeur que

ne ralentissait ni la fatigue ni l'âpreté du chemin; puis elle s'arrêta tout à coup d'un air effrayé. Une troupe de goëlands, effarouchée de son approche, venait de sortir à grand bruit d'une espèce de caverne aérienne placée au-dessus de sa tête, et s'envolait vers la mer en poussant des cris sauvages.

— Mon fusil! Yvon, mon fusil! — dit vivement le commandant, — que j'abatte quelques-uns de ces criards. Leur duvet fait d'excellents édredons. —

Le Breton se hâta lentement d'obéir, à la manière de son pays, et apporta solennellement le fusil demandé.

— Il est, parbleu! bien temps, — fit M. Jacquin avec humeur; — c'est tout au plus, maintenant, s'ils sont à portée de canon. Mais cela peut se réparer, — ajouta-t-il d'un ton radouci; — j'irai leur dire deux mots après la pêche, et aussi après le déjeuner, s'entend. —

Voilà comme quoi le digne homme descendit en un instant des hauteurs de l'admiration aux pensées les plus vulgaires. Tout le monde imita peu à peu son exemple, et on ne s'occupa plus que de mettre les filets en état. A la vue de ces préparatifs, Agathe, toujours avide de nouveaux amusements, revint en courant, au risque de se casser le cou.

Tout fut bientôt prêt. On s'avança vers la mer, qui commençait à remonter. C'était le bon moment. Marcel et Yvon, tenant chacun un des palans, entrèrent ensemble dans l'eau et marchèrent jusqu'à ce qu'ils en eussent aux épaules. Alors, Marcel se mit à la nage, traînant son palan après lui, et décrivit un vaste demi-cercle. Revenu à la hauteur d'Yvon, mais à une assez grande distance, il reprit terre. Tous deux alors, sur un signe, se remirent à marcher, mais cette fois vers le bord. Tout le monde gardait un profond silence pour ne pas effaroucher le poisson.

Les deux pêcheurs avançaient lentement, arrêtés à la fois par la résistance de l'eau et par la pesanteur des filets déployés. Madame Hubert, Eugénie et Perrine, assises sur le sable à quelques pas de la mer, regardaient avec la tranquil-

lité de gens accoutumés à pareil spectacle. Agathe, au contraire, s'approchait tellement du bord qu'elle était obligée de reculer précipitamment à chaque lame qui déferlait. Le commandant, debout près d'elle, s'amusait tantôt à la railler de ses frayeurs, tantôt à inquiéter Marcel par des mouvements de tête décourageants, cherchant à lui faire croire qu'il se donnait toute cette peine en vain et qu'il n'amènerait rien. Celui-ci fixait sur l'eau des regards scrutateurs et suivait avec anxiété les mouvements de ses filets, comme si son honneur eût dépendu du résultat. Pour Yvon, il faisait sa besogne du moment comme il en eût fait une autre, avec un sang-froid imperturbable. Quelques poissons bondirent coup sur coup à la surface de l'eau. Marcel poussa un cri de triomphe et se mit à tirer avec plus d'ardeur que jamais. La comtesse battit des mains, en sautant de joie. M. Jacquin lui-même quitta aussitôt son air de raillerie et montra clairement qu'il ne prenait pas moins d'intérêt au succès de la pêche.

— Hurrah! — s'écria-t-il en agitant sa casquette avec transport. — Courage, Yvon! En avant, mon garçon; en avant, sacrebleu! Le poisson va s'échapper de ton côté. —

Et comme celui-ci continuait à s'avancer à pas comptés, ni plus ni moins vite qu'auparavant, le bouillant grognard, cédant à son impatience, entra dans l'eau jusqu'aux genoux, et se mit à tirer avec tant de vigueur qu'il manqua tomber en arrière et entraîner Yvon dans sa chute.

La pêche avait été véritablement heureuse. Des maquereaux, des éperlans, deux lieux et un magnifique bar, escortés d'une foule de petits poissons, se débattaient sur le sable ou dans les filets. La victoire une fois remportée, on s'occupa de ramasser les prisonniers. Les trois hommes, qui en avaient l'habitude, y réussirent lestement. Agathe voulut s'en mêler aussi; mais à peine avait-elle saisi un poisson que, effrayée de sa résistance, elle le laissait tomber en poussant des cris d'effroi. Quand on eut fait le choix, on rejeta le fretin dans la mer.

— Petit poisson deviendra grand, — dit solennellement M. Jacquin, en rendant la liberté à un imperceptible caplan.

Il avait l'habitude, commune à presque tous les gens qui savent peu de chose, de citer à tort et travers le peu qu'il savait.

Puis on s'occupa du déjeuner.

M. Jacquin, qui était gastronome, ne voulut céder à personne le soin important de présider aux opérations culinaires. Il plaça lui-même la marmite dans une position favorable, comme un héros d'Homère, et fit en même temps préparer le poisson par Perrine et allumer le feu par Yvon. Puis il mesura exactement la quantité d'eau de mer nécessaire, y mêla des herbes aromatiques, y jeta le poisson, et fit bouillir le tout, la montre à la main.

Le moment venu :

— Mettez le couvert ! — cria-t-il avec autant d'autorité qu'il eût commandé le feu dans une bataille.

On obéit promptement à son ordre. Tout le service, qui se composait pour chacun d'une assiette, d'un couteau, d'une fourchette et d'un verre, fut tiré d'un grand panier plein de paille et rangé en un clin d'œil sur le sable qui servait de table. Deux bouteilles de Bordeaux furent débouchées ; le poisson, servi dans la marmite même, fut déclaré excellent, à la grande satisfaction de M. Jacquin.

— Je demande, — dit celui-ci en élevant son verre, — que des actions de grâces soient votées au cuisinier.

— Adopté, — répondit Agathe ; — mais à condition que le même tribut de reconnaissance sera auparavant payé au pêcheur, première cause de notre bien-être. —

Une vive discussion s'engagea entre le commandant, qui soutenait ses prétentions à la priorité, et la comtesse, qui faisait valoir les droits de Marcel. Celui-ci crut devoir intervenir.

— Pour mettre tout le monde d'accord, — dit-il, — je pro-

pose de boire d'abord à la santé de madame Agathe, dont la présence a porté bonheur à notre pêche. —

Et il approcha son verre de ses lèvres; tout le monde imita son exemple en portant la santé de la comtesse. Celle-ci voulut faire honneur au toast et chercha partout son verre, mais inutilement; M. Jacquin s'aperçut de son embarras et ne manqua pas d'en profiter.

— Ah! vous pourrez le chercher longtemps, votre verre, — fit-il en ricanant; — ne voyez-vous pas que M. Marcel s'en est emparé? —

— Moi! — répondit vivement celui-ci, devenu rouge comme une cerise: — je —

Mais il ne put continuer: en baissant les yeux il venait d'apercevoir, devant lui, près de son assiette, son verre à moitié vide; la comtesse vint à son secours.

— Puisque vous vous êtes emparé du mien, — dit-elle en riant, — il est juste que je prenne le vôtre; je ne dois pas souffrir de vos distractions. —

Et elle porta la main sur le verre de Marcel. Celui-ci eut l'adorable maladresse de vouloir l'en empêcher.

— C'est que, — répliqua-t-il avec hésitation, — c'est que—

— Eh bien, quoi? — fit Agathe en fixant sur lui des regards tendrements railleurs. —

— J'ai déjà bu dans le mien.

— Que voulez-vous que j'y fasse? je ne puis cependant pas me laisser mourir de soif pour vos beaux yeux. —

Et elle acheva résolument de vider le verre que Marcel avait commencé. Le jeune homme, en proie à un trouble étrange où la honte se mêlait à la joie, n'osa plus lever les yeux ni ouvrir la bouche. La comtesse eut pitié de cet embarras, dont elle était la cause, et chercha à porter l'attention d'un autre côté.

— Çà, mon cher commandant, maintenant que vous nous avez montré vos talents comme cuisinier, il vous reste à faire vos preuves comme chasseur. Voilà ces grands oiseaux de

mer qui reviennent encore planer au dessus de nos têtes, comme pour vous insulter.

— Oui dà! — répliqua M. Jacquin en se levant : — eh bien! vous allez voir quelles leçons je donne à ceux qui ont l'air de se moquer de moi; regardez et profitez. —

Il alla prendre son fusil; mais, avant qu'il eût le temps de l'armer, les mouettes qui tourbillonnaient au-dessus de lui, comme si elles eussent deviné ses dispositions hostiles, s'éloignèrent à tire-d'ailes en poussant un cri de ralliement, et allèrent s'abattre au milieu d'une troupe innombrable de leurs pareilles qui stationnait à un demi-quart de lieue de là. Au lieu d'être déconcerté par leur retraite, le commandant trouva moyen de s'en applaudir.

— Voyez-vous cela? — dit-il d'un air de triomphe : — ces bêtes ne sont pas si sottes qu'elles en ont l'air; elles voient du premier coup à qui elles ont affaire. Mais c'est égal, — ajouta-t-il en secouant la tête, — elles ne perdront rien pour attendre, et je m'en vais tâcher de justifier la bonne opinion qu'elles paraissent avoir de moi. Marcel, tu vas m'accompagner, n'est-ce pas?

— Excusez-moi, commandant, mais il faut que je fasse sécher mes filets.

— Parbleu! avec une pareille chaleur, ils sécheront bien tout seuls, et j'ai besoin de toi pour rapporter ce que je tuerai. —

Il n'attendit pas la réponse de Marcel, et se retournant vers Agathe :

— Et vous? — reprit-il, — ma belle héroïne, le cœur vous en dit-il, et voulez-vous faire partie de l'expédition? Quant à ces dames, je ne le leur propose pas; je sais qu'elles craignent le bruit de la poudre et la vue du sang.

— Grand merci de l'offre, commandant, — répondit Agathe; — je l'accepterais avec plaisir dans tout autre moment : je n'ai pas peur des coups de fusil; mais je n'ose braver les ar-

deurs d'un tel soleil. Je resterai avec ces dames, et nous vous admirerons toutes ensemble de loin. Bonne chance. —

Parvenu à la moitié de sa course, le soleil se reposait au zénith ; ses rayons, tombant d'aplomb sur le rivage, en faisaient miroiter le sable ; les varechs et les goëmons se tordaient en fumant sur les roches ; les moules, ébahies, humaient la chaleur avec ivresse, et les crabes somnolents bourdonnaient de volupté au fond des mares attiédies.

Les trois dames traversèrent la baie à la suite des deux chasseurs, et allèrent s'asseoir près de la falaise gauche, à l'abri d'une roche voûtée, la seule qui donnât un peu d'ombre. Eugénie et sa mère, qui avaient apporté leur broderie, se mirent à travailler ; Agathe suivit des yeux le commandant et son compagnon, qui semblait ne le suivre qu'à regret et tournait à chaque instant la tête en arrière.

Ils marchèrent ainsi pendant cinq bonnes minutes.

— De la prudence maintenant, — dit M. Jacquin à voix basse ; — nous commençons à approcher. —

A peine avait-il prononcé ces mots que la troupe de mouettes s'envola d'un seul trait tout entière, au grand amusement d'Agathe qui se réjouissait des infortunes de M. Jacquin, et alla s'abattre à cinq cents pas plus loin.

— Allons ! allons ! — s'écria celui-ci sans se laisser décourager, — il faut convenir que voilà un mouvement bien exécuté ; on dirait une manœuvre par bataillons. Mais, Dieu merci ! nous ne sommes pas des conscrits ; nous finirons bien par les joindre à portée de fusil, et alors gare ! —

Il se remit à la poursuite de l'ennemi, traînant toujours sa victime à sa suite. Après avoir fait quatre cents pas environ :

— A présent, — dit-il, — courbons-nous et avançons lentement ; une trentaine de pas comme cela, et nous les tenons. —

Peine inutile ! vaine espérance ! Les vigilants oiseaux ne se laissèrent pas plus approcher cette fois que la première et détalèrent de plus belle.

— Le diable m'emporte! — s'écria le vieux militaire avec un commencement d'humeur, — on dirait qu'ils le font exprès. —

Après une pause d'un instant, pendant laquelle il sembla profondément réfléchir, il reprit brusquement :

— Quel vent?

— Est quart nord-est, commandant.

— C'est donc cela. Je disais aussi : il y a quelque chose là-dessous. C'est cette gueuse de brise qui leur porte l'odeur de ma poudre. On ne le croirait pas : eh bien ! ces brigands d'oiseaux, qui n'ont pas de nez, ont l'odorat plus fin que les chiens de chasse. Mais il y a une chose bien simple à faire pour les dépister : nous allons les tourner ; une fois que nous serons sous le vent à eux, il n'y aura plus à se gêner, et nous pourrons avancer sur eux, la tête levée et les mains dans nos poches. —

La proposition flatta médiocrement Marcel, qui chercha à l'esquiver.

— Il me semble, mon cher commandant, — lui dit-il d'un air d'intérêt, — que c'est vous exposer à bien de la fatigue ; il fait une terrible chaleur.

— Depuis quand le soleil te fait-il peur, s'il te plaît?

— Ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous.

— Pour moi? laisse-moi donc tranquille avec ton petit air doucereux? Est-ce que tu crois que je donne la-dedans? c'est-à-dire que tu aimerais mieux être assis auprès de ces dames à faire le joli cœur. Voilà le fond de ton sac. Mais je ne veux pas être la dupe de ton hypocrisie : tu as eu ton tour pour la pêche, il est juste que j'aie le mien pour la chasse. J'ai dit à ces dames que je leur rapporterais des mouettes, et nous leur en rapporterons, où le diable s'en mêlera. Nous allons tourner. —

Il y avait beaucoup à dire contre cette argumentation, et il n'eût pas été difficile de prouver à M. Jacquin qu'il y avait dans son affaire autant d'injustice que d'égoïsme; mais le

jeune homme n'avait pas l'habitude de contrarier son vieil ami, et il aima mieux subir sa tyrannie momentanée que de s'exposer à lui faire de la peine. Il ne répliqua donc pas, et suivit, tête basse, le commandant, qui se mettait en devoir d'exécuter la fameuse manœuvre dont il attendait un si beau résultat. La manœuvre dura longtemps, vu sa complication : ce qui ne l'empêcha pas d'échouer complétement. Les chasseurs étaient à peine arrivés à une centaine de pas des oiseaux, que ceux-ci, fidèles à leur plan de campagne, s'éloignèrent encore une fois en masse ; c'était à n'y plus tenir.

— Pour le coup, — s'écria M. Jacquin, en frappant avec colère le sable de la crosse de son fusil, — pour le coup ce n'est pas possible ; il y a quelqu'un qui les avertit. —

Marcel ne put retenir un éclat de rire.

— Tu ris? — reprit son compagnon d'un air scandalisé ; — c'est cependant bien clair. Eh, pardieu ! c'est toi qui les avertis !

— Moi ? — répondit le jeune homme stupéfait.

— Oui, toi, avec ton maudit bonnet rouge : cette idée, de mettre un bonnet rouge ! On te verrait venir de deux lieues, avec ton bonnet rouge !

— Mais ce serait encore bien pis s'il était blanc.

— Sous ce rapport-là, je ne dis pas ; mais tu sais bien que le rouge contrarie les animaux : la preuve, c'est qu'en Espagne on excite les taureaux avec de petits drapeaux rouges ; il n'y a pas à dire non, je l'ai vu. Je ne conçois même pas que tu n'aies pas fait peur aux poissons avec cette ignoble coiffure : il est vrai que les poissons vivent dans l'eau : c'est une autre affaire, j'en conviens. —

Le digne commandant courait risque de s'entortiller de plus en plus dans son raisonnement, lorsqu'il s'avisa tout à coup d'une nouvelle idée.

— As-tu ton mouchoir? — dit-il vivement.

— Non, — répondit à tout risque Marcel, sans chercher dans sa poche. Il avait deviné du coup toute la portée de la question.

— Ah ! tu n'as pas ton mouchoir ? — reprit le commandant désappointé.

Il pensa bien un moment à donner le sien à Marcel, pour que celui-ci le mît autour de sa tête ; mais il s'avoua à part lui qu'il faisait excessivement chaud et qu'il lui serait désagréable de n'avoir rien pour essuyer son front, où la sueur coulait à grosses gouttes.

— Puisque tu n'as pas ton mouchoir, — reprit-il après un moment de réflexion, — va-t-en ! —

Marcel ne se le fit pas dire deux fois et tourna rapidement les talons ; mais M. Jacquin ne put se décider à lâcher complétement sa victime, la seule, hélas ! qu'il eût jusqu'alors sous la main.

— Écoute, écoute ; — dit-il à Marcel, qui s'éloignait à fond de train : — reste à portée de la voix. Tu peux, par exemple, aller t'asseoir à l'ombre de ce rocher ; puisque tu crains le soleil aujourd'hui, tu t'y trouveras parfaitement à ton aise. Quand je t'appellerai, tu viendras pour m'aider à porter ma chasse. Tu m'entends ? —

Le brave homme ne renonçait pas facilement à ses illusions : il se remit donc encore une fois en route, aussi acharné après ses mouettes que feu Tantale après son dîner. Mais il ne devait pas être plus heureux que son devancier mythologique. Il eut beau avancer, tourner, manœuvrer en tous sens, il ne put atteindre l'objet de sa convoitise. On eût dit une chasse fantastique. Les mouettes abusèrent de sa constance pour le mener à d'énormes distances, à travers des mares souvent profondes et des vases infectes.

Quand Marcel, qui ne le quittait pas des yeux, le vit hors de portée, il se hâta de retourner vers l'endroit où les dames étaient restées. Mais, pour ne pas s'exposer aux reproches du commandant, à qui le mauvais succès de ses tentatives pouvait inspirer de l'humeur, il eut soin de masquer sa fuite. Il se mit donc à circuler avec précaution au milieu des rochers, tournant ceux qui n'étaient pas en vue, escaladant par quel-

que brèche ceux qui faisaient saillie sur la grève. Arrivé au sommet d'un escarpement assez élevé, il aperçut tout à coup sous ses pieds la comtesse qui dormait étendue sur le sable, la tête enveloppée dans son écharpe de gaze.

Accablée par la chaleur, elle avait quitté ses deux compagnes, et cherché un coin retiré où elle pût faire tranquillement la sieste. L'endroit était heureusement choisi : c'était une petite crique presque circulaire, tapissée d'un sable lisse et fin, qui s'abaissait en pente légère vers le rivage, et bordée de rochers. Agathe s'y était installée avec confiance, espérant bien n'y être troublée ni par la brise ni par le soleil. Mais, si elle eût été plus forte en astronomie, elle aurait prévu que l'astre, en continuant sa tournée, viendrait à coup sûr la visiter. Déjà en ce moment un rayon indiscret, se glissant à travers une échappée qui s'ouvrait sur le sud-ouest, commençait à se jouer dans les flots dorés de sa chevelure.

Marcel vit le danger qui menaçait le sommeil de la jeune femme : il se laissa glisser avec une rapidité silencieuse de l'autre côté du rocher qu'il venait de gravir, et se plaça debout à l'entrée de la crique, de manière à intercepter les rayons du soleil. La comtesse, qui commençait à éprouver au milieu de son sommeil un malaise instinctif, s'éveilla en le sentant disparaître. Elle entr'ouvrit les yeux, vit le jeune homme, et comprit tout ; mais elle fit semblant de n'avoir rien compris ni vu, et referma les yeux. Marcel s'y trompa complétement et la crut rendormie. Tant que les rayons du soleil purent l'atteindre, il resta immobile à la même place, lui faisant ombre de son corps. Mais quand il eut vu l'astre disparaître derrière les rochers, quand il n'eut plus rien à craindre pour le repos de sa protégée, il s'en approcha à pas de loup, retenant son haleine ; puis il s'agenouilla près d'elle et la regarda dormir.

Elle était charmante ainsi. Les lignes ondoyantes de son beau corps, dont aucun apprêt de toilette n'entravait la souplesse, se dessinaient vigoureusement sous sa légère robe de

guingamp. Sa poitrine, que soulevait à intervalles réguliers une respiration forte et calme, déployait à loisir l'élégante richesse de ses formes. Sa tête, légèrement renversée en arrière, laissait voir dans toute la rondeur de ses contours un cou ferme et blanc comme le marbre. Son front rêvait doucement sous la transparence de la gaze, tandis que ses cheveux couraient en frémissant de ses joues embrasées à sa bouche, dont les lèvres rouges et humides s'entr'ouvraient comme celles d'une grenade mûre.

Le jeune homme, en la regardant, se sentait gagner par une sorte de fièvre ; des nuages passaient devant ses yeux; tous ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif. Plus d'une fois il mit la main sur son cœur pour le contenir, s'imaginant que le bruit de ses battements allait réveiller la comtesse. Cependant il ne pouvait se décider à s'éloigner; une force invincible le retenait agenouillé à la même place. Bientôt un magnétisme plus puissant l'attira vers elle; il sentait sa tête se pencher malgré lui vers celle d'Agathe. Saisi d'une terreur mystérieuse, il la relevait avec vivacité, mais en vain; elle retombait aussitôt plus bas qu'auparavant. Un moment vint où l'haleine de la comtesse se mêla à la sienne ; son sang, tout à coup embrasé, bouillonna dans ses veines ; sa pensée se perdit dans un vertige; et, se laissant aller a l'irrésistible mouvement qui l'emportait, il appuya ses lèvres sur celles d'Agathe, et y déposa un baiser brûlant.

Mais aussitôt, épouvanté de son audace, il se releva d'un bond et s'élança au milieu des rochers, courant à toutes jambes, sans oser jeter un regard en arrière. Tout à coup, en face de lui, sur un rocher plus élevé, il aperçut Eugénie debout. Une sueur froide couvrit son front. Eperdu, bouleversé, n'osant plus ni reculer ni avancer, il se détourna brusquement à droite, et se mit à gravir la falaise.

L'entreprise paraissait impossible, tant la côte était roide et haute ; à peine s'y trouvait-il quelques saillies, quelques anfractuosités où il pût mettre le pied ou la main. S'il eût

réfléchi un instant au danger qu'il courait, s'il eût pris le temps de laisser tomber un coup-d'œil au-dessous de lui, il était perdu. Mais il n'y songea seulement pas; il n'avait qu'une seule pensée, celle d'échapper aux deux femmes. Guidé par l'instinct, soutenu par le désespoir, il réussit bientôt à atteindre le sommet de la falaise. Au moment où il y mettait le pied, il entendit deux cris retentir en même temps au milieu des rochers. Il ne put s'empêcher de tourner la tête, et vit les deux jeunes femmes qui le regardaient, chacune de son côté, pâles de terreur. Sans chercher à se rendre compte du sentiment qui les agitait, il continua sa fuite désordonnée et se mit à courir au travers des landes.

O merveilleuse jeunesse du cœur! verre grossissant qui nous montres toutes les choses de la vie dans des proportions gigantesques! que d'émotions profondes nous trouvons dans l'optique de tes illusions! quelles souffrances, mais aussi quelles joies! Le cœur va tour à tour des abîmes les plus perdus aux plus sublimes sommets, et passe sans transition de l'horreur des tenèbres aux éblouissements de la lumière! Mais peu à peu le verre se décompose, s'atténue et finit par tomber en poussière. L'homme s'accoutume à regarder la vie à l'œil nu, et rit des petites réalités qu'il prenait pour de grands fantômes. La science a remplacé l'imagination. Adieu les folles terreurs, adieu les désespoirs insensés; mais, hélas! adieu aussi ces immenses jouissances qui puisaient leur grandeur dans leur absurdité même. Le calme est venu, mais le bonheur s'en est allé.

Marcel croyait avoir commis un crime énorme, et ne savait plus que devenir. Comment reparaître devant ces deux femmes, qui avaient été, l'une victime, l'autre témoin de son attentat? Comment soutenir leurs paroles ou leur silence, leur blâme ou leur mépris? Et sa mère, si elle apprenait son infâme conduite, ne lui donnerait-elle pas sa malédiction? Le pauvre enfant errait au hasard, s'adressant ces terribles questions, en proie au remords, à la honte, à la douleur. Un

instant il eut l'idée d'aller se précipiter la tête la première, du haut de la falaise.

Mais la boîte de Pandore, éternellement ouverte, ne se vide jamais. Marcel gardait une espérance au fond de son malheur : peut-être Eugénie n'avait-elle rien vu ; peut-être Agathe n'avait-elle rien senti. Cela était peu probable, il est vrai ; mais enfin ce n'était pas tout à fait impossible. Il resta cependant bien longtemps incertain de ce qu'il devait faire, et ce ne fut qu'après bien des hésitations, après bien des marches et des contre-marches, qu'il se décida à retourner au lieu du rendez-vous général.

Il y trouva tout le monde rassemblé et l'attendant.

— Allons donc, Marcel ! — lui cria le commandant du plus loin qu'il l'aperçut, — allons ! dépêche-toi un peu, ou tu nous feras coucher ici. En vérité, je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui. Tu n'auras fait que des sottises. —

Le jeune homme interpréta naturellement ces paroles de la manière la plus désavantageuse, et s'imagina que tout était découvert. Il se crut perdu, changea dix fois de couleur en une seconde, et tint ses yeux fixés à terre, n'osant les lever sur personne. Ce fut avec une profonde terreur qu'il entendit la comtesse élever la voix.

— Mon Dieu ! — dit-elle, — mon cher commandant, ne grondez pas si fort ce pauvre garçon. Ce n'est pas sa faute si vous êtes revenu exténué et crotté, sans avoir pu tuer seulement la queue d'une mouette ; il n'est à coup sûr pas le complice de ces malencontreux oiseaux. Quant à la faute qu'il a commise, — et ici elle fit une courte pause, — elle est si légère, qu'on peut facilement la lui pardonner. —

Marcel crut rêver en écoutant ces paroles. Pour voir s'il ne s'était pas trompé, il se hasarda à lever les yeux sur Agathe. Il lui trouva son expression accoutumée, riante et gaie, seulement un peu plus moqueuse peut-être qu'à l'ordinaire.

— Dieu soit loué ! — se dit-il à part lui, — elle ne s'est aperçue de rien. —

Il aurait aussi bien pu se dire : — Elle s'en est aperçue et ne m'en veut pas. — Mais le pauvre garçon était trop naïf, trop innocent de toute fatuité, pour concevoir une pareille pensée.

— Mais Eugénie ? — continua-t-il en lui-même.

Enhardi par son premier succès, il osa jeter un regard furtif sur le visage de sa cousine. Il n'y vit non plus rien d'extraordinaire ni d'inquiétant, à part une certaine pâleur qu'il attribua à la peur qu'elle avait ressentie en le voyant suspendu au sommet de la falaise. Du reste, toujours la même douceur et le même calme.

— Décidément, — se dit-il, — j'ai du bonheur ; elle n'a rien vu. —

Pendant qu'il faisait toutes ces réfléxions, madame Hubert se mit à ranger ses cheveux que toutes ses courses avaient mis dans un complet désordre.

— Allons ! allons ! — pensa-t-il ; — j'ai eu tort de m'effrayer. Personne ne sait rien. —

Il se rassura donc tout à fait, et, comme il avait besoin de témoigner sa joie, il donna deux gros baisers à sa mère.

Le soleil commençait à baisser ; on reprit le chemin de la Maison-Fleurie. Mais, soit fatigue, soit préoccupation, personne ne prononça une parole pendant la route.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

En rentrant à la Maison Fleurie, on y trouva le curé. Il était venu, dès son arrivée, rendre visite à ses amis, et il attendait leur retour en se promenant dans le jardin. Sa présence fut pour tout le monde un sujet de joie. M. Jacquin lui-même oublia sa malheureuse chasse et reprit toute sa bonne humeur. L'abbé, sans se départir de sa gravité habituelle, répondit cordialement à l'accueil amical qui lui était fait.

Pendant cet échange d'affectueuses démonstrations, la comtesse était restée à l'écart. Madame Hubert s'approcha d'elle, et lui dit :

— Venez, ma chère belle, que je présente sa nouvelle ouaille à notre digne pasteur. —

Et, la prenant par la main, elle la conduisit vers l'abbé Pascal.

— Permettez-moi, monsieur le curé, — lui dit-elle, — de vous faire connaître madame la comtesse de Barjols, qui était pour nous une étrangère le jour de votre départ, et qu'aujourd'hui nous regardons tous comme une amie. —

D'après les règles du bon ton, la présentation eût dû se faire dans l'ordre contraire; mais madame Hubert avait plus de bon sens que d'usage, et elle croyait, dans sa simplicité,

qu'un prêtre ayant charge d'âmes était un personnage plus important qu'une femme à la mode. Du reste, aucune des personnes présentes ne parut remarquer cette infraction à la loi des convenances. La comtesse fit au curé une inclination pleine de grâce et de modestie, à laquelle il répondit par un salut lent et grave ; mais ils ne se dirent pas un mot, et s'éloignèrent aussitôt l'un de l'autre. L'abbé prit le bras du commandant ; la comtesse demanda à madame Hubert la permission de se retirer. Celle-ci voulut la retenir à dîner, en lui disant que toute la famille espérait depuis le matin avoir le plaisir de la posséder toute la journée. Mais la comtesse ayant répondu qu'une extrême fatigue la forçait à se priver du nouveau plaisir qu'on lui offrait, madame Hubert, loin d'insister, l'engagea elle-même à prendre le repos dont elle avait besoin. Puis elle dit à Marcel d'aller conduire la comtesse, et se mit à les accompagner vers la porte du jardin. En les voyant s'éloigner, le curé interrompit sa promenade avec M. Jacquin.

— Je crois, mon cher commandant, — lui dit-il, — que cette dame s'en va. Si vous voulez prendre congé d'elle, que je ne vous retienne pas. —

Le commandant alla rejoindre le petit cortége qui tournait alors le coin d'une allée. Le curé resta seul avec Eugénie.

— Eh bien ! mon enfant, comment allez-vous ? — lui dit-il en s'approchant d'elle avec une vive expression d'intérêt.

Pour toute réponse, elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Qu'y a-t-il donc ? mon Dieu ! — reprit-il en la contemplant avec un étonnement douloureux.

— Il l'aime ! — répondit-elle d'une voix entrecoupée de larmes.

— Il l'aime, elle ? En êtes-vous sûre ?

— Je l'ai vu.

— Ah ! malheureux que je suis ! je n'ai pensé qu'à moi, et je vous ai abandonnée, pauvre enfant. Cependant, j'aurais

dû prévoir cela. Mais, non. L'égoïsme, le lâche égoïsme toujours! ô mon Dieu! —

Ils restèrent quelque temps silencieux : elle, pleurant dans ses bras; lui, fixant sur elle des regards désolés.

— Mais, — reprit l'abbé, — n'avez-vous rien fait pour conjurer ce malheur?

— Que vouliez-vous que je fisse, mon père?

— Vous ne vous êtes pas plainte ?

— A qui ? A ma mère, pour lui causer un chagrin inutile ? A cette femme, pour exciter son dédain? Et, quand même l'une aurait pu, quand l'autre eût voulu faire quelque chose pour moi, croyez-vous que je me fusse abaissée à une dénonciation, ou à une humiliation? Plutôt mourir que de descendre à de pareilles indignités. Quant à Marcel, que lui dire? quel reproche lui adresser? quelle demande lui faire ? Chacun est libre de disposer de son cœur, et je ne veux être aimée ni par pitié ni par devoir. —

Le prêtre écoutait, sans étonnement, mais avec une émotion profonde, les nobles paroles de la jeune fille. Elle justifiait en ce moment l'opinion qu'il avait toujours eue d'elle, et déployait tout à coup devant lui tous les trésors de délicatesse et de fierté qu'il supposait enfouis dans son âme. A l'aspect de cette énergie, il sembla lui-même reprendre courage.

— Allons! allons! — dit-il, — le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous vous l'êtes imaginé. Peut-être, et je l'espère, y a-t-il encore du remède. Voyons. Il faut que je sache bien à quoi m'en tenir. Apprenez-moi tout ce que vous savez. —

Elle obéit, et rapporta au curé, avec un entier abandon et la plus parfaite bonne foi, sans rien ajouter, sans rien omettre, tout ce qu'elle avait vu, entendu, compris, même soupçonné. Il l'écouta attentivement, sans faire une observation, sans émettre un seul doute. Il avait en elle la même confiance qu'elle avait en lui. Quand elle eut terminé cette étrange confession, où elle racontait la conduite d'autrui avec la même candeur et la même loyauté qu'elle l'eût fait pour la

sienne propre, où elle ne parlait qu'avec un extrême embarras et en rougissant de fautes qu'elle n'avait pas commises :

— J'étais bien sûr, — dit le curé, — que vous vous étiez exagéré les dangers et les malheurs de votre situation. Il eût sans doute mieux valu que les choses se passassent autrement ; mais il n'y a rien de perdu. Marcel a cédé, comme tout jeune homme l'eût fait à sa place, à l'entraînement passager de la nouveauté ; mais il a l'esprit trop juste pour ne pas reconnaître bientôt les inconvénients de son étourderie, et le cœur trop bon pour payer d'ingratitude une affection comme la vôtre. Soyez tranquille, mon enfant, il vous reviendra bientôt.

— Dieu vous entende et vous récompense, mon père ! mais, rappelez-vous-le bien, quelque mal que me fasse l'indifférence de Marcel, je ne veux le voir revenir à moi que de son plein gré ; et, si vous m'aimez, vous vous garderez de faire aucune violence à ses sentiments.

— Je comprends, j'honore les scrupules de votre tendresse, mon enfant, et je m'y conformerai. J'espère du reste ne pas y avoir grand'peine. Marcel fera de lui-même ce retour sur son cœur, et je n'aurai pas à m'en mêler.

— En tout cas, promettez-moi que vous ne lui parlerez pas de mon chagrin. Je ne veux pas qu'il sache que je me suis seulement doutée de quelque chose. —

Le prêtre hésita : il avait donné à la jeune fille plus d'espérance qu'il n'en gardait lui-même. Il était décidé à ramener Marcel à ce qu'il regardait comme son devoir, et il ne voulait pas, en s'engageant au secret, se priver d'un puissant moyen d'action.

— Tout ce que je puis vous promettre, mon enfant, — reprit-il après un instant de silence, — c'est de ne jamais lui apprendre, de ne jamais lui laisser soupçonner que vous m'ayez rien dit. Ne m'en demandez pas davantage. —

Eugénie connaissait à la fois la prudence et la fermeté de l'abbé Pascal. Elle savait également qu'il userait avec tous les ménagements possibles, et au dernier moment seulement, de

la confidence qu'elle venait de lui faire, et qu'elle ne réussirait pas à le faire changer de résolution. Elle n'insista donc pas.

— Maintenant, mon enfant, — dit le curé, — allons rejoindre votre mère, qui vient de rentrer au salon. Mais auparavant essuyez bien vos yeux. Il ne faut pas qu'elle voie que vous avez pleuré.

— Oh ! soyez tranquille, — répondit-elle avec un triste sourire, — je sais cacher mes larmes. —

Et ils prirent ensemble le chemin de la maison.

Pendant ce temps, Marcel et Agathe s'approchaient ensemble du château. Le commandant les avait, suivant son habitude, quittés à la hauteur du Domaine, après avoir rappelé à la comtesse qu'elle devait venir avec sa tante dîner chez lui, le lendemain 15 août.

Le 15 août était pour le commandant, comme pour tout le monde, un jour consacré, mais à un titre différent. Pour tout le monde c'était la fête de la Vierge ; pour lui c'était encore celle de Napoléon. Il avait coutume d'inviter ses amis à dîner ce jour-là. Cela se trouvait d'autant mieux cette année qu'en buvant à la mémoire du grand homme on célébrerait en même temps le retour du curé. Le vieux soldat faisait ainsi d'une pierre deux coups.

Durant le trajet, la comtesse avait adressé à Marcel de nombreuses questions sur le curé, sur son caractère, sur ses habitudes. Le jeune homme y avait naturellement répondu par le plus complet éloge.

— N'importe, — reprit-elle après un moment de silence, pendant lequel elle avait semblé méditer les paroles de Marcel ; — je suis fâchée du retour de ce prêtre.

— Et pourquoi ?

— Je crains son influence.

— Sur qui ?

— Sur tout le monde, sur vous le premier.

— Sur moi ?

— Oui, j'ai peur de voir exclure de nos relations cette li-

berté, cette facilité qui en font le charme. Adieu nos longues promenades! adieu nos joyeuses folies! Il n'y a de bon dans la vie que ce qui est déraisonnable, et les prêtres veulent mettre de la raison partout.

— Je ne connais pas les autres. Mais vous ne connaissez pas celui-là. Personne au monde n'est plus doux et plus indulgent que l'abbé Pascal.

— Pour vous, c'est possible. Il est habitué à vous et vous l'êtes à lui. Il vous traite peut-être comme un père de famille traite ses enfants. Mais moi, je suis une étrangère, et, qui pis est, une femme du monde. Pour les gens d'église, le monde, c'est l'enfer. Votre curé est capable de me prendre tout d'abord pour un diable à forme humaine, et, qui sait? de me métamorphoser à vos yeux.

— Oh! Agathe! —

Marcel oubliait en ce moment de dire : madame, comme Agathe avait le matin oublié de dire : monsieur. Ils étaient quittes. Aussi reprit-elle le fil de son discours sans paraître s'apercevoir de cet oubli.

— Vous avez l'air de me reprocher ma supposition? Eh bien! s'il vous défendait de me voir, que feriez-vous?

— Quelle idée! me défendre de vous voir! Et pourquoi?

— Dieu sait ce que peut s'imaginer un prêtre, quand il s'y met. Ne connaissant rien, il soupçonne tout; tout est pour lui texte de blâme, tout sert de prétexte à sa manie de voir partout le mal. Selon son dire, ceci est un abîme couvert de fleurs, et cela une source de perdition. Bref, je fais un pari : c'est que huit jours ne se passent pas sans que votre curé vous ait fait un sermon à mon propos et dit du mal de moi...

— Je suis sûr du contraire.

— Parions. Je parie encore autre chose : c'est qu'il trouvera moyen de vous faire croire le mal qu'il vous aura dit de moi...

— Jamais!

— Attendez, je n'ai pas fini : et qu'en fin de compte, après

quelques hésitations bientôt fixées, après quelques petites résistances vite brisées, confus et penaud, comme saint Pierre, vous me renierez...

— Oh !

— Laissez-moi donc achever : que vous demanderez l'absolution pour le péché de m'avoir fréquentée, et que, pour mériter ladite absolution, vous promettrez de faire pénitence et de renoncer pour jamais à madame de Barjols, à ses œuvres et à ses pompes. Eh bien ! qu'en dites-vous maintenant? Tenez-vous tous mes paris? —

Mais Marcel ne répondit pas. Profondément blessé des doutes de la comtesse sur la force et sur la constance de son affection, il avait rougi et pâli tour à tour. En ce moment, de grosses larmes, qu'il cherchait en vain à retenir, coulaient lentement le long de ses joues. La comtesse fut vivement touchée de ce silencieux témoignage d'un amour qu'elle voulait éprouver.

— Eh bien ! — dit-elle en passant sa main sur les yeux du jeune homme, — voulez-vous bien ne pas pleurer? ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie? Je ne me la serais certainement pas permise, si j'avais su vous faire de la peine. Je ne voulais que m'assurer de la solidité de votre amitié. Je n'en doute plus. Notre vie à tous est trop heureuse, n'est-ce pas? pour que nous la laissions troubler. Afin d'éviter toute espèce d'atteinte à notre tranquilité, à notre bonheur mutuels, je ne vous demande qu'une chose. Jurez-moi, quoi que l'on puisse vous dire de moi, de me le redire exactement, et de ne me juger qu'après m'avoir entendue.

— Je vous le jure, — dit Marcel; — et, de plus, je vous jure que jamais rien ne pourra diminuer l'affection que je vous porte, et que je mourrai en vous aimant.

— Merci ! — répondit-elle d'une voix émue, en lui jetant un regard plein de tendresse; et elle lui tendit sa main, qu'il couvrit de baisers.

— Allons ! — dit-elle en la retirant au bout d'un instant, —

il faut nous séparer. A demain, au Domaine; pas avant ni ailleurs. Si vous veniez me voir demain matin, on le remarquerait.

— A demain donc, au Domaine; — répondit Marcel, en la suivant des yeux pendant qu'elle s'éloignait rapidement.

Quand elle eut disparu sous la voûte, il attendit quelque temps encore, espérant qu'elle reviendrait; puis, voyant son attente trompée, il reprit à pas lents le chemin de la Maison-Fleurie.

La comtesse, en rentrant, trouva sa tante à dîner. Elle s'assit en face d'elle, et, après avoir fait signe au valet de chambre de se retirer :

— Vous savez, — dit-elle, — qu'il est ici?

— Qui? — répondit la marquise sans se déranger; — ton mari?

— Mon mari! comment voudriez-vous qu'il fût ici? à quel propos y viendrait-il? —

La marquise, qui pensait à la lettre qu'elle avait expédiée en secret quinze jours auparavant, sentit son imprudence, et n'eut garde de répliquer un mot.

— Non, — reprit Agathe, — ce n'est pas mon mari; c'est bien pis : c'est l'autre.

— Quel autre?

— L'abbé.

— Quel abbé?

— Quoi! ne vous rappelez-vous pas que le curé de ce village, celui qui est parti le soir même de notre arrivée, se nomme Pascal?

— Eh bien?

— C'est le même.

— Pascal?

— Oui.

— Devenu curé? En vérité! Es-tu bien sûre de cela?

— Je viens de le voir.

— Et lui, t'a-t-il vue?

— On nous a présentés l'un à l'autre.

— On vous a présentés —

La marquise ne put continuer sa phrase, et partit d'un grand éclat de rire.

— Il est possible, — reprit Agathe d'un air piqué, — que cela vous paraisse très-risible; mais je vous assure que cela ne m'a pas produit le même effet, et j'aurais donné tout au monde pour éviter une pareille entrevue.

— Pardon, mon cher cœur, je ne voudrais pas te faire de peine; mais c'est une chose si singulière que cette présentation! —

Malgré les regards courroucés de sa nièce, la marquise eut de la peine à retenir un nouvel éclat de rire; mais elle se remit bien vite et reprit :

— Comment s'imaginer que tu le retrouverais ici, vêtu d'une soutane? Je conçois bien que tu aies été saisie. L'as-tu reconnu tout de suite?

— Oui, quoiqu'il soit bien changé, incroyablement changé.

— Et lui?

— Il est impossible qu'il ne m'ait pas reconnue aussi. D'ailleurs, on lui avait dit mon nom. Cependant, sa contenance était tellement calme, son visage tellement impassible, que j'ai un instant douté s'il n'avait pas totalement oublié le passé.

— Oh! ces choses-là ne s'oublient jamais.

— C'est ce que je me suis aussitôt dit, et j'ai cherché quelle pouvait être la raison de sa conduite vis-à-vis de moi. Deux idées se sont en même temps présentées : ou il a voulu me faire comprendre qu'il avait, suivant l'expression de l'Église, complétement dépouillé le vieil homme, et qu'il n'y avait plus rien de commun entre ses sentiments d'autrefois et ses pensées d'aujourd'hui.....

— Crois-tu cela? crois-tu qu'en effet il ne t'aime plus? —

Il y a dans le cœur des femmes une indestructible vanité qui ne leur permet pas de croire que l'homme auquel elles ont inspiré une grande passion puisse jamais cesser de les

aimer. Agathe répondit de l'air le plus convaincu, en personne sûre de son fait :

— Qu'il m'aime encore, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Ce changement d'état, cette vieillesse précoce, cette fuite récente, tout le prouve. Pourquoi s'est-il fait prêtre? parce qu'il croyait que Dieu seul pourrait remplir dans son cœur la place que j'y avais laissée vide. Pourquoi cette tête sitôt courbée sous la main du temps? parce qu'il porte à la fois deux lourds fardeaux, le regret de la passion et la passion du regret. Pourquoi s'être éloigné au moment même de mon arrivée? pour éviter l'émotion de ma présence, si je repartais, ou pour s'y préparer, si je restais.

— C'est évident; — répondit la marquise, qui était trop femme et trop tante pour contredire sa nièce là-dessus.

— Si ma première supposition est vraie, si c'est la paix qu'il veut, je la lui laisserai. Mais je crois, mais je crains autre chose. Maintenant qu'il a acquis la force de soutenir ma présence, il va peut-être vouloir me faire reculer devant lui.

— Comment cela?

— Il espère peut-être me faire peur au moyen du passé, et m'imposer ses volontés au moyen de la peur.

— Quelles volontés lui supposes-tu? Est-ce que, par hasard, il penserait encore?...

— Oh! non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Cet homme a trop d'orgueil pour me montrer ce qui lui reste d'amour. C'est plutôt quelque vengeance. Par exemple, il pourrait lui prendre fantaisie de me chasser d'ici.

— A quoi bon?

— Vous ne savez donc pas quelle jouissance certains hommes trouvent à blesser dans ses affections et surtout dans son amour-propre la femme dont ils croient avoir à se plaindre? Car, selon eux, c'est toujours nous qui avons tort. Je me plais ici, dans cette vie simple et tranquille, au milieu de ces bonnes et dignes gens qui me témoignent tant d'estime et d'amitié. Eh bien! concevez-vous quel triomphe ce serait

pour lui de troubler cette paix, de détruire ce bonheur, que je goûte d'autant mieux que j'y suis moins accoutumée, de remplacer enfin par la haine et le mépris les bons sentiments dont je suis l'objet ?

— Hé ! hé ! je ne sais pas si cela est juste ; mais, par ma foi ! ma chère enfant, c'est bien raisonné. Je t'avoue que je ne te croyais pas de cette force-là sur l'anatomie du cœur humain, et je ne me hasarderai plus à te donner des conseils. Cependant, en y réfléchissant bien, je ne pense pas que tes craintes se réalisent. L'abbé ne peut t'attaquer sans scandale pour lui-même, et, dans sa position il ne l'osera point.

— Vous ne le connaissez pas. Il est capable de toutes les audaces et de toutes les violences.

— Tu m'as dit cependant qu'il montrait un grand calme.

— Oui, le calme de la mer qui couve parfois d'horribles tempêtes.

— Si tu redoutes réellement un éclat, il est facile de l'éviter.

— Comment ?

— En partant dès à présent.

— Partir ! mais ce serait m'avouer vaincue sans combattre. Il dirait, il penserait au moins que j'ai eu peur de lui, que j'ai ployé sous son ascendant. J'aime mieux m'exposer à tout que de lui donner une pareille joie. D'ailleurs, vous savez que je ne hais pas la lutte.

— Mais enfin, quel parti vas-tu prendre ?

— J'attendrai. Je le verrai venir, et je ferai ce qu'il fera, la paix ou la guerre. Tout dépend de lui. Dès demain nous serons fixées là-dessus. N'oubliez pas, je vous prie, ma chère tante, que nous devons dîner au Domaine. Il y sera.

— Je n'aurai garde de manquer au rendez-vous. La rencontre sera trop curieuse pour que je néglige d'y assister. Bonne chance, mon cher cœur, et bonsoir aussi. Tu dois être fatiguée, après cette longue promenade et ces violentes émo-

tions. Je te conseille de prendre du repos ce soir, pour avoir demain tous tes moyens. —

La marquise embrassa sa nièce et se retira dans sa chambre.

— Il est clair comme le jour, — se dit-elle à elle-même, — que ce n'est pas pour le seul plaisir de satisfaire je ne sais quelle lubie d'amour-propre qu'elle s'engage dans une pareille lutte. Je la connais ; elle serait partie dix fois, si un autre motif ne la retenait ici. Mes prévisions se sont réalisées : elle en tient pour le petit bonhomme. Et son imbécile de mari qui n'arrive pas, qui ne me répond seulement pas ! Qu'est-ce que tout cela va devenir, mon Dieu ! qu'est-ce que cela va devenir ? —

Malgré son inquiétude, elle ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain matin les cloches se mirent en branle et préludèrent par de joyeux carillons à la célébration de l'office divin. Les paysans du village et des environs se rendirent à l'église, malgré une pluie assez forte, vêtus de leurs plus beaux habits. Ces braves gens, si durement économes dans le cours ordinaire de la vie, ne craignent pas, dans les solennités religieuses, d'exposer leur modeste luxe aux intempéries de l'air. Ils croient ne pouvoir faire trop grande toilette pour aller, comme ils le disent naïvement, rendre visite au bon Dieu.

L'église, assez grande pour contenir tous les habitants du village, était trop petite pour recevoir tous ceux de la paroisse ; de sorte que les jours de grande fête il y avait encombrement. Les derniers arrivés étaient obligés de rester dehors, s'associant d'intention aux prières qu'ils ne pouvaient entendre.

La grand'messe était déjà commencée lorsque la comtesse arriva avec sa tante. En descendant de sa voiture, que le mauvais temps l'avait forcée de prendre, elle vit avec surprise une centaine d'hommes agenouillés sur la terre humide et recevant la pluie, la tête découverte, sans y faire atten-

tion. Elle ne put se défendre d'une certaine émotion à l'aspect de cette forte piété, dont le recueillement semblait ne tenir aucun compte des souffrances matérielles; et, se tournant vers sa tante :

— Quelle différence, — lui dit-elle à voix basse, — entre ces paysans qui oublient tout pour leur salut, et les gens du monde qui ne pensent qu'à leurs plaisirs !

— C'est tout simple ; — répondit madame de Terray : — les uns font ce qu'ils peuvent, les autres ce qu'ils veulent. Nous aussi nous serions très-dévotes, si nous n'avions rien de mieux à faire. —

A la suite de cette poétique rèflexion, les deux dames entrèrent dans l'église. Pour gagner le banc du maire, où elles avaient leurs places, il fallait parcourir la nef dans toute sa longueur. Il y avait tant de monde qu'elles eurent de la peine à avancer. Elles entendaient une voix grave et forte qui chantait l'Epître. Bientôt la voix se tut, et un certain mouvement eut lieu parmi les assistants. Elles en profitèrent pour percer les derniers rangs de la foule. Mais à peine étaient-elles parvenues dans la partie libre de la nef, qu'elles se rencontrèrent avec l'abbé Pascal. C'était lui qui officiait. Il venait de laisser, selon l'usage, sa chasuble à l'autel, et, revêtu seulement de la longue robe blanche et de l'étole, il se dirigeait vers la chaire pour prêcher. En l'apercevant ainsi tout à coup face à face, dans toute la majesté du sacerdoce, la comtesse se sentit saisie d'une sorte d'effroi mystérieux et recula en pâlissant. Pour lui, il leva sur les deux dames un regard calme et ferme qu'il détourna lentement sur ceux qui les entouraient, puis il continua sa route.

— Tu avais raison, — dit la marquise à sa nièce, quand elles furent arrivées à leurs places : — il est incroyablement changé ; car je dois avouer que c'était autrefois un fort beau garçon. —

La comtesse ne répondit pas et se mit à écouter le sermon.

Le curé avait pris pour texte ce verset des litanies de la

Vierge : *Ave, Maria purissima.* Il raconta en termes simples toute l'histoire de la mère du Sauveur, en ayant soin cependant d'en faire plus vivement ressortir quelques traits éclatants, comme la visitation de l'archange Gabriel, la naissance de Dieu, devenu son fils, la glorieuse assomption qui l'avait seule, entre toutes les créatures humaines, soustraite à l'horreur du tombeau. Il rappela le culte partout rendu à sa mémoire, l'universelle adoration dont elle était l'objet, et les grâces accordées par le Seigneur à sa toute-puissante intercession.

Arrivé à ce point de son discours, il s'arrêta un instant, comme pour se recueillir.

— Il ne parle pas mal, — dit madame de Terray à l'oreille d'Agathe ; — mais il n'y a rien d'extraordinaire, et ce n'est à coup sûr pas un orateur. —

Le curé reprit d'une voix basse et qui semblait émue :

— Et savez-vous, mes frères, savez-vous pourquoi la vierge Marie a mérité et obtenu cette félicité éternelle, cette gloire sans bornes dont elle jouit dans le ciel, et ces honneurs divins qu'on lui rend sur la terre ? C'est par sa pureté. Elle est devenue la protectrice des hommes, la reine des anges, la mère de Dieu, parce qu'elle était très-pure. Elle a été choisie entre toutes les femmes et élevée au-dessus de toutes les femmes, parce qu'elle possédait à un degré suprême la suprême vertu des femmes. Ayez sans cesse sous les yeux ce magnifique exemple, et rappelez-vous cette leçon qui vous est donnée par Dieu même. En voyant combien cette vertu lui est agréable, jugez combien le vice contraire lui est odieux ; à la façon dont il récompense l'une, imaginez comment il doit punir l'autre. Il y a des gens, de ceux qui ont toujours de belles paroles pour couvrir les vilaines choses, qui appellent le péché d'impureté le doux péché. Je le veux bien. Mais les suites sont-elles douces ? Quelle compensation ! Un moment de plaisir, une éternité de peines ! —

La voix du prêtre s'était peu à peu élevée, et son œil s'a-

nimait en même temps que son geste. Ses dernières paroles, prononcées avec une action véhémente, firent courir dans l'assemblée un frisson de terreur. Il continua d'un air radouci, mais non moins pénétré :

— Il semble même, mes frères, que Dieu ait voulu faire à propos de cette vertu et de ce vice une exception éclatante. Souvent il lui plaît de remettre à l'autre vie la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises ; souvent, dans la profondeur de ses desseins, il laisse les bons souffrir ici-bas et les méchants triompher. Vous avez vu bien des fois les plus honnêtes gens être les plus malheureux ; bien des fois, avec un triste et pieux étonnement, vous avez vu prospérer l'homme fourbe ou violent, l'impie et le parjure ; et vous avez porté à regret d'abondantes moissons dans les greniers de celui qui refusait au mendiant l'aumône d'un morceau de pain. Mais il n'en est pas de même pour cette grande vertu, pour ce grand devoir de la pureté. La récompense semble partout attachée à la pratique, et la punition à l'oubli. Je vous le demande, quelle femme échappe à cette loi ? La femme chaste est l'ornement de la maison, le trésor de la famille, la joie du père, l'orgueil du mari, l'admiration de l'étranger. La confiance l'accompagne, l'amour et le respect la suivent. Son nom est partout cité en exemple. La femme licencieuse, au contraire, est la honte de tous les siens, la honte de son père, de sa mère, de son mari, la honte de ses enfants ; toutes les portes se ferment devant elle ; tous les visages se détournent à son approche ; ses complices même la repoussent et la raillent après la faute, et la punissent de leur propre délire. —

L'assemblée entière palpitait sous l'impression de ces fortes paroles ; les femmes les écoutaient avec anxiété, comme si la chaire eût été un tribunal et le prêtre leur juge.

— Hé ! hé ! — fit la marquise d'un air d'approbation ; — voilà qui n'est point mal tourné. Il est plus orateur que je ne croyais, ce monsieur Pascal. —

— C'est la haine qui lui donne de l'éloquence, — répondit la comtesse très-pâle.

— La haine contre qui ?

— Eh ! contre moi, donc.

— Je croyais que tu m'avais dit qu'il t'aimait encore.

— L'amour et la haine ne vont-ils pas souvent de compagnie ? —

Le curé reprit :

— Du reste, il faut reconnaître que, si le châtiment est sévère, il est mérité. La femme licencieuse est le fléau, non-seulement de sa maison, non-seulement de sa famille, mais encore du pays qu'elle habite. Toutes les mauvaises passions s'allument à ses regards ; tous les troubles naissent sous ses pas. Elle fomente les divisions, les jalousies, les querelles. Quand elle entre par une porte, la sécurité et le bonheur s'en vont ensemble par l'autre. Elle étouffe dans les cœurs tous les bons sentiments, elle féconde le germe de tous les mauvais, elle corrompt l'amour même en y mêlant le mépris. C'est la pire et la plus dangereuse des créatures. Mieux vaudrait avoir parmi vous un brigand que la femme dont je parle. Contre l'un on peut s'armer, comme contre un loup ; on peut le poursuivre, l'attaquer, l'exterminer. Mais contre l'autre, que faire ? Souple, fuyante et introuvable, comme une vipère, elle se dérobe et se cache, avance et recule en silence, tourne autour de vous sans que vous puissiez la voir ni l'entendre, et ne révèle sa présence que par sa morsure. Et, si on l'écrase, il n'est déjà plus temps. Il y a une blessure mortelle. —

Les naïfs et rudes enfants de la Bretagne sont toujours prêts à pousser la religion jusqu'au fanatisme. En ce moment, un geste du curé eût été une condamnation ; et il n'eût pu désigner une coupable sans désigner une victime. La comtesse et sa tante le sentirent et n'osèrent pas échanger un mot, tant le silence autour d'elles était solennel et terrible. Mais le prêtre se contenta de passer la main sur son

front, comme pour en chasser une pensée sinistre; et il poursuivit son discours avec calme :

— Si je parle surtout des femmes, mes frères, c'est qu'elles ont à la fois plus de raisons pour faire le bien et plus de puissance pour faire le mal. La chasteté est le plus grand de leurs devoirs, comme la plus belle de leurs gloires; car leurs faiblesses sont contagieuses et leurs séductions irrésistibles. Mais les hommes n'en ont pas moins à veiller sur eux-mêmes pour se défendre de toutes les tentations, intérieures ou extérieures. Chacun a dans ce monde sa part de responsabilité. Croyez-vous, par exemple, qu'il ne soit pas coupable, celui qui brise, en se jetant dans le tumulte des passions, les liens sacrés de la famille; celui qui, dans sa fougue à poursuivre un plaisir défendu, foule aux pieds tous les droits des affections légitimes; celui enfin qui, en aimant une étrangère, ne craindra pas de désoler sa mère, ou sa femme, ou sa fiancée? Si, mes frères, il est coupable, aussi coupable peut-être que celle dont il n'aura pas su éviter les pièges, dont il n'aura pas voulu repousser la fatale influence. —

En entendant ces sévères paroles, Marcel fut saisi d'une vague épouvante, et se demanda un instant si ce n'était pas pour lui qu'elles étaient prononcées. Mais il se dit aussitôt que le curé, arrivé de la veille, ne pouvait rien savoir de ce qui s'était passé en son absence; puis, au moyen d'un de ces sophismes qui ne manquent pas aux consciences troublées, il se persuada qu'il n'avait rien ou pas grand'chose à se reprocher, puisqu'il n'était marié ni fiancé à personne, et qu'il n'avait jusqu'alors causé aucun chagrin à sa mère. Il se remit tout à fait de sa frayeur en entendant la fin du sermon.

— Maintenant, — reprit le curé, — que je vous ai montré les dangers, que je vous ai fait sentir l'horreur de ce vice, laissez-moi, mes frères, laissez votre pasteur se féliciter et vous féliciter de ne l'avoir jamais rencontré parmi vous. Et j'espère, comme je désire, ne jamais l'y voir apparaître.

Vous avez le bonheur de vivre éloignés de la corruption des villes, et nul souffle malfaisant ne vient troubler la pureté de l'air que vous respirez. Vos cœurs partagent le calme de vos champs. Ici rien ne vous dérobe la vue du ciel. Au sein de la nature, on se se sent plus près de Dieu, et l'on vit sous son regard. Le travail aussi, qui vous semble quelquefois une misère, et qui est un perpétuel bienfait, le travail vous arrache au péril des tentations, en ne vous laissant pas le temps des mauvaises pensées. Remerciez donc la Providence qui vous a donné le moyen de pratiquer facilement cette belle vertu de la chasteté. Persévérez dans votre paix et dans votre innocence; et, si jamais vous vous sentiez attirés par un penchant coupable, pour vous donner le courage d'y résister, pensez à toutes les récompenses que Dieu prodigue à ceux qui marchent dans le droit chemin, à tous les châtiments dont il frappe ceux qui s'égarent volontairement. De la sorte, vous assurerez votre bonheur dans ce monde et dans l'autre. Ainsi soit-il! —

Le curé descendit de la chaire, et reprit le chemin de l'autel.

— C'est égal, — dit la marquise, — tu avais raison, ma chère belle : la guerre est déclarée.

— Vous verrez comment je la soutiendrai, — répondit la comtesse.

La messe finit sans autre incident.

Une heure après, l'abbé Pascal se rendit au Domaine, dont il trouva le propriétaire occupé à surveiller les préparatifs du festin. Le digne commandant avait à cœur que les choses fussent bien faites un jour où il fêtait à la fois le retour de son ami et la mémoire de son empereur. Il se hâta de donner ses derniers ordres, et recommanda surtout de la manière la plus pressante de soigner le rôti et la crême frite. Puis, prenant le bras du curé, il l'emmena dans le jardin. Après s'être assuré par un coup-d'œil que personne ne pouvait les entendre :

— Ah! çà, mon cher abbé, — dit-il, — quelle mouche

vous avait piqué ce matin? Jamais je ne vous avais entendu prêcher de la sorte. Vous, ordinairement si tolérant, vous aviez l'air de damner tout le monde. Le diable m'emporte si vous ne ressembliez pas à l'archange Michel terrassant le dragon ! A qui en aviez-vous donc ?

— Mais à personne en particulier, mon cher commandant. J'ai voulu donner à tout le monde un avertissement salutaire. Rien de plus.

— Peste ! comme vous y allez avec vos avertissements salutaires ! Cela me rappelle le maître d'école qui m'a appris à lire. A la première faute, il commençait par nous donner une épouvantable taloche, en nous prévenant qu'à la seconde il nous punirait. —

Le curé ne put s'empêcher de sourire de la comparaison. Mais il ne répondit point.

— Moi, — reprit M. Jacquin, — j'aurais juré que vous aviez quelqu'un en vue ; et, si je ne savais pas que c'est un gros péché de former des jugements téméraires, j'ajouterais que votre artillerie m'a paru spécialement braquée contre une jolie femme de ma connaissance et un joli garçon de mes amis.

— Je laisse le champ libre à vos interprétations.

— Il le faut, pardieu, bien. La Charte assure à tous les Français la liberté de conscience. Mais cela ne suffit pas, et il me semble que vous pourriez me montrer plus de confiance.

— Vous savez, mon cher commandant, qu'un prêtre doit toujours garder le plus profond secret sur certains actes de son ministère.

— Aussi n'est-ce pas au curé que je m'adresse, mais à l'ami. Il est évident que s'il s'agissait d'une chose révélée en confession, vous n'y auriez pas fait seulement une allusion. Pour tout ce que vous pouvez avoir appris par une autre voie sur des personnes qui m'intéressent, en ma qualité d'ami, autant que vous, j'ai bien, je crois, le droit de vous le demander. Voyons. Est-ce qu'il y a quelque chose de grave sur le compte de ces jeunes gens?

— Il faut bien que vous sachiez vous-même quelque chose pour leur avoir fait l'application de paroles aussi générales que les miennes.

— Ma foi! si je sais tout, c'est qu'il n'y a pas grand'chose.

— Tant mieux.

— Je ne dis pas qu'il n'y ait pas un peu d'amourette sous jeu. Il y en aurait dix fois plus que je ne verrais pas là de quoi fouetter un chat. Ils sont jeunes, ils s'amusent, ils font bien, parbleu!

— Je ne suis pas de votre avis.

— Ah! voilà bien les prêtres! Ils ne veulent rien permettre, ni rien comprendre. Si le bon Dieu voulait que tout le monde fût parfaitement sage, il fallait qu'il mît ici-bas des anges et non des hommes. La vertu à perpétuité, mon cher abbé, ce serait très-ennuyeux. Et puis, s'ils font mal, ils ont du temps devant eux pour s'en repentir. Laissez-les faire, allez! cela leur passera bien vite.

— Peut-être.

— Peut-être? Vous ne connaissez pas cela, vous. Moi, j'y ai passé, et, comme au feu, plus d'une fois. Vous le voyez, j'en suis revenu. L'amour, c'est, comme les chapeaux roses, un déjeuner de soleil.

— Pas toujours. Cela dépend des individus et des circonstances.

— C'est possible. Mais, au fait et au prendre, qu'est-ce qui vous inquiète?

— Tout.

— Bah! Marcel...

— Est passionné.

— Vous croyez?

— Je vous en réponds.

— Et la comtesse?

— Est une femme dangereuse.

— Vous la connaissez donc?

— Je dis qu'elle est dangereuse pour lui, parce qu'elle est jeune, belle, spirituelle...

— Qui vous l'a dit ?

— Vous-même : et enfin peu scrupuleuse.

— Vous le supposez ?

— D'après sa qualité de femme du monde.

— Tiens, tiens ! je vois que vous n'avez pas meilleure opinion que moi de l'aristocratie. Eh bien ! quand cela serait vrai, que peut-il arriver de pis ? Ce que j'ai déjà dit, un petit coup de canif dans la morale.

— C'est déjà trop. Je ne fais pas, je ne peux pas faire aussi bon marché que vous d'une chose sacrée à mes yeux. Mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il donc encore ?

— Il y a que, si l'on ne met ordre à cette folle passion, si l'on ne coupe pas le mal dans la racine, Marcel, renonçant aux simples idées et aux saintes affections de son enfance, prendra en dégoût sa vie présente, se jettera en désespéré dans un avenir impossible, renversera tous les projets de bonheur qui reposent sur sa tête, remplira de larmes et peut-être de deuil cette maison où il a trouvé tant de soins, d'amour et de dévouement, et consommera d'un coup son malheur et celui de sa famille. Voilà, mon ami, ce que je voudrais éviter ; voilà pourquoi j'ai fait entendre ce matin quelques sévères paroles, espérant que lui et cette femme, dont son sort dépend peut-être déjà, y verraient un avertissement, et au besoin une remontrance.

— Vous m'étonnez. Je n'avais pas considéré un instant les choses sous ce point de vue ; mais il est possible que vous ayez raison. —

Ils se promenèrent quelque temps en silence, l'abbé triste et pensif, le commandant évidemment très-préoccupé.

— Décidément, — reprit celui-ci au bout de quelques minutes, — vous m'avez révolutionné ; et je commence à m'effrayer de ce que j'avais d'abord traité comme une bagatelle.

7

L'abbé ne répondit pas.

— Diable ! diable ! diable ! — fit M. Jacquin, en ôtant et remettant alternativement sa casquette, et se grattant la tête à chaque fois, ce qui était chez lui un symptôme certain de perplexité.

Tout à coup il s'arrêta et arrêta en même temps son compagnon, en le saisissant par le bras. Comme celui-ci le regardait avec un certain étonnement :

— Vive l'empereur ! — s'écria-t-il,— la France est sauvée. J'ai une idée.

— Quelle idée ? — dit le curé toujours sérieux.

— C'est mon secret, l'abbé. Moi aussi, quand je m'en mêle, je sais montrer de la discrétion. Vous ne vouliez pas tout à l'heure vous déboutonner ; trouvez bon qu'à mon tour je me serre. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai trouvé le moyen d'arranger tout pour le mieux, et cela avant qu'il soit longtemps.

— Vous savez, mon cher commandant, que je ne suis pas curieux. Cependant, je vous l'avoue, je désirerais vivement connaître votre projet. Je ne doute pas de votre bonne volonté ni de votre prudence, mais...

— Mais vous craignez que je fasse quelque bêtise. Grand merci. Ah ! mon Dieu, ne vous excusez pas. Cela m'est égal. Je suis sûr de mon fait. Vous verrez le coup de temps, et vous serez le premier à reconnaître que j'aurais pu être aussi bien diplomate que militaire. Laissez-moi aller. Tout ce que je vous demande, c'est de ne faire semblant de rien. Si nous prenions des airs rébarbatifs, on pourrait se douter de quelque chose. Ce ne serait pas adroit, et la gaieté du dîner en souffrirait. Il ne faut donc pas avoir l'air de nous être concertés. —

Arrivé à la fin de sa singulière harangue, M. Jacquin se remit à marcher en se frottant les mains d'un air on ne peut plus satisfait. Le curé chercha vainement à pénétrer ses intentions. Le vieux militaire, après s'être quelque temps ren-

fermé dans un silence opiniâtre, prit le parti, pour échappe à la fois aux questions de son ami et à sa propre envie de parler, d'aller donner un dernier coup d'œil aux apprêts du dîner. Il s'excusa donc sur ses devoirs de maître de maison, et laissa le curé se promener seul dans le jardin. Celui-ci se résigna, non sans inquiétude, à attendre l'événement.

Les convives arrivèrent à l'heure dite, et l'on se mit à table. M. Jacquin plaça madame de Terray à sa droite, madame Hubert à sa gauche, l'abbé Pascal entre Eugénie et sa mère, et Marcel entre la comtesse et sa tante. Le dîner fut long, splendide et très-gai. Le commandant en témoigna sa joie.

— Il n'y a, — continua-t-il, — que l'abbesse, — c'était le surnom qu'il avait donné à Eugénie, — il n'y a que l'abbé et l'abbesse qui restent graves comme des moines. Mais c'est leur état : ainsi il ne faut pas leur en vouloir. Je suis content des autres. Seulement on ne boit pas assez. Marcel, verse encore un verre de Champagne à ta voisine, à tes voisines, veux-je dire. C'est le vin des dames. —

Marcel s'empressa d'obéir. Mais Agathe, continuant les taquineries dont elle l'avait rendu victime durant tout le repas, dérangea son verre au moment où il inclinait la bouteille, lui fit répandre le vin sur la nappe, puis le traita de maladroit, sans qu'il cherchât à se disculper, heureux de se voir ainsi tourmenté. De la femme qu'on aime tout paraît charmant, hors l'indifférence. L'abbé suivait d'un regard sérieux tous ces petits manèges de coquetterie, sans que la comtesse, qui remarquait parfaitement l'attention dont ils étaient l'objet, daignât rien faire pour les masquer. Elle semblait prendre plaisir non-seulement à braver, mais encore à exciter le mécontentement de celui qu'elle regardait comme son ennemi. Le commandant lança au curé un coup d'œil qui voulait dire : — Vous aviez raison ; mais un peu de patience, et vous verrez. — Puis il demanda le dessert. Le dessert apporté et dressé :

— Mes amis, — dit-il, — je vous demande la permission de

porter un toast qui m'est cher ; mais je ne vous invite pas à y répondre, parce que je ne veux gêner la conscience de personne. A la mémoire de l'empereur! —

Il prononça ces derniers mots avec une émotion difficilement contenue et resta quelques secondes sans oser porter son verre à ses lèvres ; mais bientôt, reprenant le dessus, il le vida d'un trait.

— Maintenant, — reprit-il, — je vous en propose un autre auquel tout le monde s'associera du cœur et des lèvres, même la sévère abbesse. Au bon retour et à la santé du curé! —

Tout le monde leva à la fois son verre en signe d'assentiment.

— On trinque, on trinque! — dit M. Jacquin.

Tout le monde toucha de son verre celui du curé, à l'exception de la marquise, qui, trop éloignée, se contenta de lui faire un salut auquel il répondit avec une froide politesse. Pour la comtesse, elle lui avait tendu son verre comme les autres; mais, soit hasard, soit parti pris, il n'en approcha pas le sien. Elle ne se tint pas pour battue, et, continuant à garder la même position :

— Monsieur l'abbé,— dit-elle avec son plus charmant sourire, — vous m'avez oubliée. —

L'abbé devint livide, et ses yeux lancèrent des éclairs. Mais il se remit aussitôt, et, sans dire une parole, choqua son verre contre celui de la comtesse. Celle-ci lui fit une petite inclinaison gracieusement ironique, et tourna ensuite vers sa tante un regard triomphant.

— Voilà, — dit M. Jacquin, en ayant l'air de peser chacun de ses mots, — un repas de réunion assez agréable, je m'en flatte. C'est maintenant votre tour, ma chère voisine. A quand le repas de noce?

— Quelle noce? — fit madame Hubert interdite.

— Eh! parbleu! la noce de nos jeunes gens, — répondit-il en montrant Marcel et Eugénie. — Quand les marions-nous?

— Mais, — repartit madame Hubert avec une vive contrariété, — il n'en a jamais été question.

— Avec eux, je ne dis pas ; mais entre nous, si fait. Il me semble même qu'il est temps de les en avertir, si on veut leur laisser quelques mois pour s'accoutumer à cette idée. Cela devait se faire, si je ne me trompe, quand ils auraient chacun vingt ans, et...

— Je vous en prie, mon cher monsieur Jacquin, plus un mot là-dessus. Vous me faites beaucoup de peine.

— Pourtant...

— Ah ! de grâce, brisons là. —

Un malaise général s'empara des assistants. Madame Hubert et Eugénie tenaient leurs yeux baissés pour cacher leur embarras. L'abbé regardait le commandant d'un air triste et presque sévère. — Qu'avez-vous fait ? — semblait-il lui dire. Marcel, tour à tour rouge et pâle, promenait ses regards au plafond, n'osant les arrêter sur personne. La comtesse jouait avec son couteau à dessert, en souriant d'un air contraint. Il n'y avait pas jusqu'à la marquise qui ne parût quelque peu déconcertée.

Quant au commandant, loin de se reprocher sa singulière sortie, il se félicitait intérieurement de ce qu'il regardait comme un coup de maître.

— J'avais bien calculé mon tir, — se dit-il à lui-même ; — la bombe a produit son effet. —

Après quelques instants d'un silence pénible pour tout le monde, excepté pour M. Jacquin, madame Hubert se leva de table ; Eugénie et l'abbé imitèrent son exemple, et tous trois ensemble gagnèrent le jardin. Marcel n'osait ni rester, de peur d'offenser sa mère, ni sortir, de peur de déplaire à Agathe. Il se leva lentement, plia sa serviette avec soin comme si elle eût dû lui resservir, regarda à plusieurs reprises Agathe, pour lui demander un conseil muet, et, voyant qu'elle ne semblait pas faire la moindre attention à lui, finit par se diriger du côté de la porte. Au moment où il mettait

le pied sur le seuil, il s'arrêta en entendant M. Jacquin reprendre la parole.

— Eh bien ! mesdames, concevez-vous quelque chose à la mauvaise humeur de madame Hubert ? Y a-t-il de l'inconvenance à parler devant ces jeunes gens d'un mariage arrêté depuis des années, et auquel rien ne peut s'opposer ? Qu'en dites-vous ?

— Pour ma part, je n'en trouve aucune, — répondit la comtesse d'un ton moqueur ; — monsieur Marcel et mademoiselle Eugénie se conviennent parfaitement ; c'est un couple charmant et qui fera, j'en suis sûre, bon ménage. On ne pouvait leur annoncer trop tôt leur bonheur. —

Marcel, en entendant ces paroles, fut obligé de s'appuyer contre le mur de la porte pour ne pas tomber, tant sa douleur fut violente.

— Très-bien ! — se dit M. Jacquin, — elle prend son parti en brave ; j'ai réussi plus vite encore que je ne l'espérais. — Et il ajouta à haute voix : — Allons, si vous le voulez bien, mesdames, rejoindre la compagnie dans le jardin. Je ne veux pas laisser croire à madame Hubert que je suis resté ici à bouder ou à boire. —

Il offrit son bras aux dames et sortit avec elles. Agathe, obligée de passer près de Marcel, l'effleura du coude. Il se retourna vivement.

— Pardon, monsieur ! — lui dit-elle froidement, et elle continua son chemin. Cette politesse cérémonieuse blessa le pauvre jeune homme jusqu'au fond du cœur.

— Ah ! je suis perdu ! — se dit-il avec désespoir ; — elle ne m'aime plus. —

Et, s'enfonçant sous une allée sombre, il se mit à pleurer.

Le reste de la société fit en commun quelques tours de jardin, pendant lesquels la conversation fut insignifiante, chacun évitant de rien dire qui eût rapport à sa véritable pensée. Agathe prit peu à peu les devants, et finit par disparaître derrière un massif. Personne ne chercha à troubler la

solitude qu'elle semblait chercher. Madame Hubert, sa fille et la marquise continuèrent à se promener ensemble. Le commandant, qui les suivait à quelques pas de distance avec le curé, entraîna tout à coup celui-ci dans une allée transversale. Après avoir fait quelques pas, pour n'être pas entendu :

— Eh bien ! — dit-il en s'arrêtant devant le curé, les bras croisés triomphalement, — que pensez-vous de ma manœuvre ? —

Au lieu de répondre, l'abbé Pascal lui fit signe de garder le silence ; et, comme M. Jacquin semblait s'en étonner, il lui montra à travers les branches Marcel et Agathe qui s'avançaient à la rencontre l'un de l'autre. Arrivé presque en face d'elle, le jeune homme s'arrêta, espérant qu'elle allait s'arrêter aussi ; mais elle continua son chemin, sans paraître l'avoir vu.

— Agathe ! — s'écria-t-il alors d'une voix suppliante.

— Que me voulez-vous, monsieur ? — répondit-elle avec le plus grand sang-froid en s'arrêtant.

— Oh ! vous êtes cruelle !

— Cruelle, moi ! à quel propos ?

— Pourquoi cette froideur ? Pourquoi cette indifférence qui me tue ? Que vous ai-je fait ?

— Je ne suis ni froide ni indifférente à votre égard. Vous êtes un excellent jeune homme, plein de bonnes qualités. Je vous porte beaucoup d'estime et d'amitié. Vous concevez que je ne puis ni ne dois vous témoigner d'autres sentiments. Ce n'est donc pas de cela que vous pouvez vous plaindre. Ce qui vous étonne sans doute, c'est que je vous montre depuis un moment moins de familiarité. Rien de plus naturel cependant et de plus convenable. Je croyais que mademoiselle Eugénie était votre sœur, et alors il était impossible qu'elle se formalisât en aucune façon de la liberté, peut-être trop grande, de mes manières avec vous. Mais maintenant que je sais que vous devez l'épouser, c'est une autre affaire. Je ne voudrais

en quoi que ce soit altérer la bonne harmonie qui doit régner entre vous, ni compromettre votre prochain bonheur. Il faut donc que je m'impose désormais plus de réserve à votre égard. Tout m'en fait d'ailleurs une obligation. Je pouvais bien traiter sans conséquence un adolescent; mais un homme qui va se marier, c'est différent. —

Marcel resta un moment atterré sous les coups réitérés de cette impitoyable raillerie. C'était son cœur qui souffrait, et non son amour-propre. Les jeunes gens, qui ont tant de vanité en toutes choses, n'en ont pas en amour. Mais bientôt un rayon d'espoir traversa son chagrin.

— Si rien ne changeait de mon côté, — s'écria-t-il, — rien ne changerait-il du vôtre?

— Que voulez-vous dire? — répondit Agathe d'un air *étonné*.

— Je n'épouserai jamais Eugénie.

— Vrai?

— Je vous le jure.

— A la bonne heure!

— Mais vous? —

Il hésita quelque temps, comme si la force lui manquait pour achever, puis il ajouta d'une voix basse et tremblante:

— M'aimerez-vous?

— Tu le vois bien, enfant, que je t'aime. —

Le jeune homme allait pousser un cri de joie, elle le fit taire en lui mettant sa main sur la bouche. Puis aussitôt elle s'éloigna, en lui faisant signe de s'éloigner de son côté. Il obéit à regret, et ne quitta l'allée qu'après lui avoir envoyé de loin mille baisers.

— Eh bien? — dit le curé au commandant, — qu'en pensez-vous vous-même?

— Vous me voyez abasourdi. Moi qui croyais avoir tout arrangé, il se trouve que j'ai tout gâté. Mais aussi qui aurait pu s'imaginer une pareille chose? Quel diable de femme! —

II

Le lendemain matin, le curé, décidé à employer tous les moyens pour rompre une liaison qui lui paraissait si menaçante pour le bonheur de ses amis, écrivit à la comtesse pour lui demander un moment d'entretien. Il voulait essayer son influence sur elle, et pour cela il avait besoin de la voir tête à tête. Mais il désirait plus qu'il n'espérait une réponse favorable.

— Jamais, — se disait-il à lui-même, en se promenant dans sa chambre à grands pas, — jamais elle n'osera consentir à se rencontrer face à face avec moi. —

Au bout d'une demi-heure la comtesse lui répondit qu'elle l'attendait. Il fut stupéfait et presque effrayé de ce résultat inattendu.

— Quelle audace ! — s'écria-t-il, en relisant une seconde fois la lettre ; — mais il n'y a pas à reculer maintenant ; je suis doublement engagé vis-à-vis d'elle et de ma conscience. Allons ! —

Il se rendit au château. Le valet de chambre l'attendait pour l'introduire. Arrivé à la porte du salon :

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à madame la comtesse ? — demanda-t-il. — Monsieur l'abbé Pascal, je crois ?

— Annoncez le curé.

— Monsieur le curé, — dit le domestique en ouvrant la porte, qu'il referma quand le prêtre fut entré.

La comtesse avait fait une charmante toilette. Elle était à demi renversée sur une causeuse. Elle se leva, fit un salut tout gracieux, et se rassit ou plutôt se recoucha, en disant :

— Bonjour, monsieur l'abbé ; veuillez, je vous prie, vous asseoir. —

L'abbé s'assit en silence dans le fauteuil qu'elle lui montrait.

— Vous m'avez fait, — reprit-elle, — l'honneur de me demander un entretien. Je me suis empressée de me mettre à vos ordres. Que désirez-vous? —

Ces quelques mots furent dits avec une aisance qui confondit l'abbé. Il ne laisa cependant rien paraître de son émotion, et répondit d'un ton calme :

— Madame, le titre sous lequel je me suis fait annoncer a dû vous faire comprendre que je ne venais ici que pour accomplir un devoir.

— De quoi s'agit-il, monsieur l'abbé? Je vous écoute.

— Madame, je porte le plus grand intérêt à la famille Hubert. Comme ami et comme pasteur, je dois veiller à la tranquillité et au bonheur de chacun de ses membres. Leur tranquillité, leur bonheur à tous sont en ce moment gravement compromis.

— Ah!

— Oui, madame. La mère a placé toute sa vie dans ses deux enfants; la jeune fille éprouve pour le jeune homme un amour profond : je ne crains pas de le dire, puisque ce sentiment n'a, comme vous le savez, madame, rien que de légitime. Si cet amour était contrarié, méconnu, payé d'ingratitude, la jeune fille en mourrait.

—Pour cela, monsieur l'abbé, permettez-moi de vous dire que vous exagérez le danger. On ne meurt pas d'amour. —

Le prêtre fut pris d'un mouvement de rage, mais il se contint et continua :

— Libre à vous, madame, de ne pas le croire. Moi, je le crois. Toujours est-il que si Marcel ne répondait pas à son affection, Eugénie souffrirait horriblement. Or, il y a dans le cœur de sa mère comme un écho du sien. Pas un coup ne frappera l'un sans avoir son retentissement dans l'autre. Tout l'avenir de cette famille est donc entre vos mains.

— Comment cela?

— Marcel vous aime.

— Vous croyez? —

A chaque parole, à chaque geste de la comtesse, l'abbé Pascal, saisi d'indignation, était près d'éclater. Cette dernière question faillit le mettre hors de lui. Mais il pensa qu'il était venu là pour faire œuvre de charité, non de colère ou même de justice, et prit la ferme résolution de garder son sang-froid jusqu'au bout, quoiqu'il pût arriver. Il répondit tranquillement :

— J'en suis sûr.

— Il vous l'a dit?

— Non, madame, mais je l'ai entendu.

— Quand?

— Hier.

— Hier? — fit la comtesse en se soulevant vivement, et en fixant sur l'abbé un regard scrutateur. — Hier? Et puis-je vous demander où?

— Au Domaine, sous l'allée des tilleuls. —

Il y eut un moment de silence. La jeune femme semblait hésiter entre des sentiments divers ; mais bientôt elle parut avoir pris son parti, se laissa mollement retomber sur la causeuse et reprit d'un ton dégagé :

— Alors, vous devez savoir que je l'aime aussi? —

L'abbé fut à son tour étourdi de cette audacieuse repartie : on eût dit un duel où deux habiles adversaires se surprennent successivement par des coups imprévus. Mais, grâce au calme que sa volonté imprimait sur sa physionomie, le prêtre put donner à son trouble l'apparence de la réflexion, et recommencer la lutte sans désavantage marqué.

— Je sais du moins, madame, — répondit-il après une courte pause, — que vous le lui avez dit.

— La distinction est singulière, je dirais même, si elle venait d'un autre que de vous, monsieur le curé, impertinente.

— Pardon, madame; mais j'aime encore mieux, lorsqu'il faut choisir, douter de la sincérité d'une femme que de sa

vertu ; et j'absoudrais plus facilement un mensonge qu'un adultère. —

Si l'abbé ne s'était pas attendu à une hardiesse si effrontée, la comtesse, de son côté, ne s'attendait pas à une sévérité si brutale. Elle attaquait à coups de poignard, mais on ripostait à coups de massue.

— Un adultère! — s'écria-t-elle d'un air profondément blessé.

— Quel autre nom, — répondit l'abbé avec le plus grand sang-froid, — peut-on donner à l'amour d'une femme mariée pour un autre que son mari?

— Mais si cet amour n'existe qu'en pensée?

— Que ce soit en pensée ou en action, la faute est la même, madame.

— Alors, je n'ai plus rien à perdre. Je vous remercie de me l'avoir appris,

— Que voulez-vous dire, madame? — demanda avec une sorte d'effroi l'abbé, qui n'avait pas prévu une pareille conclusion.

— Mon Dieu! rien que de très-simple, — répliqua la comtesse en souriant. — Il paraît que j'ai violé, sans le vouloir et sans m'en douter, toutes les lois de la morale, et je me vois mise du même coup au ban de la justice humaine et à celui de la justice divine; je ne puis donc, quoi qu'il arrive, ni faire pis, ni m'exposer davantage, et je trouve à la fois la liberté dans la grandeur même de ma faute, et la sécurité dans l'excès de ma peine.

— Mais vous ne me comprenez pas, madame, — s'écria le prêtre avec feu, — ou plutôt vous ne voulez pas me comprendre. Je n'ai pas voulu dire...

— Je ne sais pas ce que vous avez voulu dire, monsieur le curé; je m'en tiens à ce que vous avez dit. —

L'abbé garda un moment le silence, en proie à une sourde agitation; puis il reprit:

— Ainsi, madame, c'est chez vous un parti pris de manquer à tous vos devoirs?

— Quels devoirs?

— Devoirs de toute espèce, Madame : devoirs envers vous-même et envers les autres, devoirs de religion, d'honnêteté, d'honneur, de reconnaissance.

— Bon Dieu! quel déluge! Tâchons de nous en tirer. Vous avez dit, d'abord, devoirs envers moi-même. Mais s'il me plaît de ne pas les remplir, cela ne regarde que moi. Je gouverne ma vie à mes risques et périls. Tant pis pour moi si je fais fausse route. Et d'ailleurs, qu'ai-je à redouter? les flammes de l'enfer? je n'y crois pas, ni vous non plus. Ah! pardon; je ne voulais pas vous offenser. Je vous ai, il est vrai, entendu parler de quelque chose de semblable dans votre sermon d'hier; mais je croyais que cela se disait en style théologique, comme on dit, en style épistolaire, j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur. Je me suis trompée; agréez de nouveau mes excuses. De quoi parlions nous donc? Ah! j'y suis: des dangers auxquels je m'expose. Serait-ce l'opinion du monde? Je la méprise. Quant à la valeur du mariage en lui-même, on commence à mieux l'apprécier. C'est d'une part une affaire d'intérêt, une espèce d'arrangement commercial; de l'autre, une liaison soi-disant morale, cimentée par un contrat syna... Mon Dieu! quel est donc le mot? Synallagmatique, je crois. On devrait bien se servir de termes plus civilisés. Eh bien! je suis en toute chose parfaitement quitte envers mon mari. C'est moi qui ai apporté, comme vous vous le rappelez peut-être, toute la fortune dans la communauté, et c'est lui-même qui m'a depuis longtemps relevée de mes serments en manquant aux siens. Je ne vois plus trop envers qui je puis avoir des obligations gênantes. Est-ce envers madame Hubert et sa fille? Oui peut-être, à cause des soins qu'elles ont bien voulu me donner pendant ma maladie. Je leur en suis certainement bien reconnaissante; mais je ne crois pas qu'il faille aller jusqu'au sacrifice de mon bonheur. D'ailleurs, je dois encore bien plus à Marcel qu'à sa famille, et —

Le prêtre avait écouté, avec un mélange d'étonnement, d'épouvante, de colère et de dédain, cette incroyable profession de foi, débitée du ton le plus leste. Mais, en entendant prononcer le nom de Marcel, il se rappela la mission qu'il s'était donnée, et interrompit vivement la comtesse.

— C'est dans l'intérêt de ce jeune homme lui-même, — dit-il, — de ce jeune homme que vous prétendez aimer, Madame, que je vous conjure de renoncer à ces fatales pensées.

— Croyez-vous donc, — répondit la comtesse, en lançant au prêtre un regard étincelant de coquetterie,— croyez-vous qu'il sera si à plaindre?

— Oui, madame,— repartit celui-ci d'un air sévère; — car toutes les ivressses ont un cruel réveil, et la sienne ne sera de pas longue durée.

— Vous doutez donc de la constance de son amour?

— Non, madame; mais je suis certain de la légèreté du vôtre.

— Vous avez tort de juger de l'avenir par le passé: la grandeur des sentiments varie suivant la valeur des individus auxquels ils s'adressent. —

L'abbé ne répondit rien à cette sanglante impertinence.

C'est un spectacle à la fois curieux et désolant de voir un être redoutable par la vigueur et le courage, puissant par la pensée, respectable par le caractère et la position, impunément bravé, insulté, frappé par un autre qui lui est inférieur, ou plutôt contraire, sous tous les rapports, et qui puise son audace dans sa lâcheté même, et sa force dans sa faiblesse.

La comtesse s'était arrêtée, comme pour mieux juger de la portée du dernier coup qu'elle venait de frapper, comme pour mieux jouir de la colère ou de la douleur de son adversaire. Trouvant sans doute qu'elle n'avait pas produit assez d'effet, elle redoubla:

— D'ailleurs, votre prédiction vînt-elle à se réaliser, Marcel ferait comme tout le monde, il se consolerait.

— Et s'il ne se consolait pas, Madame?

— Eh bien! alors, il aurait toujours la ressource des cas désespérés... il se ferait prêtre. —

Le curé baissa la tête, et parut se livrer à lui-même un rude combat. La comtesse suivait d'un regard avide tous ses mouvements, espérant toujours le voir éclater. Son attente fut encore une fois trompée. Il releva la tête, et, d'un air grave et pénétré :

— Dieu m'est témoin, — dit-il, — madame, que j'étais venu ici dans des dispositions toutes pacifiques.

— Singulière paix! — s'écria la comtesse en l'interrompant, — à laquelle vous avez préludé hier par une publique déclaration de guerre.

— Vous n'avez pas voulu, — continua l'abbé, — écouter hier la voix de la religion; vous ne voulez aujourd'hui écouter ni la voix du devoir ni celle de la raison. Que votre obstination, que votre folie retombent sur votre tête! J'accomplirai tous les devoirs de mon ministère. Je suis décidé à tout faire pour sauver la famille dont vous menacez le repos, pour vous arracher la nouvelle victime que vous poursuivez de vos infernales séductions. J'ai épuisé tous les moyens de la douceur; puisqu'il le faut, j'en emploierai d'autres. Vous me forcez à sévir, je sévirai.

— Vous ne comptez, je le suppose, vous servir contre moi ni du poignard ni du bâton. Que pouvez-vous donc me faire?

— Je vous démasquerai.

— C'est-à-dire que, violant vous-même les lois de cette religion que vous êtes chargé d'enseigner et de faire pratiquer aux autres, vous allez entreprendre contre moi une guerre de calomnie?

— La vérité me suffira, madame.

— Que pourrez-vous dire?

— D'abord ce que je viens d'entendre.

— C'est bien user de la confiance qu'on vous témoigne.

— En commençant cette conversation, nous ne nous sommes ni demandé ni promis le secret.

— Et ensuite?

— Ensuite, s'il le faut, je raconterai le passé.

— Tout entier?

— Tout entier.

— Au risque de vous compromettre vous-même?

— Fort de ma conscience, je ne reculerai devant rien, et j'accepte d'avance avec résignation, avec joie, toutes les souffrances qui pourront résulter pour moi de ma franchise. J'atténuerai peut-être mes fautes en les confessant, et j'espère que Dieu me tiendra compte de mon sacrifice.

— La religion ainsi interprétée est, il faut l'avouer, un admirable instrument pour l'égoïsme. Se faire du bien en faisant du mal aux autres, quoi de plus commode?

— C'est vous, Madame, qui me forcez à vous attaquer.

— J'ai honte pour vous, Monsieur, d'être obligée de vous rappeler qu'il est de ces choses que rien ni personne ne peuvent forcer à faire; qu'il n'est jamais, dans aucun cas, permis à un homme bien élevé de compromettre une femme qui s'est fiée à son honneur, et que le secret des intimités doit être inviolable comme la pierre des tombeaux.

— Madame, en me séparant du monde, j'ai renoncé à ses idées et à ses lois, pour ne plus obéir qu'aux inspirations de ma conscience et aux devoirs de mon sacré ministère.

— J'ignorais que, pour devenir homme d'église, il fallût cesser d'être homme de cœur.

— Que Dieu nous juge, Madame, et punisse celui qui fait mal! —

En disant ces mots, l'abbé se leva, salua et se dirigea vers la porte. Plus effrayée de sa menace qu'elle ne l'avait laissé paraître, la comtesse voulut entrer en pourparlers.

— C'est votre dernier mot? — dit-elle avec une anxiété qu'elle chercha à cacher sous un air d'insoucianee railleuse.

L'abbé s'inclina sans répondre.

— Ainsi,— continua-t-elle en souriant avec contrainte, — vous ne laissez au pécheur aucune chance de salut?

— Pardonnez-moi, Madame. Ce sera avec un profond regret, et sous le coup d'une impérieuse nécessité seulement, que je me déciderai à vous accuser; ce serait avec la joie la plus vive que je vous promettrais, si vous m'en donniez le moyen, de me taire toujours, comme je me suis tu jusqu'ici.

— Quelles conditions mettriez-vous à votre silence?

— Une seule. Vous quitterez ce pays pour jamais...

— Pour jamais?

— Pour jamais et à l'instant même.

— Eh bien! je veux, moi aussi, faire preuve de bonne volonté. Je consens à ce que vous me proposez...

— Dieu soit loué!

— Si vous voulez m'accorder seulement quelques jours.

— C'est impossible, Madame. Pas un jour, pas une minute.

— Mais pensez-y donc, monsieur l'abbé! un départ aussi précipité aurait l'air d'une fuite et en ferait plus soupçonner que vous n'en pourriez dire. —

L'abbé secoua la tête négativement.

— Quelques jours,— reprit-elle sans se décourager, — ce n'est rien pour vous; pour moi, c'est presque l'honneur. —

Elle continua quelque temps sur ce ton, trouvant des raisons, des prétextes, des impossibilités de toute sorte. Mais l'abbé fut inflexible.

— Voulez-vous partir à l'instant même?— lui dit-il, quand elle eut fini de parler : — le voulez-vous, oui ou non? —

La comtesse hésita un moment. Puis se levant avec vivacité :

— Eh bien! non, — répondit-elle, — je ne veux pas.

— Adieu donc, Madame, — dit le prêtre en saluant de nouveau.

Et il gagna la porte.

— Un mot encore,— reprit la comtesse, — le dernier, soyez tranquille. Ne croyez pas que je me trompe sur le motif qui

vous fait agir. Ce n'est pas le zèle du prêtre, c'est la rancune de l'amant. —

L'abbé se retourna d'un bond, pâle, tremblant de tous ses membres, les dents serrées, les lèvres convulsivement entr'ouvertes, les yeux injectés de sang, le regard terrible. On eût dit un tigre prêt à s'élancer sur sa proie. La comtesse recula épouvantée. Mais, au bout d'une seconde, l'abbé avait déjà repris son calme.

— Merci, Madame, — dit-il d'une voix douce, en levant les yeux au ciel.

Et il sortit. La comtesse, remise de sa frayeur comme lui de sa colère, tint à honneur de le braver jusqu'au bout.

— Bonne chance, monsieur l'abbé, — lui dit-elle, avant qu'il eût refermé la porte derrière lui. — Au plaisir de vous revoir. —

Quelques instants après, elle se rendit dans la chambre de sa tante, à laquelle elle avait promis le compte-rendu de la conférence.

— Eh bien ? — fit madame de Terray avec l'air du plus vif intérêt en la voyant entrer, — quelles nouvelles ?

— L'affaire a été chaude, — répondit la comtesse avec un orgueilleux sourire ; — mais l'ennemi a été repoussé avec perte, et je vous réponds qu'il ne chantera pas de *Te Deum*, pour cette fois du moins. Je crois même que cette première rencontre l'aura à jamais dégoûté du système des assauts, et qu'il changera de tactique. C'est par la mine qu'il va désormais nous attaquer. Mais nous avons le bonheur de n'être pas tout à fait étrangère à la science des siéges : nous verrons à contre-miner de notre côté, et nous ferons de notre mieux pour qu'on ne gagne rien à ce nouveau genre d'opérations. —

La vieille dame exhiba son éternel sourire, mais ne répondit rien. Elle conspirait d'intention avec l'ennemi dont parlait la comtesse, et s'affligeait de la victoire que celle-ci se vantait d'avoir remportée. Son bien-être était engagé dans la lutte aussi bien que le bonheur de la famille Hubert, et

elle désirait vivement un résultat qui assurât sa propre tranquillité, sans s'inquiéter d'ailleurs de ce qu'il pourrait causer de peine à sa nièce ou de satisfaction à des étrangers.

— Ah ! l'on me pousse à bout, — reprit la comtesse en se promenant à grands pas dans la chambre ; — eh bien ! l'on verra. Je ne pensais assurément pas à mal ; mais on m'y conduit et l'on m'y réduit à force de soupçons et de contrariétés. Que l'on nous connaît donc mal, nous autres femmes ! Notre mère Ève n'aurait jamais touché à la pomme si on ne le lui eût pas défendu. Marcel n'était pour moi qu'un camarade, un jeune frère ; s'il devient autre chose, ce ne sera pas ma faute, mais la vôtre.

— La nôtre ! — dit madame de Terray d'un air scandalisé.

— La vôtre à tous ! oui, à tous ! — répondit avec vivacité la jeune femme. — N'est-ce pas vous, ma tante, qui, la première, m'avez parlé de cette liaison à laquelle je n'aurais jamais songé, et qui m'en avez donné l'idée en me montrant qu'elle était possible ? Tout le monde a travaillé à me perdre, et, si je me perds, tout le monde m'accusera. Mais peu m'importe ! je saurai tenir tête à l'orage ; je ne fléchirai le genou devant l'opinion de personne ; je ne donnerai à personne le spectacle, si désiré peut-être, de mes remords ; et, mettant tout mon bonheur dans mon amour, toute ma gloire dans ma franchise, je trouverai, dans la profondeur même de l'abîme où je serai tombée, un asile contre les clameurs de ceux qui m'y auront poussée. —

Il était évident que la comtesse cherchait à justifier d'avance à ses yeux une faute qu'elle était décidée à commettre. La marquise connaissait trop le monde pour ne pas savoir que certaines natures deviennent d'autant plus irritables et dangereuses qu'elles se sentent coupables, et qu'en les contrariant on risque de les pousser aux dernières extrémités, comme ces voleurs qui assassinent ceux qui les prennent en flagrant délit. Elle pensa que la comtesse se lasserait bientôt d'une lutte où elle ne trouverait pas d'adversaires, et que,

abandonnée à elle-même, son exaltation ne tarderait pas à se consumer, faute d'aliment. Elle ne répliqua donc rien.

Elle avait deviné juste. Agathe, ennuyée de discuter, pour ainsi dire, contre elle-même et de s'agiter dans le vide, se calma peu à peu. Après avoir fait en silence quelques tours dans la chambre, elle s'arrêta devant une fenêtre et se mit à regarder l'horizon en tambourinant des doigts sur les vitres. La vue de la mer donna un nouveau cours à ses pensées, et elle sortit pour aller se mettre au piano. Son départ rendit à sa tante sa liberté de pensée et d'action.

— Je crains décidément, — dit-elle en hochant la tête, — que tout soit perdu. Barjols arriverait maintenant trop tard, et je ne serais pas étonnée qu'avant huit jours les deux jeunes tourtereaux eussent pris leur vol pour l'autre bout du monde. Je n'aurai du moins rien à me reprocher : j'ai assez averti tout le monde; ce qui n'empêche pas que je serai punie la première de cette équipée contre laquelle j'aurai lutté de mon mieux. Voilà cependant comment les choses se passent ici-bas. —

Et la vieille dame, plongée dans une morne tristesse, se mit à faire les réflexions les plus philosophiques sur les vicissitudes humaines, sur l'injustice du sort et sur le désagrément de n'avoir pas cent mille livres de rente à soi.

Le curé s'éloignait de son côté, l'âme pleine de tristes pensées. En sortant du château, il rencontra Marcel qui y entrait. A sa vue, le jeune homme s'arrêta interdit et tremblant. Le prêtre feignit de ne pas remarquer son trouble, et lui dit avec calme :

— Je suis bien aise de vous rencontrer, mon enfant ; j'ai à vous parler. Venez avec moi au presbytère.

— Je ne demanderais pas mieux, monsieur le curé, — répondit Marcel avec embarras ; — mais —

Il n'osa pas achever.

— Mais, — reprit l'abbé Pascal, — vous alliez chez madame la comtesse de Barjols, n'est-ce pas? Eh bien ! c'est jus-

tement à cause de cela que je vous prie de m'accompagner. Il faut absolument que je vous parle avant que vous la voyiez. —

Marcel était trop habitué à obéir au curé pour résister à une demande aussi formelle. Il ne répliqua donc pas, et suivit le prêtre, qui se dirigeait à grands pas vers le presbytère. Ils franchirent tous deux en silence la courte distance qui les en séparait. Quand ils furent arrivés :

— Entrez dans la salle,— dit le curé à Marcel en le faisant passer devant lui, — et attendez-moi un instant. Je vais donner des ordres pour qu'on ne nous dérange pas. —

Et il s'en alla vers la cuisine, où se tenait habituellement sa vieille gouvernante, pendant que Marcel entrait dans la salle.

C'était une grande pièce qui servait à la fois au curé d'antichambre, de salon et de salle à manger. Les murs, complétement nus, étaient lézardés en maint endroit et presque partout tachés par l'humidité. De grandes solives, rudement équarries et jointes entre elles par des planches qu'avaient brunies le temps et la fumée, formaient le plafond. Le sol était recouvert par des carreaux de terre glaise gris et ternes, la plupart fêlés et malsonnants. Les fenêtres, éclairées par de petites vitres verdâtres, n'avaient pas de rideaux. Tout l'ameublement se composait d'une table de sapin, de six chaises de paille et d'une grande bibliothèque en vieux chêne sculpté, débris de quelque habitation patrimoniale des environs, probablement apporté là par le naufrage d'une grande fortune.

L'aspect de cette salle parut au jeune homme plus froid et plus sévère encore qu'à l'ordinaire. Nos pensées et nos sentiments sont un prisme à travers lequel nous voyons les objets extérieurs, et Marcel était en proie à la plus vive anxiété. La rencontre qu'il avait faite du curé à la porte même d'Agathe, son air grave et préoccupé, l'entretien qu'il lui avait demandé avec tant d'instance ou plutôt imposé avec

tant d'autorité, le soin qu'il prenait de ne pas le laisser interrompre, tout faisait craindre au jeune homme une longue et pénible explication, tout lui présageait d'austères conseils et peut-être de dures remontrances. Bien qu'il ne crût le prêtre informé de rien, il craignait qu'il sût tout. Les idées les plus contraires se croisaient dans son cerveau. Son cœur, agité par la lutte tumultueuse de ses sentiments, ressemblait à une mer bouleversée par la tempête, où les flots roulent au hasard les uns sur les autres et se confondent en se heurtant. Tous ses désirs de la veille se changeaient en regrets, toutes ses espérances en craintes, toutes ses joies en remords. Il était d'autant plus inquiet qu'il ne connaissait pas au juste l'étendue ni la nature du danger qui le menaçait, et son imagination, comme celle de tous les jeunes gens, dépassait la réalité.

Un condamné à mort n'entend pas avec plus de terreur les pas du bourreau qui s'approche qu'il n'entendit ceux du curé qui revenait. Il était plus mort que vif quand il le vit entrer. Mais son effroi diminua bientôt. Le prêtre avait l'air plus triste qu'irrité, et ce fut d'une voix douce qu'il lui dit :

— Asseyez-vous, mon enfant, et causons. —

Et comme il vit que le jeune homme, quoiqu'à moitié remis de sa frayeur, tremblait encore :

— Allons ! — ajouta-t-il avec un mélancolique sourire, — rassurez-vous, mon cher Marcel ; vous n'avez pas affaire à un juge, mais à un ami. Il n'y a pas ici de guet-apens ; soyez tranquille. Si je vous ai amené et enfermé ici seul avec moi, ce n'est point pour vous prodiguer plus à mon aise le reproche et la menace, mais tout simplement pour m'entretenir en toute liberté avec vous de vos devoirs et de votre bonheur. Je vais tâcher d'éclairer votre conscience et de vous guider par mes conseils dans la voie dangereuse où votre ignorance vous a engagé. Si je vous afflige, ce sera involontairement. Pardonnez-moi donc d'avance toute parole qui pourrait vous blesser ; dans ce que je dirai, ne faites atten-

tion qu'a ce qui peut vous être utile, et ne voyez partout que ma bonne intention. —

Marcel, qui s'attendait à une sévère réprimande, fut étrangement surpris et profondément touché de ce langage indulgent et affectueux. Le curé s'aperçut de son étonnement et devina son émotion :

— Vous me trouvez, n'est-ce pas ? — dit-il, — bien différent aujourd'hui de ce que j'étais hier, et vous avez peine à concilier ensemble mes deux manières de vous parler. C'est qu'hier j'étais le prêtre parlant au nom du Dieu juste dans la chaire de vérité, et qu'aujourd'hui je ne suis plus qu'un homme faible et éprouvé comme vous, mon enfant, qui sait compatir aux misères qu'il a partagées. —

La surprise et l'émotion de Marcel augmentèrent encore en entendant l'abbé s'accuser de faiblesses que jamais rien n'avait fait soupçonner en lui, en le voyant se mettre humblement au niveau de celui qu'il dominait de toute la hauteur de sa position et de son caractère. Mais il ne trouva pas une parole pour exprimer sa pensée. Le curé, de son côté, semblait réfléchir à la manière dont il entamerait la question. Au bout d'un moment de silence, il entra brusquement en matière.

— Je sais tout, — dit-il, — tout ce qui s'est passé entre madame de Barjols et vous. —

Marcel anéanti continua à garder le silence.

— Je ne vous reproche pas votre entraînement, — reprit le curé ; — je le conçois, je l'excuse même jusqu'à un certain point. Personne, en mon absence, ne pouvait vous avertir ni vous défendre du péril. Mais il faut mettre un terme à ce dangereux enfantillage. —

Marcel baissa la tête avec confusion.

— Si l'on n'y coupait court, — continua le curé, — il pourrait dégénérer en passion criminelle. —

A ce mot, Marcel releva vivement la tête.

— Doublement criminelle, — ajouta le curé en le regardant

fixement; — car vous ne pourriez pousser plus loin cette liaison avec madame de Barjols, sans la faire manquer à tous ses devoirs, sans manquer vous-même à tous les vôtres. —

Marcel ressemblait à ces hommes à la fois timides et courageux qui évitent le combat tant qu'il n'est pas nécessaire, mais qui ne reculent plus d'un pas une fois que l'honneur est engagé. Il avait jusqu'alors gardé le silence, moitié par honte, moitié par déférence pour l'abbé Pascal. Mais il sentit qu'il s'agissait désormais de l'avenir et de la dignité de son amour; et, triomphant de son émotion, il prit aussitôt le parti de le défendre contre toutes les attaques.

— Pardonnez-moi, monsieur le curé, — dit-il d'une voix qui s'affermit peu à peu, — mais je ne crois pas qu'il y ait là autant de mal que vous le pensez. —

Le curé ne se trompa point un instant sur la portée de ces simples paroles. Le jeune homme ne niait rien et ne se repentait de rien. Il fallait que son amour fût déjà bien fort pour lui donner tant de résolution. Cette pensée affligea vivement le prêtre, mais sans le décourager.

— Vous n'ignorez pas, mon enfant, — reprit-il avec gravité, — que madame de Barjols est mariée, et qu'une femme mariée...

— Mais moi, — interrompit vivement Marcel, qui ne trouvait rien à dire pour disculper la comtesse, — je suis libre.

— Pas plus qu'elle, — répondit le curé d'un ton péremptoire.

Et comme son interlocuteur le regardait d'un air étonné :

— Non, — poursuivit-il, — et je dirai même moins qu'elle. Il y a une sorte de liberté qui ressort de la précision même des engagements; c'est celle-là que madame de Barjols a de plus que vous. On peut quelquefois, sans forfaire à l'honneur, désobéir à la loi, mais jamais manquer à sa parole.

— Ma parole n'est pas engagée, — répliqua Marcel, devinant où le prêtre voulait en venir.

— Il y a quelque chose de plus important, de plus sacré que votre parole d'engagé : c'est votre conscience. Vous

n'avez pas, je l'espère, oublié tout ce que madame Hubert a fait pour vous. Rien ne l'obligeait, elle, à se faire votre mère, ni la la loi, ni sa parole, ni même sa conscience; et vous savez cependant si, pendant vingt années, elle a mis une différence entre vous et sa fille, si elle ne vous a pas donné, comme à elle, la moitié de son cœur et de sa vie.

— Ma mère! — s'écria le jeune homme, les larmes aux yeux; — oh! vous savez comment je l'aime, ma mère!

— Eh bien! voulez-vous lui prouver votre reconnaissance?

— Le pourrais-je jamais?

— Vous le pouvez bien facilement, en faisant le bonheur de sa fille et le vôtre.

— Le bonheur d'Eugénie et le mien? — balbutia Marcel, qui craignait de comprendre.

— Une indiscrétion de M. Jacquin, causée du reste par les plus louables intentions, vous a appris hier la vérité. Madame Hubert veut vous marier avec Eugénie.

— Elle ne m'en a jamais dit un mot.

— Elle a eu raison. Vous étiez trop jeune. Vous n'en auriez même rien su avant une année si la marche des événements n'eût rendu cette révélation nécessaire. Mais moi je sais depuis longtemps que ce projet a été le désir, le rêve, le but de toute son existence. En le réalisant, vous la rendrez la plus heureuse des mères. Et vous êtes doublement favorisé de pouvoir acquitter une pareille dette par un pareil moyen. Je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge de votre cousine; vous la connaissez aussi bien que moi, et vous savez que c'est un ange sous la forme d'une femme. —

Marcel ne trouvait rien à répondre. La reconnaissance luttait avec la passion. L'abbé vit le combat qui se livrait dans le cœur du jeune homme, et essaya par un nouvel effort de décider la victoire.

— Vous ne pouvez balancer, Marcel, — reprit-il; — tout vous fait un devoir de consentir à l'union dont je vous parle; car, en vous y refusant, vous briseriez toutes les espérances, tout

l'avenir, tout le bonheur de votre mère et de votre cousine.

— De ma cousine?

— Elle vous aime.

— Eugénie! —

Marcel s'arrêta, frappé de cette révélation comme d'un coup de foudre. Quelques minutes s'écoulèrent en silence. Enfin il se leva; et, se promenant à grand pas dans la chambre :

— Eugénie! — reprit-il, — Eugénie m'aimer! Elle! Non, vous vous trompez, monsieur le curé : c'est impossible. Elle ne m'aime pas; je n'ai jamais pensé qu'elle pût m'aimer.

— Elle vous aime, — répondit l'abbé, — autant que —

Il allait dire : — autant que vous aimez madame de Barjols; — mais il sentit à temps l'imprudence de cette parole, et acheva ainsi sa phrase :

— Autant qu'on peut aimer ici-bas.

— Oh! quel malheur! quel malheur! — s'écria Marcel, en continuant à marcher avec agitation; — mon Dieu! quel malheur! —

Puis, tout à coup, il s'arrêta en face du curé, et lui dit d'un ton désespéré :

— Mais que voulez-vous que je fasse à cela? je ne l'aime pas, moi.

— Ah! Marcel, — répliqua l'abbé avec un air de doux reproche, — ne dites pas que vous n'aimez pas Eugénie.

— Je ne l'aime pas comme... l'autre. —

Le jeune homme prononça ce dernier mot d'une voix tellement étouffée que l'abbé le devina plutôt qu'il ne l'entendit.

— L'autre! — répondit-il en appuyant sur chaque parole, — vous croyez l'aimer.

— Je crois? — s'écria Marcel, en lançant au prêtre un regard dédaigneux à force d'étonnement.

— Oui, vous le croyez, — reprit celui-ci avec fermeté, — et vous vous trompez. Je ne demande pas quinze jours pour vous en convaincre. Promettez-moi de ne pas voir pendant quinze jours madame de Barjols.

— Ne pas la voir ! Est-ce que c'est possible ?

— Nous partirons ensemble, — dit le curé en prenant la main de Marcel dans la sienne ; — nous irons...

— Jamais ! — interrompit le jeune homme en retirant avec violence sa main de celle du curé, comme si celui-ci eût voulu l'emmener de force.

— C'est ainsi que vous me repoussez, malheureux enfant, quand je cherche à vous guérir ? — dit l'abbé d'un ton découragé.

— Ne plus voir Agathe ! — reprit Marcel avec exaltation. — Qu'est-ce que je deviendrais ? Pour que je m'éloignasse d'elle, il faudrait qu'elle me l'ordonnât elle-même. Et encore, je ne sais pas si j'aurais la force de lui obéir.

— Vous êtes plus malade encore que je ne le croyais, mon pauvre Marcel ; c'est plus que de la fièvre, c'est de la folie.

— Vous appelez cela une folie, l'amour ! — dit avec une sorte d'ironie orgueilleuse le jeune homme dont l'excitation ne connaissait plus de bornes.

— J'en ai malheureusement le droit, — répondit le prêtre, d'un air profondément pénétré. — J'ai passé par ce chemin, et je sais qu'il mène à l'abîme. —

Ces paroles, et surtout la sombre expression avec laquelle elles avaient été prononcées, impressionnèrent vivement Marcel, qui s'arrêta et se mit à considérer le curé d'un air étonné et inquiet. Celui-ci se promenait à son tour avec agitation. Bientôt il parut faire un violent effort sur lui-même, et, levant les yeux au ciel :

— Il le faut, — dit-il avec un profond soupir. — Puisque mes conseils ne peuvent vous éclairer, puisque vous résistez à mes prières et à mes remontrances, il faut que je tâche de vous convaincre et de vous arrêter par mon exemple. Je vais vous raconter l'histoire de ma jeunesse : histoire à la fois bien commune et bien triste, qui vous montrera à quelles fautes, à quels malheurs entraînent ces passions dans lesquelles vous vous jetez en aveugle. Il me sera, à coup sûr,

bien pénible de remuer ces cendres d'un passé plein de douleurs et de remords; et peut-être vais-je commettre une grande imprudence en me dépouillant à vos yeux du manteau sacerdotal pour revêtir le cilice du pénitent. Mais j'espère que Dieu pardonnera au prêtre en faveur de sa bonne intention, et que vous, Marcel, vous saurez à l'ami quelque gré de son dévouement. Du reste, si vous croyez, après m'avoir entendu, me devoir un peu de reconnaissance, je ne vous en demande d'autre preuve que de mettre à profit l'enseignement de mes erreurs. Maintenant asseyez-vous, et écoutez-moi. —

Le jeune homme obéit en silence; et le curé, après une légère pause, commença son récit.

III

— Il y a, — dit-il, — pour les commencements, quelque ressemblance entre nos deux jeunesses; puissent-elles ne pas finir de même! J'avais, comme vous, perdu mon père dès mes premières années; il m'était resté, comme à vous, une mère bonne et sainte entre toutes les femmes. Elle ne vivait que pour moi. De mon côté, je lui portais un amour qui allait jusqu'à l'adoration. Je ne me rappelle pas lui avoir fait une seule fois de la peine volontairement, et elle me rendait ce témoignage, dont j'étais heureux et fier, qu'elle n'aurait pas pu demander à Dieu un meilleur fils que moi. J'étais, disait-elle, sa récompense et sa consolation. Car elle avait beaucoup souffert et souffrait encore. Nous étions devenus, de très-riches, très-pauvres. Ma mère, accoutumée au luxe, avait été obligée, depuis la mort de mon père, de se soumettre aux plus dures privations. Il ne nous restait qu'un

bien mince capital, et ma mère, pour subvenir aux frais de l'éducation libérale qu'elle avait tenu à me donner, économisait à mon insu jusque sur le nécessaire. Sa santé en reçut de graves atteintes ; mais je ne le sus que plus tard, quand j'eus étudié la médecine. J'étais trop jeune alors pour rien remarquer, et elle ne se plaignait jamais. C'était une femme de la même nature qu'Eugénie.

Quand j'eus terminé mes études classiques, ma mère me mit au fait de notre situation précaire, et m'engagea à choisir promptement un état, me laissant du reste toute liberté, me promettant même de m'aider de tous ses moyens dans l'accomplissement d'une vocation, si j'en avais une. La gravité naturelle de mon caractère me portait aux études sérieuses. Je répondis sans hésiter que je désirais être médecin, si cela était possible. Ma mère me remercia de la promptitude de ma décision, et se félicita de mon choix. L'état que je voulais embrasser, disait-elle, était honorable et pouvait devenir lucratif. Il lui donnait pour moi l'espoir d'une belle existence. Il avait de plus à ses yeux l'inappréciable avantage de ne pas nous séparer pour longtemps. Je pourrais venir passer mes vacances auprès d'elle, tant que dureraient mes études, et, quand elles seraient finies, m'établir dans la ville qu'elle habitait ou l'emmener dans telle autre où je croirais devoir m'établir. Si, au contraire, j'eusse choisi un état qui m'eût forcé à de fréquents déplacements, que sa pauvreté l'eût empêchée de suivre ; si je me fusse fait, par exemple, militaire ou marin, elle n'aurait certainement pas cherché à me détourner de ma vocation, mais le chagrin qu'elle eût ressenti de mon absence aurait probablement abrégé sa vie. Elle applaudissait donc de tout son cœur à ma résolution, et formait des vœux ardents pour son accomplissement. Elle allait prendre les renseignemens les plus exacts, et me dire le plus tôt possible si le peu d'argent qui lui restait suffirait à me donner, pendant le temps nécessaire, les moyens de travail, et à tous deux les moyens d'existence.

Le jour même, elle se rendit chez le médecin de la ville. C'était un excellent homme, qui professait pour ma mère une profonde estime et une vive amitié. Il approuva fort mon dessein, donnant à entendre que je pourrais arriver par la suite à lui succéder. Il était très-habile dans son art, et jouisssait d'une telle confiance qu'il aurait été très-difficile, pour ne pas dire impossible, de le supplanter. C'était donc une belle espérance qu'il donnait à ma mère en promettant de s'intéresser à mon avenir. Il lui fournit de plus tous les renseignements qu'elle désirait. Il était, selon lui, possible à un étudiant, pourvu qu'il se résignât à une vie frugale et sévèrement réglée, de faire face avec mille francs aux dépenses de chaque année, frais de livres, d'inscriptions et d'examens compris.

Ma mère revint, pleine de joie, m'apporter ces nouvelles. Elle avait encore une dizaine de mille francs. En en prenant quatre mille pour mes quatre années d'études, il lui en restoit assez, d'après son calcul, pour pourvoir à ses propres besoins pendant le même espace de temps, et pour nous assurer en outre deux années d'existence à partir de l'époque de mon retour. Elle pensait avec raison que cet espace de temps me serait et nécessaire et suffisant pour me commencer une clientèle. Maintenant, ajouta-t-elle, tout dépendait de mon courage et de mon travail. Je n'eus pas besoin d'en entendre davantage pour comprendre toute la gravité de ma position et toute l'étendue de mes devoirs. J'allai prendre les instructions et les conseils du digne médecin, à qui je fis à la fois mes adieux et mes remerciements ; j'embrassai ma mère, et je partis pour Paris.

Ma mère ne m'avait adressé aucune recommandation, je ne lui avais fait aucune promesse. Elle aurait cru me faire injure en me rappelant les obligations que j'avais à remplir, et tout conseil lui eût semblé un doute. Moi, de mon côté, je pensais qu'il valait mieux manifester ma bonne volonté par des actions que par des paroles.

Ma conduite, je puis le dire, répondit dignement à mon espoir et à sa confiance. Pendant les quatre années, que je passai dans cette ville immense, pleine de distractions, de plaisirs, d'enivrements, de séductions de toute sorte, je ne perdis pas une heure, je ne gaspillai pas un sou.

Pauvrement vêtu, misérablement logé, ne m'accordant qu'une nourriture à peine suffisante, je trouvais moyen d'économiser encore sur les prévisions de ma mère. Me couchant tard, toujours levé avant le soleil, tantôt suivant les professeurs dans les hôpitaux, tantôt les écoutant au pied de leur chaire, tantôt disséquant dans les amphithéâtres, tantôt penché sur mes livres, je consacrais au travail toutes mes journées et une partie de mes nuits. La vigueur de mon tempérament me permettait de supporter sans maladie ce rude et incessant labeur, et mon cœur trouvait une profonde jouissance dans l'intensité même de mes efforts. La seule distraction que je me permisse, c'était, pendant les dimanches de la belle saison, une promenade de quelques heures dans les bois des environs; et encore j'en profitais pour herboriser.

Ce n'est pas que je n'éprouvasse parfois de terribles tentations. Mon organisation était trop forte pour n'être pas exposée à de violents orages. Indifférent aux privations, peu désireux de jouissances d'un certain ordre, j'expiais durement mon stoïcisme matériel par le développement de ma sensibilité morale. Deux idées, deux sentiments, deux passions vivaient, bouillonnaient, brûlaient en moi comme deux volcans, toujours prêts à faire éruption, l'ambition et l'amour. Quand je lisais un de ces grands livres qui remuent la pensée de toute une génération; quand j'entendais un de ces professeurs illustres, aux leçons desquels on court ainsi qu'à des fêtes, prononcer, avec l'autorité des supériorités reconnues, des paroles toujours écoutées avec une attention respectueuse et recueillies avec un zèle avide; quand je les voyais déployer, au milieu de l'admiration universelle, les trésors de

leur science, alors, saisi d'enthousiasme, je me jetais par la pensée dans d'immenses entreprises; je bâtissais dans ma tête le plan de travaux gigantesques, afin de pouvoir un jour, à mon tour, écrire mon nom sur les tables immortelles de l'esprit humain, et m'asseoir parmi les royautés de l'intelligence, le front couronné des palmes de la gloire. Puis, aux projets de grandeur succédaient ou plutôt s'associaient les rêves de bonheur. Si une de ces femmes comme il n'y en a qu'à Paris, jeunes, belles, élégantes, parfumées, entourées de je ne sais quel charme irrésistible, traînant après soi une sorte d'atmosphère enivrante; si une de ces femmes, égarée par le hasard dans le sombre labyrinthe de nos rues savantes, se rencontrait sur mon chemin, je m'arrêtais soudain, surpris, ébloui, bouleversé, éperdu, et je me mettais à suivre des yeux cette inconnue, réalisation passagère d'un idéal endormi en moi, apparition révélatrice d'un monde plus beau. Elle avait disparu depuis longtemps que mon imagination la suivait encore. Emporté sur les ailes de la fantaisie, je parcourais, je dévorais les espaces du possible, anéantissant tout obstacle, franchissant toute limite, concentrant un siècle dans une seconde ; entassant merveilles sur merveilles, évoquant à la fois tous les plaisirs, toutes les jouissances, toutes les émotions; bâtissant au même endroit et dans le même moment des palais magnifiques et de paisibles chaumières ; faisant naître sous mes pas et les blés et les fleurs, arrondissant sur ma tête les voûtes ombreuses des grands bois, étendant sous mes pieds le vert tapis des pelouses, élevant des montagnes, creusant des lacs, faisant mugir des torrents et murmurer des ruisseaux ; promenant la femme bien-aimée au milieu de ces créations dont elle était la cause et le but, la sacrant reine de cet univers dont j'étais le dieu ; confondant son âme avec la mienne, la plongeant avec moi dans un abîme de sentiments à la fois tendres, violents, exaltés, mélancoliques et rayonnants ; percevant l'amour dans tous ses modes, aspirant le bonheur sous toutes ses formes; recompo-

sant cesse le poëme éternellement nouveau de mon existence; refaisant au gré de mes désirs et le monde, et la vie, et moi-même.

Mais bientôt un accident vulgaire, le cri aigu d'un marchand ambulant, le choc d'un passant, le bruit d'une horloge qui sonnait pour moi l'heure de quelque consigne laborieuse, venait durement me réveiller de mes songes. Tout cet édifice de chimères s'écroulait en poussière au contact de la réalité, comme une bulle de savon sous le doigt d'un enfant. Alors je me trouvais isolé, inconnu et pauvre, n'ayant ni les moyens d'accomplir un seul de mes désirs, ni même l'espoir de tromper mes passions avec l'illusion des tentatives. Il fallait m'occuper uniquement des travaux de ma spécialité, et me consacrer tout entier aux intérêts positifs. Ce n'était pas de gloire et d'amour qu'il s'agissait, mais de pain. Je m'indignais contre ces misérables besoins dont la satisfaction devenait l'unique but de mon existence, et bien des fois, si je n'eusse eu à répondre que de moi, bravant la misère, luttant contre l'impossible, je me serais élancé, tête baissée, dans une autre carrière plus conforme à mes goûts, ou du moins je n'aurais poursuivi dans la mienne que le côté absolu des choses, abandonnant la spéculation et le métier pour la science. Heureux des sacrifices que je me serais imposés, j'aurais immolé avec joie mon corps à mon esprit et à mon cœur, la plus basse partie de mon être à la plus haute, et donné toute mon existence pour quelques années de vie. Mais je n'étais pas le maître de ma destinée ; elle appartenait à quelqu'un de plus important pour moi que moi-même. Le bien-être, le bonheur, le salut de ma mère dépendaient de ma constance. Il fallait me créer une industrie; il fallait me conquérir un état pour la sauver de l'indigence, du désespoir, de la mort peut-être, pour lui rendre une partie de ce qu'elle avait fait pour moi. Cette pensée arrêtait la fougue de mes transports. Ce n'était pas cependant sans m'être livré de rudes combats que je revenais à la raison. Mon âme saignait

en proie à de poignants regrets, et je tournais des regards désolés vers cet avenir qui m'échappait. Mais enfin l'affection et le devoir finissaient par triompher de l'égoïsme; étouffant les plaintes de mes passions, renfonçant les larmes de désespoir qui roulaient dans mes yeux, je me remettais à la tâche, triste, mais persévérant et résigné.

L'époque des vacances m'apportait une douce récompense de mes efforts. Je partais à pied, le sac sur le dos, pour la maison maternelle. Avec quelle ardeur je m'élançais sur la route qui devait me conduire vers l'unique et sacré objet de mes affections! Avec quelle joie je m'éloignais de cette ville qui ne m'offrait dans son tumultueux désert que des tentations, des luttes et des regrets! Je marchais, j'avançais, alerte et dispos, léger d'esprit, le cœur plein d'espérance, me riant de la poussière et du soleil, insensible à la fatigue, impatient seulement de la longueur du chemin et de la lenteur de ma marche, prenant à peine le temps de me reposer. Qu'il me paraissait beau le matin de ma dernière étape! J'approchais enfin. Je voyais s'enfuir derrière moi les bornes qui marquaient les distance de séparation; je reconnaissais tous les lieux où je passais; je calculais le nombre des habitations qui me restaient à franchir avant d'arriver à la nôtre, je souriais aux arbres et aux buissons du chemin, comme à des amis; puis enfin, enfin je saluais le toit où reposait ma mère. Alors, oubliant ma lassitude, je précipitais ma marche; j'arrivais, je poussais la porte; j'étais aux genoux de ma mère. — Mon cher enfant! — s'écriait-elle d'une voix tremblante. Elle prenait ma tête dans ses mains et la serrait longuement sur son cœur; moi je baisais ses vêtements, et nous échangions de bonnes larmes.

Oh! que j'étais heureux alors! ma pauvre mère! je la vois encore avec ses cheveux blancs —

L'émotion coupa la parole au prêtre. Son visage était inondé de pleurs. Il y avait quelque chose de profondément touchant dans l'attendrissement de cette austère physiono-

mie. Marcel, surpris d'une aussi vive manifestation de sensibilité, contemplait avec une respectueuse compassion cet homme qu'il avait toujours vu jusque-là si grave et si calme.

Au bout de quelques minutes, l'abbé Pascal, redevenu maître de lui-même, reprit son récit :

— A chaque voyage, je remarquais une certaine altération dans la santé de ma mère, une certaine diminution dans ses forces. Elle avait beau m'assurer qu'elle menait une vie douce et tranquille, je voyais bien qu'elle avait souffert pendant l'année qui venait de s'écouler, et je craignais que ce ne fût pas seulement du chagrin de mon absence, mais encore de la fatigue des privations. Elle ne voulait jamais me dire combien elle avait dépensé durant les dix mois de sa solitude, mais il était évident qu'elle n'aurait pu suffire, avec les faibles ressources qui lui restaient, au train que prenait la maison pendant mes deux mois de séjour. Ainsi, exerçant l'un vis-à-vis de l'autre une généreuse tromperie, nous nous dissimulions mutuellement nos sacrifices et l'exagération de notre économie. Mais ma mère n'avait pas la même force que moi pour supporter la gêne. Il fallait donc me hâter si je voulais me fixer près d'elle à temps pour la sauver. Cette pensée me donnait une recrudescence de courage, et je retournais chaque année à Paris plus fort contre mes passions et plus zélé pour mes études.

Ma résolution et ma persévérance portèrent leurs fruits. D'éclatants succès couronnèrent mes travaux. A la suite d'examens plus heureux les uns que les autres, je soutins une thèse brillante, et je fus reçu docteur aux applaudissements unanimes de mes juges. Je revins dans mon pays précédé d'une incontestable réputation de capacité. J'embrassai ma mère avec une joie plus grande encore que les autres fois, avec la joie suprême du résultat obtenu. Le jour même de mon arrivée, j'allai voir le vieux et digne praticien. Il me reçut à bras ouverts, et, me comblant d'éloges, me fit les

plus belles promesses de service. Il tint parole, et, loin d'imiter nombre de ses confrères qui ne voient dans les jeunes gens que des rivaux à combattre, il me patrona comme un fils. Sa fortune suffisait à ses vœux, et son âge avancé commençait à lui faire redouter la fatigue. Il résolut de me céder peu à peu la partie la plus pénible de sa clientelle. En conséquence, il m'introduisit dans les maisons riches et pauvres des environs, me disant qu'il était juste que je prisse dans son héritage une part égale des bénéfices et des charges, et me recommanda partout comme un homme qui, malgré son extrême jeunesse, méritait toute confiance. En effet, je n'avais pas encore vingt trois ans. Mais, par bonheur, la gravité de ma physionomie et de mes manières me faisait paraître plus âgé que je ne l'étais, de même que l'habitude du travail, de la réflexion et peut-être aussi de la souffrance avait donné à mon esprit une maturité précoce.

Le succès dépassait nos espérances. Dès la fin de la première année je commençai à gagner assez d'argent pour défrayer la maison et laisser reposer la faible somme qui restait à ma mère. il est vrai que je faisais un rude et ennuyeux métier. Sans cesse à cheval, je passais mes journées à visiter des malades dans le fond des campagnes, faisant dix, douze et jusqu'à quinze lieues par jour. Quand je rentrais le soir à la maison, j'étais tellement fatigué que je ne pensais qu'à me reposer. Je trouvais à peine le temps d'ouvrir mes livres, et je me voyais par la force des choses obligé de renoncer, et pour jamais peut-être, à ces nobles travaux de l'intelligence qui avaient été le rêve, qui auraient fait le bonheur de ma vie. Parfois je me prenais à maudire cette existence routinière et pour ainsi dire mécanique à laquelle j'étais condamné, et je jetais des regards désolés sur ces routes qu'il me fallait parcourir périodiquement comme un cheval de diligence. Mais je me consolais bientôt en voyant ma mère revenir à la santé, sous la double influence du bien-être physique et moral, et renaître chaque jour à la vie.

agitations intérieures diminuèrent même peu à peu ,olence, et finirent par s'apaiser tout à fait. Je me fa- ,nais, comme tout le monde, au joug de l'habitude, et j'apprenais à le subir sans murmure et sans souffrance. Si puissante, si exceptionnelle que soit une organisation, elle ne peut se défendre bien longtemps des impressions extérieures. Elle est obligée de se mettre, bon gré mal gré, en rapport avec le milieu où elle se trouve, et arrive, par un travail plus ou moins lent, mais irrésistible et fatal, à s'harmoniser avec les idées et les habitudes environnantes. C'est à peine souvent s'il lui reste le souvenir de ses tendances primitives et la force de regretter sa déchéance. Je voyais tout le monde mener autour de moi une vie tellement positive et monotone, que j'en étais quelquefois venu à me demander s'il y avait autre chose ici-bas que des devoirs et des intérêts, si l'homme avait besoin de penser et de sentir, si le désir des émotions n'était pas une maladie de l'âme. Toujours est-il que je me laissai insensiblement entraîner à la pente que suivait tout le monde, et à imiter sans effort et comme d'instinct l'exemple général. Je n'étais peut-être pas heureux ; mais qui peut dire en ce monde où réside le bonheur et de quel nom il s'appelle ? Ne devrait-on pas être satisfait de son sort et élever à Dieu un cœur plein de reconnaissance, quand on a obtenu en partage la tranquillité de l'esprit et le calme de la conscience ?

Peut-être, mon cher Marcel, m'écoutez-vous avec surprise et avec une sorte de désappointement ; peut-être trouvez-vous qu'au lieu d'une confession que je vous avais promise c'est un panégyrique que je vous donne, et que je me vante plus que je ne m'accuse ? Attendez. Si je me suis étendu sur ces premières années de ma jeunesse, qui en sont aussi les meilleures ; si je semble étaler avec complaisance à vos yeux et ma piété filiale et ma résignation, c'est pour mieux vous faire détester les fautes qui vinrent ternir les quelques vertus dont je faisais preuve alors ; c'est pour vous mieux mon-

trer dans quel abîme et de quelle hauteur le vertige des passions peut nous faire tomber.

O misère du cœur humain, dont un grain de sable suffit pour troubler la sérénité et renverser l'équilibre !

Un jour, au milieu de mes courses, je rencontrai dans une route écartée une jeune fille qui se promenait à cheval, vêtue en amazone. Elle n'était accompagnée de personne. A Paris ou dans ses environs, cela eût pu sembler étrange et inconvenant ; mais au fond de nos tranquilles campagnes, où tout le monde se connaît, où l'on vit sous l'œil toujours ouvert de la surveillance publique, où l'austérité des mœurs diminue d'ailleurs les dangers d'une solitude que la longueur des distances et la diversité des occupations rendent souvent nécessaire, personne ne pouvait trouver là matière à un blâme ou seulement à une observation. De plus, à l'aisance et à l'aplomb avec lesquels cette jeune fille conduisait son cheval, il était facile de se convaincre qu'elle ne courait aucun péril et n'avait besoin de personne pour la protéger.

En passant près d'elle, je vis qu'elle était charmante. Elle appartenait évidemment au type parisien, et me rappela tout d'abord ces femmes dont la vue m'avait jeté dans un trouble si violent et m'avait inspiré de si folles imaginations. Son aspect éveilla en moi comme un écho des orages passés; mais je ne laissai rien paraître de mon émotion, et je continuai tranquillement ma route. Fut-ce la raison, fut-ce l'orgueil qui contint ma curiosité ? Je ne sais. Toujours est-il que je ne tournai pas une fois la tête en arrière pendant le reste du trajet.

Cependant je fus toute la journée préoccupé de cette rencontre. Quelle était cette jeune fille? Par quelle circonstance se trouvait-elle amenée dans ce pays? Elle était sans doute arrivée depuis peu de temps, puisque je ne l'avais pas encore rencontrée dans mes excursions ? Je m'adressai vingt fois ces questions, et je me livrai, pour les résoudre, à mille suppositions contradictoires. Le soir j'y songeais encore, et je m'en-

dormis plus tard qu'à l'ordinaire. Mais la nuit dissipa l'agitation qui commençait à s'emparer de mes sens. Le lendemain, en m'éveillant, je me prouvai, par un raisonnement bien simple, que cette rencontre n'avait rien d'extraordinaire, et, ne devant en aucune façon influer sur ma destinée, devait cesser d'occuper ma pensée. Et, en effet, je n'y pensai plus.

Mais le hasard, ou plutôt une désastreuse fatalité, devait bientôt me remettre en face de cette femme. Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avant de l'avoir revue! —

L'abbé Pascal s'arrêta de nouveau et se cacha la tête dans les mains. Marcel n'osa troubler par aucune parole une douleur qui paraissait si âpre.

Au bout de quelques instants, l'abbé releva la tête et reprit :

— Nous demeurions à une extrémité de la ville, sur le bord d'un chemin. Nous avions un petit jardin que je prenais plaisir à soigner dans mes moments de loisir.

L'Écriture a raison de le dire, un roi dans toute sa magnificence est moins bien vêtu que le lys des champs. Les fleurs sont à coup sûr un des plus précieux dons que la Divinité ait accordés à l'homme. On dirait que, durant l'élaboration de cet immense univers, tandis qu'elle faisait, par l'harmonieuse diversité de ses rayonnements, circuler dans toutes les parties de la création les élans de sa force, les profondeurs de sa science et les illuminations de sa splendeur, elle a mis en réserve pour un travail suprême tous ses trésors de finesse et de grâce. L'architecte qui construit un temple, après avoir assis dans les entrailles de la terre ses bases inébranlables, après avoir allongé sa nef, étendu ses ailes, dressé ses colonnes et jeté aux orages le victorieux défi de ses coupoles, heureux d'avoir tracé avec le granit l'impérissable dessin de sa pensée, se récompense lui-même dans son ouvrage en couronnant le front de l'édifice d'une broderie de sculptures, et fait jaillir à la fois de son ciseau l'expression de sa joie et le témoignage définitif de son génie. Ainsi Dieu semble,

après avoir élevé à sa puissance le monument du monde, avoir créé les fleurs pour son plaisir, et s'être délassé, dans une œuvre brillante et légère, de la fatigue de son grand œuvre. Il les a semées sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour en être l'ornement. Il a fait éclore dans une variété infinie, sous les fécondes fantaisies de son imagination toute-puissante, et l'élégance de leurs formes, et l'éclat de leurs couleurs, et la suavité de leurs parfums. Il a, en se jouant, épuisé dans leur composition toutes les combinaisons de la beauté. Et là ne s'est pas arrêtée, pour les objets de sa prédilection, la munificence du souverain artiste. Épris de ses chefs-d'œuvre, comme le statuaire antique, il a voulu leur donner une âme ; non cette âme de l'homme, éternelle et responsable, sujette à toutes les faiblesses, exposée à tous les troubles, et qui tire sa grandeur de ses misères mêmes ; mais une âme inhérente à leur essence passagère, inaltérable dans sa candeur, regagnant en pureté ce qu'elle perd en durée, et ne pouvant se flétrir qu'en périssant. Les fleurs sympathisent avec la nature entière. Elles s'associent par la plénitude de leur épanouissement aux joies luxuriantes de l'été ; s'étiolant aux premières atteintes de l'hiver, elles semblent se dépouiller de leur parure pour prendre le deuil de tout ce qui meurt autour d'elles, et ne renaissent aux pompes de la vie qu'avec les espérances du prinptemps. Tour à tour tristes ou gaies suivant le temps, elles frémissent à l'approche des tempêtes, ou savourent, dans la béatitude d'un recueillement mystique, la sérénité des ciels purs ; elles inclinent leur tête, en signe d'adieu, vers le soleil couchant ; et chaque matin l'aurore, qui les verra bientôt sourire au soleil levant, les trouve pleurant encore des tristesses de la nuit. Muettes pour le vulgaire, elles parlent aux organisations d'élite un langage plein de délicatesses esquisses. De leur sein s'exhale une harmonie insaisissable et pénétrante qui va vibrer au fond des cœurs. Elles exercent sur les pensées et les sentiments une influence toujours heureuse, calmant la violence

des transports, adoucissant l'amertume des regrets, ranimant l'espérance qui s'éteint, attendrissant par le bienfait des larmes la sécheresse du désespoir. Elles symbolisent à la fois les plus belles de nos vertus, les plus enivrantes de nos joies, les plus profondes de nos douleurs : elles couronnent d'un diadème sans tache la chasteté des vierges; elles s'effeuillent, oracles complaisants, sous la main de l'amour qui doute; elles sourient aux douces ivresses des passions heureuses; debout sur les tombeaux, elles semblent les gardiennes du souvenir. Tous les peuples en ont fait la moitié de leur poésie, quelques-uns une langue. On ne conçoit pas que les païens n'en aient pas fait une religion; ils auraient du moins adoré, au lieu de fétiches sanguinaires et hideux, des idoles charmantes et miséricordieuses. Les fleurs ne réservent pas pour les heureux de la terres leurs merveilles et leurs enchantements; comme ces femmes compatissantes, anges de la charité, elles laissent tomber sur toutes les misères l'aumône de leur sourire. Je me suis plus d'une fois arrêté à considérer des fleurs qui s'épanouissaient au niveau des toits, sur le bord de quelque étroite fenêtre, aussi généreusement que dans le parterre d'un jardin royal, et, le cœur plein d'une douce émotion, je bénissais ces hôtes de l'infortune.

Ve vous étonnez pas, mon cher Marcel, de l'enthousiasme avec lequel je vous parle des fleurs. Ma mère et moi nous les aimions passionnément. Elles étaient son luxe, le seul luxe resté fidèle à son indigence; elles étaient ma consolation. Celles que je cultivais me semblaient reconnaissantes de mes soins et sensibles à mes souffrances. Quand, fatigué d'inutiles aspirations vers un amour idéal, je succombais sous le poids de mes regrets, je croyais les entendre me dire : — Pourquoi ces irritants désirs de l'inconnu? Que manque-t-il à ton admiration? ne possèdes-tu pas de quoi *assouvir* ton cœur? n'as-tu pas au-dessus de toi le ciel, vers lequel tu n'as qu'à lever les yeux pour contempler l'image de la grandeur infinie? Ne nous vois-tu pas autour de toi, nous, les

plus vifs reflets de l'infinie beauté ; ne nous vois-tu pas tous les jours, parées de nos habits de fêtes, et embaumées à la source des parfums ; ne nous vois-tu pas prêtes, comme les sultanes d'un chaste harem, à te prodiguer l'enivrement des pures voluptés ? — Quand j'étais en proie aux tourments de l'ambition trompée : — Allons ! Allons ! chasse ces sombres fantômes qu'évoque pour ton malheur ta folle imagination. Fais taire la voix de ton orgueil qui te désole en te trompant. A quoi bon la foule et le bruit ? Quelle est ce besoin du monde extérieur ? Notre vie, à toi comme à nous, n'est point dans les autres ; elle est en nous-mêmes. L'âme de l'homme ressemble à notre calice qui ne s'ouvre nulle part mieux que dans la solitude.

Oh ! oui, je les aimais bien, mes pauvres fleurs !

Il y avait surtout des roses dont je ne me lassais pas d'admirer la beauté et de surveiller les progrès. L'arbuste était d'une intarissable fécondité. Depuis le commencement de l'été jusqu'à la fin de l'automne, il était sans cesse couvert de fleurs. Un nouveau bouton germait à côté du bouton près d'éclore ; celui-ci suivait de près la rose à peine éclose qui semblait à son tour attendre que la rose épanouie vînt à se faner pour prendre sa place ; et dans leurs rangs toujours pressés la mort ne laissait pas de vide. C'était pour moi un grand plaisir d'étudier ce renouvellement perpétuel de la vie, et j'allais chaque matin observer les révolutions amenées par la nuit.

Un jour, à mon réveil, je remarquai que la plus belle fleur du rosier avait été arrachée. Quoiqu'il ne fut séparé du chemin que par une haie d'aubépine, c'était la première déprédation qu'il eût subie. Je fus étonné, presque affligé de ce léger accident. Ma vie était tellement simple et uniforme que le moindre événement prenait pour moi de l'importance. J'espérai un instant que ce serait ma mère qui, contre notre habitude à tous deux, aurait cueilli cette rose. Mais au déjeuner je fus détrompé. J'étais désormais certain qu'il y avait

un voleur. Cela m'inquiéta toute la journée. Je craignais qu'on ne se mît à attenter régulièrement à la vie de mes chères fleurs. En effet, quand j'allai le lendemain de très-bonne heure faire ma visite, je m'aperçus que l'on venait d'arracher de nouveau la plus belle des roses que j'avais observées la veille. Pour le coup, je fus indigné. Je traitai à part moi le maraudeur de vandale et de barbare, et je résolus de mettre un terme à ses pillages, en lui donnant une sévère leçon.

Je me levai avant le jour, et j'allai me mettre en embuscade derrière la haie. Je restai assez longtemps assis par terre, sans rien entendre, sans voir personne. Je commençais à me décourager, et j'allais abandonner mon inutile faction, quand un bruit lointain vint frapper mon oreille. J'écoutai. Bientôt le bruit, en s'approchant, devint reconnaissable : c'était le pas cadencé d'un cheval au galop. Quoique ce ne fût pas un cavalier que je soupçonnasse, je me tins, à tout risque, sur mes gardes, les jarrets ployés, la main prête, l'œil au guet. Le cheval avançait rapidement de mon côté. Quand il ne fut plus qu'à une très-courte distance, il quitta le galop pour prendre le pas. Peu à peu il s'approcha de l'endroit où j'étais caché, et finit par s'y arrêter. Le cœur me battit vivement. Il était évident que le cavalier faisait son choix. En effet, au bout d'un instant, je vis un bras s'allonger par-dessus la haie vers le rosier. Je le saisis en me levant brusquement. Un cri de terreur et un cri de surprise se répondirent. Je venais de reconnaître dans mon prisonnier l'amazone que j'avais rencontrée quelques jours auparavant.

— Pardon,— m'écriai-je en lâchant prise aussitôt, — pardon, mademoiselle, de la peur que je vous ai faite ; si j'avais su à qui j'avais affaire, je ne me serais certainement pas permis une pareille brutalité.

— C'est moi, monsieur,— répondit-elle en souriant malgré son émotion, — qui vous dois des excuses, et, qui plus est, une réparation pour mes larcins. Vous m'avez prise en flagrant

délit ; je suis obligée d'avouer une faute que mon amour pour les fleurs ne saurait justifier, et je suis prête à subir la peine que vous jugerez à propos de m'infliger.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, — répliquai-je enchanté, — je vous condamne à recevoir de ma main, chaque matin que vous passerez ici, la plus belle fleur de mon jardin. Je ne veux plus vous laisser la peine d'en cueillir vous-même.

— Vous êtes vraiment trop bon, — dit-elle gaiement ; — et de pareilles punitions, au lieu de me corriger de mon étourderie, m'engageront à commettre de nouvelles fautes.

— Eh bien ? mademoiselle, — repris-je, — puis-je espérer que vous daignerez accepter le traité de paix que je vous propose ?

— Je vous donnerais, monsieur, en le refusant, une trop mauvaise opinion de mon caractère.

— Ainsi, c'est convenu ? —

Elle me répondit par une inclination de tête.

— Merci, — lui dis-je plein de joie.

Et, lui offrant la plus magnifique de mes roses :

— Celle-ci vous convient-elle ?

— C'est une merveille, — dit-elle en la considérant avec admiration. — Et quel délicieux parfum ! Vous êtes heureux, monsieur, de posséder de pareilles fleurs, et moi je vous suis bien reconnaissante de m'en faire si généreusement part. A demain, puisque vous le permettez.

— A demain, — répondis-je, n'osant pas, malgré l'envie que j'en avais, la retenir davantage.

Elle me fit un salut gracieux et repartit au galop. Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu à l'angle du chemin. Je me promenai longtemps dans le jardin, livré à un trouble inexprimable. Toute l'inquiétude de mes anciens désirs venait de se réveiller. Il me semblait que mes rêves avaient pris un corps, et venaient de m'apparaître réalisés sous la forme charmante de cette jeune fille.

En rentrant à la maison, je fis part à ma mère de cette en-

trevue, mais sans lui rien dire de l'agitation qu'elle avait excitée en moi. Ma mère m'écouta sérieusement et ne me répondit pas un mot. Étonné de son silence, je lui demandai si j'avais fait quelque chose qui pût lui déplaire.

— Non, mon cher enfant, — me répondit-elle avec une douce tristesse ; — quand même j'aurais encore le droit de censurer ta conduite, je ne pourrais, en cette circonstance, t'adresser aucun reproche : tu as agi en homme bien élevé. Mais je me sens obsédée de je ne sais quel fâcheux pressentiment : j'aimerais mieux que tu n'eusses pas fait cette rencontre. Il y a dans ce fait, en apparence si simple, de prendre des fleurs sans le consentement du propriétaire, quelque chose d'audacieux et de cavalier qui ne me plaît pas dans une jeune fille, quelque chose même qui touche à l'égoïsme et à l'indélicatesse. A coup sûr, à sa place, je n'en eusse pas fait autant.

— Permettez-moi,— lui répondis-je,— ma chère mère, de vous dire que votre jugement me paraît bien sévère et bien peu motivé.

— Tu trouves ? — reprit-elle en fixant sur moi un regard scrutateur qui me fit baisser les yeux. — Eh bien ! appelons-en à l'avenir. Je désire m'être trompée, et je suis toute disposée à reconnaître mon erreur, aussitôt qu'elle me sera démontrée. Du reste, ce que je t'ai dit ne doit pas t'empêcher de remplir l'engagement que tu as pris. Loin de là, je serai toujours la première à te conseiller de tenir ta parole. —

Ma pauvre mère ! comme les beaux instincts de son cœur la faisaient deviner juste ! Et moi cependant, au fond de l'âme, je l'accusais d'injustice.

Elle parut du reste bientôt me donner raison contre elle-même.

Exacte au rendez-vous, l'inconnue venait chaque matin recevoir le tribut que je me faisais un bonheur de lui payer. Elle rencontra ma mère, qui cherchait l'occasion de la connaître pour vérifier la justesse de ses préventions, et l'enchan-

ta par sa grâce et sa modestie. Il y avait dans toute sa personne un charme irrésistible. Ma mère s'y laissa promptement gagner, et se prit d'une véritable affection pour celle qui avait d'abord été l'objet de son antipathie.

A nos courtes conversations par-dessus la haie succédèrent des entretiens plus intimes. La jeune fille, sur l'invitation de ma mère, mettait pied à terre et entrait dans la maison pour se reposer, ou courait butiner dans le jardin. Nous l'aidions à dépouiller nos plates-bandes. Quelquefois même elle consentait à partager notre modeste déjeuner. Puis j'allais détacher son cheval, je lui donnais la main pour remonter en selle, et je me mettais à attendre le lendemain. J'eus bientôt de nouvelles occasions de la voir.

Elle habitait, avec son père et sa tante, qui étaient venus prendre les eaux pour raison de santé, une maison de campagne louée dans les environs. Elle était également gâtée par tous deux, et accoutumée à faire toutes ses volontés. Comme elle avait en horreur la compagnie des domestiques, et que ses parents n'étaient ni d'âge ni de force à la suivre dans ses promenades, elle avait obtenu la permission de sortir seule à cheval.

Ayant appris que j'étais médecin, elle m'engagea à venir voir son père et à surveiller son traitement; et, comme je ne crus pas devoir me rendre à sa seule invitation, elle me fit écrire par le baron lui-même. Cette fois j'obéis avec empressement.

Le baron était un véritable grand seigneur d'autrefois, fier de sa naissance, entiché de son rang, très-bienveillant du reste pour ceux qui ne cherchaient ni à lui contester ses droits ni à empiéter sur ses prérogatives, et parfaitement généreux. J'eus le bonheur de lui convenir et de lui faire agréer mes soins. Je voyais donc sa fille plusieurs fois par jour. Elle manquait rarement de venir le matin à la maison; je ne manquais jamais d'aller au château dans la journée.

Je ne tardai pas à l'aimer éperdûment. Mais, grâce à la

puissance que j'exerçais sur moi-même, personne ne devina mon amour, elle exceptée. J'osai même croire qu'elle y répondait. Mais je ne recherchai pas d'explications. Je pouvais désirer, mais non espérer davantage; et si je ne me trouvais pas complétement heureux, ma vie me semblait du moins plus belle que jamais. Je ne voulais pas penser à l'avenir, et je me contentais de jouir du présent.

Mais ma situation ne tarda pas à changer.

Il venait d'arriver dans la ville un de ces jeunes médecins que la trop grande concurrence de Paris envoie chercher fortune en province. Il passait pour un homme habile et studieux, et pouvait devenir quelque jour un rival redoutable pour moi. Ce fut du moins l'opinion du vieux praticien auquel il alla rendre visite, et qui, tout en lui faisant bon accueil, ne lui cacha pas l'intérêt qu'il me portait. Le digne homme en donna même aussitôt une nouvelle preuve, plus grande que toutes les autres. Il avait une fille de dix-sept ans à peu près, agréable sans être belle, sensée sans être spirituelle, et douée d'un bon cœur et d'un excellent caractère. Il dit à ma mère qu'il voulait la marier, et la marier, autant que faire se pourrait, à un médecin. Cela pour deux raisons : d'abord, il eût été heureux de donner sa fille à un homme exerçant une profession qu'il aimait, qu'il honorait entre toutes, et à laquelle il devait tout ; ensuite, la modicité de sa fortune ne lui permettant pas de disposer d'une forte somme, il suppléerait à l'insuffisance de la dot en cédant à son gendre toute sa clientèle. Ma mère savait l'estime qu'il faisait d'elle et de moi. Sa fille avait de l'affection pour moi. Il espérait que mes dispositions ne seraient pas moins bonnes, et venait, en conséquence, nous proposer une alliance qui devait être, selon lui, également heureuse pour les deux jeunes gens, également profitable pour les deux familles. Ma mère lui répondit qu'elle était profondément reconnaissante de l'offre si avantageuse qu'il avait bien voulu nous faire ; elle ne voulait pas s'engager pour moi avant de m'avoir con-

sulté, mais elle ne doutait pas que j'acceptasse avec empressement.

Dès que je rentrai, ma mère me fit part des intentions de notre ami et de ses propres espérances. Elle me dit qu'elle verrait avec bonheur s'accomplir une union qui assurait mon avenir : elle était trop délicate, la noble femme, pour parler du sien. Je reçus en pâlissant une nouvelle qui aurait dû me combler de joie. Je gardai quelque temps un silence oppressé. Enfin, maîtrisant mon émotion, je dis à ma mère que je lui demandais vingt-quatre heures pour me décider. Elle me répondit que j'avais raison de réfléchir avant de prendre un parti si grave ; mais je vis bien à l'expression de sa figure et au tremblement de sa voix que mon hésitation lui causait un vif chagrin. Saisi de honte et de remords, je fus sur le point de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon et lui dire que j'acceptais. La passion plus forte comprima cet élan de ma conscience. Je remontai à cheval, sous prétexte d'une visite de malade, et je partis au galop pour le château. J'espérais trouver Agathe seule.

— Agathe ! — s'écria Marcel, en interrompant le curé ; — elle se nommait Agathe?

— Oui, — répondit le curé sans lever les yeux. — Mon espoir fut déçu. Elle était au salon avec son père et sa tante. Je cherchai à dissimuler mon émotion. Mais elle la devina et ne me quitta pas des yeux. Je trouvai moyen, en feignant de jouer avec un crayon, de tracer ces mots sur un petit morceau de papier : « Il faut absolument que je vous parle. Ce soir, à neuf heures, je serai dans le parc, à l'entrée du bois. Venez, je vous en supplie. Il y va du bonheur de ma vie. »

En passant devant Agathe, je lui tendis le papier en tremblant. Elle le prit et le cacha rapidement. Je sortis bouleversé, mais moins malheureux que je n'étais entré.

Le soir, je devançai l'heure du rendez-vous. J'attachai mon cheval à un arbre dans les champs ; j'escaladai le mur du parc ; j'allai me poster à l'entrée du bois, et j'attendis. J'é-

tais dévoré d'inquiétude. Je craignais qu'elle ne vînt pas. Chaque minute me paraissait une heure. Tantôt je me promenais à grands pas, croyant faire marcher le temps avec moi ; tantôt je m'arrêtais, prêtant l'oreille au moindre bruit, retenant mon souffle. Elle arriva enfin. Elle avait été exacte : il était à peine neuf heures.

Mon cœur battait avec violence. Je fus quelque temps sans pouvoir parler. Elle aussi gardait le silence. Enfin, je réussis à lui raconter ce qui s'était passé, et j'ajoutai brusquement :

— Vous savez que je vous aime. Que faut-il que je fasse ? —

Marcel, que vous dirai-je ? Je ne me mariai pas. —

Ici l'abbé Pascal, vaincu par les souvenirs, s'arrêta de nouveau, comme pour reprendre des forces. Puis il continua :

— Quand j'annonçai mon refus à ma mère, elle ne me fit pas un reproche, pas une observation.

Ma conscience me parlait plus sévèrement qu'elle n'aurait pu le faire. Mais c'était en vain : j'étais engagé dans une voie fatale où je ne pouvais plus reculer.

Quelque temps après, le jeune médecin épousa la demoiselle que j'avais refusée, et hérita aussitôt de la clientèle de son beau-père. Mon avenir et celui de ma mère étaient à moitié perdus. Elle ne s'en plaignit pas ; moi je n'y voulus pas songer.

Je me donnais tout entier en proie à ma dévorante passion. Je trouvais à peine le temps de penser à autre chose. Quand un éclair venait à briller, je fermais les yeux pour ne pas le voir. Je marchais dans la vie comme un homme ivre sur un chemin glissant. Je négligeais tous mes devoirs. Plus d'un malade, que Dieu me le pardonne ! eut à souffrir de ma préoccupation. Je semblais avoir perdu la mémoire. Souvent, au lieu de guider mon cheval vers les endroits où j'étais attendu, je le laissais errer à son gré, et je rentrais à la maison sans savoir où j'étais allé. D'autres fois j'allais m'asseoir au pied d'un arbre pour rêver à elle, ou rôder autour du

château pour tâcher de la voir de loin. Je laissais passer les heures sans les compter, sans m'apercevoir seulement de leur succession. C'était le soleil qui, en se couchant, m'avertissait de mon oubli et me donnait le signal du retour. Et, au lieu de me repentir, je me réjouissais; car le moment de vivre approchait pour moi : comme l'oiseau des ténèbres, je n'employais le jour qu'à attendre la nuit.

Pendant un mois, je goûtai un bonheur terrible. Ma conscience grondait sourdement en moi, malgré mes efforts pour étouffer sa voix, et troublait de temps en temps par de sinistres éclats l'hymne triomphant de amour. Mais plus l'avenir me paraissait menaçant, plus je m'enivrais du présent, et mon âme savourait avec une avidié furieuse les joies empoisonnées de cette fête qui pouvait n'avoir pas de lendemain.

L'automne arriva et vit finir la saison des eaux.

Une nuit, Agathe m'annonça qu'elle allait retourner à Paris avec son père et sa tante. Cette nouvelle, à laquelle j'aurais pourtant dû m'attendre, me frappa d'étonnement et d'épouvante.

— Partir! — m'écriai-je consterné; et comme vous tout à l'heure, Marcel, j'ajoutai : — Si vous partez, que deviendrai-je, moi? Est-ce que je pourrai vivre séparé de vous?

— Croyez-vous donc, — me répondit-elle, — que je le pourrais davantage?

— Que faire alors?

— Moi je ne puis, sans me perdre, quitter mon père. Mais vous, vous pouvez me suivre.

— Et ma mère?

— Il faut l'emmener avec vous. Rien ne la retient dans ce pays; et, pourvu qu'elle soit avec vous, elle sera contente. —

Elle parlait comme quelqu'un à qui l'habitude de la richesse ne laisse pas supposer d'obstacles matériels. Moi je l'aimais trop pour rougir devant elle de ma pauvreté. Je lui avouai sans embarras que les moyens nous manquaient pour changer ainsi de séjour à volonté.

— N'est-ce que cela? — me dit-elle avec joie. — Alors bannissez tout chagrin, toute inquiétude. Mon père me donne tout l'argent que je veux, et je serai heureuse de mettre à votre disposition ce dont vous aurez besoin. —

La fierté de mon caractère et la pudeur de mon affection me défendaient également d'accepter cette offre. Je refusai. Elle s'étonna, s'irrita presque de mon refus. Et, comme je persistais :

— Alors, — reprit-elle, — c'est que vous ne m'aimez pas.

— Moi! — répliquai-je avec chaleur — moi, ne pas vous aimer! —

— Si vous m'aimiez, vous n'agiriez pas de la sorte. Pourquoi l'injure de ce refus? Quelle défiance vous arrête? Doutez-vous de ma délicatesse? Me croyez-vous capable de vous reprocher jamais le léger service que j'aurai eu le bonheur de vous rendre, ou plutôt de nous rendre à tous deux? car c'est autant pour moi que pour vous. On ne peut supposer une bassesse dans l'être qu'on aime. Alors, comment justifier votre obstination? Entre gens qui s'aiment, est-ce que tout ne doit pas être commun? Croyez-vous que moi j'hésiterais à votre place? Au contraire, je serais heureuse et fière de vous devoir, non pas quelque chose, mais tout. Est-ce parce que vous êtes un homme, et que je suis une femme? La belle raison! Il y a donc de l'orgueil dans votre amour, et vous faites vis-à-vis de moi des réserves de supériorité. Qu'est-ce que cela? De quel droit l'homme imposerait-il à la femme le despotisme de sa protection, sans vouloir jamais accepter l'égalité du bienfait? —

Elle continua longtemps de la sorte, employant, pour me vaincre, les raisonnements les plus spécieux et les plus ingénieux arguments, parlant tour à tour à mon esprit et à mon cœur, faisant appel à toutes mes passions, bonnes ou mauvaises. Je restai inflexible. Elle se mit à pleurer. Moi, je pleurai aussi; et, pendant quelques instants, nous ne nous répondîmes que par des sanglots. Tout à coup elle releva la tête :

—Allons ! essuyez vos larmes, — me dit-elle en essuyant les siennes avec une vivacité fiévreuse. — J'ai trouvé un moyen.

— Lequel ? — demandai-je avec surprise.

— Puisque vous ne pouvez partir, je resterai,

— Rester ici ! Vous y ferez donc aussi rester votre père ?

— Non. Il faut un sacrifice. Vous ne voulez pas me faire celui de votre amour-propre ; eh bien ! moi, je vous ferai celui de mon honneur. —

Cette parole me remua jusqu'au fond du cœur.

— Pardon ! — m'écriai-je en me jetant aux genoux d'Agathe. — Je n'aurais pas dû me laisser donner l'exemple du courage. Il m'est impossible de regretter la faiblesse à laquelle je dois une si grande preuve de votre amour : mais ce sera la dernière, la seule. Mon cœur saura s'élever à la hauteur du vôtre. Rien ne me coûtera désormais pour vous témoigner à mon tour la profondeur de mon affection. Je partirai ; je vous suivrai partout, prêt à vous donner mon sang, s'il le faut. J'étais insensé quand je croyais pouvoir faire autrement ; car ma vie est attachée à la vôtre. —

Oh ! mille fois plus insensé de prononcer de semblables paroles ! N'était-ce pas la piété filiale que j'immolais sur l'autel de ma passion ?

Agathe me remercia avec effusion, et, croyant que j'acceptais ses offres, me demanda de combien j'aurais besoin.

— De rien, — lui répondis-je. — J'ai l'habitude du travail. Je connais Paris, et j'espère qu'il ne me sera pas plus défavorable que la province. Là bas comme ici je dois trouver des ressources dans l'exercice de mon état. Et d'ailleurs, si je me trompe, si je dois souffrir, ce que j'ai déjà fait dans l'intérêt de mon avenir je puis bien le faire encore dans celui de mon amour. —

Elle sourit à mon projet, encouragea mes espérances, et peignit des plus riantes couleurs le douteux horizon de mon avenir. Son père, reconnaissant de mes bons soins, et certain, par expérience, de mon habileté, ne manquerait pas de me

recommander à toute sa société. Il avait des relations très-étendues et jouissait d'une grande influence. Sa protection serait pour moi aussi efficace que son patronage serait honorable. Une fois lancé dans le monde riche, je ne tarderais pas à faire fortune. Alors je pourrais me livrer presque sans réserve à ces belles études qui avaient pour moi tant de charmes, à ces grands travaux où je devais trouver la gloire. Et, quand je serais parvenu à me conquérir un grand nom et une grande position, rien ne s'opposerait plus à notre bonheur. Le baron avait trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'à notre époque toutes les aristocraties étaient sœurs, et que la naissance pouvait, sans déroger, s'allier à l'intelligence. D'ailleurs, conservât-il des préjugés, sa tendresse paternelle était trop forte pour ne pas les vaincre, et sa fille s'engageait à y faire un appel décisif.

Magicienne irrésistible, elle évoquait à la fois mon amour et mon ambition, et me les montrait se donnant la main, marchant ensemble dans la carrière, et, le but atteint, se couronnant l'une l'autre.

Ma mère n'avait pas été oubliée dans ces rêves de félicité. Dès les premiers succès, je devais la faire venir près de moi, et la forcer, en lui donnant une meilleure existence, à bénir mon heureuse audace.

Je quittai Agathe enivré plus que convaincu. En effet, ce ne fut pas sans un tremblement intérieur, sans de vives angoisses, que je fis part à ma mère de ma résolution et d'une partie de mes projets. Selon son habitude quand elle désapprouvait quelque chose dans ma conduite, elle garda le silence. Je lui demandai son avis, quoique je le susse d'avance. Je voulais essayer de lui persuader ce dont je n'étais pas certain moi même, afin de trouver, dans la conviction que j'espérais amener chez elle, de quoi fixer mes propres irrésolutions et lever mes scrupules. Je n'en pus tirer d'autre réponse que celle-ci :

— Mon cher enfant, je te vois partir avec regret ; mais il

ne faut pas t'en rapporter à mon sentiment : tu es meilleur juge que moi dans cette question, et ce que tu feras sera bien fait. —

Il n'y avait pas moyen de combattre une opinion si réservée, ni une volonté qui se défendait si peu. Je restai en proie à tous mes doutes, mais en même temps à tous mes désirs. L'issue ne pouvait être douteuse. La passion l'emporta.

Quelques jours après, Agathe partit. Je la suivis.

O tristes pressentiments qui m'obsédâtes alors, pourquoi refusai-je d'écouter votre voix prophétique? Il était bien tard, mais il était encore temps.

Je me rappellerai toute ma vie le moment de mon départ. C'était une triste matinée d'automne : le ciel était gris, l'air brumeux et froid ; le vent gémissait dans les cheminées et sifflait sous les portes.

Ma malle était faite, tous mes préparatifs étaient terminés. J'attendais la patache qui devait passer dans une demi-heure. Cette demi-heure était mortelle à passer. J'aurais voulu ne jamais partir, et je regrettais de n'être pas encore parti. Je pensais à Agathe qui s'éloignait et à ma mère qui restait. Mon choix était fait, mais j'aurais voulu que la victime désignée ne sentît pas son malheur. Je n'osais pas parler. Que dire? Je me promenais, je m'arrêtais, je m'asseyais tour à tour pour tromper le temps. Je pouvais à peine dissimuler mon agitation, que je ne pouvais calmer. Ma mère était assise dans son grand fauteuil, pâle et silencieuse comme moi. Ses mains, qu'elle tenait croisées sur sa poitrine, se serraient parfois convulsivement. Quand par hasard, ses yeux rencontraient les miens, elle s'efforçait de sourire; mais ce sourire me faisait un mal horrible : je voyais des larmes derrière.

Ne pouvant plus contenir mon émotion, j'allai dans le jardin. Quelques feuilles mortes tombèrent à mes pieds. C'était les premières qu'abattait la bise. Je trouvai là un présage funeste. Du reste, tout semblait en deuil autour de

moi : les arbres s'inclinaient tristement comme pour soupirer un éternel adieu ; mes pauvres fleurs, à moitié flétries, tournaient vers moi leurs têtes découragées. Je me baissai pour cueillir un myosotis, symbole de souvenir ; il se détacha sans effort sous ma main, ne tenant plus à la racine qui était sa vie ; les herbes qui l'entouraient étaient humides et sentaient le froid de la mort.

On eût dit que ma pauvre demeure s'associait tout entière dans une même douleur pour me reprocher mon abandon.

Je pleurai amèrement ; je pleurai longtemps.

A quoi tiennent nos résolutions ! Je ne serais peut-être pas parti, si ma place n'eût été arrêtée ; je n'aurais pas eu la force de prendre ma malle et de la porter à la patache ; mais, quand le conducteur vint la chercher, je n'eus pas le courage de lui dire, comme j'en avais envie, de la laisser là et de s'en aller sans moi. Je n'avais plus de volonté, et, pour ainsi dire, plus de pensée.

Le conducteur parti, je restais en place, comme une machine qu'on cesse de mouvoir. Ce fut ma mère qui fut obligée de venir à moi pour me dire adieu. Je me jetai dans ses bras, et nous confondîmes nos sanglots.

La voix du conducteur vint nous tirer de notre douloureuse absorption.

— Allons ! adieu, — me dit ma mère en faisant un violent effort sur elle-même.

— Adieu, — répondis-je navré, — à bientôt !

— Oui, à bientôt, — répéta-t-elle sans croire à ses paroles.

Nous nous dîmes vingt fois adieu ; quand, obéissant à la voix du conducteur, je commençai à m'éloigner :

— Adieu ! — s'écria une dernière fois ma mère ; — adieu, mon enfant, sois heureux ! —

Et elle rentra brusquement dans cette maison, hélas ! désormais vide pour elle.

Je montai en voiture. Je trouvai là des gens qui causaient du prix des foins au dernier marché comme de la chose la

plus importante du monde, et du bonheur qu'avait eu le voisin de bien vendre ses moutons. D'autres racontaient l'histoire d'un procès pendant entre deux propriétaires, ou supputaient la part d'héritage qui devait revenir à tel ou tel. Personne ne paraissait supposer qu'il pût y avoir d'autre intérêt que celui de l'argent. Il y avait pourtant un jeune homme qui aurait dû partager ma tristesse. Il était tombé au sort et quittait sa famille pour aller rejoindre son régiment. Mais il avait noyé son chagrin dans l'ivresse, et chantait à tue-tête d'un air stupide.

Malheur à celui qui abandonne la maison paternelle! Comme l'oiseau loin de son nid, il n'aura plus où reposer ses membres fatigués, où réchauffer ses ailes mouillées par la tempête! Pour lui, plus de cœur ami qui devine ses pensées, plus de voix qui sache parler ou se taire à propos, plus de main qui cherche la sienne, plus de regard qu'égaie son sourire, plus de front qui se penche sur sa douleur. Il marche au hasard, seul, défiant et renfermé, au milieu des hommes; et, semblable à l'esquif ballotté par les vagues à travers les écueils, il va se heurter partout à la morne impassibilité de l'indifférence publique. Voyageur égaré sur une terre étrangère, il ne peut échanger avec personne les paroles de l'amitié; car personne ne parle sa langue : il est obligé de murmurer au fond de son âme l'inutile monologue de sa souffrance. Alors il se rappelle les rapports bienveillants et faciles de la vie de famille, et les intimes causeries, et le silence confiant autour du foyer domestique; il comprend, il admire son bonheur passé, et s'étonne de l'avoir volontairement perdu. Vains regrets que chasse d'un coup d'aile le démon des vaines espérances! L'imprudent continuera de s'avancer dans cette voie où l'aura poussé sa folie; et lui, qui parcourait d'un pied sûr, au milieu des ténèbres, les sentiers familiers à son enfance, la lumière du plein midi ne l'empêchera pas d'égarer ses pas incertains au milieu des routes inconnues où il marche.

Pourquoi suis-je parti? hélas ! O mon pauvre jardin, peuplé de souvenirs ! ô mes fleurs, fidèles consolatrices ! asile hospitalier de ma vieille maison ! pourquoi vous ai-je quittés? Pourquoi donc, ô ma mère ! n'ai-je pas su lire mon arrêt dans ton adieu?

Ma vie à Paris fut un mélange d'ivresse et de désespoir. Agathe habitait un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain. La cour donnait sur une rue ; le jardin s'ouvrait sur une autre par une petite porte dérobée dont j'avais la clef. Je m'introduisais furtivement la nuit, comme un voleur.

Le jour, je le passais à travailler et à attendre dans un petit appartement que j'avais loué près de là. Mais ma continuelle préoccupation rendait mon travail fiévreux et stérile. J'avais perdu à la fois la paix du cœur et l'énergie d'une bonne conscience. J'oubliais tout près d'Agathe; mais, une fois seul, je retombais en proie au remords et au *souci*. Je comptais avec épouvante les jours qui s'écoulaient, emportant mes ressources sans m'apporter autre chose que de vagues espérances.

Le baron continuait à me faire bon accueil, et tenait la promesse que m'avait faite sa fille de me recommander aux personnes de sa connaissance. Mais tous ceux auxquels j'étais présenté me payaient de bonnes paroles, et, après avoir ainsi rempli vis-à-vis de mon patron leurs devoirs de politesse, ne s'inquiétaient plus de moi. Je ne faisais pas une visite, je ne donnais pas une consultation.

Lorsqu'au bout de deux mois je fis part à Agathe de mon chagrin et de mon inquiétude, elle me reprocha doucement mon manque de patience, et m'encouragea à persévérer, répondant de tout si je voulais m'en rapporter à son amour. J'eus honte de ce qu'elle appelait ma faiblesse, je lui demandai pardon de mes doutes, et je me remis à attendre.

Un mois après, comme aucun événement nouveau n'était venu améliorer ma position, je perdis tout à fait courage, et

j'annonçai à Agathe que j'allais retourner auprès de ma mère, qui devait avoir épuisé ses derniers moyens d'existence. Malgré tout mon amour pour elle, je ne pouvais lui sacrifier la vie de celle qui m'avait donné le jour.

— Faites ce que vous voudrez, — me répondit-elle ; — mais rappelez-vous que je ne puis concilier l'amour avec la séparation. Si vous partez, tout est à jamais fini entre nous. —

Et elle me quitta brusquement. Je m'en allai désespéré, mais décidé à faire mon devoir, dussé-je en mourir.

Un incident inattendu vint changer ma résolution. En me déshabillant, je trouvai dans la poche de mon habit une petite bourse qui contenait mille francs en or.

J'aurais dû la rendre. Mais, comme le vent du midi qui dessèche les fleurs, cet ardent amour, en soufflant sur mon âme, y avait détruit les sentiments délicats et fiers. J'envoyai les mille francs à ma mère, sans lui dire d'où ils venaient.

Elle ne s'était pas plainte une fois de la pénurie dans laquelle je l'avais laissée. Elle ne me remercia pas de l'aisance momentanée que je lui procurais. J'aurais dû comprendre sa réserve ; j'aurais dû lire sa pensée dans son silence ; mais je portais sur les yeux le bandeau de la passion. Je crus faire assez en n'employant rien pour mon compte personnel de la somme que j'avais acceptée, comme si ma mère n'eût pas fait partie de moi-même, comme si le devoir que j'avais à accomplir envers elle n'eût pas été le premier de mes besoins. Grâce à ce misérable subterfuge, je réussis à conclure avec ma conscience une sorte de trêve, et je trouvai moyen de me soutenir dans ma propre estime, en me soumettant, pour gagner ma vie, à d'humbles et pénibles travaux. J'allais faire, à tant par jour, des recherches dans les bibliothèques publiques pour le compte d'écrivains dont je méprisais l'intelligence, et je copiais des ouvrages que je n'aurais pas voulu composer.

Quoique affranchi pour quelque temps de la préoccupation des nécessités matérielles, je n'en devins ni plus heureux ni

plus tranquille : je n'avais fait que changer de tourments. L'inquiète violence de mon organisation se fixa tout entière sur un autre objet, qui ne l'avait jusqu'alors sollicitée qu'à de longs intervalles : je devins jaloux.

O mon enfant! que Dieu vous préserve à jamais de cet horrible mal de la jalousie !

La vie d'Agathe s'écoulait au milieu des plaisirs. Quand la journée était belle, elle allait, à de certaines heures, se promener en compagnie de son père ou de sa tante. Couchée au fond d'un brillant équipage qu'entraînaient des chevaux fringants, elle parcourait rapidement les allées des Champs-Elysées et du bois de Boulogne, pendant que d'élégants cavaliers caracolaient autour d'elle. Et moi, humble piéton, perdu dans la poussière que soulevait le passage des riches, je la voyais apparaitre et disparaitre en même temps comme un songe. Puis, je retournais m'enfermer dans mon étroit et sombre réduit, rêvant à la différence de nos conditions, désespéré de mon obscurité, presque honteux de mon indigence, rongé par l'envie, savourant à loisir l'amertume de mes pensées.

Le soir nous amenait, à elle de nouveaux amusements, à moi de nouvelles douleurs. Caché dans une encoignure, après avoir quelquefois durant une heure reçu la neige et la pluie, j'entendais les portes de l'hôtel s'ouvrir avec fracas, et je voyais un autre équipage aussi splendide et plus chaud que celui du matin s'élancer avec une avide impétuosité vers quelque fête dont l'infériorité de ma condition m'interdisait l'accès, ou vers quelque théâtre dont ma pauvreté me fermait l'entrée; puis je regagnais encore les murs délabrés, où m'attendaient, hôtes infatigables, la tristesse et la solitude.

Ce qui m'affligeait, vous le pensez bien, ce n'était pas le regret de voir Agathe jouir de biens que je ne partageais pas : j'aurais voulu pouvoir, en bêchant la terre toute ma vie, lui donner non pas seulement un luxe semblable au sien, mais toutes les magnificences d'une reine; c'était la pen-

sée des comparaisons qu'elle pouvait faire à mon désavantage. Je redoutais cette frivolité des femmes qui se laisse séduire à la beauté des apparences, cette faiblesse qui ne sait pas défendre contre l'assaut des impressions extérieures et la pression des habitudes la secrète religion du cœur. Je craignais qu'Agathe, à la longue, éblouie de l'éclat qui l'environnait, ne finit par me perdre de vue au milieu de l'ombre où j'étais enseveli.

Pendant toutes ces soirées qu'elle passait loin de moi, mille pensées, mille images plus irritantes les unes que les autres venaient assiéger mon cerveau en délire.— En ce moment,— me disais-je, — en ce moment où je ne songe qu'à elle, où je m'absorbe dans son souvenir, elle m'oublie. Tandis qu'elle vit en moi tout entier, moi je suis mort en elle. Endormi dans l'ivresse du plaisir, son amour ne la défend plus des indignités de la coquetterie. Elle laisse sans rougir des regards profanes sonder effrontément les mystères de sa beauté ; elle danse, elle tourbillonne, elle palpite au bras d'un inconnu ; ou bien, après avoir passé de main en main comme un jouet curieux, elle se repose en écoutant les propos d'un fat, et peut-être lui sourit-elle ! —

J'étais d'autant plus inquiet que j'avais l'occasion de mesurer moi-même la grandeur et l'imminence du danger.

Le baron recevait régulièrement toutes les semaines et donnait de grands bals. Il avait la bonté de m'inviter à toutes les réunions. Quoique je me reprochasse vivement de tromper la confiance de cet homme vénérable, encouragé par ma folle confiance dans l'avenir, poussé d'ailleurs par un sentiment plus fort que toutes les réclamations de ma conscience, je profitais assidûment de sa bienveillante hospitalité. Je voyais rassemblée dans ses salons une foule de jeunes gens qui joignaient à l'illustration de la naissance et aux faveurs de la fortune une parfaite élégance et une distinction inimitable. L'habitude de la richesse et de la supériorité sociale donne à certains individus une sorte d'aristocratie naturelle

qu'il est impossible aux autres hommes d'acquérir. J'aurais trouvé un trésor la veille que je n'aurais pu me procurer, vis à vis de ces jeunes gens, l'égalité de l'apparence ; et ce n'était qu'aux prix d'un travail fastidieux et d'une sordide économie que je trouvais le moyen de me composer, le jour de mes rencontres avec eux, un extérieur convenable ! Et puis mon pauvre nom roturier, qui passait si mal sonnant au milieu des noms les plus retentissants de France, comme le bruit ridicule d'un grelot parmi les fanfares des trompettes ! Quelle effrayante inégalité ! Eussé-je été certain de la supériorité intellectuelle et morale que, dans l'exaltation de mon orgueil, je m'attribuais sur mes rivaux, que de chances incontestables de triomphe ne leur restait-il pas !

Une jalousie étrange et désordonnée s'emparait de mon âme, et l'agitait avec d'autant plus de violence qu'elle ne savait où se fixer. Ce n'était pas d'un de ces hommes seulement que j'étais jaloux, mais de tous ; tous me paraissaient susceptibles de préférence, sans qu'aucun m'en parût digne. Il me semblait qu'Agathe ne devait rester insensible aux séductions de nul d'entre eux, et je m'indignais à l'idée qu'elle en pût remarquer un seul. Une sourde colère grondait au fond de moi, toujours prête à éclater ; sombre, inquiet et mécontent, je promenais autour de moi des regards pleins de haine et de menaces. J'aurais voulu pouvoir défier à haute voix tous ceux qui entouraient ma maîtresse, ou lui voir choisir un favori dont je pusse me faire une victime. Mais aucun acte significatif ne venait donner de prétexte à mon besoin de violence ; personne ne paraissait seulement s'apercevoir de mon agitation, et ma rage impuissante ne trouvait que moi-même à dévorer.

Quand je faisais part à Agathe de mes tourments, elle ne faisait qu'en rire. — Quelle folie ! — disait-elle; — puis-je à moi seule réformer le monde ? S'il ne fallait que ma volonté, vous seriez prince ; mais je ne puis faire qu'une chose, vous aimer. N'est-ce pas assez ? Ne voulez-vous plus espérer et at-

tendre avec moi? Eh bien! dites un mot, j'obéirai. Voulez-vous un scandale pour preuve de mon affection? voulez-vous que je me perde? Je me perdrai. Je vous l'ai déjà offert, et j'y suis encore prête; mais après, que deviendrons-nous? —

Il n'y avait rien à répondre; il était malheureusement prouvé, pour elle comme pour comme moi, que je ne pouvais subvenir aux besoins de personne : à peine réussissais-je à me procurer à moi-même une chétive et misérable existence.

O misère, tu jettes une chaîne sur tous les désirs, une impossibilité sur toutes les audaces, une ombre sur toutes les lumières! tu mêles l'inquiétude à tous les sourires et le fiel à toutes les larmes!

Au milieu de mes préoccupations, je n'oubliais pas ma mère, et son souvenir ne faisait qu'aggraver mes peines; je la voyais assise seule au coin de son feu et pleurant mon absence; je brûlais de me trouver près d'elle, ne fût-ce que le temps de l'embrasser et de lui dire : « Espère! » Mais Agathe s'était toujours si fortement opposée à mon départ, elle avait repoussé avec tant de vivacité l'idée d'une séparation, si courte qu'elle pût être, que je n'osais plus lui en parler.

Un soir qu'elle me voyait triste :

— Je sais la cause de votre chagrin, — me dit-elle en souriant, — et je veux la faire disparaître; je vous permets d'aller voir votre mère. —

Je la regardai avec étonnement. Elle ajouta :

— C'était de ma part une folie et une cruauté de vous en empêcher. Que voulez-vous? l'amour est plein de caprices et de tyrannies; il faut me pardonner la faute en faveur du motif : je voulais régner sans partage sur votre âme; je voulais être sûre que vous me préfériez à tout. Maintenant, que vous m'avez donné cette irrécusable preuve de votre attachement, je suis contente, et je vous rends votre liberté.

— Tout entière? — m'écriai-je avec effroi.

— Non, — répondit-elle d'un air caressant, — seulement ce que vous en voudrez prendre.

Je la remerciai avec effusion, et je lui fis mes adieux en annonçant mon départ pour le lendemain.

Le lendemain je ne partis pas. Tant qu'Agathe m'avait défendu de m'éloigner, je l'avais ardemment désiré ; quand elle me l'eut permis, je ne le voulus plus. L'heure de la séparation avait réveillé ma défiance et ma jalousie ; assailli de pressentiments sinistres, je sentais ma joie se changer en inquiétude et ma reconnaissance en soupçon : je craignais que cette complaisance inattendue cachât une trahison.

— Sans cela,— me disais-je,— comment expliquer ce changement dans la conduite d'Agathe? Si l'amour est, comme elle l'affirme elle-même, capricieux et tyrannique, peut-elle, sans cesser de m'aimer, devenir vis à vis de moi juste et sensée? non : la passion étant une folie, la raison ne saurait marcher sans l'indifférence. —

Le soir même, décidé à éclaircir mes doutes, je pénétrai chez elle à l'improviste. Je voulais juger de ses sentiments par l'effet que ma présence inattendue produirait sur elle ; mais je cherchai vainement sur sa physionomie le moindre indice d'embarras ou de dépit. Elle me fit le plus tendre accueil, et sa surprise parut toute joyeuse ; elle ne s'informa seulement pas de la raison qui m'avait déterminé à rester. Voyant qu'elle ne m'adressait pas une question, je fus obligé de prendre l'initiative par un mensonge : je lui dis que j'avais reçu dans la journée une lettre de ma mère, qui se portait à merveille et m'engageait à ne pas quitter Paris tant que mes intérêts m'y retiendraient.

— Tant mieux ponr tout le monde! — s'écria Agathe d'un air enchanté.

Ces témoignages d'affection ne me rassurèrent qu'à moitié ; et, sourd à la voix du devoir et de la nature qui m'appelaient vers ma mère, je ne pus, pendant tout un mois encore, me résoudre à partir.

Mais un jour, je reçus une lettre du vieux médecin, notre

ami, qui ne contenait que ces mots : « Accourez ; votre mère est bien malade. »

Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, je tombai dans une sorte d'anéantissement; mais bientôt la douleur me rendit mes forces. Je courus chez le baron ; je lui fis part, ainsi qu'aux siens, du malheur qui m'arrivait ; j'échangeai avec Agathe un regard d'adieu, et je me mis en route.

Le printemps était revenu. Les blés commençaient à verdir, et les bourgeons s'entr'ouvraient aux rayons d'un soleil plus chaud.

Le jour de mon arrivée, le temps était magnifique, les champs avaient un air de fête : cela me rendit l'espérance. A l'aspect de cette vie qui éclatait dans la nature entière, je cessai de croire que ma mère pût mourir. Cependant, en approchant de la maison, il me sembla remarquer dans la tenue du jardin un air de négligence et d'abandon ; mais je m'expliquai cela par la maladie même de ma mère.

On arrive devant la maison, dont les volets étaient fermés. Avant que la voiture s'arrêtât, j'étais descendu. Je cours à la porte ; je frappe doucement par prudence. Pas de réponse. Je frappe une seconde fois, mais en vain, comme la première ; je frappe plus fort encore, toujours plus fort : rien. J'appelle, je crie : rien. Alors une terreur désespérée s'empare de moi. Je me mets à courir comme un insensé autour de la maison, en poussant des hurlements plaintifs ; puis, je m'arrête, gardant un morne silence. Un vague espoir vient me ranimer. Je pense que ma mère peut s'être endormie et la garde-malade avoir profité de son sommeil pour s'absenter. Je franchis la haie d'un bond ; je saisis une forte bêche, je soulève la porte qui donnait sur le jardin, et je la jette en dedans. J'entre : partout le silence et l'obscurité. Je cours à tâtons vers la chambre de ma mère ; j'ouvre la porte : toujours l'obscurité. J'appelle ma mère. — C'est moi, moi, ton fils, — criais-je. Toujours le silence. J'ouvre la fenêtre, je pousse les volets. Ma mère n'était pas là. Les rideaux et les

draps de lit étaient enlevés. Je ne puis vous dire l'effet que me produisirent ces matelas dépouillés. Je parcours toute la maison, toujours appelant, toujours cherchant, toujours en vain.

Oh! qu'il faut de temps à l'espérance pour mourir!

Je m'imaginai que notre ami pouvait avoir fait transporter ma mère chez lui, pour la mieux soigner. Sans prendre soin de rien refermer derrière moi, je me mis à courir vers le milieu de la ville. En passant devant le cimetière, je rencontrai un fossoyeur que je connaissais. Je ne voulais pas l'interroger; mais je ne pus m'empêcher de le regarder. Il me salua d'un air triste, et me montra le cimetière de la main. Je compris : ma mère était morte.

Morte par ma faute, morte sans m'avoir revu! —

L'abbé Pascal s'arrêta, étouffé par les larmes. Ce fut seulement au bout de plusieurs minutes qu'il put reprendre son récit :

— J'allai m'agenouiller sur cette terre encore fraîche qui recouvrait tout ce qui me restait d'elle. J'y pleurai jusqu'au soir. Quand l'heure fut venue de fermer le cimetière, on me fit lever et sortir. J'allai voir le vieux médecin, et je me fis conter tous les détails.

Pendant le peu de jours qu'avait duré la maladie de ma mère, elle n'avait cessé de parler de moi. Elle m'attendait tous les jours, à tous les instants. Chaque fois qu'une personne entrait dans la maison : « Est-ce lui? » disait-elle. Mon nom était le dernier mot qu'elle avait prononcé. Après sa mort, on trouva sous son oreiller ma dernière lettre, toute froissée et tachée de larmes.

Quant aux causes de sa mort, il n'y en avait, me dit le médecin, pas d'autre que l'épuisement.

— L'épuisement! — m'écriai-je.

— Oui, — reprit-il. — Je crus d'abord, je vous l'avouerai, que c'étaient de rudes et récentes privations qui l'avaient amené. Je craignais que vous n'eussiez pas bien fait vos affaires

à Paris, et que madame votre mère, égarée par l'excès d'une fierté du reste très-honorable, n'eût mieux aimé souffrir en silence que de faire un appel à l'obligeance de ses amis. Mais je fus bientôt détrompé, et je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir. En faisant une fouille générale dans la maison pour mettre vos papiers de famille à l'abri de la curiosité, j'ai trouvé dans un tiroir de commode cette bourse pleine d'or. —

En disant ces mots, il me présenta la bourse que j'avais reçue d'Agathe et envoyée à ma mère. Je me mis à compter l'or avec un empressement fiévreux. Les mille francs étaient intacts.

— Ah ! misérable ! — m'écriai-je avec violence, — misérable que je suis ! —

Et je sortis précipitamment sans prendre congé du digne médecin qui me regardait d'un air stupéfait, ne comprenant rien à mes actions ni à mes paroles. Moi, j'étais en proie aux plus dévorantes pensées.

Ma mère avait deviné d'où venait cet argent, et s'était laissée mourir de faim à côté.

Enfermé dans la chambre qui l'avait vue s'éteindre dans toutes les angoisses de la misère et de l'abandon, je passai une nuit horrible.

Quelle nuit ! mon Dieu ! je frissonne encore d'y penser.

Le lendemain matin, je repris éperdu la route de Paris. J'avais besoin de pleurer dans le sein de la femme que j'aimais la mère qui m'avait tant aimé ; je cherchais un refuge contre moi-même ; je voulais demander à la cause de mon crime la force d'en supporter la pensée ; j'espérais... je n'espérais rien ; mais il me fallait la présence d'Agathe.

La soirée était déjà avancée quand j'arrivai à Paris. Je courus chez moi, pour prendre la clef que m'avait donnée Agathe, et de là au jardin de l'hôtel. Je cherchai en vain à ouvrir la porte : la clef n'entrait pas. En regardant avec attention, je vis que la serrure avait été changée.

Un doute affreux traversa mon esprit. La serrure avait-elle

été changée à l'insu ou contre le consentement d'Agathe ? Ou bien était-ce elle qui avait profité de mon absence pour m'ôter au retour le moyen de pénétrer en secret auprès d'elle ?

Ce doute, je résolus de l'éclaircir sans délai. Il était trop tard pour que je pusse me présenter à l'hôtel. Mais le lendemain, après une nuit sans sommeil, j'allai dès le matin me mettre en faction au coin d'une rue voisine pour guetter la sortie du baron. Au bout de plusieurs heures d'attente, je le vis sortir. J'entrai aussitôt, je demandai à lui parler, et, le valet de chambre m'ayant fait la réponse que j'attendais, à voir mademoiselle pour une affaire qui ne souffrait pas de retard. Le valet de chambre me quitta pour remplir son message et revint au bout d'un instant m'annoncer que mademoiselle, à son grand regret, ne pouvait me recevoir en l'absence de son père. Cette réponse que j'avais prévue ne fit qu'aggraver mes soupçons et irriter mon impatience. Je demandai la permission d'attendre le baron. Le valet de chambre, qui me connaissait, s'empressa de m'introduire dans le salon où il me laissa seul. Dès que le bruit de ses pas se fut éloigné, je me dirigeai vers la chambre d'Agathe dont je connaissais parfaitement la situation.

J'entrai brusquement. La fenêtre qui donnait sur le jardin était ouverte. Penchée sur la traverse de fer, Agathe semblait écouter. Au bruit que je fis en fermant la porte, elle se retourna. Elle était très-pâle. Elle ne put, à ma vue, retenir un mouvement de surprise ; mais elle le réprima aussitôt et se dirigea vers la cheminée, le long de laquelle pendaient les cordons de sonnetts. Je lui barrai rapidement le chemin, et, la regardant en face :

— Que vouliez-vous faire ? — lui dis-je.

— Sonner, — me répondit-elle d'une voix altérée, mais sans baisser les yeux.

— C'est à la fois inutile et imprudent, — répliquai-je. —

Vous n'avez aucun reproche à adresser au domestique. Il a fait son devoir, en m'annonçant votre refus de me recevoir.

— Alors, — reprit-elle, — comment êtes vous entré ici ?

— Par la ruse, pour le première fois, et l'on ne m'en fera sortir que par la violence. Ne faites-donc pas de bruit, si vous voulez éviter un scandale, et causons. —

Elle sembla hésiter quelque temps sur le parti qu'elle avait à prendre, puis tout à coup elle me dit résolument :

— Eh bien ! que me voulez-vous ?

— Ce que je vous veux ? —

Je m'arrêtai à mon tour, étourdi par la foule de pensées qui assiégeaient mon cerveau. Je ne savais par où commencer. Je craignais de trop en dire et de n'en pas dire assez. Enfin je repris avec un calme factice :

— Je veux d'abord que vous me disiez pourquoi vous avez fait changer la serrure du jardin.

— Ce n'est pas moi qui en ai donné l'ordre.

— Ne jouons pas sur les mots. C'est vous qui en avez donné l'idée.

— Qui vous le fait supposer ?

— Votre refus de tout à l'heure.

— Vous savez bien que les convenances ne me permettent pas de vous recevoir en l'absence de mon père.

— Les convenances ! — répliquai-je d'un ton ironique. — Tenez, je n'ai pas de temps à perdre. Laissons là les subtilités de langage et allons au fait. Vous me trompez.

— Vous tromper ! — répondit-elle d'un air scandalisé, — moi vous tromper ! —

Puis, changeant subitement d'expression :

— Au fait, pourquoi m'en donner la peine ? Vous savez la vérité ?

— Quelle vérité ? — m'écriai-je avec une curiosité épouvantée. Je voyais se réaliser mes soupçons, mais je voulais voir sous quelle forme se présenterait le malheur que je ne pouvais plus éviter.

— Ah ! vous l'ignoriez ? — reprit-elle avec un mélange d'étonnement et de dépit. — Peu importe, après tout. Tôt ou tard vous l'auriez appris, et mieux vaut que ce soit par moi que par une autre personne. Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre ma situation, et trop d'honneur pour chercher à la compromettre. Je vais me marier.

— Vous marier !

— Mon père le veut.

— Et vous y consentez ?

— Il le faut bien. Que voulez-vous que je fasse ? —

Je restai un instant anéanti. La colère et la douleur me suffoquaient. Mais bientôt les larmes me soulagèrent en se faisant jour.

— Et moi ? — m'écriai-je d'une voix désolée, — moi, que vais-je devenir ?

— Je compatis vivement, — répondit-elle, — au chagrin que vous éprouvez, et je regrette d'en être la cause. Mais j'espère qu'il ne sera pas de longue durée. D'autres affections vous consoleront de la perte de celle-ci.

— Jamais.

— On dit, on croit toujours cela ; mais on se trompe. Maintenant même je ne remplis pas tout votre cœur.

— Tout entier, — dis-je, oubliant mon indignation pour ne plus me souvenir que de mon amour.

— Allons donc ! Et votre mère ?

— Ma mère est morte.

— Morte ! — répéta-t-elle avec effroi.

Un long silence suivit ce mot funèbre qui éveillait tant de souvenirs. Elle n'osait plus élever la voix. Moi je pleurais. Enfin je repris la parole,

— Eh bien ! maintenant, Agathe, — dis-je en lui prenant la main, — vous marierez-vous ?

Elle retira sa main et me répondit avec un sang-froid glacia :

— Maintenant, comme tout à l'heure, je suis obligée d'obéir à mon père.

— Ainsi, vous m'abandonnerez seul à mon désespoir et à mes remords ?

— Vous pourrez toujours compter sur mon amitié, mais...

— Mais pas sur votre amour, n'est-ce pas ? Et c'est au moment où j'en ai le plus grand besoin, au moment où il est ma seule ressource et ma seule espérance, que vous me le retirez. —

Elle ne me répondit pas. Je repris :

— Et vos serments, vous les avez donc oubliés ? Et tout ce passé, si profondément gravé dans ma pensée, il est donc effacé de la vôtre ? Agathe ! Agathe ! êtes-vous aussi morte pour moi ? —

Elle continuait à garder le silence, en jouant d'un air ennuyé avec ses rubans. Je vis que tout espoir était perdu, et je me laissai aller à mon indignation.

— Vous avez raison, — lui dis-je, — de ne pas faire attention à mes paroles. Il faut que je sois insensé pour faire appel à des sentiments qui n'existent pas. Vous n'avez rien dans le cœur ni tendresse, ni reconnaissance, ni pitié, ni loyauté. —

Son orgueil blessé la fit sortir de son impassibilité.

— Pourquoi, s'il vous plaît, — me répondit-elle, le visage enflammé de colère, — pourquoi ce torrent d'injures ? De quel droit ces reproches ? En quoi les ai-je mérités ? Est-ce parce que je vous ai aimé avec désintéressement, avec abnégation, risquant pour vous ma réputation et ma sécurité, est-ce pour cela que vous m'accusez de manquer de tendresse ? Est-ce parce que, forcée par la volonté de mon père, par les lois du monde, par les nécessités de mon avenir, je renonce à une union que, malgré toutes vos promesses, vous n'avez pas su rendre possible, est-ce pour cela que vous me refusez la loyauté ? Est-ce ma faute, si vos projets étaient des chimères et vos espérances des folies ? Suis-je responsable de l'écroulement de vos châteaux en Espagne ? De la pitié ? N'en ai-je

pas fait preuve en choisissant le moment de votre absence, que je croyais devoir être longue, pour accomplir une action douloureuse pour vous, mais pour moi inévitable? N'en montré-je pas encore, de la pitié, en écoutant, malgré les devoirs de ma nouvelle position, le récit de vos chagrins? Quant à de la reconnaissance, permettez-moi de vous dire que je trouve la prétention étrange de votre part. Il me semble que si l'un de nous en doit à l'autre, ce n'est pas moi. En amour, c'est toujours la femme qui donne et l'homme qui accepte; et, pour que la générosité fût toute de mon côté, il s'est trouvé que j'avais à vous sacrifier, en outre de mes devoirs, l'orgueil de mon rang.

— Voilà, — m'écrai-je en l'interrompant, — une justification à laquelle je ne m'attendais pas encore, je l'avoue; une justification plus odieuse que votre odieuse action.

— Cela vous plaît à dire, — répliqua-t-elle avec une imperturbable assurance; — moi, je ne vois ici qu'une chose odieuse: c'est l'acharnement féroce que vous mettez à tourmenter une femme qui cède à une fatalité de position plus forte que sa volonté, et qui n'a envers vous d'autre tort que de vous avoir aimé. Du reste, au lieu de m'en plaindre, je devrais vous en remercier. En vous rendant indigne de la compassion due au malheur, vous me déchargez d'un lourd fardeau; et ce fâcheux entretien aura eu pour moi un bon résultat, c'est de m'ôter jusqu'à la possibilité d'un regret.

— Il est heureusement, — répondis-je, — des regrets de plusieurs sortes, et les mauvaises natures en peuvent éprouver d'aussi profonds que les bonnes. La différence n'est que dans la noblesse des motifs. Les grandes haines sont sœurs des grands amours. Ne craignez-vous pas que je vous fasse regretter mon dévouement par ma vengeance?

— Je ne crains rien, — dit-elle en me regardant fixement.

— Rien?

— De vous, du moins.

— Ah ! sans doute, parce que vous me croyez trop bon pour exécuter mes menaces ?

— Non ; parce que je vous y sais impuissant.

— Je pourrais vous perdre.

— Comment, je vous prie ?

— En révélant la vérité.

— On ne vous croira pas. Vous n'avez pas de preuves.

— Pas de preuves ? Et la clef du jardin ?

— J'ai dit à mon père qu'on l'avait dérobée. Essayez, du reste. Je vous mets au défi. Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez contre moi, vos assertions passeront pour des calomnies et vos attaques seront des lâchetés.

— Des lâchetés ! Ne me devez-vous donc pas une réparation terrible pour tout le mal que vous m'avez fait ? Ma vengeance, quelle qu'elle pût être, ne dépasserait pas les limites de la justice, et j'aurais le droit de vous immoler aux mânes de ma mère, que vous avez tuée.

— Tuée ! C'est moi qui ai tué votre mère à présent ?

— Oui, vous qui m'avez forcé de l'abandonner aux douleurs de l'isolement et aux angoisses de la faim.

— Vous m'obligez à vous rappeler que je vous avais mis à même de pourvoir à ses besoins.

— Elle a deviné d'où venait ce secours, et elle n'en a pas voulu. La pauvre femme a mieux aimé mourir que de puiser la vie à une source impure ; et, si vous en doutez, comptez-le, cet or infâme... le voilà ! —

Et je lui tendis la bourse.

— Merci, — me répondit-elle d'un air dédaigneux ; — je ne reprends jamais mes aumônes. —

Cette parole mit le comble à ma fureur.

— Ah ! c'est trop ! — m'écriai-je ; — il faut que je vous tue ! —

Je m'élançai d'un bond vers elle, je la saisis dans mes bras et je m'avançai vers la fenêtre pour la précipiter. Elle était tellement épouvantée qu'elle ne poussa pas un cri, qu'elle ne fit pas un mouvement pour se défendre. Elle était perdue :

heureusement pour elle et pour moi son père entra.

A la vue de ce vieillard vénérable, qui n'était pour rien dans mes malheurs, et que j'allais plonger dans un deuil éternel, ma fureur tomba tout à coup. Je laissai échapper ma victime et je m'arrêtai pétrifié.

— Qu'est cela? — dit le vieillard en me lançant un regard à la fois plein d'étonnement et de courroux.

— C'est monsieur qui devient fou, — lui dit sa fille en se hâtant de chercher un refuge près de lui, — et qui veut me tuer, sous prétexte qu'il est amoureux de moi.

— Misérable! — s'écria le vieillard en agitant la sonnette avec violence.

Je l'avoue, une horrible tentation s'empara de moi : j'eus envie de tout révéler et d'établir le père juge entre sa fille et moi; mais je réfléchis aussitôt que ce serait là une cruauté inutile. Le baron n'eût jamais consenti à me donner la main de sa fille; et l'eût-il fait, moi, je n'eusse pas consenti à donner à une pareille femme le nom sacré d'épouse. Je n'aurais réussi qu'à désoler les derniers jours de ce vieillard, en lui montrant l'opprobre assis dans sa maison et l'infamie inoculée à son sang. J'enfermai donc ma colère dans mon cœur, et je m'éloignais en silence, quand les laquais, arrivant en tumulte, me barrèrent le chemin.

— Qu'on me jette cet homme à la porte! — cria le baron d'une voix furieuse.

Les laquais s'avancèrent aussitôt vers moi.

— Qu'on ne me touche pas, — m'écriai-je : — je sortirai seul. —

Les laquais s'arrêtèrent incertains.

— A la porte ! à la porte ! à la porte ! — cria le baron en trépignant.

Cette fois les laquais se jetèrent sur moi : je voulus en vain résister; accablé par le nombre, je fus enlevé de terre et rapidement entraîné. Au moment où l'on me faisait franchir la porte de la chambre, j'entendis Agathe qui disait d'une voix douce :

— Ne lui faites pas de mal : c'est la mort de sa mère qui lui a fait perdre la raison. —

Je fus littéralement jeté dans la rue, et je vis se refermer pour jamais sur moi les portes de cet hôtel où j'étais entré tant de fois en amant heureux.

Il est inutile, mon cher Marcel, de chercher à vous peindre ma rage et mon désespoir. Je faillis devenir fou en effet : les projets les plus étranges, les résolutions les plus insensées occupèrent longtemps ma pensée. Je bénis Dieu de m'avoir fait échapper au suicide. Enfin mes souffrances, devenues non plus légères, mais plus calmes, me permirent de voir clair dans ma destinée. J'avais perdu ma mère et ma foi dans l'amour, deux choses qu'on ne remplace pas. Mon ambition s'était écoulée avec mes affections par les blessures de mon cœur. Je n'avais plus en ce monde rien à faire pour moi. Je résolus de consacrer au soulagement de mes semblables une vie qui ne pouvait plus servir à mon bonheur : je me fis prêtre.

Voilà mon histoire. —

IV

— Vous avez bien souffert, mon père, — dit Marcel après un moment de silence, en considérant le prêtre avec un attendrissement respectueux.

— Oui, j'ai bien souffert, — répondit celui-ci, — et je souffre bien encore. Je souffrirai toujours. Les regrets peuvent s'apaiser, mais non les remords. Le souvenir de ma mère est sans cesse présent à ma pensée. La nuit, son fantôme vient s'asseoir à mon chevet et fixer sur mon sommeil des regards désolés ; le jour, j'entends sa voix plaintive s'élever du milieu des flots et m'appeler en gémissant ; et j'ai besoin de toute

ma force pour résister au vertige qui me pousse vers l'abîme.

— Mais,—répliqua le jeune homme en prenant la main de son ami, — permettez-moi de vous dire, quoique je ne sois qu'un enfant, que vous vous exagérez votre faute, et que vous appelez crime ce qui ne fut que faiblesse. Vous avez été plus malheureux que coupable.

— Non! non! — s'écria l'abbé Pascal en retirant vivement sa main.— Pas de lâches transactions avec la conscience: pas de paroles menteuses pour couvrir les mauvaises actions! Ce n'est qu'en exerçant la justice vis-à-vis de nous-mêmes que nous pourrons mériter la miséricorde de Dieu. Si ma mère est morte dans la douleur, dans l'abandon, dans le dénûment, c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute!—

En parlant ainsi, il se frappait la poitrine avec violence, comme un pénitent des anciens jours. Il semblait avoir tout oublié dans l'exaltation de son repentir. Bientôt pourtant il se calma, et, se tournant vers Marcel :

— Mais ce n'est pas de moi, — dit-il, — qu'il s'agit à cette heure. C'est pour vous, pour votre instruction, pour votre salut, que je vous ai raconté cette douloureuse histoire. Maintenant que vous la connaissez, maintenant que vous savez où mènent les amours illicites, profitez de mon exemple. Ayez pitié de vous-même, comme vous aviez tout à l'heure pitié de moi, et renoncez à cette folle passion qui vous perdrait, mon enfant, comme la mienne m'a perdu. —

Marcel ne répondit rien. Ramené au souvenir de sa propre situation, il sentait se réveiller toute son agitation antérieure. Il comprenait quelle autorité donnait à l'abbé Pascal son expérience personnelle, et cependant il ne voulait pas lui obéir. Il chercha un faux-fuyant pour déguiser sa résistance.

— Oh! oui, — reprit-il comme s'il n'eût pas entendu les dernières paroles du curé, et qu'il eût été encore sous le coup de son récit,— vous avez été malheureux! Vous avez fait une rencontre funeste. Cette femme est un monstre.

— Non, — répondit avec un mélancolique sourire le prêtre qui devinait la pensée du jeune homme, — non, ce n'est pas un monstre. C'est, au contraire, le type d'une espèce bien commune. Le monde est plein de ces créatures enthousiastes, passionnées et changeantes, tour à tour affectueuses jusqu'au dévouement et indifférentes jusqu'à la dureté, dont l'amour en un mot ressemble à un feu de paille qui répand des torrents de chaleur et de lumière, mais qui, une fois éteint, ne laisse rien après lui, pas même de la cendre. Il n'est pas un homme qui ne soit exposé à rencontrer, à aimer une de ces femmes. C'est une de ces femmes, puisqu'il faut vous le dire, malheureux enfant, puisqu'il faut vous faire toucher du doigt la vérité que vous ne voulez pas voir, c'est une de ces femmes que vous avez rencontrée, c'est une de ces femmes que vous aimez.

— Agathe ! — s'écria Marcel, — Agathe, une de ces femmes ! Non, non ! vous vous trompez, vous ne la connaissez pas.

— Je ne la connais pas ? — répéta l'abbé avec un sourire amer. — Je n'ai pas voulu vous le dire plus tôt, parce que vous n'auriez pas consenti à m'entendre : mais cette Agathe que j'ai aimée est la même que vous aimez à présent.

— La même ? — répéta à son tour le jeune homme comme s'il n'eût pas compris ce qu'il venait d'entendre, comme s'il eût douté du témoignage de ses oreilles.

— Oui, — reprit l'abbé d'une voix forte, — Agathe de Pontis, aujourd'hui comtesse de Barjols. —

On eût dit que la foudre venait de tomber aux pieds de Marcel. Immobile et muet, aussi pâle que le marbre, l'œil fixe et sans regard, il semblait avoir perdu le sentiment de la vie.

Cette identité, qu'un homme plus expérimenté eût depuis longtemps devinée, il ne l'avait pas soupçonnée un instant.

Tout à coup le sang lui monta au visage ; et ses passions, un moment engourdies, se réveillèrent toutes à la fois. La

jalousie, la colère, la défiance, la haine, firent ensemble irruption dans son cœur avec la violence de la tempête. Une réaction terrible s'opéra en lui. Il venait d'éprouver une atroce douleur, et sa fureur fut égale à sa souffrance.

— C'est une calomnie! — s'écria-t-il en lançant au prêtre un regard terrible.

— Marcel! — fit celui-ci d'une voix sévère.

Mais le jeune homme ne lui laissa pas le temps de continuer.

— C'est une calomnie! — répéta-t-il hors de lui; — je vous dis que c'est une calomnie! —

Et, avant que l'abbé Pascal eût le temps de faire un pas pour s'opposer à son départ, il s'élança hors de la chambre. L'abbé se précipita à sa poursuite en l'appelant; mais ce fut en vain. En arrivant à la porte du presbytère, il vit le jeune homme courant avec rapidité vers le château. Il l'appela une dernière fois; mais le bruit de sa voix ne fit que hâter la fuite de Marcel. Il le contempla quelque temps avec tristesse pendant qu'il s'éloignait, puis referma la porte, et rentra à pas lents dans la salle.

— Il court à sa perte, — s'écria-t-il avec désespoir, — et il n'y a qu'un miracle qui puisse le sauver maintenant. Malheureux enfant! malheureuse famille! —

Il se promena quelque temps en silence, puis il reprit :

— C'est fini! le voilà possédé comme je l'ai été moi-même. Ce qu'il vient de faire, je l'eusse fait sans doute, et il fera ce que j'ai fait; cela est certain. Je connais cette folie : on n'en guérit pas. Mon Dieu! est-il donc écrit que les fautes de l'un ne serviront jamais à l'autre, et qu'on ne voudra jamais croire à l'abîme qu'en y tombant? ou bien avez-vous ordonné, pour mon châtiment, que la vérité prît, en passant par mes lèvres, l'apparence du mensonge, et que je perdisse tout ce que je voulais sauver? —

Après un nouveau silence, pendant lequel il se laissa aller au cours tumultueux de ses pensées, il s'écria :

— Oh ! cette femme, cette femme ! ne craint-elle donc pas de lasser ma patience? —

Puis, pour s'échapper à lui-même, il alla visiter les malades. En traversant le village, il rencontra le commandant.

— Eh bien ? — lui dit celui-ci en s'approchant avec empressement, — avez-vous vu Marcel ? quelles nouvelles ?

— Tout est perdu, — répondit l'abbé d'un air consterné. — Cette passion tourne à la démence.

— N'est-il donc aucun moyen de guérison ?

— Je le crains.

— Diable ! Mais vous vous désespérez peut-être trop facilement. Il faut que j'essaie à mon tour. Je lui parlerai.

— Je ne vous le conseille pas. Cela ne m'a pas réussi.

— C'est que vous ne vous connaissez pas à ces choses-là, voyez-vous, l'abbé ; moi, je suis au fait. J'adresserai au camarade une allocution conforme à la circonstance, un petit discours militaire. Je lui dirai : — Mon garçon, il faut rire, il faut s'amuser, c'est très-bien ; mais il ne faut pas faire de peine à ses parents, sacrebleu ! C'est comme un soldat : tant qu'il a congé, il peut lever le coude au cabaret ou pincer un rigodon avec la particulière ; mais quand le tambour bat, ce n'est plus ça, il s'agit de rejoindre le drapeau. L'honneur avant tout ! — Vous verrez, je lui tournerai cela de la bonne façon.

— Marcel n'écoute plus rien, ni la raison, ni la religion, ni l'honneur. Il est fou, vous dis-je, commandant. Il vient de se fâcher contre moi parce que je lui disais la vérité ; il se fâchera contre tous ceux qui voudront contrarier son amour. S'il venait à se défier de vous, comme il se défie maintenant de moi, ce serait un grand malheur. Personne ne conserverait plus sur lui l'autorité de l'amitié ; personne n'aurait plus le droit de lui faire entendre, en temps opportun, le langage du devoir ; et si une occasion favorable, qu'il faut attendre sans l'espérer, venait à se présenter, il ne nous resterait plus aucun moyen d'en profiter. —

Le commandant se rendit à l'évidence de ce raisonnement, et renonça, non sans regret, à essayer sur Marcel le pouvoir de son éloquence.

Cependant le jeune homme était arrivé près de la comtesse, doublement agité par la violence de ses émotions et par la rapidité de sa course. Elle devina du premier coup d'œil ce qui venait de se passer ; mais elle se garda bien de laisser rien paraître de ses soupçons, et jouant la surprise, elle lui demanda avec intérêt la cause de son trouble. Après une longue hésitation, Marcel céda à ses instances et lui raconta toute sa conversation avec l'abbé Pascal. Il s'arrêtait à chaque instant, retenu tantôt par la crainte de blesser la comtesse, tantôt par le désir de l'entendre se justifier. Mais elle semblait n'éprouver ni honte ni colère, et chaque fois qu'il s'arrêtait, elle l'engageait vivement à continuer.

— Ensuite ! ensuite ! — disait-elle toujours avec une sorte d'impatience.

Quand il eut achevé :

— Est-ce tout ? — fit-elle en attachant sur Marcel un regard scrutateur.

Il ne répondit que par une inclination de tête.

— Eh bien ? — reprit-elle avec un sourire dédaigneux, — que vous disais-je ? N'avais-je pas raison de vous prédire que ce prêtre vous parlerait mal de moi ? Et où en serions-nous si vous n'aviez pas eu la loyauté de tenir votre promesse et de me répéter ses odieuses paroles ?

— Il n'y avait pas besoin du serment, — dit Marcel avec exaltation : — croyez-vous que j'aurais pu vous entendre accuser sans vous avertir et sans vous défendre ?

— Vous m'avez défendue ? — demanda-t-elle avec une vive expression de joie.

— Pouvez-vous en douter, Agathe ? —

Ces paroles furent accompagnées d'un regard plein d'un tendre reproche ; elle sembla ne pas y faire attention, et continua :

— Vous ne croyez donc pas à ce qu'il vous a dit?

— Moi, y croire!

— Vous supposez donc qu'il vous a menti?

— Je le lui ai dit.

— Au curé?

— A lui même.

— Ah! vous êtes un noble enfant, et je vous remercie. — En disant ces mots, elle saisit la main de Marcel et la couvrit à la fois de baisers et de larmes.

— Vous pleurez! — s'écria-t-il ému jusqu'au fond du cœur.

En même temps, il se jeta aux genoux de la comtesse et releva brusquement sa tête, qui alla retomber sur le dos du fauteuil où elle était assise; ses joues étaient inondées de pleurs, et ses yeux humides, tournés vers le ciel, semblaient élever à Dieu son âme tout entière. Marcel, en proie à un trouble profond, dans lequel sa pensée éperdue s'agitait au hasard, serrait dans ses mains celles de la comtesse en répétant d'une voix désolée :

— Ne pleurez pas, Agathe! Agathe, pourquoi pleurez-vous?

— Laissez-moi pleurer, — lui répondit-elle en le repoussant doucement. — O mon pauvre enfant! vous naïf et si pur, vous qui n'avez jamais vu personne douter de vous, vous ne savez pas quelle chose rare c'est que la confiance, quel bien elle fait aux âmes aigries, quel baume elle verse sur leurs blessures envenimées! Laissez, laissez couler ces larmes qui emportent toute l'amertume de mes chagrins passés; regardez-les avec joie, avec orgueil, ces bonnes larmes comme on en verse si peu et qui sont votre ouvrage; ce sont des larmes de reconnaissance, de bonheur et d'amour.

— D'amour! — répéta le jeune homme avec transport.

Et, plein d'une folle ivresse, il embrassa les genoux de la comtesse, qui ne se défendait pas.

En ce moment une voiture roula avec le bruit du tonnerre sous la voute du château.

— Qu'est cela ? — dit Agathe en se levant précitamment et en courant vers la porte.

Avant de l'ouvrir, elle jeta un regard en arrière et vit Marcel encore à genoux.

— Levez-vous ! — fit-elle avec vivacité : — vous n'entendez donc pas ? on peut venir. —

Marcel obéit machinalement ; au même instant on frappa à la porte.

— Entrez, — dit la comtesse avec calme.

— Madame, — dit Joséphine, la femme de chambre, en ouvrant rapidement la porte, — c'est M. le comte.

— Mon mari ! — s'écria la comtesse, qui ne put au premier moment déguiser son étonnement.

— Votre mari ! — répéta Marcel stupéfait.

— Madame, — dit la femme de chambre en *désignant* Marcel d'un coup-d'œil, — reconduirai-je monsieur par l'autre escalier?

— Pourquoi cela, s'il vous plaît, ma chère? — répondit la comtesse d'un ton dédaigneux : — allez plutôt voir si vous ne vous êtes pas trompé en m'annonçant M. le comte de Barjols ; et, si c'est en effet lui qui me fait cette agréable surprise, montrez-lui le chemin : allez. —

Quand la femme de chambre fut sortie, Agathe, qui avait repris tout son sang-froid, dit à Marcel d'une voix brève et presque impérieuse :

— Allons, remettez-vous ; du calme, et, quoi que je dise et que je fasse, ne vous en étonnez pas : ayez l'air indifférent à tout ; il ne faut pas que mon mari se doute de rien.

— Mais...

— Pas un mot, le voici. —

En effet, le comte entra. Dès le premier coup d'œil, Marcel reconnut en lui, malgré la simplicité de son habit de voyage et la poussière dont il était couvert, un de ces hommes natu-

rellement élégants et distingués dont lui avait parlé l'abbé Pascal.

Cette éclatante supériorité de race était encore rehaussée par une beauté accomplie. Le comte était grand, large d'épaules, mince de taille, souple comme un palmier, et admirablement découplé. Une forêt de cheveux noirs, soyeux et bouclés, couronnait avec grâce une figure complétement régulière qu'éclairaient de grands yeux noirs pleins de flamme.

Marcel fut ébloui.

Il y avait bien des détails qui eussent gâté aux yeux d'un observateur la perfection presque idéale de cette noble physionomie. Ainsi les yeux étaient profondément cernés, les lèvres pâles et quelque peu déformées, la peau plombée et détendue; tout le visage portait l'empriente d'une fatigue incurable et la menace d'une caducité précoce. Ce front de trente ans était déjà sillonné des traces indélébiles que laisse après elle l'habitude de la débauche.

Mais Marcel était trop ignorant pour pouvoir faire ces remarques. Ce qui eût été un défaut pour un juge plus éclairé devint pour lui une qualité de plus. Il trouvait dans l'expression à la fois abattue et puissante de cette magnifique tête quelque chose de mystérieux et de fatal qui étonnait sa naïveté; dans le rayonnement voilé de ces yeux veloutés, un charme inexplicable et une fascination irrésistible. Il ressentait à l'aspect du comte l'émotion d'un voyageur à la vue d'un chêne foudroyé.

Il se rappela ce que l'abbé Pascal venait de lui dire sur le danger des comparaisons, et tomba en proie à cette même inquiétude qui lui avait été si énergiquement dépeinte.

M. de Barjols s'avança vers sa femme, le sourire sur les lèvres et le regard joyeux, et déposa sur son front un baiser qu'elle reçut d'un air tranquille et satisfait.

Marcel éprouva la même douleur que si un fer rouge lui eût traversé la poitrine.

— Que je suis heureux, — dit le comte en regardant la

comtesse avec amour, — de vous revoir, ma chère Agathe ! Quand je pense que voilà trois semaines que je suis séparé de vous, trois grandes, trois mortelles semaines ! Il fallait que je fusse fou quand je vous ai laissée partir sans moi. Croire que je pourrais vivre loin de vous ! Mais j'ai été bien puni de ma sotte présomption, allez ! Dès que vous avez eu disparu, Paris n'a plus été qu'un désert. Pardon monsieur, — ajouta-t-il en se retournant vers Marcel, qu'il salua gracieusement, — pardon, je m'oublie. Mais j'espère que vous voudrez bien excuser un pauvre mari qui retrouve, après un mois d'absence, l'objet de toutes ses affections. —

Marcel interdit ne trouva pas un mot à répondre. Agathe n'avait pas quitté des yeux son mari pendant tout le temps qu'il avait parlé. Elle semblait vouloir lire sur sa figure le secret de cette explosion de tendresse, pour elle si inattendue. Quand ils eurent fini, lui son discours, elle son examen, elle lança à Marcel un regard d'intelligence que celui-ci ne comprit pas. Elle laissa échapper un mouvement d'impatience. Mais elle le réprima aussitôt ; et, montrant de la main le jeune homme :

— Mon cher Arthur, — dit-elle au comte, — je vous présente monsieur Marcel Dugué, mon sauveur. C'est à son courage que je dois la vie. —

Le comte demanda à sa femme les détails d'une aventure qu'il feignit d'ignorer complètement. La modestie du jeune Breton ne fut qu'à moitié blessée de la narration de son exploit devant un homme dont il jalousait la supériorité. Quand Agathe eut fini son récit, le comte alla vers Marcel, et lui serra cordialement la main, en lui disant :

— Je crains, monsieur, de ne pouvoir jamais vous prouver ma reconnaissance. Mais j'espère du moins que vous voudrez bien dès aujourd'hui me compter au nombre de vos amis les plus dévoués.

— Je vous remercie, monsieur le comte, — répondit froidement le jeune homme dont la politesse charmante d'Arthur

ne put vaince la haine instinctive, — c'est trop d'honneur que vous me faites. —

Madame de Terray entra en ce moment, et parut aussi surprise qu'enchantée de l'arrivée de son neveu. Marcel profita de la circonstance pour se retirer. Il prit cérémonieusement congé du comte et de la comtesse, qui lui dit au revoir avec une familiarité affectueuse.

En sortant du château, il aperçut de loin l'abbé Pascal qui revenait du village, et il prit le chemin de la lande pour ne pas se rencontrer avec lui. Il erra pendant plusieurs heures, absorbé par les pensées contradictoires que faisait naître en lui le souvenir des graves événements de la journée.

Le comte Arthur de Barjols était à vingt-six ans capitaine dans la garde royale. Son père, mort au retour de l'émigration, ne lui avait laissé pour toute fortune qu'une part assez faible dans le milliard de l'indemnité. Mais le jeune officier avait en perspective la pairie, dont un vieil oncle sans enfants devait lui laisser l'héritage. Son grand nom et la haute position à laquelle il était appelé, joints à ses avantages personnels, lui permettaient d'aspirer à un brillant mariage. Il vit mademoiselle de Pontis, en devint amoureux, réussit à lui plaire et l'épousa. Le plus bel avenir s'ouvrait devant lui. Grâce à sa naissance et à l'immense fortune de sa femme, il pouvait donner un libre essor à son ambition et prétendre aux plus grands emplois, dont son intelligence ne le rendait d'ailleurs pas indigne. Il résolut de rester au service jusqu'à ce que la mort de son oncle l'appelât à la chambre haute. Il comptait donner alors sa démission pour entrer dans la diplomatie. Il avait l'espoir bien fondé d'en aborder de plain-pied les hautes régions, et se voyait, au bout de quelques années, nommé à l'une de nos premières ambassades. Ces projets de grandeur obtinrent la complète approbation de la comtesse, dont ils flattaient la vanité, et qui y voyait en outre une garantie pour son bonheur domestique. Elle aimait son mari et pensait avec raison que de graves travaux, en absor-

bant son énergie et son temps, le préserveraient de l'inconstance.

La révolution de juillet vint donner un cruel démenti aux calculs de tous deux. L'héritier de la pairie fut obligé par l'honneur à donner sa démission. Plus d'espérance pour l'avenir, plus d'occupation dans le présent. L'oisiveté amena peu à peu la dissipation. Le comte était trop richement organisé pour n'avoir pas besoin d'une activité quelconque. Il prit l'agitation à défaut de mouvement et trouva dans les plaisirs un aliment à la fougue de ses passions. Lié d'amitié avec les rois de la mode, il partagea toutes leurs folies, s'adonnant à la fois au jeu, au vin, aux chevaux et aux femmes. La mort de son beau-père, arrivée l'année précédente, avait renversé le seul obstacle qui eût pu s'opposer à ses désordres.

Agathe souffrit d'abord beaucoup de ce changement et s'en plaignit hautement.

Mais, voyant que ses remontrances, ses plaintes et ses larmes ne servaient à rien, et que son mari, malgré de belles promesses souvent renouvelées, ne se réformait pas, elle finit par prendre son parti et résolut de chercher des distractions à ses chagrins. C'est ainsi qu'elle avait eu la fantaisie de venir en Bretagne, où le hasard lui offrit une consolation qu'elle ne cherchait pas, mais qu'elle n'eut pas la force de repousser.

Le comte venait de quitter Paris pour quinze jours lorsque la lettre de la marquise y arriva. Lorsqu'il la lut à son retour, il regretta vivement son absence, et, résolu à ne pas perdre un jour de plus, il se mit tout aussitôt en route pour la Bretagne. Il connaissait parfaitement madame de Terray et savait qu'elle ne fût pas, sans de graves motifs, sortie de son indifférence habituelle. Il fallait que ses intérêts fussent menacés en même temps que ceux du comte pour qu'elle prît la peine de prévenir celui-ci du danger qui le menaçait, Les termes vagues de la lettre, en permettant de tout suppo-

ser, prouvaient au moins que l'imagination de la comtesse était vivement frappée et qu'un amour violent pouvait sortir de l'aventure romanesque qu'on lui racontait et amener les plus graves accidents.

Le comte avait plus d'une raison pour voler au secours de la vertu chancelante de sa femme. D'abord, en renonçant à son rôle d'amant et à ses devoirs de mari, il n'avait pas renoncé à sa vanité d'homme du monde, et il n'eût pas subi sans chagrin le sort qu'il avait infligé à tant d'autres. Ensuite, il éprouvait une vive inquiétude à l'endroit de ses intérêts matériels. Il redoutait un éclat qui ne lui eût plus permis de partager honorablement la fortune de sa femme. Sa fierté de gentilhomme ne se révoltait pas à l'idée de manger en prodigalités folles un patrimoine qui n'était pas le sien; mais elle lui eût ordonné de mourir de faim plutôt que de rien accepter d'une épouse publiquement adultère. Telles sont, en matière d'honneur, les lois de l'opinion.

Le comte n'arrivait donc pas avec des intentions querelleuses ou vindicatives. Ce n'était point un preux des anciens temps qui accourait, la lance au poing, pour soutenir en champ clos l'innocence de sa dame; c'était un homme d'affaires qui venait veiller à la marche d'un procès important. Ce n'était pas un jaloux de comédie décidé d'avance à faire les gros yeux, à publier à grand bruit de trompette un déshonneur peut-être imaginaire et à couronner d'un ridicule certain un malheur problématique; c'était un homme de bonne compagnie, ami des convenances, désireux de tirer le meilleur parti possible de la situation qui se présenterait, et résolu à sauver par tous les moyens possibles ou ses privilèges conjuganx, s'il en était encore temps, ou les apparences, s'il ne pouvait pas mieux faire, ou au moins, en désespoir de cause, sa réputation de savoir-vivre.

Voilà pourquoi il avait abordé sa femme avec de si belles démonstrations de tendresse; voilà pourquoi il avait montré à Marcel une politesse si empressée.

Il avait, dès le premier coup d'œil, reconnu le rival mystérieux dont sa tante lui avait fait soupçonner l'existence. Il avait été frappé de la beauté du jeune Breton, comme celui-ci l'avait été de la sienne. Chacun d'eux avait amèrement admiré dans l'autre ce qui lui manquait à lui-même. C'étaient la nature et la civilisation se rencontrant face à face et jalouses de leurs avantages respectifs. L'homme est ainsi fait qu'il regarde avec dédain les biens qu'il possède, et avec envie ceux qui lui manquent. L'inquiétude du comte, pour être mieux dissimulée que celle de Marcel, n'en fut pas moins vive. Ce qui avait été surprise chez l'un, avait été regret chez l'autre. Arthur ne put s'empêcher de faire un retour douloureux sur lui-même en voyant épanouie dans son éclat sur le front de son concurrent cette fleur d'adolescence qui, une fois fanée, ne renaît plus. Il avait l'œil trop exercé pour ne pas distinguer du premier coup tous les trésors de candeur, tous les germes de force, toute la puissance d'amour que renfermait cette organisation primitive ; et il sentait quel charme devaient avoir la spontanéité des sentiments et la virginité des sensations pour une femme accoutumée aux énergies maladives, aux grâces énervantes, aux ardeurs calculées, à la vie en quelque sorte galvanique d'un monde blasé.

Il avait mesuré en frémissant toute l'étendue du danger. Ce n'était évidemment pas d'un caprice, mais d'une passion qu'il s'agissait. L'avenir tout entier était engagé dans la question.

Avec une femme faible et craintive, il eût été facile au comte de se tirer d'affaire. Il n'y avait qu'à prendre un air sévère et à commander des chevaux de poste. On montait en voiture, et puis : fouette, cocher ! tout était dit. Une fois les deux pôles de la machine isolés l'un de l'autre, l'étincelle électrique n'était plus à craindre. Mais ce préservatif, souverain en cas ordinaire, eût été plus que dangereux dans les circonstances présentes. Traiter avec un pareil sans-façon

d'arbitraire une femme comme Agathe, il n'y fallait pas songer un instant. Elle avait le caractère prompt à la révolte, et eût infailliblement répondu par un esclandre à une tentative de despotisme. Le comte, qui ne redoutait rien tant que le scandale, se décida à disputer pied à pied une victoire qu'il ne pouvait remporter d'assaut. Il commença par étudier attentivement le terrain. Il comprenait que, pour triompher dans une lutte où toutes les chances étaient contre lui, il fallait connaître à fond la situation de l'ennemi, ses forces et surtout ses faiblesses.

Heureusement pour ses combinaisons stratégiques, il avait à la fois dans la marquise un guide et un espion.

Il ne faut pas cependant croire que celle-ci eût consenti à porter contre sa nièce une dénonciation en règle, et à raconter mot pour mot au comte tout ce qui s'était passé sous ses yeux. Il y aurait eu dans cette manière d'agir un cynisme de perfidie qui eût répugné à sa délicatesse de femme bien élevée. Mais elle ne demandait pas mieux que de causer amicalement avec son neveu de son sejour en Bretagne, et de lui faire connaître la vie qu'on y menait. Il était parfaitement naturel de lui dépeindre le caractère et les habitudes des voisins auxquels il allait avoir affaire à son tour, et dont au reste il n'y avait à dire que du bien.

Le comte, qui connaissait les scrupules de sa respectable tante, eut soin de s'y conformer; et, sans avoir besoin de lui adresser une question compromettante, sans être obligé d'éveiller une seule fois la susceptibilité de sa conscience, il en obtint des renseignements aussi exacts et aussi précis qu'il eût pu les demander à l'agent de police le plus exercé.

Il y a des gens qui prétendent que tous les vices sont confinés dans les basses classes de la société; d'autres soutiennent qu'ils sont l'apanage exclusif des hautes classes. Les uns et les autres se trompent également. La corruption est au fond partout la même : elle varie seulement dans le mode de ses manifestations. Chez le peuple, elle s'étale dans toute la

brutalité de ses instincts ; chez l'aristocratie, elle se déguise sous les mille raffinements de l'éducation ; ici elle marche le front découvert et les mains nues, là elle porte un masque et des gants. Voilà toute la différence.

Une fois ses informations bien prises, le comte fit son plan de campagne. Il avait, pensait-il, quatre opérations à tenter : inspirer à Marcel de la jalousie à l'égard de sa cousine et le faire renoncer à attaquer le bien d'autrui en le forçant à défendre le sien ; susciter de la défiance entre la comtesse et son adorateur, afin d'amener des récriminations, et par suite une rupture ; diminuer peu à peu le goût de la comtesse pour Marcel, en donnant ou tout au moins en prêtant à celui ci des ridicules ; ranimer l'amour peut-être mal éteint de sa femme, en faisant tour à tour appel à sa vanité, à son cœur et à ses sens. Si aucune de ces manœuvres ne réussissait, il devait se tenir pour battu et ne plus songer qu'à dissimuler sa défaite le mieux possible.

Agathe, de son côté, était vivement contrariée de l'arrivée de son mari. Elle se demandait ce qui pouvait l'avoir déterminé à quitter si brusquement son cher Paris et les plaisirs fastueux qui faisaient sa vie, pour venir s'enterrer près d'une femme qu'il n'aimait plus, dans une baie solitaire de la Bretagne : car il avait annoncé l'intention de séjourner à Kadoré le reste de la saison. Elle espéra d'abord que ce serait quelque besoin d'argent. Elle comptait, en ce cas, se débarrasser promptement de lui par un de ces sacrifices pécuniaires auxquels elle était accoutumée, et qui, dans la situation présente, ne lui aurait pas coûté un regret. Elle résolut de s'en éclaircir au plus tôt, et, dès qu'elle se trouva seule avec son mari :

— C'est une véritable surprise que vous m'avez faite, mon cher Arthur, — lui dit-elle avec un gai sourire, — et je suis curieuse de savoir à quoi j'en dois le plaisir.

— Mais à vous-même, ma chère Agathe, — répondit le comte d'un ton sérieux.

— A moi? et comment, je vous prie?

— A cause du vide que vous avez laissé derrière vous, et que rien ne pouvait combler.

— Voudriez-vous me faire croire que je vous manquais et que vous vous ennuyiez loin de moi?

— Je ne veux vous faire croire que la vérité.

— Je vous admire, en vérité, de pouvoir me dire cela sans rire.

— Je n'en ai pas envie.

— Écoutez, mon cher Arthur, cette comédie conjugale est bonne à jouer devant les étrangers, et vous avez vu que je savais y remplir convenablement mon rôle. Mais, entre nous, il me semble que nous pourrions ôter nos masques et être un peu nous-mêmes. Nous nous connaissons trop bien l'un l'autre pour avoir l'espérance de nous tromper mutuellement sur nos sentiments. Et d'ailleurs, à quoi bon? ne me rendez-vous pas justice? ne reconnaissez-vous pas que je suis de bonne composition, et ne me suis-je pas montrée assez raisonnable pour avoir le droit d'exiger que vous me traitiez en camarade?

— Je vous sais aussi indulgente qu'aimable, et c'est pour cela que j'ose essayer, non pas de mériter, mais d'obtenir le pardon de mes péchés.

— Vous en avez donc commis de nouveaux?

— Pourquoi le supposer? N'ai-je pas assez des anciens à me faire pardonner?

— Tenez, vous me rappelez le proverbe du diable ermite. Ce n'est pas que vous ayez à redouter de longtemps les atteintes de la vieillesse; mais les gens de votre caractère ne retournent guère à la vertu qu'après avoir été éconduits par le vice. Vous êtes de ces enfants prodigues qui ne vont frapper à la porte de la maison paternelle que quand ils sont las de coucher à la belle étoile. Pour me revenir de si bon cœur, il faut que vous ayez à vous plaindre des demoiselles de l'Opéra. Voyons, soyez franc.

— En effet. J'ai trouvé qu'il n'y en avait pas une qui fût digne de délacer le cordon de votre brodequin, et c'est pour cela que viens me mettre à vos pieds.

— Voilà un triomphe flatteur pour ma vanité. Et vos chevaux anglais, leur avez-vous aussi trouvé un défaut, que vous les quittiez ainsi sans regret?

— Oui.

— Et lequel?

— C'est de ne pas être en état de me mener en Bretagne aussi vite que des chevaux de poste.

— Vous êtes charmant. Il y a quelque chose là dessous, quelque horrible attentat contre notre fortune. Combien avez-vous perdu au jeu?

— J'ai depuis quelque temps un bonheur insolent, et j'ai fait des économies. Oui, des économies! Vous voyez bien que je me range. J'ai, avant de partir, déposé chez notre banquier quelque chose comme cinquante ou soixante mille francs, je ne sais pas au juste.

— En vérité? Mais alors je m'y perds. Qu'est-ce donc que vous êtes venu faire dans ce trou?

— Vous voir.

— Seriez-vous par hasard redevenu amoureux de moi?

— J'en ai peur.

— Tant mieux.

— Voilà un mot qui me comble de joie. Je ne m'attendais pas à tant de bonheur.

— Vous ne me comprenez pas. Ce n'est pas une espérance que je vous donne, c'est une menace que je vous fais. Ah! si vous aviez la folie de me raimer, je vous plaindrais.

— Pas moi.

— Il vous faudrait alors un fier courage; car je vous ferais une rude guerre.

— L'amour est comme la rose : tout en est charmant, même les épines.

— Nous verrons. Si vous dites vrai, je vais bien m'amu-

ser. Les dieux, en s'en allant, ont laissé leur héritage aux femmes, et la vengeance était leur plaisir.

— Vous voulez vous venger?

— Terriblement.

— Et de quoi?

— Vous croyez que je puis pardonner les offenses : tant mieux. Mais ne vous imaginez pas que je les oublie. Vous m'avez fait subir toutes les douleurs de l'amour méprisé, toutes les humiliations du délaissement. Vous m'avez vue d'un œil sec savourer le fiel de mes larmes. Je m'en souviens. Et si, du rang d'amie auquel il a bien fallu me résigner à descendre, vous aviez l'imprudence de me faire remonter à celui de maîtresse, du haut de ce pouvoir que vous m'auriez rendu, je vous condamnerais, je vous en avertis, non pas seulement sans remords, mais avec bonheur, aux supplices les plus cruels; je proportionnerais l'expiation aux fautes et la vengeance aux injures; créancier impitoyable, je vous ferais payer toutes les dettes que vous avez contractées avec moi, capital, intérêts, et arrérages, plus l'usure. Il n'est pas de coquetterie, de tyrannie, de perfidie que je ne me permisse à votre égard; il n'est pas d'inquiétude, de défiance, de jalousie, de chagrin de toute espèce que je ne me fisse un véritable plaisir de vous infliger. Maintenant qu'en dites-vous?

— Je crois que je vous aime déjà plus que tout à l'heure, et j'espère que j'arriverai bientôt à perdre à tout à fait la tête.

— Ce que je viens de vous dire ne vous effraie pas ?

— Cela m'enchante. Vous êtes le plus charmant démon du monde.

— Je vous ferai voir que j'en suis aussi, quand je m'en mêle, le plus méchant.

— Je n'en aurai que plus de mérite, et par conséquent plus de plaisir à vous vaincre.

— Vous vous flattez donc de faire ma conquête ?

— Pourquoi pas?

— Vous êtes un fat.

— Pardon. Ce qu'on a déjà fait, on peut, sans fatuité, espérer le faire encore.

— Non. Un homme averti en vaux deux. Une femme avertie en vaut quatre.

— Vous cherchez à m'intimider. N'est-ce pas déjà une preuve de faiblesse ?

— C'est tout simplement une preuve de générosité. Je vous ai montré les dangers et la difficulté de votre entreprise. Je vous laisse maintenant le temps d'y réfléchir. —

Là-dessus la comtesse se leva, salua ironiquement son mari et se retira dans sa chambre.

Cette conversation, en apparence si futile, lui avait suffi pour deviner la plus grande partie de ce qu'elle voulait savoir. Il était désormais évident pour elle que le comte, secrètement prévenu de sa liaison avec Marcel, n'était venu que pour la contrecarrer. Quel était l'auteur de cette trahison ? La marquise ? Mais, ne pouvant se douter des singulières terreurs qui assiégeaient l'égoïsme de sa tante, elle ne lui voyait aucune raison pour prendre le parti de son mari contre elle. Elle supposa donc que c'était l'abbé Pascal, qui, poussé par la vengeance et le fanatisme, avait écrit de Saint-Brieuc une lettre anonyme au comte. Menacée dans sa passion par deux ennemis à la fois, elle résolut de se défaire d'abord de celui qu'elle regardait comme le plus redoutable, en achevant de perdre à tout jamais le curé dans l'esprit de Marcel.

Quant au comte, ayant perdu l'espoir de l'éconduire au moyen d'une concession pécuniaire, elle forma le projet de s'en débarrasser d'une manière aussi sûre, quoique moins prompte, en lui rendant insupportable, à force de tracasseries et d'ennuis, le séjour de Kadoré. Elle comptait en même temps lui ôter tout soupçon par sa prudence. Une fois son mari tranquille et parti, elle retrouverait toute sa liberté et pourrait se livrer sans contrainte au bonheur d'une passion partagée.

Le comte avait vu dans les plaisanteries d'Agathe une véritable déclaration de guerre, et s'attendit à la voir réaliser les menaces qu'elle lui avait faites en riant. Il s'arma à l'avance d'une patience inébranlable, et, décidé à tout supporter pour arriver à son but, résolut de ne pas donner à sa femme un seul prétexte de colère, tout en exerçant sur sa conduite une surveillance assidue.

Après le dîner, la comtesse annonça l'intention de rendre visite à la famille Hubert.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner? — dit Arthur.

— Avec grand plaisir, — répondit-elle. — Mais ne craignez-vous pas de vous ennuyer? Les habitants de la Maison-Fleurie sont de simples campagnards, et leur société ne saurait être amusante pour un Parisien aussi complet que vous.

— Vous déplaisent-ils?

— Bien au contraire.

— Ils ne peuvent donc manquer de me plaire aussi. D'ailleurs, je dois une grande reconnaissance à l'un des membres de cette famille, à ce jeune héros que vous m'avez présenté ce matin. Je ne peux pas me dispenser de lui faire une visite sans manquer à toutes les convenances, et je ne veux pas débuter dans un pays où je compte rester longtemps par une impolitesse qui serait en même temps une ingratitude. —

Agathe avait espéré mettre son mari dans une fausse position. Voyant qu'elle n'y avait pas réussi, elle dissimula son désappointement, et prit d'un air parfaitement satisfait le bras qui lui était offert. Puis tous deux se rendirent ensemble à la Maison-Fleurie, où ils trouvèrent la famille réunie en compagnie de ses deux amis.

L'abbé Pascal n'avait pas gardé rancune à Marcel d'une violence qui avait son excuse dans l'emportement de la passion. Il ne voulait d'ailleurs ni abandonner sans consolation Eugénie à son chagrin, ni laisser soupçonner à madame Hu-

bert rien de ce qui s'était passé. L'accueil froid et contraint que lui fit Marcel à son entrée blessa sa sensibilité sans lasser son indulgence.

Pour M. Jacquin, il était parfaitement à son aise vis-à-vis du jeune homme. Le curé, aussitôt qu'il avait appris l'arrivée du comte, était allé lui en faire part et lui recommander de nouveau une parfaite inaction.

— La prudence, — lui avait-il dit, — nous ordonne maintenant plus que jamais de ne nous mêler de rien. Plus nous serons réservés, plus nous serons habiles. La providence nous envoie un allié sur lequel nous ne comptions pas et le meilleur que nous pussions désirer. Si quelqu'un peut sauver Marcel, c'est le comte. Sa présence contiendra sa femme et rendra impossible toute liaison criminelle.

— Le fait est, — avait répondu le commandant d'un air malin, — qu'il est plus intéressé que personne au maintien du bon ordre. Il y va de sa tête. —

Enchanté de sa plaisanterie, il avait promis au curé l'inertie d'un bonhomme de bois. Cependant il ne pouvait se défendre d'un retour de son antipathie naturelle contre les aristocrates et les officiers de la restauration; et il prit, à l'apparition d'Arthur, l'attitude ombrageuse d'un dogue qui voit entrer pour la première fois le chien d'un ami de la maison et ne se laisse aller à aucune familiarité pour avoir le droit de jouer des dents à la première occasion. Mais cette préméditation de mauvaise humeur ne tint pas contre les cajoleries du nouveau venu, qui, fidèle à son système de prudence, sut être charmant pour tout le monde, et particulièrement pour le commandant. Celui-ci ne se sentit pas d'aise en entendant le comte se proclamer enchanté de faire connaissance avec un des glorieux débris de la grande armée.

Il y a dans toutes les professions, malgré les différences de caste et d'opinion, un certain amour de la robe qui ne s'efface jamais complètement. Mais c'est chez les gens de guerre que cette sorte de franc-maçonnerie sentimentale est la plus

puissante et le plus indélébile. Le drapeau est pour eux le symbole d'une seconde patrie dont ils sont tous citoyens. Il éprouvent pour l'homme qui a servi comme eux une estime pour ainsi dire préventive et un attrait involontaire qui se fait jour en dépit de tout.

Au bout de quelques instants de conversation, les deux militaires furent les meilleurs amis du monde.

On fit de la musique. Le comte qui, avait une belle voix, pria Eugénie de l'accompagner, et chanta à la satisfaction générale. Marcel vit seul son succès avec contrariété. Le comte s'aperçut de sa mauvaise humeur, et, l'attribuant à un mouvement de jalousie vis-à-vis de sa cousine, prodigua à celle-ci les témoignages les plus empressés de galanterie. Il donna tour à tour à son talent et à sa beauté des éloges d'autant plus flatteurs qu'ils étaient plus délicats. Mais il reconnut bientôt que c'était peine perdue. La jeune fille n'accueillait ses attentions qu'avec une froide politesse, et répondait à peine par un sourire distrait à ses compliments les mieux tournés. Quant à Marcel, il avait cessé de s'occuper du comte dès qu'il l'avait vu exclusivement occupé de sa cousine. Bientôt même il disparut du salon.

La soirée était douce. Il faisait un beau clair de lune. Agathe proposa une promenade dans la campagne. Tout le monde applaudit à son idée, et l'on se mit aussitôt en route.

Elle fit mine de vouloir prendre le bras de son mari; mais, comme elle s'y attendait, il s'y refusa, et dit en montrant M. Jacquin :

— C'est un droit qui appartient au commandant, ma chère Agathe. Mes privilèges s'effacent devant la supériorité du grade.—

M. Jacquin remercia le comte de sa déférence par le plus aimable de ses sourires, et prit, radieux, le bras de la comtesse. C'était ce qu'elle voulait. Elle avait deviné que Marcel serait à rôder dans quelque allée voisine et ne tarderait pas à la rejoindre. Il ne lui serait pas alors difficile de se débarras-

ser du vieux militaire et de rester seule avec Marcel, à qui elle voulait parler.

Tout se passa ainsi qu'elle l'avait prévu. Le comte, donnant le bras à sa tante, se mit à marcher à la gauche de madame Hubert, tandis que le curé marchait à la droite d'Eugénie, qui donnait le bras à sa mère. Le commandant et la comtesse, qui avaient pris les devants, trouvèrent à la porte du jardin Marcel, qui les accompagna. On fit de la sorte quelques centaines de pas en causant de choses indifférentes. Tout à coup Agathe, qui avait eu soin de presser la marche de manière à gagner de l'avance sur l'autre groupe, s'arrêta, et, jeta un regard en arrière :

— Vraiment, messieurs, — dit-elle, — nous allons nous faire accuser, moi de monopole, vous d'impolitesse : j'ai deux cavaliers, autant à moi seule que ces trois dames ensemble. —

En disant ces mots, elle avait lâché le bras du commandant et saisi la main de Marcel. Naturellement celui qu'on retenait resta et celui qu'on abandonnait à l'impulsion de sa politesse s'éloigna. La comtesse eut, au reste, la bonne grâce de ne pas laisser sans récompense le dévouement de M. Jacquin.

— Ah ! monsieur Marcel, — dit-elle d'un ton de reproche au jeune homme dont elle prenait en même temps le bras, — vous vous laissez devancer par le commandant ! On a bien raison de dire que les jeunes gens d'aujourd'hui sont moins polis que leurs devanciers. —

Et elle entraîna Marcel, en lui disant à voix basse :

— Marchons ! —

Quand elle fut assez loin pour n'avoir plus à craindre d'être entendue, elle reprit :

— Il faut que je vous gronde.

— Moi ? — fit Marcel étonné.

— Oui. Tantôt, quand mon mari est arrivé, vous avez fait une figure de l'autre monde. On ne prend pas de ces airs-là, à moins de vouloir tout perdre, surtout en pareille circon-

stance. Il faut que vous le sachiez, ce n'est pas le hasard qui a amené le comte ici.

— Je le sais, — dit Marcel avec tristesse, — c'est l'amour.

— L'amour! — répéta Agathe d'un air railleur. — Vous avez donc pris au sérieux les belles paroles et les caresses empressées de mon mari? Il n'y avait que vous au monde capable de s'y tromper.. Que vous êtes enfant! Je ne vous en blâme pas; au contraire, je vous en aime davantage. Votre belle sincérité ne peut soupçonner le mensonge; mais tout cela n'était, comme l'on dit, que de l'eau bénite de cour. Arthur n'a fait que me rendre les politesses qu'on se doit entre époux bien appris. Rien de plus. Il ne m'aime pas plus que je ne l'aime.

— Vous ne l'aimez pas! bien vrai!

— Pouvez-vous me le demander! C'est mal à vous, Marcel, de douter ainsi de moi.

— Oh! non, je ne doute pas de vous, Agathe! — s'écria le jeune homme; — vous savez bien que je vous adore de toute mon âme.

— Pas si haut, — dit la comtesse en lui serrant vivement le bras et en tournant la tête en arrière pour voir s'il n'y avait personne à portée.

— Mais, — reprit Marcel à voix basse, — le comte est si beau!

— Qu'est-ce que cela fait?

— Il est si élégant, si spirituel, si...

— Qu'importent toutes ses qualités? J'y suis trop accoutumée pour y faire attention. —

Terrible parole que la comtesse regretta aussitôt qu'elle l'eut dite, mais que Marcel ne pouvait comprendre. Elle ne voulut cependant pas lui donner le temps d'y réfléchir, et reprit rapidement :

— Ce n'est pas là qu'est le danger; ce n'est pas de moi que vous devez vous défier, mais de vous-même.

— De moi?

— Oui, de votre imprudence ! Il faut veiller attentivement sur vos actions, sur vos gestes, sur vos regards ; il faut enfermer dans l'ombre et le silence toutes vos pensées et tous vos sentiments, si vous ne voulez pas trahir la complicité de nos cœurs. Le moindre indice suffit à des yeux jaloux.

— Jaloux ! vous voyez bien qu'il vous aime.

— Mon Dieu, non ; je vous l'ai déjà dit. Vous ne comprenez pas cela ; vous ne connaissez pas le monde. C'est une jalousie, non d'amant, mais de mari ; une jalousie qui n'a d'autre mobile que la vanité. — Je n'habite pas ce palais, je ne savoure pas ce fruit, je ne cueille pas cette fleur ; mais ils m'appartiennent, et je ne veux pas que personne en jouisse à ma place. — Voilà ce que dit l'égoïsme envieux des gens du monde ; et cette jalousie est d'autant plus perspicace qu'elle a tout le sang-froid de l'indifférence, d'autant plus dangereuse qu'elle a toute l'opiniâtreté de l'orgueil.

— Oh ! cela est odieux.

— Cela est malheureusement vrai. Prenons donc bien garde à nous : car le comte a des soupçons.

— Déjà ?

— Depuis longtemps. C'est ce qui l'a conduit ici.

— Sa défiance lui aurait donc fait deviner ce qui se passait à cent lieues de lui ?

— Non. Il n'a rien deviné ; mais je crains qu'il n'ait été averti de tout.

— Par qui ?

— N'avons-nous pas un ennemi ?

— Un ennemi ! lequel ?

— Je n'en ai qu'un dans le monde, et vous le connaissez.

— L'abbé Pascal ?

— Sans doute.

— Oh ! il est incapable d'une pareille lâcheté.

— Vous vous trompez ; il est capable tout. —

Marcel baissa la tête sans répondre. Quelque ressentiment que sa passion blessée nourrît contre le curé, il ne

pouvait se résoudre à charger d'une supposition infamante un homme qu'il avait si longtemps considéré comme le modèle de toutes les vertus. Agathe comprit ce silence et redoubla ses coups pour décider en sa faveur l'âme irrésolue de son amant.

— Vous ne connaissez encore ce prêtre qu'à moitié, — reprit-elle, — et, s'il ne s'agissait de l'avenir de notre amour, d'un amour qui est désormais ma vie même, je n'aurais pas le courage d'éclairer à vos yeux le fond de cette nature ténébreuse. Vous vous le rappelez, ce matin, quand vous m'avez rapporté cette affreuse histoire qu'il vous avait racontée, je ne me suis défendue contre aucune de ses accusations, aimant mieux m'exposer à vos soupçons qu'attenter à votre tranquillité.

— Ah ! vous savez bien que je ne vous ai pas un instant soupçonnée, Agathe !

— C'est vrai, et vous avez vu combien j'étais touchée de votre confiance. Mais elle pouvait ne pas durer. Un moment pouvait venir où vous vous seriez demandé s'il n'y avait pas quelque vérité mêlée à ces allégations qui vous avaient d'abord semblé n'être que des mensonges, et sur quelles réalités était fondé cet édifice de chimères. Eh bien! quelque danger qu'il pût résulter pour moi de mon silence, je me reposais sur votre loyauté du soin de ma justification. Mais, à cette heure que je vois votre bonheur menacé en même que le mien, je n'hésite plus ; et, quoi qu'il m'en doive coûter de dire la vérité, je vais vous mettre une fois pour toutes, en garde contre cet homme, qui est à la fois mon ennemi et le vôtre. —

La comtesse s'interrompit un moment, comme pour prendre des forces. Marcel, s'attendant à quelque révélation terrible, était en proie à une vive anxiété.

— Il faut que je vous aime bien, Marcel, — reprit au bout d'un instant la comtesse en poussant un profond soupir, — il faut que j'aie de votre caractère une bien haute opinion,

pour vous faire un pareil aveu : ce que vous a raconté Pascal est vrai. —

Si inquiète que fût son imagination, le jeune homme ne s'était rien figuré de semblable. Cette parole inattendue le frappa d'un coup terrible. Il chancela, et serait tombé, si la comtesse ne l'eût soutenu,

— C'est vrai ! — répéta-t-il avec découragement, quand, le premier étouffement passé, il recouvra l'usage de sa voix. — Vous avez été —

Il s'arrêta, n'osant, ne pouvant pas en dire davantage.

— Sa maîtresse, oui ; — dit Agathe, achevant résolument la phrase qu'il avait laissée interrompue.

Le jeune homme chercha à dégager son bras. Elle le retint, et ajouta rapidement :

— Mais je ne l'ai jamais aimé.

— Vous ne l'avez pas aimé ?

— Jamais.

— Comment se fait-il alors —

Et Marcel s'arrêta de nouveau devant l'expression de sa pensée. Il y avait de certaines paroles qu'il ne pouvait se décider à prononcer ; et d'ailleurs pourquoi l'eût-il formulée, cette terrible question à laquelle il désirait bien, mais n'espérait point une réponse favorable ?

La comtesse n'avait pas contemplé sans effroi la tempête qu'elle avait elle-même excitée dans l'âme de son amant. Elle vit avec une joie orgueilleuse l'amour, un moment submergé, remonter peu à peu à la surface, et, dès lors certaine du triomphe, elle reprit avec plus de calme :

— Ce que Pascal vous a raconté est vrai, je vous le répète ; mais il ne vous a pas tout raconté. Je lui ai appartenu, mais je ne me suis pas donnée à lui. Vous me demandez le mot de l'énigme ; le voici. Appelé près de moi pour hâter la guérison d'une indisposition passagère, cet homme me fit prendre un narcotique qui me livra sans défense à la brutalité de ses désirs.

— Quelle infamie ! — s'écria Marcel avec violence.

— Contenez-vous, je vous en prie, — répliqua la comtesse, — ou vous allez attirer l'attention sur nous, et je ne pourrai pas achever ce que j'ai à vous dire.

— C'est que véritablement, — reprit le jenne homme en tâchant de maîtriser les transports de son indignation, — je n'aurais jamais imaginé qu'un homme pût commettre une aussi abominable trahison, et cet homme-là encore !

— Si vous en doutez, interrogez-le, et vous verrez comment il vous répondra. —

Cette proposition acheva de convaincre le jeune homme.

— Je n'en doute pas, — répondit-il, — puisque c'est vous qui le dites, Agathe : mais c'est horrible.

— Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai souffert.

— Pauvre femme !

— J'ai failli mourir de désespoir et de honte.

— Ce n'était pas votre faute.

— Qu'importe ? il y a certains crimes qui, par une déplorable fatalité, au lieu de retomber sur le coupable, pèsent tout entiers sur la victime. L'outrage que j'avais subi me mettait dans la dépendance de celui qui me l'avait infligé. A qui me plaindre ? A mon père ? c'était le tuer. A un étranger ? c'était me déshonorer. A mon bourreau lui-même ? je n'avais rien à en espérer, et j'avais tout à en craindre si je l'irritais. Que ne pouvait faire sa haine après ce qu'avait fait son amour ? Je fus obligée de dévorer en silence l'amertume de mon chagrin. Mais cette injure, que je ne pouvais ni effacer ni venger, je ne pouvais non plus ni l'oublier ni la pardonner. Je dissimulai, en attendant l'occasion de la délivrance. L'occasion vint. J'en profitai. Eus-je tort ? Et la punition que reçut de moi mon persécuteur, dites, fut-elle proportionnée à son offense ? Est-ce ma faute si la Providence l'a frappé si rudement d'un autre côté ; et n'ai-je pas, de son propre aveu, fait plus pour lui qu'il ne méritait en secourant sa mère, en

écoutant la voix de la pitié, quand j'aurais pu ne prêter l'oreille qu'à mon ressentiment? —

Marcel ne répondit pas; mais l'agitation de ses traits et les mouvements précipités de son cœur, que la comtesse sentait battre avec violence, lui disaient assez quelle part il prenait à ses souffrances, quelle approbation il donnait à sa conduite. Elle continua :

— Ce prêtre a été la cause de tous mes malheurs. C'est pour lui échapper que, sans prendre le temps de la réflexion, je me suis jetée dans les bras du premier homme qui s'est présenté pour m'épouser. Je ne veux ni ne peux dire de mal du comte; mais il n'y avait entre lui et moi aucune sympathie possible. Il n'avait à m'offrir, en échange d'un cœur ardent et tendre, que les restes refroidis d'un cœur usé. Le mariage ne fut pour lui qu'une de ces spéculations que la loi et l'usage autorisent. Il ne vit pas en moi une épouse, mais une dot. Quand j'eusse voulu l'aimer, je ne l'aurais pas pu. Il n'apportait aucun aliment à la flamme qui brûlait en moi, et les plus belles années de ma jeunesse se consumèrent dans la solitude du cœur. Je voyais s'éloigner et s'effacer chaque jour davantage cette image charmante d'une affection partagée, qui avait été l'espérance, qui n'était plus que le rêve de ma vie. Je vous rencontrai. Je vous aimai. Ah! si vous saviez, cher Marcel, de quels âpres regrets je fus dévorée en reconnaissant en vous l'idéal que je m'étais formé! Je l'avais enfin trouvée, cette nature aimante, loyale, désintéressée, à laquelle j'aurais voulu demander le bonheur, sûre de l'obtenir. Mais il était trop tard. Je ne m'appartenais plus. J'avais signé ce pacte par lequel une femme renonce à la libre disposition d'elle-même. Un lien indissoluble m'attachait à un homme indifférent pour moi comme je l'étais pour lui, et m'empêchait de m'unir à celui qui possédait toutes mes sympathies. Vous aviez mon cœur, et je ne pouvais vous offrir ma main. Je pleurai en silence sur cet avenir de félicité mort en naissant. Jamais ma bouche ne vous eût

révélé le secret d'un amour condamné. Je bornais au plaisir de vous voir l'ambition de ma tendresse ; et, me consolant à moitié de mon infortune par l'espoir de votre bonheur, je me promettais de ne pas troubler la sérénité de vos joies par l'inutile récit de mes douleurs. Le sort en disposa autrement. Une force secrète et souveraine, providence ou fatalité, je ne sais, nous poussa en même temps l'un vers l'autre, en dépit de tous les obstacles. Votre cœur devina le mien. Vous m'aimâtes, comme je vous aimais. Oh! quelle joie ineffable inonda ma pauvre âme, qui se croyait vouée à un éternel isolement! Ce fut comme un lever de soleil au milieu d'une nuit qui devait être sans fin. Mais voilà que cet homme, qui semble un démon acharné à ma perte, non content de tout le mal qu'il m'a déjà fait, après m'avoir privée du bonheur de m'offrir à vous dans toute ma pureté et dans toute mon indépendance, après m'avoir obligée de cacher dans l'ombre un amour que j'aurais été fière de montrer à la face du ciel, veut encore me priver de mon unique et suprême félicité. Doublement jaloux de nous voir, vous obtenir un amour qu'il n'a pas su mériter, moi faire éclater, sous votre bienfaisante influence, la sève d'un cœur qu'il croyait desséché, et déployer toutes les ressources de la vie là où il n'avait trouvé que la mort, il veut briser par tous les moyens l'avenir de cette affection mutuelle qui fait à la fois le désespoir de son envie et l'humiliation de son orgueil. Vous l'avez déjà surpris appelant au secours de sa haine le fanatisme et la calomnie. Aujourd'hui c'est la délation. Je connais le comte : il n'y a qu'une dénonciation en règle qui ait pu le tirer de son indifférence habituelle et lui faire quitter les plaisirs de l'homme à la mode pour les devoirs du mari. Il vient à nous plein de soupçons et armé de tous les pouvoirs de la société. Il ne faut pas que, de notre côté, nous restions désarmés devant les dangers qui nous menacent. Je n'ai nulle envie de rendre le mal pour le mal. La vengeance n'est pas dans mon caractère. Je ne veux rien donner de mon âme à

la haine : j'aime mieux la consacrer tout entière à l'amour. Raison de plus pour bien garder notre affection. Ne faisons que nous défendre, mais défendons-nous vaillamment. Opposons la prudence à la ruse et la patience à l'opiniâtreté, et nous finirons par triompher. Répondez-moi, Marcel : voulez-vous me seconder de toutes vos forces dans la lutte que je vais soutenir pour notre bonheur à tous deux ?

— Disposez de mon existence, Agathe, — dit le jeune homme avec enhousiasme, — elle vous appartient.

— Je connais votre dévouement, et j'y compte. Mais votre confiance, me la donnez-vous aussi tout entière, sans réserve et sans arrière-pensée ?

— Je ne saurais vous la donner, pas plus que je ne me la donne à moi-même. Je sens que votre pensée s'est substituée à la mienne et que c'est vous qui vivez en moi.

— Ainsi, vous suivrez mes conseils ?

— Comme mon propre instinct.

— Et quand je croirai nécessaire de vous demander, ou, si vous le voulez, de vous commander quelque chose, vous m'obéirez ?

— Aveuglément.

— C'est bien. Maintenant je réponds de tout. Soyez tranquille.

— Je le suis. Levez les yeux au ciel, Agathe, et vous y trouverez l'emblème de l'affection qui nous unit. La lune s'avance au milieu du libre espace, entraînant après elle les flots amoureux de l'Océan qui la suit, sans lui demander où elle va. Ainsi vous marchez enchaînant à vos pas tous les mouvements de mon âme.

— Cher enfant ! — dit la comtesse en serrant contre son sein le bras du jeune homme et en levant vers lui un regard humide de larmes.

Ils se promenèrent quelque temps en silence, suivant des yeux sur le gazon la marche oblique de leurs deux ombres réunies en une seule.

— Pourquoi faut-il que nous mettions nous-mêmes un terme à cette douce ivresse ! — reprit la comtesse. — Mais la prudence l'ordonne. Il y a déjà trop longtemps que nous sommes ensemble.

— Déjà ! — répéta Marcel d'un ton de reproche.

— Vous m'aviez promis la patience. —

Marcel se tut. Elle continua.

— Il faut ajourner notre bonheur pour l'assurer. Nous allons nous laisser rejoindre, et nous ne nous parlerons plus tête à tête jusqu'au départ du comte, qui ne peut, du reste, tarder beaucoup, si nous gouvernons bien notre conduite. Dans le cas où un entretien deviendrait nécessaire, laissez-moi le soin de l'amener. En attendant, voici ce que nous avons à faire, et c'est bien simple : prendre vis-à-vis l'un de l'autre l'attitude de l'amitié, et déranger le moins possible nos habitudes. Vous viendrez me voir tous les jours à la même heure, à une heure où vous serez à peu près sûr de rencontrer mon mari au château : le matin, par exemple, après le déjeuner. Nous l'habituerons de la sorte à regarder vos visites comme de simples relations de voisinage, comme *la distraction* de vos journées. Il me donnera probablement devant vous de grands témoignages de tendresse pour éveiller votre jalousie. Ne tombez pas dans le piége. Je vous ai dit ce qu'il fallait penser de ces belles démonstrations; voyez-les avec la plus complète indifférence, et vous les ferez cesser. Si mon mari cherche l'occasion de se trouver seul avec vous, s'il vous propose des promenades, des parties de chasse ou de pêche, que sais-je ! prêtez-vous de bonne grâce à ses désirs. S'il vous parle de moi, quoi qu'il en dise, laissez-le dire, sans l'approuver ni le contrarier. Il faut faire le vide autour de lui ; il se lassera bientôt de s'y agiter. Il n'aime pas la campagne, et la quittera dès qu'il croira n'avoir plus rien à y faire. Dès qu'il aura repris confiance, il redeviendra indifférent et nous rendra notre liberté pour retrouver la sienne. Vous m'entendez bien ?

— Oui.

— A propos, vous avez commis ce soir une faute qu'il ne faut plus commettre.

— Laquelle?

— Il a fait la cour à votre cousine pour vous éprouver. Il fallait lui rendre la monnaie de sa pièce, et faire le jaloux. A l'avenir n'y manquez pas.

— Oh! je ne pourrai jamais, — dit vivement Marcel. — Mentir à ma conscience et tromper cette pauvre Eugénie! oh! je vous en supplie, Agathe, ne me demandez pas cela!

— Si cela vous est trop pénible, n'en parlons plus : mais, pour le reste, vous me promettez de le faire?

— Je vous le promets, quoique...

— Pas de réserve. Promettez.

— Je vous le promets, — dit le jeune homme en poussant un soupir qui prouvait que sa droiture ne se rendait pas sans combat.

— Bien. Maintenant ralentissons le pas et causons de la pluie et du beau temps. —

Quelques instants après la comtesse reprenait le bras du commandant et se mêlait à la conversation générale. Quant à Marcel, il suivait machinalement la promenade en faisant semblant d'écouter.

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'église, et l'on se sépara pour regagner chacun sa demeure.

V

Souffrir, c'est savoir, a dit un grand poète. On peut dire aussi, et plus justement encore : Savoir, c'est souffrir. La science ne s'achète qu'au prix du bonheur. Rien de plus dou-

loureux que la première initiation aux mystères de la vie, lorsque, semblable au héros antique qu'une fatalité invincible conduisait aux enfers, on quitte le champ fleuri des illusions pour descendre dans les arides régions de la réalité.

Marcel resta longtemps sans pouvoir s'endormir, tant sa préoccupation était vive. Le monde venait de se révéler à lui sous un jour tout nouveau. Ces passions féroces, ces intérêts avides, ces calculs honteux, ces perfidies mesquines, dont il n'avait jamais soupçonné l'existence et auxquels il se trouvait tout à coup mêlé, le jetaient dans un étonnement plein d'épouvante. Comme le chasseur imprudent qui voit se dresser sous ses pas toute une famille de serpents, il regardait avec un effroi mêlé de dégoût ces fantômes hideux de la perversité humaine qui projetaient pour la première fois leur ombre sinistre sur le rideau sans tache de son imagination. Il se demandait par moments s'il ne rêvait pas tout éveillé, et si ces spectres horribles n'étaient pas les hallucinations d'un cerveau en délire. Il avait besoin de se rappeler les circonstances de la journée pour croire à la vérité de ses souvenirs, et il n'en était que plus triste en reconnaissant qu'il *ne s'était pas* trompé.

Pris pour juge dans une cause où s'agitait la question de son propre bonheur, il avait entendu son ami et sa maîtresse se jeter mutuellement les plus terribles accusations, et ne pouvait absoudre l'un sans accuser l'autre. En vain il tentait d'échapper aux conséquences de ce cruel dilemme; en vain il se débattait contre la douloureuse nécessité de prononcer un verdict dont il devait être, en tout cas, la première victime. Enfermé dans un cercle vicieux, il fallait, malgré ses efforts, qu'il en revînt toujours au même point, et qu'il se décidât à sacrifier une de ses croyances, une de ses affections à l'autre, et à couper, pour ainsi dire, son cœur en deux, afin d'en sauver la moitié.

Ni les vertus ni les bienfaits de l'abbé Pascal ne pouvaient lutter longtemps contre l'ascendant magique d'Agathe. La

réflexion confirma l'arrêt du premier mouvement, et l'amitié fut immolée à l'amour.

Marcel se détermina, non sans d'amers regrets, à considérer le curé comme un ennemi acharné et déloyal de son bonheur, et résolut, en conséquence, de rompre avec lui toute relation.

La comtesse avait réussi au gré de ses vœux ; elle avait assuré sa conquête en écartant le seul adversaire qui eût pu la lui disputer sérieusement, et elle n'avait plus à la défendre que contre son mari qu'elle croyait peu redoutable. Elle n'avait pas eu de peine à le rendre suspect à Marcel, qu'une antipathie instinctive prévenait défavorablement. Le comte, condamné, sans nulle forme de procès, dans l'opinion du jeune homme, demeura à tout jamais atteint et convaincu d'égoïsme, de tyrannie et de tous les vices et défauts qui constituent, au dire des célibataires et des femmes, l'apanage des maris.

Mais il n'était pas homme à se tenir pour vaincu sans combat.

A l'inutilité de sa première tentative pour rendre Marcel jaloux d'Eugénie, il avait tout de suite reconnu qu'il n'y avait rien à faire de ce côté. Il ne tarda pas non plus à se convaincre de l'impossibilité du ridicule. Beau, sensé, simple en toutes choses et parfaitement modeste, le jeune Breton n'offrait aucune prise à la raillerie.

Il ne restait donc plus au comte qu'une ressource, c'était de brouiller les deux amoureux, en poussant l'un à la défiance, l'autre à l'inconstance : il y travailla avec ardeur.

A ses intérêts d'honneur et d'argent se joignait un intérêt d'amour-propre. Il se passionnait en artiste pour son œuvre. Il trouvait piquant de jouer auprès de sa femme le rôle d'homme à bonnes fortunes et de la rendre infidèle à l'amour au profit du mariage. Il lui semblait glorieux pour la cause conjugale, dont il se faisait le champion, qu'un mari

battît un amant, sur son propre terrain, avec ses propres armes.

Ce n'était pas tout. Vivant avec la comtesse dans un tête-à-tête presque perpétuel, il concentra forcément sur elle son attention, ordinairement éparpillée sur les mille accidents de la vie parisienne, et fut obligé de s'avouer qu'elle était charmante et presqu'en tout point supérieure aux femmes pour lesquels il l'avait si longtemps négligée. L'examen avait ramené l'admiration : l'admiration ramena l'amour.

Cet amour, à la vérité, tenait plus de la fantaisie que de la passion, et ne promettait pas de longue durée. Mais, pour être éphémère, il n'en était pas moins ardent : aiguillonné par l'attrait de la résistance et le désir du triomphe, il suppléait momentanément par l'irritation à l'absence de la force.

Le comte mettait donc de jour en jour plus de bonne foi dans ses protestations et de vivacité dans ses poursuites, sans rien perdre cependant de son empire sur lui-même et de son habileté. C'est un phénomène plus fréquent qu'on n'imagine que cette réunion bizarre de l'exaltation et du sang-froid dans le même individu.

La comtesse, quoiqu'elle n'eût aucune velléité de répondre à ce retour d'affection, n'y restait pas insensible. La vue de son mari repentant et repoussé chatouillait agréablement sa vanité ; elle s'amusait d'entendre soupirer inutilement celui qui s'était autrefois ri de ses larmes, et savourait à longs traits ce plaisir, toujours si doux pour les femmes, de rendre dédain pour dédain. Elle profitait sans pitié de ses avantages et retournait le comte de toutes les manières afin de le tourmenter, tantôt feignant de ne pas croire aux témoignages de sa tendresse, tantôt lui accordant le bénéfice de la sincérité pour lui rendre plus pénible le refus de toute espérance, et redoublant de coquetterie à mesure qu'elle augmentait de rigueur. Et quand il se plaignait de sa dureté :

— Allons ! allons ! — répondait-elle en riant, — du cou-

rage, Arthur! Pleurez un peu, je vous en prie; les larmes font partie de votre rôle; pleurez, et vous serez parfait. —

Ou bien le prenant au sérieux :

— Je vous ai averti que je me moquerais de vous, si vous faisiez la sottise de me raimer. De quoi vous plaignez-vous donc? —

Elle ne laissait pas que de s'inquiéter parfois du résultat de cette petite guerre amoureuse. Il était à craindre que son mari s'entêtât dans son entreprise et ne voulût plus s'éloigner. Mais le souvenir de sa légèreté habituelle faisait espérer à la comtesse qu'il ne tarderait pas à se lasser de l'inutilité de ses efforts et qu'il irait à Paris chercher une consolation dans des plaisirs plus faciles.

Cependant le comte ne se décourageait pas et poursuivait avec persévérance sa double tentative.

Chaque matin Marcel, surmontant ses répugnances pour se conformer aux instructions d'Agathe, venait faire une visite au château, où il était reçu avec une familiarité tout amicale. Chaque matin aussi le comte, sous le prétexte d'apprendre à connaître le pays, lui proposait une promenade à laquelle un regard de la comtesse l'obligeait de consentir.

Arthur trouvait doublement son compte aux longues pérégrinations qu'il faisait subir à son rival, le tenant d'abord éloigné de sa femme pour la plus grande partie de la journée, pouvant ensuite travailler à son aise à le démoraliser.

Il trouvait facilement moyen d'amener la conversation sur les femmes; et, une fois ce chapitre entamé, il ne tarissait plus, les accusant d'inconstance, de fausseté, de coquetterie, de faiblesse, et racontant, en preuve de ses assertions, cent histoires plus ou moins vraies, mais toutes plus scandaleuses, plus singulières, plus fâcheuses les unes que les autres pour l'honneur de la plus belle moitié du genre humain.

— Vous êtes bien heureux, — disait-il souvent à Marcel, — votre cousine est une fille accomplie qui réunit à tous les dons de la beauté toutes les qualités du cœur. Élevée dans la

solitude, nourrie des plus pures idées de la morale chrétienne, formée par les saints exemples de sa mère, elle a échappé à cette contagion de vices, à cette dépravation épidémique qui flétrit presque tout le reste de son sexe. Une femme pareille, c'est un quine à la loterie. Vous êtes né sous une étoile favorable. En épousant votre cousine, vous vous assurez une compagne aimante, dévouée, sincère. Une femme sincère! si vous aviez vécu comme moi, vous sauriez que c'est là un rare trésor. Un merle blanc est plus facile à trouver. Vous ne pouvez pas vous figurer, mon cher ami, jusqu'à quel point ces charmantes et odieuses créatures, qui font à la fois notre bonheur et notre tourment, poussent la duplicité. Ne pas tromper, pour elles, c'est ne pas vivre. Le mensonge n'est pas une nécessité qu'elles subissent, c'est un plaisir qu'elles cherchent, un appétit qu'elles satisfont. Elles s'y exercent dès leur jeune âge, comme un soldat aux armes, comme un chien à la chasse. Elles en font un art dont elles se communiquent les secrets les unes aux autres, une science hieroglyphique dont elles se transmettent soigneusement les traditions. Elles le pratiquent d'un bout de leur existence à l'autre, commençant par leurs parents, continuant par leurs maris, finissant par leurs enfants. Et quand je dis finir, je ne répondrais pas qu'elles n'en content pas après leur mort au Père éternel lui-même. Ève, notre mère commune, n'a-t-elle pas, dans le temps, voulu duper le bon Dieu? Si elle n'y a pas réussi, ce n'est pas sa faute, et elle ne s'est pas le moins du monde inquiétée des mauvaises affaires qu'elle nous mettait sur les bras. Car, pourvu que les femmes viennent à bout de réaliser leurs fantaisies, peu leur importent les moyens et les conséquences. Elles n'ont souci ni de la dignité ni même de la vie des hommes. Elles feront battre des montagnes pour s'amuser. Il est vrai que si un malheur arrive, elles verseront des torrents de larmes et feront une magnifique exhibition de désespoir. Mais laissez faire : l'orage passera vite; le premier rayon de soleil en séchera les traces;

et, bientôt consolées, elles retourneront à leurs occupations naturelles, cherchant pâture, l'une à sa curiosité, l'autre à son libertinage, celle-ci à sa vanité, celle-là à la trinité de ces passions réunies. Rien n'étonne leur audace, rien n'embarrasse leur dextérité. Elles mènent à grand'guides une intrigue double, triple, quadruple même, comme un habile cocher mène une calèche à quatre chevaux. Il y a surtout un point où elles excellent, et que j'appelle le jeu de bascule. Une femme a d'un côté un mari, de l'autre un amant, qui se voient, se surveillent et se jalousent sans cesse l'un l'autre. Eh bien ! par des prodiges d'art, par des chefs-d'œuvre de diplomatie, elle vient presque toujours à bout de les calmer et de les contenter tous les deux. Au mari elle fait accroire que l'amant est un soupirant malheureux dont elle amuse ses innocents loisirs ; ou, mieux encore, une victime, un *patito*, comme disent si bien les Italiens, qu'elle sacrifie perpétuellement sur l'autel de la vanité conjugale ; un esclave qu'elle enchaîne au char du triomphateur : à l'amant, que le mari est un simple associé pour le commerce de la vie ; le prête-nom de la raison sociale ; un porte-bât auquel elle impose toutes les charges de la conjugalité, sans lui en laisser aucun des bénéfices. Et le mari et l'amant, tous deux dupés l'un pour l'autre, mangent tour à tour à la même table, chacun s'en croyant le seul convive et narguant *in petto* la bonhomie de son rival soi-disant famélique. Ce que je vous en dis, mon cher monsieur Marcel, n'a au reste d'autre but que de vous faire mieux apprécier le bonheur qui vous est réservé. Car, pour ma part, je n'en veux pas du tout aux femmes de leur malice. Ce n'est pas à elles qu'il faut s'en prendre. La moitié de la faute en est à Dieu, qui n'a donné à leur faiblesse d'autre arme que la ruse ; l'autre, à la société, qui, en les condamnant à la servitude, leur en a, par une conséquence inévitable, imposé les vices. D'ailleurs, j'ai personnellement plus à m'en louer qu'à m'en plaindre ; et, si j'attrape de temps en temps quelque horion de leurs jolies

mains, je n'ai que ce que je mérite. Pourquoi me fourrer dans la bagarre, quand je pourrais vivre parfaitement heureux chez moi? Mes maîtresses n'ont-elles pas raison de me punir d'abandonner ma femme, et mes mésaventures ne sont-elles pas une juste punition de mes infidélités? Agathe est charmante, je crois pouvoir le dire sans fatuité de mari; elle m'aime beaucoup, plus assurément que je n'en suis digne; elle fait tout ce qu'elle peut pour me ramener près d'elle quand je m'éloigne, et pour m'y retenir quand je reviens. Je vous le demande, en conscience, que puis-je désirer de plus? —

Tous les systèmes de philosophie ont leurs erreurs; tous les plans de conduite ont leurs défauts.

La comtesse n'avait pas pensé au danger qu'il y avait à mettre si fréquemment Marcel en contact avec son mari. Celui-ci arrivait peu à peu à exercer sur l'esprit de son rival une funeste influence. Le candide jeune homme se laissait également troubler par ces théories sceptiques et ces affirmations audacieuses. Chacune des paroles qu'il entendait éveillait un doute ou une inquiétude. Trop inexpérimenté pour pouvoir pénétrer les intentions du comte, il se laissait prendre à son air d'insouciance désintéressée, et prêtait à ses discours plus de créance qu'il ne l'eût voulu.

Il avait beau suspecter la bonne foi et repousser l'intervention de l'abbé Pascal, il n'en gardait pas moins au fond du cœur le souvenir de ses avertissements. Il était douloureusement frappé de la singulière concordance qui existait entre les confidences libertines de l'homme du monde et les austères révélations du prêtre.

Ce n'était pas, il est vrai, sur Agathe que le comte faisait, comme le curé, tomber ses accusations de perfidie; mais les convenances ne lui défendaient-elles pas d'exprimer librement sa pensée, si elle était injurieuse pour sa femme? Ne pouvait-il pas d'ailleurs être dupe d'une de ces manœuvres frauduleuses qu'il disait si communes? La parabole de la

paille et de la poutre ne lui était-elle pas applicable aussi bien qu'à tant d'autres?

Marcel ne pouvait donc, en dépit de ses efforts se défendre d'un commencement de méfiance. En vain son enthousiasme d'amoureux se révoltait-il contre la supposition d'une perfidie ; le raisonnement aidait la jalousie à pénétrer dans son cœur.

Le comte, de son côté, commettait une imprudence qui pouvait lui devenir fatale. On voit le monde par sa fenêtre, et l'on juge les autres d'après soi. Initié dès l'âge le plus tendre aux mystères de la débauche, Arthur ne pouvait croire à la parfaite innocence d'un garçon de vingt ans. Il parlait donc au jeune Breton comme il eût parlé à un Parisien du même âge, le supposant instruit de tout ce qu'il ignorait. Moitié par étonnement, et, il faut le dire, moitié par curiosité, Marcel le laissait aller et arrivait à sa suite, non pas précisément à connaître, mais du moins à soupçonner des choses dont il ne s'était pas douté jusque-là. Le voile flottant de la virginité se soulevait peu à peu devant ses yeux, et lui laissait entrevoir dans l'amour un autre bonheur que l'union de deux âmes sympathiques. Des lueurs, douteuses encore, mais éblouissantes pour des regards inaccoutumés, descendaient dans le chaos de son imagination et commençaient à donner une forme plus arrêtée aux fantômes indécis de ses songes. Sa pensée s'élançait avec une ivresse furieuse dans le domaine du possible, et, à force de le parcourir en tout sens, parvenait quelquefois, dans sa course désordonnée, à effleurer la réalité.

Il ne pouvait résister longtemps à l'obsession de son cœur qui lui demandait la vérité à grands cris. Était-il uniquement aimé, et quel était le dernier mot de l'amour? Il lui fallait à tout prix une réponse à ces deux questions, et il résolut de l'obtenir.

Le comte et la comtesse avaient également manqué le but en le dépassant ; l'une avait exposé son amant à la méfiance, l'autre avait poussé son rival à l'audace.

Surexcitées par ce concours de circonstances irritantes, les passions du jeune homme se développaient avec la même rapidité qu'une plante enfermée dans une serre chaude.

VI

Le mois d'août touchait à ses derniers jours.

C'est le temps où l'été, près de s'enfuir, vide sur la terre son trésor de magnificences. Les arbres revêtent leur plus riche verdure; l'air exhale ses plus molles haleines; les oiseaux font vibrer dans leurs chansons d'adieu leurs inspirations les plus sonores; la nature, comme un amante passionnée au déclin de la nuit, concentre dans une extase suprême le reste de ses forces.

Une soirée paisible succédait à une journée orageuse. L'atmosphère était humide et tiède. Le vent du sud, après avoir balayé les vapeurs qui voilaient la limpidité du ciel, venait de s'endormir. Une dernière bande de nuages se balançait seule à l'extrémité de l'horizon ; et les pâles éclairs sillonnant silencieusement ses flancs sombres semblaient la dernière protestation de la tempête expirante. Vénus, se dégageant de la brume, éclipsait de ses rayons la morne splendeur des étoiles assoupies dans les profondeurs de l'espace.

Agathe et Marcel, accoudés ensemble à une fenêtre du salon, regardaient la baie. La brise leur apportait en même temps le parfum des regains et les roulades langoureuses des merles. Ils savouraient par tous les sens à la fois les enivrements de cette nuit délicieuse ; accablés sous le poids de leurs impressions, énervés par une ineffable plénitude de bien-être, ils n'échangeaient pas une parole.

A l'autre bout du salon, le comte, étendu sur une ottomane, fumait paisiblement un cigare. De temps en temps il jetait un coup d'œil de côté de la fenêtre, puis se remettait à suivre d'un regard indifférent les formes changeantes de ses bouffées de tabac.

Quand il eut fini son cigare, il se leva et se dirigea vers la fenêtre. Grâce au tapis qui amortissait le bruit de ses pas, il put s'approcher sans être entendu. Arrivé près d'Agathe, il lui passa le bras autour de la taille. A peine l'eut-il touchée qu'elle sauta en poussant un petit cri, comme si elle eût été atteinte par une étincelle électrique. Marcel se retourna en même temps, en lançant au comte un regard de colère. Celui-ci ne sembla pas y faire attention, et, fixant ses yeux sur ceux de sa femme, lui dit, d'un air étonné :

— Qu'y a-t-il donc, ma chère ? Vous ai-je fait mal ?

— Non, — répondit-elle d'une voix mal assurée, — ce n'est rien. L'orage m'a rendue un peu nerveuse. Voilà tout.

— Ah ! vous êtes nerveuse, ce soir ? — reprit le comte ; — si je l'avais su, je ne me serais pas permis de vous surprendre de la sorte. Je vous demande pardon. Je ne recommencerai pas. —

Et, s'en retournant comme il était venu, il alluma un nouveau cigare et se recoucha sur l'ottomane.

Après un silence, Marcel se frappa tout à coup le front avec violence, en murmurant des mots inarticulés. La comtesse tourna vers lui un regard inquiet et lui dit à voix basse :

— Qu'avez-vous ?

— C'est odieux !

— Quoi donc ?

— Je ne puis supporter plus long-temps les libertés que cet homme prend avec vous.

— Mon mari ? Mais il n'a fait que poser par hasard la main sur ma ceinture.

— Et cependant vous avez tressailli.

— J'ai cru que c'était vous qui me touchiez.

— Vraiment? — dit le jeune homme avec émotion.

La comtesse haussa les épaules sans lui répondre. Il la considéra quelque temps d'un air agité; puis détourna la tête et dit d'une voix tremblante :

— Agathe, vous m'aimez, n'est-ce pas?

— En doutez-vous?

— Non, mais je veux savoir si vous —

Il s'arrêta. Il y a certaines paroles qu'à certain âge on n'ose pas prononcer.

— Que voulez-vous dire? — fit la comtesse en fixant sur lui un regard scrutateur.

Au lieu de répondre à la question d'Agathe en achevant la phrase qu'il avait commencée, il reprit en faisant un terrible effort sur lui-même :

— Serez-vous seule cette nuit?

— Oui, comme toujours. Pourquoi me demandez-vous cela? —

Il n'osa pas répondre. Une minute s'écoula pendant laquelle il lui sembla que son cœur allait se briser.

Le bruit de la pendule qui sonnait vint le tirer de son angoisse silencieuse.

— Onze heures! — s'écria-t-il quand le marteau se fut arrêté sur le timbre, — déjà onze heures! Il faut que je me retire. Bonsoir, madame. —

Il s'éloigna précipitamment de la fenêtre et se dirigea vers la porte.

— Est-ce que vous vous en allez, monsieur Marcel? — dit Arthur en se levant.

— Oui, monsieur le comte. Bonsoir.

— Attendez un moment, je vous prie, que je vous reconduise.

— Merci, c'est inutile, je connais le chemin.

— Je le sais; mais je ne serai pas fâché de faire quelques pas au grand air avant de me coucher. —

Le comte n'avait pas entendu un mot de la conversation

baillée. Avant qu'il eût le temps de se retourner pour la fermer, la comtesse entra, suivie de son mari.

Comme celui-ci allait s'asseoir :

— Ne vous donnez pas la peine de vous installer, — lui dit-elle d'un air railleur ; — je serais, à mon grand regret, obligée de vous déranger. Je vais me coucher.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait qu'il faut vous en aller.

— Vous ne voulez pas vous déshabiller devant moi ?

— Certainement non.

— Ce ne serait pourtant pas la première fois.

— Ce serait la première fois depuis que nous ne nous aimons plus.

— Ne pourrions-nous reprendre nos anciennes habitudes ?

— Pas avant que nous ayons repris nos anciens sentiments.

— Pour ma part, c'est déjà fait.

— Mais pas encore pour la mienne.

— Cela se fera-t-il beaucoup attendre ?

— Assez probablement pour lasser votre patience.

— Ne sauriez-vous abréger la durée de mes épreuves ?

— Cela ne dépend pas de moi.

— De qui donc ?

— De vous.

— Je vous aime. Que puis-je faire de plus ?

— Me plaire.

— Que faut-il pour y parvenir ?

— Oh ! bien des choses.

— Par où dois-je commencer ?

— Par la retraite. Bonne nuit. —

Ce disant, la comtesse poussa doucement son mari vers la porte. Il se laissa faire ; mais, au moment de sortir, il se retourna et dit :

— Voulez-vous au moins me permettre de vous embrasser ?

— A quoi bon ?

— Vous refusez?

— Net. —

Le comte sortit, en poussant un profond soupir. La comtesse referma la porte sur lui, et mit le verrou.

Grâce à l'interstice de la porte et de la boiserie, Marcel entendait et voyait presque tout ce qui passait dans la chambre. Il était resté, pendant la courte visite du comte, en proie aux plus vives appréhensions. Quand il se trouva enfermé seul avec Agathe, son inquiétude, en changeant de nature, ne diminua pas d'intensité. Il était décidé à ne point passer la nuit confiné dans sa cachette, et cependant il n'osait se montrer.

On est toujours ingénieux à retarder les crises qu'on redoute. Marcel trouva cent prétextes pour attendre. Le comte pouvait revenir pour une raison, la femme de chambre pour une autre. Personne n'était encore couché, et quelqu'un se trouverait probablement à portée d'entendre la conversation qui ne pouvait manquer de s'engager vivement au moment de son apparition.

Ces considérations, qui servaient à masquer la peur du jeune homme, le firent tenir coi jusqu'à nouvel ordre.

Il n'aurait certes pas hésité de la sorte s'il eût pu deviner ce qui se passait dans l'âme d'Agathe. Quelque énigmatiques qu'eussent été les paroles de Marcel, elle en avait deviné le vrai sens et pris ses questions pour une demande de rendez-vous. Elle n'avait renvoyé son mari si promptement que pour être libre de recevoir son amant. Également effrayée et enchantée de son audace, elle frémissait à la fois de crainte et d'impatience en l'attendant. Que d'imprudence, mais aussi que d'amour dans la résolution extrême qu'il avait prise! Elle calculait toute l'étendue du danger auxquel il les exposait tous deux, elle et lui; mais son imagination aventureuse trouvait, dans l'étendue même de ce danger, une source d'émotions plus vives et comme un âpre assaisonnement aux joies de l'amour.

Elle se demandait, il est vrai, comment Marcel espérait venir à bout de son dessein, et ne pouvait se figurer quels moyens il mettrait en œuvre. Le comte avait, en rentrant, fermé à double tour la seule porte qui communiquât avec le dehors, et mis la clé dans sa poche. On ne pouvait donc plus pénétrer dans l'appartement que par escalade. Mais, quelque bonne opinion qu'elle eût du courage et de l'adresse de Marcel, elle ne supposait pas qu'il pût tenter et surtout accomplir une entreprise aussi périlleuse.

Cependant, comme son caractère exalté avait foi dans l'héroïsme de l'amour, et son esprit turbulent dans l'indulgence du hasard, elle garda une vague espérance et prit ses précautions pour ne pas faire, en tous cas, manquer le rendez-vous par sa faute. Elle alla ouvrir les croisées du salon, et, en revenant, ne ferma la porte de sa chambre qu'au loquet, sans remettre le verrou. Elle s'accouda sur sa fenêtre, tendant l'oreille et promenant de tous côtés des regards attentifs. Au bout de dix minutes, n'entendant et ne voyant rien, elle poussa la fenêtre sans la fermer, tira le rideau pour se mettre à l'abri de l'air humide de la nuit, gagna son lit, se coucha et souffla sa bougie.

L'obscurité rendit un peu de courage à Marcel. Ce moment était d'ailleurs celui qu'il s'était fixé comme terme de ses incertitudes. S'il n'osait pas maintenant sortir de sa retraite, il n'y avait plus de raison pour qu'il n'y restât pas toute la nuit; il prit donc son grand courage et résolut d'aller sans plus de retard s'agenouiller au chevet d'Agathe, pour lui demander pardon de son audace.

Quant à demander davantage, il n'y songeait plus.

Hasardant à grand'peine dans l'ombre un pas timide, Marcel commença donc à s'avancer vers la porte du cabinet. Mais au moment de la pousser, il s'arrêta. Il venait d'entendre un léger bruit. C'était la porte du salon qui s'ouvrait et se refermait doucement. Au même instant un homme traversa la chambre à pas de loup. A sa grande taille, Marcel reconnut

le comte. Il fut saisi d'un accès de désespoir. Son cœur se serra, son sang afflua tumultueusement à sa tête ; il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, les premières lueurs du jour, pénétrant à travers les rideaux que soulevait le vent du matin, répandaient dans la chambre une clarté blafarde.

Il était étendu par terre, la tête plongée dans le sang. Il releva péniblement sa tête appesantie, et, en y portant la main, toucha une large blessure. Il s'était, en tombant, fendu le front sur le marbre d'une commode.

Il resta quelque temps sans pouvoir rassembler ses souvenirs, ne comprenant rien à sa situation. Mais tout à coup la mémoire lui revint. Il se leva d'un bond en poussant un cri de rage, et s'élança vers la porte pour s'enfuir.

Réveillée par le bruit, la comtesse courut au cabinet et se trouva face à face avec Marcel au moment où il en sortait. A l'aspect du jeune homme pâle et sanglant, elle recula avec épouvante. Lui, de son côté, s'arrêta en jetant sur elle un regard impossible à dépeindre, un regard où il y avait à la fois de l'amour, de la haine, de la douleur, de la colère et du mépris.

— Vous êtes donc seule maintenant? — lui dit-il.

— Vous étiez là ! — s'écria-t-elle en se frappant la tête de la main. — Ah ! si je l'avais su ! —

Il ne répondit pas et s'avança vers la porte du salon. Elle courut après lui, et lui saisissant le bras de ses deux mains :

— Marcel, écoutez-moi ! — lui dit-elle d'un ton suppliant.

— Ne me touchez pas, madame ! — répondit-il d'une voix irritée.

Et, se dégageant en même temps avec un geste de dégoût, il sortit de la chambre.

N'ayant pas trouvé la clef à la serrure de la porte d'entrée, il sauta par une fenêtre qui donnait sur le préau, et se mit à courir de toute sa force au travers de la lande, en proie

à une douleur furieuse, pleurant et criant à la fois comme un enfant blessé.

Il arrive un âge où l'habitude du malheur et la connaissance des hommes donnent l'apparence du stoïcisme. Les coups de l'infortune déchirent sans étonner, et l'on sait que le dédain avoisine la pitié. On tient à honneur de se mettre au-dessus des chances de la moquerie : on enveloppe sa souffrance dans son orgueil ; et comme le jeune Spartiate, on laisse dévorer ses entrailles en silence. La question n'est pas de guérir ses plaies, mais de les cacher au monde. Tu es dans le cirque, gladiateur, et César te regarde. Salue avant de mourir, et tâche de tomber gracieusement !

Mais l'adolescence ne connaît pas ces héroïques mensonges. Le lait de l'enfance se mêle dans ses veines au sang de la virilité. Déjà passionnée comme l'une, elle est encore naïve comme l'autre, et ne sait pas dégager les ambitions de l'avenir des faiblesses du passé. Elle dit tout haut ce qu'elle pense, et laisse éclater librement la spontanéité de ses impressions, poussant la joie jusqu'à l'ivresse et le chagrin jusqu'à la démence, compromettant sans souci la limpidité de sa robe prétexte.

Mis hors d'haleine par la rapidité de sa course, étouffé par ses sanglots, Marcel se laissa tomber tout de son long par terre. Tantôt il se roulait sur le gazon humide, en poussant des cris aigus ; tantot il mordait le sol et arrachait les herbes en murmurant des plaintes sourdes ; tantôt il fixait sur le ciel un regard hébété, en versant des larmes silencieuses.

Il ne pensait pas à étancher le sang qui inondait son visage, et ne sentait seulement pas sa blessure, tant il était absorbé par la violence de son désespoir !

Arrêté sur le seuil du bonheur par cette déception imprévue, il était tombé dans une affreuse réalité de toute la hauteur d'un beau rêve. Cette femme, objet de son admiration et de son enthousiasme, idéal de sa pensée, but de ses désirs ; cette femme, à qui il avait immolé toutes ses affections et

tous ses devoirs, à qui il avait donné son cœur, à qui il aurait donné sa vie ; cette femme, qui avait versé sur lui des larmes de reconnaissance et de tendresse, qui lui jurait une heure auparavant un amour éternel; cette femme, il l'avait vue prodiguer à un autre, sans pudeur et sans remords, ces caresses dont il venait en tremblant lui demander le secret. Ingrate à la fois et infidèle, c'était par une double perfidie qu'elle l'avait initié aux mystères de la volupté. Et à qui l'avait-elle sacrifié? A un homme qu'elle n'aimait, ni n'estimait, disait-elle, à un homme dont elle ne portait le nom que par force, dont elle subissait la présence comme une nécessité fâcheuse, qui était pour elle le représentant d'un pouvoir tyrannique. La femme qui trompe son mari trouve une sorte d'excuse violente dans la puissance des lois qu'elle brave, et ennoblit sa faute par le danger. Mais celle qui, à l'ombre du toit domestique, avec la société pour complice, sans compte à rendre, sans châtiment à craindre, trompe l'amant vis-à-vis de qui elle a contracté de nouveaux devoirs, en violant les anciens, avec qui elle a échangé des serments d'autant plus sacrés qu'ils étaient volontaires, celle-là commet une action deux fois odieuse et déshonore sa faute par une lâcheté. Elle réunit dans un monstrueux cumul les honneurs de la vertu aux bénéfices de la prostitution. Sa trahison est plus qu'infâme, elle est ignoble. Et voilà ce qu'avait fait Agathe! Voilà quelle avait été sa trahison!

Longtemps le jeune homme s'abandonna sans réserve à l'excès de son chagrin. Des paysans du village, qui allaient aux champs, l'aperçurent de loin et s'approchèrent avec étonnement. Il se mit la face contre terre, afin qu'ils ne lui parlassent pas.

Les grandes douleurs sont comme les grandes joies, et n'aiment pas à être troublées. Il est des moments où l'on veut pouvoir ronger son cœur en silence et à l'aise. Alors toute parole blesse. Autant vaudrait une injure qu'une consolation. Mais il y a des gens qui ont la rage de consoler. Ils

veulent tout connaître, parce qu'ils ne peuvent rien comprendre. Ils ne manquent pas une occasion de tourmenter leur monde, sous prétexte de sympathie. On n'a pas assez d'émotions dans sa propre vie ; on en cherche dans celle des autres. Tout malheur est de bonne prise. On le saisit, on le déshabille, on l'examine, on l'interroge, on le pèse, on le juge. Et en avant les banalités !

Cela est surtout vrai des paysans. Leur existence est tellement régulière et monotone que toute chose imprévue y fait événement, comme dans les plaines le moindre accident de terrain fait montagne. Étrangers à la vie générale du monde, n'ayant guère pour sujets d'entretien que l'état de l'atmosphère et les chances de la récolte, ils se jettent avec avidité sur le premier sujet d'occupation qui se présente. Le plus mince aliment suffit à l'appétit de leurs esprits naïfs. Si c'est sur une souffrance qu'ils mettent la main, au désir de savoir vient se joindre le besoin de secourir. Dans ces cœurs simples la charité s'éveille à la suite de la curiosité, charité grossière autant que vraie. Ils cherchent à tirer de vous, bon gré, mal gré, la cause de votre mal, pour y appliquer un remède de leur façon. Patients comme les bœufs, ils vous labourent de questions, jusqu'à ce qu'ils aient découvert votre secret, et vous font endurer la persécution d'une bienveillance implacable.

— Bonjour, monsieur Marcel, — dit un des premiers arrivés. — Pourquoi donc que vous restez comme ça couché par terre ? Vous gagnerez du mal. —

Marcel ne répondit pas.

— Est-ce que vous dormez, monsieur Marcel ? — dit un autre.

Et, pour voir ce qui en était, il secoua le jeune homme avec force.

— Laissez-moi, — répondit brusquement celui-ci en repoussant la main qui l'avait saisi, mais sans se retourner ; — laissez-moi et passez votre chemin. —

Ce rude accueil ne découragea pas le paysan, qui reprit avec calme :

— Ah ! vous n'êtes pas aimable ce matin, monsieur Marcel. Qu'est-ce que vous avez ? Est-ce que vous êtes malade ?

— Non.

— Ah ! tant mieux que vous ne soyez pas malade. Mais alors qu'est-ce que vous avez, si vous n'êtes pas malade ? —

Marcel garda le silence. Le paysan continua le cours de ses questions :

— Est-ce qu'il est arrivé du mal à madame Hubert ou à mam'selle Eugénie ? Dites, monsieur Marcel.

— Eh ! non, — répliqua un autre de la bande, — puisque je les ai vues pas plus tard qu'hier soir à la Maison-Fleurie, en revenant de la pêche, ainsi !

— Tant mieux qu'il ne leur soit pas arrivé de mal, à ces pauvres petites dames du bon Dieu. Alors qu'est-ce donc que vous avez, monsieur Marcel ? Est-ce que vous avez perdu de l'argent ?

— Comment veux-tu qu'il eût perdu de l'argent, le jeune maître, puisqu'il n'en porte jamais !

— Et puis, — dit un troisième, — s'il avait perdu de l'argent, il le chercherait, son argent, au lieu de rester là comme un Colas, dame ! et il nous dirait de le chercher avec lui, pas vrai ?

— Alors, monsieur Marcel, — reprit l'imperturbable orateur, — il ne se peut point que vous ayez du chagrin. Alors donc vous êtes malade, et faut vous soigner. Ne vous fâchez pas. —

En disant ces mots, il prit Marcel dans ses bras et l'enleva de terre avant qu'il eût pu faire un mouvement pour résister.

— Jésus-Dieu ! — s'écria-t-il en reculant d'un pas, — vous êtes blessé, monsieur Marcel ! Quand je disais, moi ! Est-il saignant, ce pauvre mignon, est-il saignant ! Qui est-ce qui vous a fait çà, monsieur Marcel ? nommez-le-moi un brin, il

saura au juste ce que pèsent les mains de Colomban Kerouet. Hein! monsieur Marcel, dites voir, que je l'arrange, le brigand.

— Merci, — répondit le jeune homme avec impatience, — c'est moi-même qui me suis blessé en tombant, et je n'ai besoin de rien que de repos.

— Oui, faut vous reposer, et tout de suite encore, et puis mettre là-dessus une bonne compresse d'eau-de-vie. Rien n'est bon comme çà, voyez-vous. Venez, je vas vous reconduire chez vous.

— Merci, je m'en retournerai bien tout seul.

— Oh! que nenni pas, monsieur Marcel; je sais trop bien ce que je vous dois, et nous serions blâmés s'il vous arrivait quelque chose en route. Je vas prendre votre bras, et —

Comme il joignait l'action à la parole, Marcel exaspéré se débarrassa violemment en s'écriant :

— Laissez-moi donc tranquille, à la fin, et allez au diable!

— Ça va mal, — dit le paysan en secouant la tête d'un air attristé. — Lui qui est si gentil et si doux d'habitude! J'ai bien peur que l'esprit soit un peu toqué. Les coups à la tête, voyez-vous, n'y a rien qui ahurit un homme pareillement. M'est avis qu'il faut prévenir monsieur le curé.

— Oui, — répondirent plusieurs voix, — allons avertir monsieur le curé. —

Ces mots eurent un effet magique sur Marcel. Rien n'eût pu lui être en ce moment plus pénible que la présence de l'abbé Pascal. Il prit la fuite à toutes jambes sans dire un mot. Les paysans le crurent fou et le suivirent d'un regard stupéfait jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les arbres de la colline.

En s'approchant de la Maison-Fleurie, Marcel ralentit le pas. Il espérait traverser le jardin et gagner sa chambre sans être vu ni entendu de personne; il voulait au moins éviter à sa famille la contagion de son malheur. Mais cette nuit ne devait pas être douloureuse à moitié.

A peine eut-il mis le pied dans le jardin, que Griffon accourut et se mit à sauter et à aboyer de son mieux pour souhaiter le bonjour à son maître. En vain celui-ci lui faisait signe de se taire. Le brave animal était peu accoutumé à se voir imposer silence : prenant pour des encouragements les gestes impérieux du jeune homme, il ne faisait que redoubler de pétulance. A la fin, Marcel impatienté lui donna un coup de pied. Le pauvre Griffon ne fit succéder aucun cri de douleur à ses joyeuses acclamations; mais il leva vers son maître un regard plein de tristesse, baissa les oreilles, mit sa queue entre ses jambes et regagna piteusement sa niche. Marcel se repentit aussitôt de sa cruauté et voulut porter à son fidèle compagnon la consolation d'une caresse.

Mais il s'arrêta en apercevant sa tante et sa cousine qui sortaient du salon. Elles l'avaient attendu toute la nuit, livrées à de mortelles inquiétudes, et elles accouraient à sa rencontre, palpitantes d'émotion.

— D'où viens-tu, malheureux enfant? — lui dit madame Hubert du plus loin qu'elle le vit.

— Du sang! — s'écria en même temps Eugénie; — il est blessé!

— Blessé, mon Dieu! — répéta madame Hubert en se précipitant vers lui. — Montre-moi ta tête.

— Ce n'est rien, — répondit Marcel.

— Rien?

— Rien qu'une égratignure. N'y faites pas attention.

— Mais qui t'a fait cela? d'où viens-tu? dis, où as-tu passé la nuit? —

Ces questions étaient faites d'une voix tremblante, avec des regards pleins de larmes. Eugénie, debout à côté de sa mère, ne disait rien et ne pleurait pas; mais elle était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres. Marcel ne put soutenir l'aspect de cette anxiété dont il était la cause et s'écria :

— Au nom de Dieu ! ma mère, ne m'interrogez pas, et laissez-moi souffrir seul. —

Et, s'arrachant des bras de madame Hubert, il courut se renfermer dans sa chambre.

Eugénie, en le voyant s'éloigner, s'était caché la tête dans ses mains. Tout à coup la relevant avec un geste désespéré :

— Ah ! la malheureuse ! — s'écria-t-elle d'une voix déchirante, — elle nous tuera tous les deux. —

Et elle tomba évanouie dans les bras de sa mère.

Ce premier et terrible épanchement d'une douleur jusque-là si héroïquement contenue navra la pauvre femme. Elle avait deviné d'un coup toute la vérité, et elle n'eut plus de doute en apprenant, quelques heures après, que la comtesse venait de partir pour Paris avec son mari et sa tante.

C'en était fait du bonheur de toute cette famille.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

I

Vers le midi d'une chaude journée, un voyageur a rencontré un fleuve. Il admire la beauté de ses rives et l'éclat de ses eaux dormantes qui reflètent l'azur du ciel. Cachée dans les roseaux, la naïade l'invite, par un doux murmure, aux voluptés du bain. Il cède sans résistance à ses séductions, et, se dépouillant de ses vêtements poudreux, se dispose à chercher la fraîcheur dans le sein limpide des ondes. Au moment de s'y plonger, il est arrêté par un cri d'alarme. Abandonnant son troupeau, un berger accourt vers lui, la terreur peinte sur le visage, et le supplie de renoncer à son dessein. — Tout est ici tromperie et danger. La plage, si mollement inclinée vers le bord, est coupée à pic quelques pieds au-delà; l'eau est profonde, et sous sa surface tranquille cache de rapides courants qui mènent à un tourbillon. Tout ce qui y tombe s'engouffre et disparaît pour toujours. Les forts taureaux eux-mêmes sont entraînés. Pas de lutte possible. Se baigner, c'est se perdre. — Le voyageur rit des frayeurs du berger et méprise ses conseils. Puis, comme celui-ci insiste, il le repousse durement et s'élance dans l'eau. Il nage d'abord avec aisance, plonge et replonge et joue avec les flots. Il jette un regard de triomphe au berger, qui, appuyé sur sa bou-

lette, le contemple d'un air désolé, et il semble le railler de ses sinistres avertissements. Tout à coup il se sent entraîné avec une effroyable violence, et reconnaît ce courant qu'il niait tout à l'heure. Il cherche à le remonter ou à en sortir, mais en vain. Il file avec la rapidité d'une flèche, et voit courir devant lui les arbres de la route. Il tente d'aborder; mais la rive, mangée par le courant, ne présente qu'un talus escarpé. Il s'accroche aux rochers qui la bordent par endroits: leur surface humide et polie glisse sous ses mains crispées. Ses efforts n'aboutissent qu'à la fatigue. Enfin, il rencontre une branche qui pend dans l'eau. Il la saisit convulsivement, s'y cramponne et commence à s'élever vers la terre. Déjà il se croit sauvé, quand la branche casse. Sa dernière ressource vient de lui manquer et ses forces sont épuisées. Plus d'espoir. Une prédiction réalisée prouve la justesse des autres. Tout est dit. Il faut périr. Le malheureux se laisse aller à la dérive, nageant au hasard, pour retarder la mort qu'il ne peut plus éviter. Et pendant que, emporté vers l'abîme qui va bientôt l'engloutir, il assiste au spectacle de sa propre agonie, il tourne un regard de désespoir vers la plage qu'il n'aurait pas dû quitter et qui s'enfuit à l'horizon, vers le berger qui contemple, immobile et morne, ce naufrage qu'il a voulu prévenir et qu'il ne peut plus empêcher. Il maudit et sa folle imprudence et son obstination plus folle encore, et les tentations de la perfide naïade, et jusqu'au pasteur dont les conseils n'ont fait que donner à ses regrets l'amertume du remords.

Telle était la situation de Marcel.

La trahison d'Agathe venait de lui ouvrir les yeux; et il avait trop tard reconnu la vérité.

Il songeait, avec un âpre repentir, à ces douces habitudes de son enfance abandonnées pour les hasards d'une liaison étrangère, au calme heureux de ce passé d'hier qui était déjà si loin; mais il sentait en même temps qu'une fatalité invincible l'empêchait de retourner en arrière.

Accoutumée déjà à des sentiments plus ardents, son âme ne pouvait plus se contenter des affections de famille. La passion, comme la foudre, brûle tout sur son passage, et ne laisse derrière elle que des cendres. L'amour était désormais nécessaire à cette existence. Mais qui aimer? Agathe? mais comment se fier à qui vous a trompé? et l'amour va-t-il sans la confiance? Eugénie? mais ce cœur qu'elle n'avait pas su conquérir libre, comment l'occuperait-elle maintenant plein de souvenirs? Une autre femme? mais Marcel n'en connaissait pas. D'ailleurs trouverait-il dans une autre la loyauté, la fidélité qui manquaient à Agathe? Et n'était-ce pas une folie d'en supposer une, non pas supérieure, mais seulement égale à celle qui avait fasciné son imagination et captivé tout son être? L'objet d'un premier amour paraît toujours incomparable; et, lors même qu'une faute a fait descendre la divinité au rang des simples mortelles, on croit encore qu'elle ne leur ressemble que par ses faiblesses et non par ses grandeurs.

Aussi, malgré les révoltes de son orgueil et les conseils de sa raison, en dépit et presque à l'insu de lui-même, Marcel persévérait-il dans son funeste attachement. Par un bizarre et fréquent phénomène, il ne pouvait s'empêcher ni d'aimer ni de haïr Agathe, et l'admirait encore en la méprisant. Et il souffrait doublement de sa double impuissance. Penché sur cette idole qu'il avait vue se coucher dans la boue, il pleurait sur elle et sur lui-même, désespéré et honteux de n'avoir ni la force de la relever ni le courage de s'en éloigner.

Il ne lui restait pas même la ressource des consolations.

Ce n'était pas auprès de sa famille qu'il pouvait chercher un refuge contre lui-même. Son malheur était à la fois la conséquence et le châtiment d'une faute; et ces deux nobles femmes, qu'il avait blessées dans leur affection et dans leurs espérances, se montraient assez compatissantes en ne lui reprochant pas le mal qu'il leur avait fait, en ne reversant pas sur lui le trop plein de leurs douleurs. Leur silence était déjà de la générosité.

De puissantes raisons l'empêchaient aussi d'ouvrir son cœur à l'abbé Pascal. Il sentait que sa défiance et son obstination lui avaient fait perdre tous ses droits à l'amitié du prêtre; et il ne pouvait, d'un autre côté, lui pardonner d'avoir été presque en même temps le prophète et le témoin de sa déception. Et non-seulement il lui en voulait de sa pénétration, non-seulement il s'irritait de son infaillibilité, mais encore il lui faisait un crime de son propre aveuglement et de sa propre injustice.

Cherchant partout avec qui partager la responsabilité de nos folies, nous voyons des ennemis dans tous ceux qui ne veulent pas être nos complaisants, et nous faisons plus volontiers grâce à autrui de ses offenses envers nous que des nôtres envers lui : tant notre vanité est inquiète et rancuneuse !

A ces motifs de répulsion venait se joindre un commencement de scepticisme. Ce n'était déjà plus cet adolescent candide, disposé à voir partout le bien, prêt à tout croire sur parole. L'expérience avait déchiré d'un sinistre éclair le voile qui dérobait à ce jeune esprit le spectacle des infirmités humaines; et, comme le montagnard qui ne pose plus qu'un pied défiant sur la neige qui a failli l'engloutir, il promenait autour de lui des regards soupçonneux, redoutant la tromperie des apparences, et se mettant sans cesse en garde contre les surprises. Marcel se demandait si, après la rude leçon qu'il venait de recevoir, la confiance ne serait pas une folie. Puisque la comtesse avait bien justifié la mauvaise opinion du curé, pourquoi le curé ne méritait-il pas à son tour le sévère jugement de la comtesse? La vérité d'une accusation n'augmentait-elle pas, au lieu de la diminuer, la probabilité de l'autre? Quelle raison de croire à l'amitié plus qu'à l'amour? La gravité de l'homme ne pouvait-elle pas mentir aussi bien que la beauté de la femme? Agathe avait été perfide : pourquoi Pascal ne serait-il pas infâme?

Une secrète voix disait bien au jeune homme qu'il ouvrait

son âme aux suggestions de l'imposture, et lui reprochait chacun de ses doutes comme une action honteuse. Mais que peuvent les efforts de la conscience contre les convulsions furieuses de la passion aux abois? et se laissera-t-on guider par l'instinct au moment même où il vient de vous perdre?

La vérité a certainement son caractère propre et ses symptômes qui doivent la faire reconnaître. Mais il n'est permis qu'à des yeux exercés de les bien distinguer. La double maturité de l'âge et de l'expérience manquait à Marcel. Il en était encore à la période des étonnements et des exagérations. L'esprit de l'homme obéit à une loi d'oscillation qui ne lui laisse trouver son aplomb que peu à peu et après avoir passé et repassé d'une extrémité à une autre.

N'ayant eu aucun démêlé avec le commandant, Marcel n'avait aucun motif pour mettre en doute sa bienveillance et son dévouement, et n'eût pas hésité à y faire appel dans l'occasion. Mais il sentait que le vieux militaire ne connaissait rien aux agitations de l'amour et ne pouvait avoir de remède pour des chagrins qu'il ne comprenait pas.

D'ailleurs, il faut le dire, quand même il eût pu trouver un confident sympathique et facile, certains scrupules, inhérents aux nobles natures, lui eussent encore fait garder le silence.

L'âme a sa pudeur et répugne à montrer ses défaillances et ses plaies. Il est aussi un sentiment complexe, mélange de délicatesse et de fierté, qu'on pourrait appeler l'honneur de l'amour, qui défend de livrer à la haine et au mépris d'autrui ce qui a été l'objet de notre tendresse et de notre enthousiasme. L'amour est un culte, et, pour les femmes comme pour les dieux, il n'y a que les renégats qui brûlent ce qu'ils ont adoré.

Marcel n'eût jamais voulu étaler devant des yeux étrangers ni les misères de son cœur ni les turpitudes de sa maîtresse.

Il était donc obligé de porter seul le poids de son désenchantement et de sa tristesse. Du reste, il fuyait les distractions au lieu de les chercher, et se complaisait dans l'isole-

ment. On eût dit qu'il craignait d'être dérangé dans le travail de sa souffrance.

Il passait la plus grande partie de ses journées loin de la Maison-Fleurie. Tantôt il allait s'asseoir dans un endroit écarté de la baie, et y restait des heures entières, fixant de mornes regards sur ces bords vides de son bonheur, évoquant le fantôme de ses espérances mortes, écoutant la plainte de ses souvenirs; tantôt il s'enfonçait dans la campagne, avançant au hasard, précipitant sa marche, comme pour s'échapper à lui-même; tantôt encore il s'élançait au milieu des rochers, montant et descendant tour à tour, côtoyant les précipices, risquant sa vie à plaisir, souriant au danger et cherchant le repos dans l'épuisement. Parfois, quand le temps était mauvais, il se jetait dans une barque qu'il poussait loin de la terre, et, se couchant au fond, les yeux attachés sur les brumes du ciel, il se laissait ballotter par les vagues; ou bien, monté sur un cheval vigoureux, il longeait le rivage en galopant contre le vent qui lui lançait à la face des tourbillons d'écume. Alors, dans l'emportement d'un enthousiasme sauvage, il mêlait ses cris aux mugissements des flots déchaînés : associant le tumulte de son âme aux agitations de la nature, il empruntait la voix de la tempête pour exhaler sa douleur.

De retour au logis, il se renfermait dans un silence farouche et assistait à la vie de la famille sans y participer. Indifférent à tout ce qui l'entourait, il semblait avoir oublié son âme quelque part.

Rien d'ailleurs ne venait troubler le calme lugubre de sa préoccupation. L'abbé Pascal, à qui l'on avait dès le premier moment demandé ce qu'il fallait faire, avait répondu : — Attendre. — Et plein de confiance dans la sagesse du prêtre, tout le monde se conformait à ses ordres. On faisait en quelque sorte la part du feu, et l'on abandonnait ce violent désespoir à toute son intensité, afin qu'il s'éteignît plus vite en se consumant sans obstacle.

Quoique impérieusement commandée par les circonstances,

une neutralité de ce genre n'en était pas moins pénible à observer. Le cœur résiste mal à la force expansive de l'attendrissement, et rares sont les natures auxquelles convient l'héroïsme des dévouements stoïques. En toute autre occasion, les amis du jeune homme se fussent difficilement résignés à ne manifester leur affection que par l'inertie. Mais, à cette heure, chacun avait son fardeau à porter et sa lutte à soutenir.

Eugénie endurait, elle aussi, toutes les tortures de l'amour trompé, et n'avait sur Marcel que le triste avantage de l'habitude. Désolée d'avoir laissé une fois s'échapper de ses lèvres le secret du mal qui la dévorait, elle se reprochait durement sa faiblesse et employait toute la puissance de son âme à en effacer le souvenir ou du moins à en empêcher le retour.

Le cœur des mères est un foyer où viennent se concentrer toutes les douleurs des enfants. Grâce à ce sublime et terrible privilége, madame Hubert ressentait à la fois toutes les angoisses de ses deux bien-aimés. Et comme si ce n'eût pas été assez de ce chagrin multiple, le remords venait s'y joindre. La pauvre femme se faisait un crime de son ignorance et s'accusait des malheurs qu'elle n'avait pas su prévoir. Il n'y avait place dans sa belle âme ni pour le soupçon ni pour la colère. Elle ne pensait ni à blâmer Marcel ni même à se plaindre de la comtesse. C'était sur elle-même, sur elle seule qu'elle faisait retomber toute la responsabilité de ce funeste amour ; et elle se demandait avec amertume à quoi bon elle restait sur la terre, puisqu'elle ne savait plus veiller au salut de ses enfants.

L'abbé Pascal était devenu plus sombre encore et plus austère qu'auparavant. Il passait tout son temps au chevet des malades. La secousse des derniers événements avait rouvert les blessures mal fermées de son âme, et l'homme fort cherchait dans l'exercice de la charité un soulagement à ses souffrances.

Le bon M. Jacquin, sans s'expliquer parfaitement l'affliction de ses amis, ne s'y associait pas moins cordialement. Il

voyait que la tristesse était à l'ordre du jour, et cela lui suffisait pour être triste. Il ne riait plus et ne jurait guère. Il est vrai qu'il se dédommageait sur le tabac et les perdreaux de cette double privation. Il ne cessait, du matin au soir, de chasser ou de fumer. Quant à ses discours, ils n'étaient ni longs ni variés. — Eh bien ! comment cela va-t-il aujourd'hui ? Allons ! allons ! il faut espérer que cela se passera. — Telles étaient les deux formules de conversation qu'il employait le plus habituellement dans ses visites à la Maison-Fleurie. Il eût craint, en en disant davantage, d'être indiscret ou maladroit.

Les domestiques, devinant aussi quelque malheur, accomplissaient leurs devoirs en silence. Il n'y avait pas jusqu'à Griffon qui ne parût affecté à sa manière de ce changement d'habitudes. Son instinct lui disait qu'il fallait qu'il se passât quelque chose de bien extraordinaire pour que personne ne jouât avec lui, et il se conformait par sa tranquillité à l'attitude mélancolique de ses maîtres.

On eût cru que la mort avait visité cette maison naguère si animée ; et, en effet, on y portait le deuil du bonheur.

C'est ainsi que se passa l'automne.

Les révolutions périodiques de l'année n'exercent sur l'existence des villes qu'une médiocre influence. Le riche citadin trouve dans les raffinements de la civilisation un refuge assuré contre les assauts de l'ennui, et les merveilles de l'art le consolent des rigueurs du climat. Pour lui, le changement des saisons n'amène que la diversité des jouissances. Que peut-il regretter des beaux jours quand viennent les mauvais ? N'a-t-il pas l'harmonie des musiques savantes pour lui faire oublier le gazouillement des oiseaux ? La magie des décorations théâtrales ne supplée-t-elle pas à l'absence des lointains horizons et des perspectives pittoresques ? Qu'importent, en face des lustres étincelants, les froides ténèbres des longues nuits ? Et les humbles fleurs des champs obtiendront-elles seulement un souvenir au milieu de l'atmosphère enivrante

des fêtes ? Ils peuvent, ces heureux de la terre, attendre sans inquiétude le retour du printemps. Le monde ne leur laissera pas la peine de vivre avec eux-mêmes et par eux-mêmes, lourde tâche ! et leurs loisirs ne suffiront pas aux distractions qui en sollicitent l'emploi.

En contact immédiat et perpétuel avec la nature, l'habitant des campagnes au contraire reçoit un contre-coup de toutes ses variations. Le cercle de sa vie se rétrécit avec la durée des jours. L'hiver est pour lui une sévère et inévitable réalité. Il le voit s'avancer comme un conquérant ennemi, envahir ses champs et assiéger sa maison. Plus de doux repos sur le tapis des gazons, plus de vagues rêveries au bord des ruisseaux, plus de longues promenades à l'ombre des bois. La terre semble une morte sous un linceul de neige ; la bise meurtrit de ses rafales glacées le flanc nu des collines ; les arbres amaigris grelottent sous le givre ; épuisé et malade, le soleil mesure la lumière avec avarice et refuse la chaleur. L'homme est obligé de demander au foyer domestique un abri contre l'inclémence du ciel, et de renfermer toute son existence entre quatre murailles. Sa famille devient pour lui le monde. Il n'a plus, pour épancher son activité, que l'échange des pensées et le commerce des affections. L'absence des plaisirs rend le bonheur nécessaire.

Aussi ne saurait-on trop le plaindre, celui que ne rapproche pas de ses compagnons le doux attrait de la sympathie ! Cette communauté de vie, consolation de ceux qui aiment, n'est plus pour lui qu'un long supplice. Il porte comme une chaîne la nécessité d'un perpétuel tête-à-tête, et trouve une prison dans son asile.

Pour la première fois, Marcel vit avec terreur s'approcher l'époque qui devait le condamner à la réclusion. L'embarras était trop grand de soutenir durant tout le jour la présence de sa tante et de sa cousine. Comment leur cacher son chagrin ? Comment supporter le spectacle de leur désolation ?

Il chercha un moyen pour échapper à cette pénible situa-

tion, et ne trouva rien de mieux que la chasse. Madame Hubert, dont la répugnance fut vaincue par les conseils de l'abbé Pascal, ne s'opposa pas aux desseins du jeune homme, qui s'associa, sans plus tarder, aux expéditions de M. Jacquin. Il trouvait dans la fatigue des longues marches un soulagement à son inquiétude physique, et dans l'excitation de la poursuite un aiguillon à la morne apathie de son âme. Ce ne fut pas sans émotion qu'il tira son premier coup de fusil, et la vue de sa première victime le fit reculer d'horreur ; mais peu à peu il s'habitua à la vue du sang, et finit par trouver une sorte de plaisir fiévreux dans l'œuvre de la destruction. Il y a dans l'homme un instinct féroce qui le pousse à faire porter, n'importe à qui, n'importe à quoi, la peine de ses souffrances. Le malheur endurcit.

L'hiver amène du Nord sur les côtes de la Bretagne de grandes migrations d'oiseaux, eïders, pingouins, cormorans, et vingt autres espèces ; mais les plus remarquables de tous par leur grandeur et leur beauté, les rois de cette population voyageuse, ce sont les cygnes. Leur arrivée est une fête pour les habitants des baies, pêcheurs que la tourmente retient à terre, laboureurs dont le froid a rendu la charrue inutile. Tout le monde se met en chasse, voulant sa part de l'aubaine. Les nobles oiseaux se payent cher, destinés qu'ils sont aux plaisirs et au comfort des classes aristocratiques. Vivants, ils vont animer de leurs ébats les bassins des châteaux ; morts, ils ornent de leurs dépouilles les épaules de nos élégantes frileuses. Mais leur conquête est difficile autant que fructueuse. Ils ont l'œil perçant, l'humeur à trop juste raison défiante, l'aile forte, le courage indomptable. Blessés, ils opposent à leurs ennemis une défense opiniâtre et souvent dangereuse. Il faut employer contre eux prudence, ruse, patience, longs fusils et chiens intrépides. Souvent encore ce n'est pas assez ; et le bon droit de la liberté échappe parfois à la perfidie de toutes les embûches et à l'acharnement de toutes les attaques.

Voici comment se fait la chasse.

On choisit des postes que l'on distance d'une centaine de pas, pour éviter la simultanéité dans le tir et la confusion des coups, et l'on enfonce, à la place marquée, un tonneau dans le sable. A la marée descendante, chaque chasseur, habillé le plus chaudement possible, se place dans son tonneau avec son chien et son fusil chargé à balle ou à gros plomb. Il abaisse le couvercle du tonneau, et l'étaye à quelques pouces du bord de manière à laisser passage à ses regards et au canon de son arme. Puis il attend. Quelquefois le gibier vient de lui-même se présenter à ses coups. Mais ordinairement ce sont des alliés qui sont obligés de le lui amener. Une battue est organisée. Deux troupes d'enfants, conduites chacune par un traqueur expérimenté, font un long circuit à droite et à gauche de la baie, et, s'éparpillant sur le rivage, rabattent à grands cris les oiseaux sur les affûts. Alors commence un feu de file ; et le chasseur qui a touché sort d'embuscade avec son chien, et va chercher sa proie.

M. Jacquin ne manquait jamais cette chasse. Il y fut cette fois accompagné par Marcel. Les paysans s'empressèrent d'offrir à leurs maîtres les deux meilleures places. Le vieux militaire installa lui-même son élève avec Griffon, qui avait repris pour cette journée son ardeur et sa gaieté, et ce ne fut qu'après leur avoir donné à tous deux les plus savants conseils qu'il alla lui-même se mettre à son poste. A peine avait-il abaissé le couvercle de son tonneau qu'il entendit partir un coup de fusil, et vit Marcel s'élancer de sa cachette avec Griffon.

— Ah ! les enragés ! — s'écria-t-il en hochant la tête. — Je leur avais cependant bien recommandé de se tenir tranquilles et de ne tirer qu'à demi-portée de fusil. Où diable vont-ils comme cela ? Est-ce qu'ils se figurent avoir tué quelque chose là où il n'y a manifestement rien ? Oui, oui, — ajouta-t-il en entendant Griffon aboyer de toute sa force, — démanche-toi le gosier à crier, sotte bête ! ça nous amènera

du gibier, bien sûr. Que le diable les emporte, et moi aussi, de les avoir conduits ici, comme s'ils étaient bons à autre chose qu'à tout gâter ! —

Tout en maugréant de la sorte, M. Jacquin était sorti de son tonneau pour forcer les deux coupables à rentrer dans le leur. Il se dirigea vers un rocher derrière lequel ils avaient disparu. A peine l'eut-il tourné qu'un spectacle inattendu se présenta à ses regards.

Debout au milieu d'une petite mare teinte de son sang, un cygne noir, grand comme un homme, se défendait du bec et de l'aile contre Griffon et Marcel, qui l'attaquaient avec une égale fureur, l'un à coups de dents, l'autre à coups de crosse. Malgré ses blessures, le brave et magnifique oiseau soutenait héroïquement la lutte. Il était cependant visible que ses forces diminuaient de moment en moment. Au contraire, la violence de ses adversaires semblait augmenter avec la durée du combat. Enfin, Marcel le renversa d'un coup terrible, et, le voyant se débattre encore à terre, se mit à redoubler avec une sorte de rage.

— Un ennemi à terre ! — s'écria avec indignation le commandant qui venait d'arriver, — comment peux-tu le frapper ainsi? C'est abominable. Achève-le, mais ne le massacre pas. —

Et joignant le fait à la parole, il termina d'un coup de fusil l'agonie du pauvre cygne.

Les reproches de M. Jacquin avaient jeté Marcel dans une profonde stupeur. Tout à coup il sembla s'éveiller d'un rêve, et d'une voix douloureuse :

— O mon Dieu ! — s'écria-t-il, — je suis devenu méchant ! —

M. Jacquin le regarda d'un air étonné; et, le voyant en proie à un véritable chagrin, il chercha à le consoler de son mieux.

— Allons ! allons ! — dit-il en lui prenant la main, — il ne faut pas te désoler pour ça, mon garçon. Je n'ai pas eu

l'intention de te faire de la peine, moi. Après tout, ce n'est pas la mort d'un homme que la mort d'un oiseau, et...

— Merci de votre compassion, commandant, — interrompit Marcel en repoussant doucement son vieil ami ; — mais je ne la mérite pas. Je crois vraiment que je n'ai plus de cœur. Il y a quelque temps, j'ai battu mon chien qui voulait me caresser ; aujourd'hui j'ai tué, j'ai massacré cet innocent oiseau, uniquement pour le plaisir de tuer et de massacrer. Pauvre cygne ! Venu de si loin avec ses compagnons, avec sa famille, pour se faire assassiner par un fou furieux ! Peut-être, au moment où ma balle l'a frappé, cherchait-il de la nourriture pour sa femelle et pour ses petits, et sa femelle et ses petits l'attendront en vain. Et ce sera ma faute. Ah ! vous avez raison, commandant, c'est une mauvaise action, et elle me portera malheur. —

M. Jacquin allait répondre ; Marcel ne lui en laissa pas le temps.

— Peu importe. Tout ce que je désire, c'est que ma mère et Eugénie ne sachent rien de ce qui vient de se passer. Si elles le savaient, elles me haïraient. Vous me promettez de ne pas leur en parler : n'est-ce pas, commandant ?

— Certainement, parbleu ! Mais ne vas-tu pas te monter la tête à propos d'une bagatelle ! Que diable ! quand on a dans la main un fusil, c'est pour s'en servir.

— Aussi n'en porterai-je plus un de ma vie. Voici le vôtre, commandant. Je vous remercie. J'ai chassé aujourd'hui pour la dernière fois. —

Il s'éloigna malgré les instances de M. Jacquin, et prit tout pensif le chemin de la Maison-Fleurie.

Cet incident parut avoir opéré dans son esprit une révolution salutaire. Le soir, contre son habitude, il vint au salon, où tout le monde se trouvait réuni. Il avait l'air ému, et parut prendre intérêt à la conversation. S'il parla peu lui-même, ce fut du moins avec douceur. Sa tristesse avait quelque chose de calme et de tendre. Vers la fin de la soirée, il

pria Eugénie de faire de la musique. Comme elle le regardait avec une expression de doute :

— Oui, — reprit-il, — je te prie de me faire un peu de musique ; il y a longtemps que je n'en ai entendu : cela me fera du bien. Veux-tu ? —

Elle alla sans répondre s'asseoir au piano, et se mit à préluder. Elle préluda longtemps, ne trouvant aucun air à jouer. L'émotion lui ôtait la mémoire. Personne ne disait mot. Chacun luttait en soi-même, et cherchait à contenir son cœur.

Tout à coup Marcel se leva, courut à sa cousine, et, lui jetant les deux bras autour du cou :

— Laisse faire, ma chère Eugénie, — lui dit-il d'une voix tremblante, — va, laisse faire, cela se passera. —

La jeune fille laissa tomber sa tête sur l'épaule de son cousin, et tous deux se mirent à pleurer à chaudes larmes. Madame Hubert ne put résister à ce spectacle, et, serrant à la fois ses deux enfants dans ses bras, mêla ses larmes aux leurs. Griffon était accouru à sa suite, et léchait tour à tour les mains d'Eugénie et de Marcel, en levant vers eux un regard d'intelligence.

Le commandant se promenait à grands pas dans le salon, regardant le parquet et mordillant sa moustache, pour ne pas se laisser aller à son attendrissement.

Seul, le curé paraissait avoir conservé son calme habituel.

M. Jacquin le remarqua, et s'approchant de lui avec étonnement, lui dit à voix basse :

— Eh bien, l'abbé ? que pensez-vous de cela ? Il me semble que c'est bon signe, hein ?

— Il faut toujours espérer, — répondit gravement le curé.

M. Jacquin le regarda d'un air inquiet, mais sans oser lui demander l'explication de sa pensée.

Craignant que cette scène, si on la laissait se prolonger, aboutît à quelque crise violente, le curé s'approcha de madame Hubert, et la tirant à part :

— Permettez-moi, madame, — lui dit-il d'un ton pénétré,

— permettez-moi de vous faire observer qu'il serait convenable et prudent de mettre un terme à cette vive expansion. Elle pourrait dégénérer en quelque chose d'excessif et de funeste.

— Ah ! monsieur le curé, — répondit-elle, — laissez-nous pleurer. Nous en avions tous besoin.

— C'est justement parce que les larmes sont une faveur de Dieu, qu'il ne faut pas en abuser. Je vous en supplie, tâchez de vous contenir, et de modérer la sensibilité déjà trop excitée de ces jeunes gens. C'était mon devoir de vous donner cet avis, et je crois que c'est le vôtre, madame, d'en tenir compte. —

Habituée à s'incliner devant l'autorilé du curé, madame Hubert ne pouvait manquer de se rendre à une aussi formelle injonction. Elle dompta l'entraînement de son émotion et donna le signal de la retraite. Les deux jeunes gens se séparèrent, après l'avoir échangé ce fraternel baiser du bon soir, hélas ! oublié depuis si longtemps.

A partir de ce jour, la Maison-Fleurie prit un aspect moins désolé. La tristesse y régnait encore, mais non plus le désespoir. Tout en déplorant le passé, tout en souffrant du présent, on commençait à sourire à l'avenir.

Marcel avait compris l'ingratitude de son isolement, et il sentit le besoin d'ennoblir son malheur en lui enlevant sa tache d'égoïsme. S'il ne réussissait pas à vaincre sa mélancolie, il arrivait du moins à triompher de son indifférence. Il reprenait peu à peu ses anciennes habitudes, et tempérait par la douceur de ses façons l'invincible opiniâtreté de son silence. Il semblait s'empresser de rendre à sa famille ce qu'il possédait encore de lui-même.

Comme le prisonnier pour qui la moindre échappée du ciel est une magnifique perspective, Eugénie et sa mère trouvaient dans ce léger retour d'affection des consolations ineffables. Par une de ces exagérations de confiance, familières à ceux qui ne connaissent pas bien les déceptions de la vie,

elles doraient une pâle réalité de tout l'éclat de leurs illusions, et l'atténuation de l'infortune devenait à leurs yeux la promesse et le commencement même du bonheur.

Il va sans dire que la naïve bonhomie du commandant s'associait à toutes leurs espérances. Il précipitait même, dans l'impatience de son amitié, la marche des événements, et croyait à des résultats du lendemain.

— Je le disais bien, moi, que cela s'arrangerait, — répétait-il souvent en se frottant les mains, — et qu'un brave garçon n'était pas perdu pour une amourette. Mais ils n'entendent rien à ces choses-là, eux autres ; et Dieu sait où l'on en serait encore, si je ne m'en étais pas mêlé. Je savais ce que je faisais en conduisant Marcel à la chasse ; un coup de fusil a suffi pour le calmer. Après cela écoutez donc encore les femmes ! Décidément, il n'est rien de tel que de mener les choses militairement. —

L'abbé Pascal lui-même, quoique loin d'adopter les calculs et de partager la confiance de ses amis, commençait à entrevoir la possibilité d'une guérison, et en remerciait le ciel comme d'un miracle.

Les choses en étaient là, lorsque M. Jacquin reçut par la poste un paquet timbré de Paris. En déchirant l'enveloppe, il trouva deux lettres dont l'une était adressée à Marcel. L'autre ne contenait que ces mots :

« Une personne qui a toute confiance dans la loyauté de
» M. Jacquin le supplie, au nom de l'honneur, de remettre
» secrètement et en mains propres la lettre ci-jointe à la per-
» sonne dont la suscription porte le nom. Cette lettre ne
» contient que des regrets et un adieu. M. Jacquin peut donc
» sans scrupule rendre le service que l'on réclame de son
» obligeance. Il acquerra par là des droits à la reconnais-
» sance d'une personne dont il a déjà toute l'estime. »

Malgré l'absence de signature, le commandant devina facilement l'auteur de la lettre. Il se demanda avec hésitation s'il devait s'acquitter de la singulière commission dont il se

trouvait inopinément chargé. Il sentait bien qu'il y avait du danger à remettre Marcel en communication avec la comtesse. Mais, en y réfléchissant, il trouva que la chose n'était pas aussi grave qu'elle en avait l'air au premier abord. Puisqu'il ne s'agissait que de regrets et d'adieu, l'épître en question ne pouvait que confirmer le jeune homme dans ses bonnes résolutions, en lui prouvant que tout était fini du côté des amourettes, et qu'il n'y fallait plus penser.

Et puis chacun a son faible. Le faible de M. Jacquin, c'était un culte exagéré de l'honneur. Cela allait chez lui jusqu'à la superstition et au fanatisme. En faisant appel à sa loyauté, on était sûr d'en obtenir tout ce qu'on voulait. Une fois monté sur ce dada, on pouvait le mener au bout du monde.

Il ne pouvait, sans une grossière indiscrétion, renvoyer une lettre qui n'était pas signée. Il ne pouvait, sans trahir la confiance qu'on avait eue en lui, la garder ni la détruire. Que faire donc, sinon remplir son message ? C'est à ce parti qu'il s'arrêta.

Il fit venir Marcel au Domaine, s'enferma avec lui, et montrant la mystérieuse lettre :

— Voilà, — dit-il, — ce dont je suis chargé pour toi. Motus.

— Chargé par qui ? — demanda Marcel avec étonnement.

— Tu vas probablement le voir. Quant à moi, je n'en sais positivement rien. Remarque que je dis positivement. Il est possible en effet que j'aie des soupçons ; mais, quant à être certain de quelque chose, je ne suis certain de rien. Ainsi, l'on ne pourra d'aucune manière m'accuser d'avoir agi en parfaite connaissance de cause. —

Après avoir abrité sa conscience derrière ce préambule casuistique, le vieux militaire tendit la lettre à Marcel, qui la prit d'une main tremblante et lut ce qui suit :

« Mon cœur est trop plein, il faut qu'il s'épanche. Voilà
» quatre mois que j'étouffe, que je souffre en silence : il faut
» que je crie. Et vers qui élèverai-je ma voix, si ce n'est vers
» celui qui est l'objet de toutes mes pensées et la cause de

» mes chagrins? Peut-être refuserez-vous encore de m'en-
» tendre. Peut-être détournerez-vous les yeux de mon sou-
» venir, comme vous avez naguère repoussé mes mains
» suppliantes. Mais qu'importe? Je suis accoutumée à vos
» mépris. Le besoin de votre pitié, l'espérance d'une larme,
» que je payerais de mon sang, me feront aisément braver
» ce danger et supporter cette douleur. Eh ! que parlé-je de
» douleur? Cette fois je ne suis pas exposée à voir le coup
» qui peut me frapper ; et, quel que soit le sort réservé à
» cette lettre qui emporte mon âme, dussiez-vous la jeter
» au feu sans la lire, ou la fouler aux pieds après l'avoir lue,
» je ne serai pas témoin de vos duretés ; et il me restera au
» moins la consolation du doute. Cependant laissez-moi vous
» prier d'être un moment bon pour moi, comme vous l'êtes
» toujours pour tout le monde. Prenez pitié de mes larmes,
» et accordez-moi un instant, un instant de patience ; c'est la
» dernière fois que je vous importune.

» Qu'ai-je à vous dire? Tout et rien. Si vous me deman-
» diez le but de cette lettre, je ne pourrais vous répondre ;
» et cependant je n'en finirais pas si je voulais vous raconter
» toutes mes pensées. De mes désirs, je n'en parle pas : c'est
» l'impossible.

» Qu'ont à se communiquer, au moment d'une longue
» séparation, deux amis qui ont toujours vécu ensemble?
» Bien peu de choses, n'est-ce pas ? Pourtant ils sentent le
» besoin de passer ensemble le dernier jour et la dernière
» nuit ; et, durant de longues heures, ils ne cessent d'échan-
» ger ces paroles de l'intimité, si inutiles et si nécessaires, et
» dont les divagations atteignent si directement l'objet. Eh
» bien ! je crois, je sais vous avoir assez aimé pour avoir
» droit aux confidences de l'heure suprême, et je veux célé-
» brer en liberté cette funèbre fête de l'adieu.

» Adieu éternel, hélas ! Vous l'avez voulu. Depuis si long-
» temps que vous avez prononcé ma condamnation, pas un
» mot n'est venu me relever de ma déchéance.

» Je ne m'en plains pas. Vous étiez dans votre droit. » Peut-être seulement en avez-vous usé bien rigoureuse- » ment de ce droit terrible de haïr qui vous aime et de mé- » priser qui vous admire. La jeunesse est impitoyable et » hautaine. Sa superbe innocence ne sait pas compatir aux » faiblesses qu'elle n'a pas encore expérimentées, et ne dis- » tingue pas la faute du crime. Elle voit le vice partout où » n'éclate pas sa splendide vertu d'un jour. Plus tard, » éprouvé soi-même, on devient plus charitable. Le malheur » amène avec lui l'humilité et l'indulgence. Mais il n'est » plus temps. On a brisé des cœurs où l'amour brûlait ar- » dent et pur sous d'apparentes misères, comme une lampe » sacrée sous des ruines.

» Et ce n'est pas seulement le remords qui attend les sévé- » rités excessives, souvent aussi c'est le regret. Ces affections » que l'on a si violemment rejetées loin de soi, en les com- » parant à d'autres, on arrive à s'étonner de leur valeur. » Malgré leurs taches, c'étaient des diamants peut-être, et » l'on n'a pas daigné se baisser pour les ramasser dans la » poussière. Ce ne sont pas les natures irréprochables qui » savent le mieux aimer. Fières d'elles-mêmes, elles se gar- » dent la meilleure partie de leur estime et se font aisément » un bonheur de leur gloire. Il leur manque à la fois le » besoin de l'enthousiasme et l'instinct de la miséricorde.

» Ah ! mon Dieu ! comme à votre place, moi, je vous aurais » pardonné, pauvre pécheresse que je suis ! J'aurais voulu » effacer vos larmes ou les pleurer avec vous. Je vous au- » rais, à force de tendresse, réhabilité dans votre propre » opinion ; ou, si vous aviez été inconsolable, j'aurais porté » avec joie la moitié de votre honte. Tandis que vous, Mar- » cel, vous n'avez pas daigné m'accorder ce qu'accorde, je » ne dis pas le juge à l'accusé, mais le prêtre au condamné ; » vous n'avez pas voulu écouter une parole, non d'excuse, » mais de repentir seulement. Et pourtant, qui sait si elle » était tout à fait impossible, cette justification que je ne

» voulais même pas tenter? Qui vous dit qu'une fatale » erreur, que la crainte d'un grand danger, que bien des » causes puissantes et cachées, que des considérations inex- » plicables n'étaient pas là pour anéantir ou du moins atté- » nuer une faute qui vous semblait monstrueuse? Cinq » minutes d'entretien, et tout était peut-être changé.

» L'avenir de deux existences perdu pour si peu! Deux » existences? Non. Il ne s'agit, Dieu merci! que de la » mienne. La vôtre n'est pas condamnée aux douleurs de » l'isolement. Vous avez une mère, vous, Marcel; vous avez » de vrais amis; vous vous créerez un autre amour; et, » tandis que vous resterez la pensée et le regret de toute ma » vie, je ne serai dans la vôtre qu'un souvenir de jeunesse. » Tant mieux! tant mieux! qu'il n'y en ait qu'un de nous » deux à souffrir, et que ce soit moi. Je me console à moitié » en songeant au bonheur qui vous est réservé.

» Adieu, mon bien-aimé! Oh! laissez-moi vous nommer » ainsi une dernière fois. On ne repousse pas la prière des » mourants, et ce mot c'est le cri suprême d'un amour à » l'agonie. Adieu, mon bien-aimé! Saluez pour moi ces » bords où se sont écoulés mes plus beaux jours et que je » ne verrai plus, cette patrie à jamais perdue de mon bon- » heur. Brûlez cette lettre et jetez-en les cendres à l'endroit » où vous m'avez sauvée et où vous auriez dû me laisser » périr. Que le berceau de notre affection en devienne la » tombe. Quelque bizarre que vous paraisse ce vœu, soyez » assez bon pour n'en pas refuser l'exécution à celle qui vous » aime, vous pleure et vous bénit. »

Cette longue lettre, pleine de retours, d'inconséquences et de contradictions, et qui semblait écrite au courant de la pensée, abandonnée à tous les hasards de l'inspiration, cette lettre avait bouleversé Marcel.

La passion est double comme Janus, et regarde à la fois la paix et la guerre. Tour à tour violente et faible, irritable et patiente, orgueilleuse et humble, farouche et tendre, impla-

cable et miséricordieuse, excessive toujours, elle se jette sans cesse d'une extrémité dans une autre et se plaît aux contrastes.

Depuis longtemps déjà rassasié d'amertume, le cœur du jeune homme aspirait à des sentiments plus doux. Une révolution soudaine y remplaça la haine par la pitié et la colère par l'attendrissement. Les organisations aimantes portent mal la fatigue des longues rancunes, et laissent peu à peu le mal se perdre dans l'éloignement du passé pour ne plus voir que le bien. Dans la joie que lui causait le retour de sa maîtresse, Marcel oublia sa trahison et ne se souvint plus que de son amour à lui. Ces souffrances qu'elle disait avoir endurées, il s'étonna d'avoir pu les causer. Il se représentait Agathe attendant pendant tant de jours, pendant tant de mois, ce mot de pardon qui n'était pas venu, et il s'indignait contre lui-même. Il se reprochait sa dureté, et doutait même de sa justice. Peut-être en effet était-elle moins coupable, la pauvre femme, qu'il ne se l'était imaginé; peut-être ne l'était-elle même pas du tout. D'ailleurs le fût-elle, et cent fois, qu'était-ce que l'amour sans la compassion? Et n'avait-elle pas bien mérité son pardon, celle qui baisait en s'inclinant la main qui l'avait si rudement frappée?

La tête baissée, les yeux attachés sur la flamme du foyer, Marcel versait des larmes silencieuses. M. Jacquin le considéra longtemps avec inquiétude, sans oser interrompre sa rêverie. Enfin, voyant que l'émotion du jeune homme, au lieu de se calmer, augmentait de moment en moment, il voulut y faire diversion.

— Hé bien! Marcel, — lui dit-il de sa plus grosse voix pour dissimuler une anxiété dont il n'était pas le maître, — à quoi penses-tu donc, de me laisser me morfondre dans un coin, sans m'adresser la parole? Est-ce que tu me prends pour un meuble, par hasard? —

Marcel leva les yeux sur lui, et le regarda fixement sans

répondre. M. Jacquin était visiblement embarrassé. Il reprit d'un ton encore plus brusque :

— Voilà tout ce que tu as à me dire ? —

Cette fois Marcel se décida à parler.

— Commandant, voulez-vous me rendre un grand service ?

— Petit ou grand, peu importe ; tu sais bien que je suis à ta disposition, mon gars, et ce n'était pas la peine de prendre une figure de cérémonie pour ça. Voyons : de quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin d'argent.

— Besoin d'argent, toi ? Et pourquoi diable faire ?

— Il faut que j'aille à Paris.

— A Paris ! En voilà bien d'une autre à présent. A Paris ! c'est à Paris que tu veux aller ?

— Oui, commandant.

— Bon ! pourquoi n'irais-tu pas aussi dans la lune ? Ma parole d'honneur, ce garçon-là devient fou.

— Vous me refusez, commandant ?

— Je ne dis pas cela, mon cher enfant ; je suis loin de dire cela. Mais encore faut-il tâcher de s'entendre. Qu'est-ce que tu irais faire à Paris ? —

Marcel montra sans répondre la lettre à M. Jacquin.

— Ah ! je comprends, — reprit celui-ci avec un geste de dépit. — Au diable les femmes ! Si j'avais su cela je ne te l'aurais pas donnée, cette maudite lettre. Elle ne contenait soi-disant que des regrets et des adieux, je t'en moque ! La satanée rouée !

— Commandant !

— Mais cela ne lui servira à rien qu'à m'avoir mystifié. Elle ne t'en verra pas plus pour cela, à Paris, du moins. Si elle a absolument envie de te voir, je ne l'empêche pas de venir ici ; mais, quant à prêter les mains à ton voyage, serviteur ! Entends-tu ?

— J'entends, commandant, — répondit le jeune homme

avec un amer sourire. — J'ai eu tort de compter sur votre amitié.

— Tort de compter sur mon amitié ! Ce c'est pas vrai, sacrebleu ! Mon argent, ma maison, ma personne, tout est à ton service, tu le sais bien, méchant garnement. Combien me demandes-tu ? Cinq cents francs, mille francs peut-être ? Eh bien ! veux-tu parier que je prends deux mille francs en or, et que je les jette devant toi dans la mer ? Le jour de ton mariage, je te donne la moitié de ma fortune. Mais te fournir des moyens de causer de la peine à ta famille, pas de ça, Lisette. J'ai fait assez de bêtises à propos de cette damnée amourette, je n'en veux plus faire. Tort de compter sur mon amitié ! Mais c'est par amitié que je te refuse, et tu me remercieras un jour d'avoir empêché ce malencontreux voyage.

— Vous ne l'empêcherez pas.

— Comment cela ?

— J'irai sans argent.

— Et te rendre ?

— J'irai à pied.

— A pied ! au milieu de l'hiver ! Tu ne sais donc pas qu'il y a cent quatre lieues d'ici à Paris ?

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Mais tu tomberas malade en route.

— Eh bien ! je tomberai malade.

— Et si tu meurs ?

— On l'aura voulu. —

M. Jacquin employa en vain tous les moyens pour détourner Marcel de son projet. Prières remontrances, menaces, tout échoua devant l'obstination du jeune homme. Le vieux militaire se promena quelque temps en proie à une vive agitation, secouant la tête, gesticulant par moment avec force, jurant entre ses dents.

— Tant pis ! — s'écria-t-il enfin en se rasseyant en face de Marcel. Puis il ajouta : — Tu es bien décidé ?

— Tout à fait.

— Rien absolument ne peut te faire changer d'idée?

— Rien.

— Eh bien! j'irai avec toi. —

Marcel le regarda avec étonnement,

— Vous voulez venir avec moi, commandant?

— C'est clair. Je sais bien que ce n'est pas amusant, à mon âge, de quitter sa maison par un temps pareil, pour se mettre à courir les grands chemins. Je ne me fais pas non plus illusion sur ma conduite : c'est une campagne absurde que j'entreprends là. Je ne suis pas amoureux du tout, moi, et c'est dur de faire des folies par procuration. Mais, que veux-tu? je ne peux pourtant pas, parce que tu es enragé, te laisser mourir de faim ou de fatigue sur le bord d'une route. Il faut donc que je te donne de l'argent. Alors me voilà ton complice. Une fois dans la nasse, autant vaut que je m'y jette à corps perdu. Je me connais; je ne pourrais pas m'empêcher de faire une drôle de figure quand on me parlerait de toi, et l'on verrait tout de suite ce qu'il en est. J'aime donc mieux m'en aller.

— Mais, commandant.....

— Laisse-moi tranquille. C'est dit, j'irai. Tâche seulement de nous faire revenir le plus tôt possible. Est-ce que nous devons être long-temps?

— Un jour, une heure, le temps de lui dire.....

— Très-bien! Ah! mon Dieu! quelle avalanche! Et quand partons-nous?

— Tout de suite, si vous voulez, commandant,

— Non, c'est trop tôt, tout de suite; il faut au moins le temps de faire sa malle. Qui est-ce qui m'aurait dit?... Enfin, n'importe. La voiture de Paris ne part de Saint-Malo qu'à neuf heures. En partant demain matin à six heures, nous aurons de l'avance. Je tiendrai les chevaux prêts. Ainsi, demain, six heures; c'est convenu.

— Ah? commandant, comment vous exprimer ma reconnaissance !

— Il s'agit bien de remercîments ! Que le diable confonde ce voyage et ceux qui en sont la cause ! Surtout ne t'avise pas de nous faire découvrir, mille tonnerres ! Je ne te le pardonnerais de ma vie.

— Soyez tranquille, commandant.

— Maintenant, va-t-en. Si tu restais trop longtemps ici, cela pourrait éveiller les soupçons. Bonjour. A demain.

— A six heures, je serai ici. Merci encore, commandant, merci mille fois! —

On se sépara. M. Jacquin, dans la crainte de se trahir, voulut se mettre à l'abri de toute observation, et fit défendre sa porte, sous prétexte d'indisposition. Bien lui en prit ; car le curé ne tarda pas à se présenter au Domaine et ne se retira que sur l'assurance positive et plusieurs fois réitérée que le commandant ne voulait recevoir personne. L'apparition du facteur à Kadoré était un événement trop extraordinaire pour n'être pas remarqué et commenté. Les commentaires n'étaient pas, au reste, des plus difficiles, grâce aux habitudes expansives du digne messager, qui manquait rarement d'échanger avec les paysans les cancans de l'amitié, tout en vidant une moque de cidre au bouchon de l'endroit. L'abbé Pascal apprit bientôt par la voix publique que M. Jacquin venait de recevoir une lettre de Paris. En toute autre circonstance, il n'eût pas fait attention à une nouvelle aussi insignifiante. Mais, préoccupé comme il l'était de la situation de Marcel, il soumettait à un contrôle méticuleux tout ce qui pouvait y avoir le rapport même le plus indirect, de même que le capitaine préposé à la sûreté d'un navire étudie constamment l'horizon et épie les moindres changements de l'atmosphère. Il connaissait trop bien la comtesse pour ne pas s'en défier, et pensa que cette lettre pouvait bien venir d'elle. La nouvelle de la visite faite par Marcel au Domaine vint augmenter ses soupçons, que la réclusion insolite de

M. Jacquin changea en certitude. La journée s'avançait, et il n'y avait pas de temps à perdre pour arriver à un résultat avant la nuit. Le curé se rendit à la Maison-Fleurie, et trouva la famille réunie à table. Marcel ne mangeait pas et paraissait soucieux. Parfois une larme furtive se glissait jusqu'aux bords de ses paupières. Ces symptômes de tristesse, qui avaient disparu depuis quelque temps, confirmèrent par leur retour les appréhensions du curé. Il profita d'un moment où il se trouva seul avec Marcel pour l'interroger.

— Vous êtes allé aujourd'hui chez le commandant, — lui dit-il en fixant sur lui un regard perçant; — vous a-t-il parlé d'une lettre qu'il avait reçue de Paris?

— Non, — répondit Marcel en pâlissant.

L'abbé Pascal vit qu'il ne pourrait rien en tirer et n'insista pas; mais il avait lu dans la physionomie altérée du jeune homme l'imminence d'une crise, et il s'en alla résolu à se tenir sur ses gardes et à n'épargner aucun effort pour conjurer le danger.

Aussitôt après son départ, Marcel annonça l'intention d'aller se reposer.

— Bonsoir, mon cher enfant, — dit madame Hubert.

— Bonsoir, mon bon Marcel, — dit Eugénie.

— Bonsoir, bonsoir, — répéta Marcel d'une voix tremblante.

Et il commença à se retirer à pas lents.

— Eh bien! tu ne nous embrasses pas? — dit madame Hubert.

— Ah! si, ma mère! — répondit-il.

Il embrassa tour à tour sa tante et sa cousine plus tendrement et plus longuement qu'à l'ordinaire. Il ne pouvait s'arracher de leurs bras; des soupirs entrecoupés s'échappaient de sa poitrine.

— Es-tu malade? est-ce que tu souffres? — lui dirent en même temps les deux femmes.

Il ne put répondre que par un signe de dénégation; puis,

faisant un violent effort sur lui-même, il s'éloigna et gagna sa chambre.

Il n'essaya pas même de dormir, et passa une nuit terrible en proie à la plus violente agitation, aux irrésolutions les plus poignantes. Vingt fois il fut sur le point d'aller éveiller madame Hubert et de se jeter dans ses bras en lui disant : —Pardonnez-moi, ma mère, et sauvez-moi de moi-même !— Et toujours la passion, plus forte, vint terrasser la conscience. Horrible lutte dans laquelle faillit périr la raison du jeune homme ! Les heures passaient une à une, lentes, solennelles, lugubres, sonnant le temps d'une voix plaintive, semblables à un cortége de pleureuses accompagnant un cercueil. Enfin le moment vint où il fallait rester ou partir : Marcel se leva convulsivement, prit un petit paquet qu'il avait préparé dès le commencement de la nuit, et sortit de sa chambre, non sans avoir jeté derrière lui un long regard plein de regrets. Il traversa le corridor d'un pied furtif et tremblant ; le moindre bruit lui faisait peur. Arrivé devant la porte de l'appartement où dormaient madame Hubert et Eugénie, il s'agenouilla et pria. — O mon Dieu, — pensa-t-il, — protégez-les à l'heure du réveil ! — Il se leva après avoir baisé le seuil, continua sa route, et arriva dans le jardin sans avoir été vu ni entendu de personne.

Il faisait encore nuit ; la neige tombait à gros flocons, couvrant la terre et voilant le ciel ; un morne silence régnait dans la campagne. Marcel frissonna de tristesse et d'épouvante ; il se retourna vers la maison et lui envoya des baisers : un secret pressentiment lui disait qu'il ne la reverrait plus et que cet adieu était un adieu éternel.

Il persista néanmoins et se dirigea vers la porte du jardin ; il avançait sans entendre le bruit de ses pas amortis par la neige, et il était parfois tenté de se prendre pour son propre fantôme errant sur l'ombre d'une terre morte. Il fut tiré de ses sombres rêveries par l'arrivée de Griffon, qui avait précipitamment quitté la niche à son passage. Le fidèle animal

accompagna son maître sans aboyer une fois, comme s'il eût compris la nécessité du silence. Il se disposait à le suivre hors du jardin ; mais Marcel ne le lui permit pas et referma vivement la barrière. Le pauvre chien colla sa tête aux barreaux et poussa un long et doux gémissement : Marcel, attendri, passa la main à travers les barreaux et le caressa ; puis, comme il ne se sentait plus maître de son émotion, il s'échappa en courant.

Il trouva M. Jacquin, qui l'attendait en se promenant dans son écurie, près des chevaux sellés et bridés.

— Bonjour, — lui dit le vieux militaire en le voyant entrer ; — il n'y a rien de changé ?

— Rien, — répondit-il avec inquiétude, craignant quelque observation.

Mais le commandant ne lui en fit aucune ; il avait pris au service l'habitude de ne jamais revenir sur une chose décidée.

Il montèrent tous deux à cheval et se mirent en route.

En sortant du village pour aller à Saint-Servan, il faut passer par un chemin creux, au haut duquel est plantée une de ces grandes croix de carrefour si communes en Bretagne. Au pied de cette croix, nos voyageurs aperçurent une ombre noire qui se détachait sur la neige ; en approchant davantage, ils distinguèrent un homme assis. Bientôt cet homme se leva et vint à eux : c'était l'abbé Pascal.

— Nous voilà bien ! — dit entre ses dents M. Jacquin, aussi humilié qu'un enfant pris en flagrant délit par son précepteur : — le diable m'emporte, si je sais que lui répondre ! —

Mais, loin de lui adresser la parole, comme il s'y attendait, le prêtre ne tourna pas même les yeux de son côté.

— Où allez-vous ? — dit-il d'un ton sévère à Marcel, en arrêtant son cheval par la bride.

Le jeune homme baissa la tête en silence.

— Vous ne voulez pas me le dire ? — reprit l'abbé Pascal ;

— eh bien ! je vais vous le dire, moi : vous allez à Paris, vous allez au malheur, vous allez au crime. —

Marcel releva la tête avec vivacité.

— Oui, au crime ! — répéta l'abbé Pascal d'une voix plus forte : — vous le savez bien vous-même ; la preuve, c'est que vous m'avez menti hier, c'est que vous vous enfuyez aujourd'hui ; et il n'y a que les malfaiteurs qui se cachent. —

Marcel restait atterré sous ces foudroyantes paroles. L'abbé Pascal continua :

— Ne vous rappelez-vous donc plus mon histoire, ou supposez-vous que je mente aussi, moi? Non, votre cœur vous crie que j'ai dit vrai, et vous vous souvenez de tout. Quelle est donc la folie de votre orgueil? Vous figurez-vous que l'on se jette impunément dans les abîmes, ou que Dieu fera un miracle tout exprès pour vous ? Ne vous flattez pas d'une telle espérance ; Dieu garde sa clémence aux bons et ne sauve pas ceux qui veulent se perdre. Si vous commencez comme moi, vous finirez comme moi, et plus coupable encore ; moi, je n'ai eu personne pour m'arrêter sur la pente fatale des passions, personne pour me rappeler au devoir ; et vous avez devant vous un homme, un prêtre, un ami, qui vous prie, qui vous ordonne, qui vous conjure de ne pas vous perdre, et avec vous ceux qui vous aiment. Je vous le dis une dernière fois, Marcel ; au nom de l'honneur, au nom de la religion, au nom de l'amitié que je vous porte, au nom de votre famille, arrêtez-vous ! —

En prononçant ces mots, l'abbé Pascal s'était mis à genoux, et il levait vers Marcel des bras suppliants ; mais, voyant à l'immobilité silencieuse du jeune homme que tout espoir était perdu, il se redressa de toute la hauteur de sa grande taille, et, tendant le bras vers l'horizon :

— Puisque rien ne peut vaincre votre obstination et votre endurcissement, je ne vous retiens plus et vous laisse la route libre ; allez où vous appelle notre mauvais génie à

tous deux; accomplissez votre destinée, malheureux! Il est écrit que, vous aussi, vous tuerez votre mère! —

Et, s'éloignant à grands pas, il disparut dans les sinuosités du chemin.

Marcel avait poussé un cri d'effroi en entendant cette prédiction sinistre : il hésita quelque temps sur la direction à prendre, ne sachant pas s'il devait avancer ou retourner; enfin il prit son parti et mit l'éperon dans le ventre de son cheval, qui s'élança au grand galop sur la route de Saint-Servan.

M. Jacquin le suivit pour tenir une parole qu'il regrettait maintenant d'avoir donnée.

II

Quelle était donc cette femme qui inspirait tant d'amour et de haine, tant d'enthousiasme et de crainte; qui exerçait sur les destinées environnantes une si puissante et si funeste influence; qui bouleversait tout sur son passage et ne laissait derrière elle que des angoisses; qui, pareille à la sirène antique, entraînait à leur perte les imprudents qui se livraient à l'irrésistible fascination de ses enchantements?

Il est une race d'êtres privilégiés que la nature et la société comblent à l'envi de leurs faveurs; à qui beauté, richesse, intelligence, audace, rien ne manque, rien que la conscience, et pour qui ce défaut devient une force de plus : type magnifique et formidable que personnifient avec éclat Alcibiade dans l'histoire et don Juan dans la poésie. Ces enfant gâtés de la fortune ne lui témoignent leur reconnaissance que par l'abus de ses bienfaits. Éblouis par l'éclat de leur supériorité, enivrés par la fumée de leurs triomphes,

ils ne reconnaissent d'autre guide que le désir, d'autre but que la satisfaction, d'autre loi que le caprice, d'autre dieu qu'eux-mêmes. Le monde est leur propriété, l'humanité leur esclave. Tous les moyens leur sont bons pour assouvir les appétits effrénés de leur dévorante personnalité. Ils cueillent le bonheur d'une existence sans plus de scrupule que le fruit d'un arbre, et jouent des cœurs comme d'un instrument. Adieu l'arbre quand le fruit est savouré, et tant pis pour l'instrument s'il se brise après avoir donné sa mélodie ! Ce ne sont pas eux que regardent les suites. Une plainte étonne la naïve monstruosité de leur égoïsme. Que leur voulez-vous ? Cela est ainsi. Pourquoi ? Ils n'en savent rien, et ils passent. Ne les rappelez pas, vous les feriez fuir plus vite. La vue des souffrances agace leurs nerfs, et leur sensibilité leur fait détourner la tête. Si c'est de l'or que vous leur demandez, ils vous donneront leur bourse, parce qu'ils sont prodigues ; mais n'attendez pas d'eux une consolation, parce qu'ils ne sont pas charitables. Quant aux remords, il ne leur en faut point parler. N'ont-ils pas assez à faire de vivre sans penser à autre chose ? Et ne sont-ils pas trop pressés de jouir pour avoir le temps de se repentir ? Le présent les occupe, l'avenir les appelle ; que leur veut donc le passé ? Au large, l'importun ! Plus sages que le tyran thébain, ce n'est pas au lendemain qu'ils remettent les affaires sérieuses, c'est toujours à la veille. Pas de pitié, pas de charité, pas de remords ; pas d'amour non plus. Sûr de plaire, pourquoi se donner la peine d'aimer ? Et pourtant tous les symptômes sont là : voix tremblante, tendres regards voilés de larmes, et cœur qui bat. Ils vous diront qu'ils aiment, ces comédiens de l'âme ; ils le croiront peut-être eux-mêmes, dupes de leur rôle. Mais, vous, n'en croyez rien : ils désirent, ils séduisent, ils possèdent, ils n'aiment pas. Ce transport qui éclate en eux, c'est l'éclair destructeur et passager de la foudre, ce n'est pas la lumière persévérante et féconde du soleil ; c'est la passion, ce n'est pas l'amour. L'amour, le véritable et

saint amour, gloire lui en soit rendue, ne se révèle pas à ces ingrates natures ; il ne daigne habiter que le pur tabernacle des poitrines généreuses ; il ne descend pas au fond des sépulcres blanchis.

C'est à cette étrange et dangereuse espèce que se rattachait, à travers les modifications d'époque, de position et de sexe, l'individualité d'Agathe.

Née dans les rangs de la plus haute noblesse ; nourrie au sein de l'opulence ; privée dès ses plus tendres années du bienfait de l'autorité maternelle ; abandonnée par la tendresse frivole de son père à la direction d'une parente en qui revivaient tout entiers le scepticisme et la corruption du dernier siècle ; accoutumée à voir ses fantaisies réalisées sans retard et sans appel ; sans cesse encouragée par la faiblesse des uns et par la bassesse des autres dans ses tentatives de despotisme, la jeune fille avait appris de bonne heure à suivre en liberté toute la fougue de ses penchants et à ne mettre à l'exercice de sa volonté d'autre borne que sa volonté elle-même. De là étaient résultés à la fois, par une fatale conséquence, un développement excessif de sensualité, un dérèglement chronique d'imagination, une mobilité plus que féminine dans les idées, et une prédomination absolue de l'instinct sur la réflexion.

L'accueil qu'elle trouva dans la société n'était pas fait pour rien changer à sa manière de penser et d'agir. Pas un salon où elle ne se vit au moins aussi adulée que dans la maison paternelle : le monde témoigne aux riches héritières une indulgence inépuisable, sauf à s'en dédommager en arrière par l'épigramme et quelquefois par la calomnie.

Du reste, il faut le dire, Agathe avait assez de séductions pour se concilier des juges moins prévenus que ceux auxquels elle avait affaire, et savait rendre facile la tâche de ses admirateurs. Un charme indéfinissable et irrésistible répandu sur toute sa personne ; la grâce naturelle qu'elle mettait à la moindre chose ; sa facile gaîté ; les saillies d'un esprit imprévu

et piquant que tempérait une bienveillance superficielle, mais inaltérable; tout, jusqu'à la naïveté de sa coquetterie, contribuait à la faire bienvenir dans ces congrès de la mode, où le plaisir est le premier des besoins, le respect des convenances le plus sérieux des devoirs, et où la beauté des apparences suffit à un enthousiasme qui s'allume et s'éteint avec les lustres.

Comme chez elle il n'y avait que le fond de vicieux et que la forme était irréprochable, elle eut un succès immense. Son orgueil primitif s'en accrut encore. Idole saturée d'encens, elle s'habitua à regarder les hommages comme le paiement d'une dette, et finit par s'associer à cette adoration générale dont elle était l'objet. Dès lors ses affections n'eurent plus d'autre raison de durée que son engouement, et les nécessités de sa position du moment devinrent sa seule règle de conduite.

Pendant quelque temps, elle s'en tint en amour à de légères escarmouches, s'amusant un instant des sentiments qu'elle inspirait, comme un chat joue avec une souris, et les tuant ensuite d'un coup d'œil. La finesse de son tact lui faisait deviner le peu de valeur des gens auxquels elle avait affaire. Dans tous ces hommes vêtus du même habit, riant du même sourire, marchant du même pas, saluant de la même manière, elle ne voyait qu'une collection de mannequins uniformes, et leur phraséologie stéréotypée ne retentissait à ses oreilles que comme une mélopée vulgaire et monotone. Après les avoir regardés manœuvrer, après les avoir écoutés chanter un instant, elle détournait la tête et s'occupait d'autre chose. On n'impressionne ces vigoureuses organisations qu'en les frappant avec force, et il ne s'était encore présenté sur le passage de la jeune fille aucune physionomie assez caractérisée pour fixer son attention.

Enfin elle vit Pascal. Les circonstances romanesques de sa rencontre avec lui avaient vivement ému son imagination, déjà éveillée par les excitations de la solitude. Les entrevues suivantes confirmèrent l'effet de la première. La sévère beauté

du jeune médecin, sa gravité précoce, son ardeur concentrée, sa haute intelligence, tout l'ensemble de sa puissante originalité fit naître dans le cœur d'Agathe une admiration bientôt passionnée. Elle aima comme elle pouvait aimer, avec égoïsme, mais sincèrement et fortement.

Cet attachement ne perdit rien de son intensité durant tout le séjour à la campagne, et se maintint encore pendant les premiers temps qui suivirent le retour à Paris. Mais peu à peu les distractions du monde, les entraînements du plaisir, l'ennui des précautions à prendre, la fatigue des obstacles à vaincre chaque jour, le sentiment des impossibilités futures, aggravé par le poids des espérances déjà déçues, amenèrent le découragement et la satiété. L'ancienne affection ne résistait plus à une ruine imminente que par la force d'inertie. L'habitude seule militait encore en faveur de Pascal, quand parut le comte de Barjols, réunissant tous les avantages personnels et sociaux qu'une femme pouvait désirer dans son mari.

L'attrait de la nouveauté, la commodité du plaisir permis, les exigences de la vanité, s'alliaient aux séductions déjà puissantes d'une éclatante beauté et d'une élégance raffinée pour plaider auprès d'Agathe la cause de l'heureux Arthur. Pascal fut condamné sans appel, comme un paradoxe usé. Il ne restait plus qu'à exécuter la sentence : le bourreau ne fut pas inférieur au juge, et la vigueur de l'un répondit à la prestesse de l'autre.

Grâce à sa supériorité de position, Arthur dura plus que Pascal; mais il ne pouvait durer toujours. Il prit, du reste, soin de mériter sa chute, et justifia d'avance, par ses infidélités, l'inconstance future d'Agathe. Peut-être, après tout, sa négligence servit-elle mieux ses intérêts que ne l'eût fait le zèle le plus attentif et le plus empressé; peut-être sa chute fut-elle retardée par les causes mêmes qui semblaient devoir l'accélérer. Il y a dans le cœur de l'homme en général, et de la femme en particulier, un besoin de contradiction qui les

fait s'attacher à ce qui fuit. Toujours est-il que la comtesse ne se détacha du comte qu'à la longue, après bien des efforts inutiles pour le retenir et à la suite de secousses douloureuses.

Les traces de cette rupture étaient à peine effacées, et rien n'était encore venu combler le vide laissé dans le cœur de la jeune femme, lorsqu'elle se trouva en rapport avec Marcel. Par un effet de ce balancement de passions qui jette incessamment d'un pôle à l'autre les natures inquiètes, elle se sentit emporter d'un mouvemement irrésistible vers un troisième amour, qui contrastait avec le second aussi vivement que le second avec le premier, et oublia Arthur pour Marcel comme elle avait oublié Pascal pour Arthur.

Menacée des deux côtés à la fois dans l'avenir de sa nouvelle affection, elle l'avait défendue avec sa résolution et son habileté ordinaires.

Son orgueil se trouvant aussi intéressé que son amour dan la lutte qu'elle eut à soutenir contre son ancien amant, ce fut là qu'elle frappa les plus grands coups. L'abbé Pascal avait allumé la haine dans cette âme, où il froissait l'amour-propre en éveillant la peur. Toute arme devint bonne contre lui : la calomnie devait être en pareil cas infaillible ; elle fut mise en batterie et porta coup. A entendre les femmes, elles n'ont jamais aimé que vous et n'ont appartenu à d'autres que malgré elles : manœuvre vieille comme le monde, connue comme les pavés, visible comme le soleil, et qui cependant réussit toujours, grâce à la sotte vanité des hommes qui se font les complices de leur propre duperie.

Le plan de campagne de la comtesse contre son mari aurait été probablement couronné du même succès, si elle eût eu la force de ne pas s'en départir. Un instant de faiblesse suffit pour anéantir les résultats qu'elle avait déjà obtenus et faire échouer toutes ses combinaisons. Ce n'est pas que, vaincue par le remords, elle crût avoir perdu ses droits au bonheur qu'elle rêvait et eût prononcé sa propre déchéance

pour cause d'indignité. Loin de là, elle ne se fût fait aucun scrupule de cacher à son amant une erreur dont elle l'accusait d'être la première cause, et elle eût cru tout sauvé le jour où elle serait parvenue à reconquérir vis-à vis de son mari son indépendance compromise. Mais, prise en flagrant délit de trahison par Marcel, qu'un bizarre concours de circonstances semblait avoir amené là tout exprès, elle désespéra de sa fortune et abandonna, non sans regret, une partie qu'elle croyait à jamais perdue.

Elle se raccrocha, dans sa chute, à l'amour renaissant de son mari, et chercha à tromper par le retour du passé l'absence de l'avenir évanoui; mais cette mince ressource ne tarda pas elle-même à lui manquer. Se croyant désormais à l'abri de tout danger, le comte revint à l'indifférence en même temps qu'à la sécurité. Il dit adieu au rôle sentimental qu'il avait joué à Kadoré, en riant de la bonne foi qu'il avait fini par y mettre, et reprit une à une toutes les habitudes de sa vie parisienne, laissant sa femme livrée à tout l'ennui de son isolement, à toute l'amertume de ses réflexions. Elle comprit qu'elle avait été jouée, et les douleurs de l'amour perdu s'envenimèrent de toutes les souffrances de la vanité blessée. Au regret du bonheur vint se joindre le désir de la vengeance. La comtesse résolut de faire une dernière tentative, bien décidée, en cas de succès, à ne rien ménager pour jouir de son triomphe : elle écrivit à Marcel.

Pendant quatre jours, elle fut en proie à de poignantes incertitudes. Que ferait le jeune homme? écouterait-il son amour ou sa colère? allait-il répondre ou garder un silence méprisant? ou bien, oubliant tout ressentiment et toute mesure, voudrait-il lui-même porter à sa maîtresse repentante l'assurance de son pardon? C'était là une folle espérance, et qui ne méritait pas qu'on s'y arrêtât : si elle se réalisait pourtant! si Marcel allait venir !

Il vint. En l'entendant annoncer, la comtesse tressaillit de joie et d'orgueil; mais la présence de plusieurs personnes la

force de contenir ses transports et de composer son visage. Tout en maudissant les convenances qui arrêtaient l'expansion de son bonheur et l'épanchement de sa tendresse, elle se vit forcée d'y obéir : car c'est une loi du monde, que l'on soit obligé de sacrifier les amis aux indifférents. L'accueil de la comtesse ne put donc être que bienveillant. Marcel le trouva glacial et se repentit d'être venu ; mais il ne resta pas longtemps dans ces sombres dispositions. La comtesse protestait, par de nombreux signes d'intelligence et des regards passionnés lancés à la dérobée, contre son insensibilité officielle ; elle espérait et faisait espérer au jeune homme la fin prochaine de cette pénible contrainte. Mais les indifférents semblent souvent prendre à tâche de devenir fâcheux ; les visites se prolongèrent. La comtesse, voyant s'avancer l'heure qui devait ramener son mari au logis, et ne voulant pas s'exposer de nouveau au désagrément d'une entrevue manquée. dit à Marcel, avec un clignement d'yeux significatif :

— Vous ne tarderez sans doute pas à repartir, monsieur?

— Non, madame, — répondit Marcel avec hésitation.

— Quand cela? dans deux ou trois jours peut-être?

— Après demain probablement, — dit le jeune homme qui commençait à comprendre.

— Déjà? Je regrette, monsieur, que vous ne restiez pas plus longtemps. Mais les affaires avant tout. Auriez-vous la bonté de vous charger d'une commission pour madame votre mère?

— Avec le plus grand plaisir, madame.

— Voulez-vous prendre la peine de venir me voir demain à une heure? mon message sera prêt.

— Il suffit madame. J'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres.

— Mille remercîments. Au revoir. —

Marcel salua et sortit.

L'arrivée du jeune homme avait renouvelé toutes les inquiétudes de la marquise de Terray. Elle se hâta, toujours de

l'air le plus innocent, d'en informer le comte pour qu'il se tînt sur ses gardes. Celui-ci reçut la nouvelle avec la même apparence d'indifférence. Mais il n'en fut pas moins préoccuppé que sa bonne tante, et réfléchit longtemps à ce qu'il devait faire. Il n'y avait pas moyen de recommencer la manœuvre qui avait si bien réussi une première fois. La comtesse ne pouvait plus se laisser prendre à cette comédie amoureuse. D'ailleurs les circonstances étaient pressantes. Il fallait aviser sur-le-champ. Le comte s'endormit décidé à aborder la question de front.

Le lendemain, après son déjeuner, il fit demander à la comtesse un moment d'entretien. Elle lui fit répondre qu'elle serait enchantée de le recevoir à quatre heures. Il insista pour être reçu sans délai. Elle refusa. Après un moment d'hésitation, il se leva de table, se dirigea vers l'appartement de la comtesse, et entra sans frapper.

— Je suis étonnée, monsieur le comte, — lui dit-elle d'un ton piqué, — que vous vous permettiez de forcer ma porte. Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à une aussi étrange démarche. A défaut de mieux, vous m'aviez du moins accoutumée à des procédés.

— Je vous demande pardon, madame la comtesse, d'avoir pu vous déplaire, et je regrette que vous m'y ayez forcé. J'avais besoin de vous voir sans retard. J'ai à vous parler d'une affaire sérieuse. —

La comtesse vit que la lutte allait s'engager, et se prépara à la bien soutenir. Elle voulut se donner tout d'abord l'avantage de paraître ne rien craindre, et, avançant elle-même un fauteuil à son mari :

— Voyons, monsieur le comte, — lui dit-elle avec la plus grande tranquillité, — je vous écoute. —

Le comte connaissait bien sa femme. Il vit une bravade dans cette affectation de sang-froid, et sentit la colère le gagner.

Il chercha cependant à rester maître de lui et commença de la sorte.

— M. Marcel Dugué est venu hier vous faire une visite ?

— Oui, monsieur, — répondit résolument la comtesse.

— Doit-il revenir ?

— Je l'espère.

— Vous a-t-il dit s'il comptait faire un long séjour à Paris ?

— Mais c'est tout un interrogatoire que vous me faites subir là, monsieur le comte. Songeriez-vous par hasard à devenir juge d'instruction ? —

Le comte se mordit les lèvres.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, madame, — reprit-il avec un calme forcé.

— Je trouve, monsieur, que c'est déjà bien assez de vous rendre compte de ma conduite, sans être obligée de vous édifier sur les affaires d'autrui.

— C'est que les affaires de M. Marcel sont un peu les nôtres, madame.

— En quoi, s'il vous plaît ?

— En ce qu'il est venu à Paris pour vous, et rien que pour vous.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur le comte, que je ne comprends pas ce besoin de questionner les gens lorsqu'on en sait plus qu'eux.

— Ah ! vous ignoriez le motif de ce voyage ?

— Jusqu'à présent, et je vous remercie de me l'avoir appris.

— Très-bien. Et sans doute je vous étonnerais beaucoup aussi en vous disant que M. Marcel est amoureux de vous ?

— Pas du tout. Une femme ne s'étonne jamais de ces choses-là. —

Le comte vit qu'il ne gagnerait rien à cette guerre de tirailleurs, et jugea à propos de changer de manœuvre. L'intimidation ne lui ayant pas réussi, il ne lui restait plus à

employer que la persuasion ou la violence. Les mesures extrêmes répugnaient à son caractère insouciant et facile. Il résolut de ne recourir aux moyens de rigueur qu'en désespoir de cause, et de procéder d'abord par la douceur. Il fit quelques tours dans la chambre pour calmer l'irritation de ses nerfs; puis il revint s'asseoir près de sa femme, et, lui prenant la main :

— Voyons, ma chère Agathe, — lui dit il, — laissons-là ces enfantillages et essayons de nous entendre. —

Mais une discussion régulière et paisible ne faisait pas le compte d'Agathe, qui ne voulait pas de transaction. Il lui fallait tout ou rien, c'est-à-dire tout. Décidée à proclamer son indépendance, elle cherchait à rendre tout arrangement impossible, et s'efforça de pousser à la tyrannie l'autorité dont elle désirait secouer le joug, afin de donner un prétexte à sa révolte. Pour ne laisser au comte aucun avantage, elle imita son changement de front, et ce fut de l'air le plus gracieux, avec le plus aimable sourire qu'elle répondit :

— Vous avez raison, mon cher Arthur. Puisque nous ne pouvons plus être autre chose, tâchons de rester au moins bons amis. Et d'abord, laissez-moi vous donner un sage conseil. Je sais où vous voulez en venir. Eh bien ! croyez moi, renoncez à une entreprise dans laquelle vous me serviriez d'allié contre vous-même, et que nous serions deux à faire échouer. Votre embarras prouve que vous en sentez l'injustice; la connaissance que vous avez de mon caractère doit vous en faire prévoir l'inutilité. Vous savez que j'ai horreur du despotisme —

Il était difficile de ne pas se laisser prendre au piége. Le comte ne s'en tira qu'à moitié.

— Je ne vois pas, — dit-il d'un ton aigre doux, — quel despotisme il y aurait à vous demander une concession nécessaire à notre tranquillité, à notre considération, à notre bonheur à tous deux.

— Vous paraît-elle vraiment nécessaire?

— Indispensable.

— Je regrette alors vivement qu'elle me paraisse, à moi, impossible.

— Impossible ?

— Absolument. Je ne puis aliéner ainsi ma liberté et me faire l'esclave de vos caprices.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, ma chère, — répliqua le comte avec impatience : — il ne s'agit ici ni de liberté ni d'esclavage.

— De quoi s'agit-il donc alors ? Voyons ; cessons de jouer sur les mots et expliquons-nous nettement : qu'est-ce que vous voulez ? —

La question était précise ; le comte commit la faute d'y répondre directement.

— Je veux, puisqu'il faut vous le dire en toutes lettres, je veux que vous ne receviez plus M. Marcel. —

La comtesse avait réussi à se faire opprimer : elle tenait son prétexte de résistance ; elle ne le lâcha pas.

— Ah ! vous voulez ?— reprit-elle en appuyant sur le mot ; — je ne m'étais pas trompée : monsieur le comte veut ; il n'y à plus qu'à obéir !

— Mais, madame, c'est vous qui me forcez à en venir là.

— C'est moi que vous force à me tyranniser ? Voilà qui est plaisant et nouveau !

— Enfin, madame, prenez-le comme il vous plaira ! — s'écria le comte exaspéré : — ordre ou prière, il importe peu.

— Pour vous, peut-être, mais non pour moi ; j'aurais pu me rendre à une prière ; je ne sais pas céder à un ordre.

— Il faudra pourtant bien, madame, que vous teniez compte de ma volonté, quelle qu'en soit l'expression ; je vous ferai voir, s'il le faut, que je suis maître chez moi.

— Vous auriez pu dire au moins chez nous, monsieur ; si je ne me trompe, je suis ici dans la maison de mon père, et je ne reconnais à personne le droit de m'empêcher d'y recevoir qui bon me semble.

— Même un amant?

— Monsieur!

— Eh! mon Dieu! ne sais-je pas bien ce qu'il y a sous cet étalage de grands sentiments? ne suis-je pas depuis longtemps au fait de votre romanesque penchant? n'ai-je pas fait le voyage de Bretagne tout exprès pour en prévenir les suites? Et vous croyez que ce que j'ai empêché là-bas, à Kadoré, dans un coin perdu, je le souffrirai ici à Paris, en plein monde? Non, madame. Ni faute, ni scandale, s'il vous plaît. Je ne suis pas un Cassandre; je saurai défendre votre vertu contre vous-même et mon honneur contre tout le monde.

— Quand bien même ma conduite justifierait la témérité de vos suppositions et la crudité de vos paroles, je ne vois pas encore, monsieur le comte, de quoi vous auriez à vous plaindre. Le mariage n'a-t-il de devoirs que pour les femmes et de droits que pour les hommes? Ne vous suffit-il pas de faire de ma fortune l'instrument de vos folies, sans faire de mon bonheur la litière de votre orgueil? Faudra-t-il que je consume ma vie entre l'espérance et le regret de votre gracieux amour, comme la captive qui attend le mouchoir d'un pacha blasé? Une pareille résignation est trop sublime pour être accessible à tout le monde; et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je ne m'offre pas en holocauste sur l'autel de votre grandeur. Les sacrifices humains sont, Dieu merci! passés de mode. Tout ce que le monde demande à une femme délaissée par son mari, c'est l'observation des convenances: j'y suis toute disposée; j'y ai autant d'intérêt que vous; mais n'exigez pas davantage si vous ne voulez pas tout perdre, et ne poussez pas au scandale par l'injustice.

— Je ne m'arrêterai pas, madame, à discuter vos théories de femme libre; j'espère que vous y regarderiez à deux fois avant de les mettre en pratique. Vous savez aussi bien que moi ce qu'il en coûte d'entrer en guerre avec la société: un éclat, fâcheux pour moi, j'en conviens, serait terrible pour

vous. Je suis convaincu que vous ne vous perdrez pas de gaîté de cœur, et je prends vos menaces pour ce qu'elles valent : je persiste donc dans ma résolution.

— Et moi dans mon refus.

— Prenez garde : vous pourriez me forcer à des mesures pénibles, madame !

— N'allez-vous pas recourir à la force armée, ou me livrer aux tribunaux ?

— Non, madame ; mais votre résistance, si elle se prolongeait, me mettrait dans la nécessité de divulguer nos dissensions.

— Comment cela ?

— En donnant à nos gens les ordres que vous ne consentirez pas à leur donner vous-même.

— Je serais curieuse de voir cela.

— Votre curiosité sera satisfaite. —

Le comte sonna ; la comtesse le regarda faire sans dire un mot.

— Voila le valet de chambre qui s'approche, — reprit le comte au bout d'un instant : — cédez ou je parle.

— Je vous en défie.

— Ah ! vous me poussez à bout : tant pis pour vous ! —

Le valet de chambre venait d'entrer.

— Frédéric, — lui dit le comte, — toutes les fois que M. Marcel Dugué se présentera à l'hôtel, on lui refusera la porte. Transmettez cet ordre aux valets de pied, et veillez à son exécution ; je vous en rends responsable.

— Frédéric, — dit à son tour la comtesse d'une voix aussi impérieuse que celle de son mari, — si quelqu'un de ma maison ose refuser la porte à M. Marcel Dugué, je le chasse ! —

Le domestique, confondu, regardait tour à tour son maître et sa maîtresse, ne sachant que faire. Dans ce moment, une heure sonna, et Marcel entra précédé de la femme de chambre, qui avait ordre de l'introduire.

Il n'avait pas encore eu le temps de saluer, quand le comte lui dit :

— Je suis désolé, monsieur, que vous arriviez dans un pareil moment; j'aurais voulu pour tout au monde n'être pas obligé de vous dire moi-même que vous êtes de trop ici. —

L'antipathie de Marcel contre le comte s'était changée en haine depuis le moment où il s'était vu supplanté par lui; ce nouvel outrage mit le comble à sa colère, que la prompte intervention de la comtesse empêcha seule d'éclater.

— Veuillez croire, monsieur, — s'empressa-t-elle de dire au jeune homme, — que je ne suis pour rien dans l'indigne traitement dont vous êtes l'objet : je proteste de toutes mes forces contre l'ingratitude et la brutalité d'un pareil procédé; je n'ai rien oublié de ce que je vous dois, et vous pourrez toujours compter sur ma reconnaissance, mon estime et mon amitié.

— Je vous remercie, madame, — répondit Marcel, — du témoignage que vous voulez bien me rendre; mais je n'en dois pas moins demander compte à monsieur de sa conduite envers moi, et je ne sortirai pas d'ici avant qu'il m'ait demandé pardon ou promis réparation de son insolence.

— Mon cher monsieur, — repartit le comte avec un dédaigneux sourire, — je ne demande jamais pardon qu'aux femmes et ne me bats qu'avec les hommes; quant aux enfants, je ne fais que leur donner des leçons quand ils ne sont pas sages et les renvoyer quand ils font du bruit : retirez-vous donc, si vous ne voulez pas que je vous mette à la porte.

— Me mettre à la porte, vous! — s'écria Marcel pâle de colère : — venez-y donc!

— A l'instant même. —

Une fois engagé dans une pareille voie, il fallait aller jusqu'au bout. Le comte ne voulut pas avoir le démenti de sa fanfaronnade, et s'avança vers Marcel, comptant l'effrayer ou du moins en venir facilement à bout. La comtesse, éperdue,

se précipita vers eux pour les séparer ; mais il était déjà trop tard : un coup imprévu et terrible avait envoyé le comte tomber à l'autre bout de la chambre.

— Voilà, — s'écria Marcel avec une orgueilleuse fureur, — comment les enfants de ma sorte traitent les hommes de la vôtre. —

Tout le monde s'attendait à une lutte ; mais le comte se releva avec le plus grand calme, et, s'adressant à Marcel, qui le provoquait du regard ;

— Les rôles sont maintenant changés, monsieur, — lui dit-il. — C'est moi qui ai reçu la leçon ; c'est vous qui devez la réparation ; veuillez laisser votre adresse chez le concierge de l'hôtel ; j'aurai l'honneur de vous envoyer deux de mes amis. —

Et il salua Marcel pour prendre congé de lui. Les nobles natures ont l'instinct du bon goût ; Marcel rendit au comte son salut, s'inclina profondément devant la comtesse, et sortit sans prononcer une parole.

Le comte et la comtesse gardèrent quelque temps le silence, livrés, l'une à une émotion violente, l'autre à de profondes réflexions.

— Veuillez, madame, — dit enfin le comte, — recevoir mes très-humbles excuses pour l'emportement auquel je me suis abandonné et pour la scène dont je vous ai rendue témoin : ce sera la dernière fois que vous aurez à vous plaindre de moi. —

Il salua, se rendit dans son appartement, fit remplir une malle de linge et d'habits, brûla une partie de ses papiers, mit le reste dans son portefeuille, choisit parmi ses bijoux ceux qui dataient de sa vie de garçon, prit chez le concierge l'adresse de Marcel, monta dans un fiacre avec son bagage, et s'en alla sans dire où.

Après s'être assuré qu'on ne l'avait pas suivi, il se fit débarquer dans un hôtel garni, où il loua une modeste chambre ; de là il se rendit chez le plus intime de ses amis, et lui

raconta mot pour mot tout ce qui venait de se passer. Puis il ajouta :

— Vous concevez, mon cher, qu'il ne peut plus y avoir rien de commun, le nom malheureusement excepté, entre madame la comtesse de Barjols et moi. Il ne me reste pour toute fortune qu'un très-maigre majorat ; avec mes goûts et mes habitudes, je n'en aurais que pour deux mois par an : le reste du temps serait embarrassant, vous l'avouerez, pour un homme qui tient à ne pas se déshonorer. Il faut que je fasse quelque chose. Or je ne suis bon à rien qu'à la guerre ou à la diplomatie, et ma position me défend de servir le gouvernement de juillet ; je suis donc obligé de m'exiler : je prendrai du service en Russie ou auprès de Don Carlos, selon les circonstances. Voilà pour l'avenir, et je vais m'en occuper tout de suite ; quant au présent, je veux dire quant à cette absurde affaire, ayez la bonté de vous en charger.

— Volontiers, — lui répondit son ami, — quoique je regrette de n'avoir pas un meilleur service à vous rendre. Quelles sont vos intentions vis-à-vis de ce jeune fou ?

— Les moins féroces du monde. Malgré tout le tort qu'il me cause, je ne lui en veux pas : il a sauvé la vie à madame de Barjols, il l'aime, il s'en fait aimer ; c'est tout simple. Il a joué son rôle d'amoureux comme j'ai joué mon rôle de mari ; seulement le sien valait mieux. J'ai eu la sottise de le provoquer ; il s'est posé en héros : rien de plus naturel encore et de plus facile à prévoir. Au diable la colère qui m'a fait perdre la tête ! Ce n'est pas la faute de ce garçon ; quoique ayant reçu la plus grave offense, c'est au fond moi qui ai tort : je me contenterai donc de la moindre réparation. J'ai assez et trop fait mes preuves pour que l'on attribue ma modération à la lâcheté. D'ailleurs, si quelqu'un n'est pas content, il n'aura qu'à le dire, et je me charge de le satisfaire. Je serais désolé de verser le sang de cet enfant, quoique après tout il ait la poigne rude pour son âge. Voici donc ce que je vous prie de faire : rendez-vous auprès de lui avec

un de nos amis que je vous dépêcherai demain matin, et demandez-lui des excuses. S'il veut en faire, tant mieux; mais j'en doute : il a de l'œil, ce petit bonhomme, et je lui crois du cœur. S'il refuse un accommodement, arrangez l'affaire avec ses témoins pour après-demain matin. Vous avez incontestablement le droit de choisir les armes et le genre de combat; j'ai été frappé : prenez le pistolet. On nous placera à quarante pas, avec la faculté de marcher jusqu'à dix. Il ne connaît pas le terrain et pèchera probablement par le sang-froid; je tâcherai de le faire tirer vite et de loin. S'il me manque, comme je l'espère, je lui souhaiterai le bonjour: voilà l'affaire.

— Mais s'il marche sur vous?

— Oui, à propos. Dame, je verrai. Certainement je ne veux pas me laisser tuer comme un moineau; et s'il s'approche par trop, ma foi, tant pis pour lui; mais je ne tirerai qu'à la dernière extrémité et à mon corps défendant.—

Le comte ne s'arrêta pas aux observations que lui fit son ami sur le danger d'une pareille résolution, et le quitta après avoir pris rendez-vous avec lui pour le lendemain.

Marcel, de son côté, avait fait part à M. Jacquin de ce qui venait de lui arriver, en le priant de lui servir de second. Ce récit et cette proposition excitèrent dans l'âme du vieux militaire une foule de sentiments contradictoires. Il était à la fois fier du courage de son élève, inquiet du péril auquel il s'était exposé, et effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui-même.

— Diable! hum! — faisait-il tour à tour, — c'est grave, très-grave! Un homme qui a servi, c'est toujours dangereux. Après cela, je sais bien qu'un officier de la restauration ce n'est pas le Pérou; mais enfin! Comment? tu l'as renversé d'un coup de poing? Voyez-vous cet enragé-là! Mais tu as donc le diable au corps, malheureux! Te battre, à ton âge! Il est vrai que moi j'ai eu mon premier duel à dix-sept ans, et me voilà. Mais dans ce temps-là c'était différent. Un coup

de poing, ça vaut presque un soufflet. C'est très-grave. Décidément je ne peux pas te laisser battre avec ce géant. Qu'est-ce que dirait ta mère?

— Ah! commandant! — dit Marcel attendri, — ne parlons pas d'elle.

— C'est juste, c'est juste; mais écoute, veux-tu me faire un plaisir?

— De quoi s'agit-il, commandant?

— Laisse-moi régler cela à ta place, hein? Je te promets de t'en rendre compte, de ce grand monsieur; il verra ce que c'est qu'un officier de l'empire.

— Vous battre à ma place, commandant! Vous voulez donc me déshonorer?

— Pardon, mon gars; c'est une distraction. Tu te battras, puisqu'il le faut, à moins pourtant que l'affaire ne puisse s'arranger.

— Il n'y a pas d'arrangement possible, commandant; il faut que je tue le comte.

— Ah! bah! après tout tu as raison. Le vin est versé, il faut le boire. Tu es jeune, vigoureux, adroit, brave: la chance est pour toi. N'en parlons plus et attendons nos adversaires de pied ferme. —

M. Jacquin alla voir un ancien chirurgien-major de ses amis, et le pria de servir avec lui de témoin dans l'affaire. Entre militaires, ces sortes de services ne se refusent pas. Quand les amis du comte se présentèrent le lendemain chez Marcel, ils y trouvèrent les deux vieux officiers qui les attendaient. On passa dans l'appartement de M. Jacquin, et l'on tint conférence. La discussion ne pouvait être longue. Les témoins de Marcel ne voulurent pas entendre parler d'excuses; il ne restait donc plus qu'à régler les conditions du combat. Ce droit appartenait trop évidemment aux témoins du comte pour qu'il fût possible de le leur disputer. Ils arrangèrent donc les choses comme le désirait leur ami: quinze pas à marcher pour chaque combattant, dix pas de

séparation aux limites, un seul coup de pistolet à tirer. Ces clauses prouvaient, du reste, autant de modération que de fermeté, et furent acceptées sans conteste. M. Jacquin ne désirait qu'une solution honorable à cette querelle, et fut enchanté de voir le danger réduit à ses moindres proportions. On se sépara après s'être donné rendez-vous pour le lendemain matin.

M. Jacquin fit part des dispositions prises à Marcel, qui en écouta le détail avec calme et en silence.

— Tu n'as pas d'observations à faire? — demanda ensuite le grognard.

— Rien que des remercîments, commandant, — répondit Marcel.

Et il serra avec effusion les mains de son vieil ami.

— Et nous sommes bons là? — reprit celui-ci en regardant le jeune homme en face.

— Soyez tranquille, commandant : je vous réponds de tuer le comte.

— A la bonne heure! j'aime les jeunes gens qui ne doutent de rien. Tout leur réussit. Cependant, comme disait l'empereur, il ne faut rien négliger pour mettre la fortune de son côté. Nous irons tout à l'heure faire un tour chez Lepage pour nous renouveler la main. Ça me fera plaisir, à moi, de retourner au tir. Ça me rappellera ma jeunesse. Hé! Hé! garçon, déjeunons. En campagne, il ne faut pas négliger les vivres. —

M. Jacquin avait toutes les qualités qui font les bons témoins : dévouement, expérience, fermeté. Il savait que, le duel une fois décidé, on ne doit plus songer qu'à encourager l'ami qui se bat, et à lui mettre, suivant l'énergique expression des troupiers, le feu dans le ventre. Il affectait donc une tranquillité qu'il était loin de ressentir, et prenait à tâche de montrer sa gaîté des meilleurs jours. Ses efforts étaient du reste inutiles. L'intrépidité naturelle du jeune homme trouvait une excitation suffisante dans la haine qu'il portait à son

adversaire ; et il avait plus de peine à se défendre de l'exaltation que de la faiblesse.

Le déjeuner fini, les deux amis allèrent au tir de Lepage. Ils y trouvèrent le comte, que son ami avait entraîné pour la même raison que M. Jacquin y menait Marcel. Le comte avait déjà le pistolet à la main, et ne voulut point paraître déconcerté par la présence de son adversaire. Il fut même bien aise de déployer son adresse devant lui, espérant l'effrayer et l'amener à un accommodement qu'il désirait toujours. La mauvaise saison rendant les amateurs plus rares, il n'y avait qu'une salle d'ouverte et un seul garçon de service. Force était donc à Marcel de se retirer tout à fait ou d'assister aux exercices du comte. Le sentiment des convenances le faisait pencher pour la retraite; mais un mot du commandant le fit changer d'idée.

— Restons, — lui dit celui-ci à l'oreille, — ou nous aurions l'air de reculer. —

Elle était étrange et terrible, la situation de ces deux hommes qui allaient s'essayer l'un devant l'autre à la mort l'un de l'autre. Mais ni eux ni leurs témoins ne semblèrent y faire attention : tant l'emporte sur les sentiments naturels ce sentiment factice qu'on appelle l'honneur !

Le comte tira une demi-douzaine de balles qui lui restaient dans un carton déjà percé en plusieurs points. Quand il eut fini, le garçon alla chercher le carton et compta les trous. Il y en avait douze, juste le nombre des balles envoyées, et tellement rapprochés les uns des autres, qu'ils eussent tenu dans la main. Le comte jeta le carton dans un coin, paya sa dépense et se retira en arrière avec son ami.

— On nous a regardés faire, — lui dit celui-ci à voix-basse ; — je crois que nous pouvons regarder à notre tour.

— Ma foi, oui, — répondit le comte de même. — De cette façon tout le monde saura à quoi s'en tenir. —

Pendant ce temps, M. Jacquin disait à Marcel, après avoir demandé au garçon une douzaine de balles :

— Il n'y a pas à tortiller, notre homme tire bien; il faut le démoraliser en lui montrant qu'on tire mieux que lui. Va en douceur, laisse-toi surprendre par le coup, tu sais! Surtout, de l'aplomb; de l'adresse, tu en as de reste. Tire la mouche, c'est ce qu'il y a de plus brillant, et fais-moi une belle plaque. —

En effet, l'habitude de tirer en plein air avait donné à Marcel un coup d'œil remarquable, et il ne lui était pas difficile de couper à vingt ou trente pas une baguette plantée dans un champ. Cependant, soit qu'il fût un peu ému, soit que, n'ayant pas touché un pistolet depuis plus de six mois, il eût perdu quelque chose de son habileté, ses premiers coups furent médiocres. M. Jacquin était désolé d'une infériorité qui devait donner confiance à l'adversaire. Mais son découragement ne fut pas de longue durée : la main de Marcel se remit peu à peu, et sur les six dernières balles, quatre firent mouche.

— Très-bien! très-bien! — disait M. Jacquin entre ses dents, — ça se relève, ça marche. —

En sortant, le comte dit à son ami :

— Je commence à craindre que l'affaire soit chaude. Ce jeune homme tire trop bien pour que, malgré mon désir de l'épargner, je le laisse approcher beaucoup. Tout ce que je puis lui accorder, c'est la moitié de la distance; s'il fait un pas de plus, il faudra bien que je le tue. —

Marcel allait se retirer, quand un garçon armurier de l'établissement vint lui dire que quelqu'un l'attendait dans une chambre contigüe à la salle du tir. Il se retourna d'un air incertain vers M. Jacquin, qui lui dit en haussant les épaules :

— Je comprends, c'est un mauvais quart d'heure à passer. Vas-y; mais pas de faiblesse. Je vais courir pour nos affaires. Si tu rentres avant moi à l'hôtel, attends-moi : nous causerons. —

Et il s'en alla. L'armurier ouvrit une porte vitrée que re-

couvrait un rideau de serge verte. Marcel entra et se trouva en présence d'Agathe.

Après la scène violente qui avait eu lieu dans sa chambre, elle n'avait osé ni parler au jeune homme, ni faire demander son adresse. Mais aussitôt qu'elle eut appris le départ du comte, elle était descendue elle-même chez le concierge. Le comte avait déchiré et emporté la feuille sur laquelle avait écrit Marcel. Le concierge n'avait pas lu et ne savait rien. La comtesse prit un fiacre et alla dans toutes les entreprises de messageries chercher des renseignements. Mais les places avaient été marquées sous le nom de M. Jacquin, dont la comtesse ignorait l'arrivée, et dont elle ne pensa par conséquent pas à s'informer. Elle ne put donc rien apprendre. Elle ne se découragea pas et alla à la préfecture de police, où on lui promit l'adresse de Marcel pour le lendemain matin, et au cas seulement où il demeurerait dans une maison garnie. Quelque instance qu'elle mît auprès des chefs, quelques promesses qu'elle fit aux agents, auxquels elle voulut parler elle-même, elle ne put obtenir davantage. Elle passa la nuit et une partie de la matinée dans une agitation terrible. Enfin on lui enseigna la demeure du jeune homme. Elle y courut. Il était sorti quand elle arriva. A force de questions, elle finit par tirer du domestique le nom de Lepage, qu'il avait entendu pendant le déjeuner. Elle se fit aussitôt conduire au tir, où elle vit de loin entrer Marcel. Elle y entra à sa suite ; mais en ouvrant la porte de la salle, elle aperçut le comte et se retira vivement. Elle demanda un asile à la maîtresse de l'établissement, qui, accoutumée à voir souvent se jouer des scènes de tragédie dont elle ne connaissait ni le commencement ni la fin, se prêta à son désir et la cacha dans la seule chambre qu'elle eût de libre. Elle passa là un moment affreux. Tantôt elle allait à la porte et écartait le rideau pour voir ce qui se passait, tantôt elle se rejetait avec épouvante dans le fond de la chambre, près de s'évanouir. Malgré toutes les causes de discorde, malgré tous les ressentiments, la femme la moins

sensible ne peut rester indifférente aux dangers que court la vie de l'homme dont elle a partagé la destinée et dont elle porte le nom. Ce n'était pas seulement pour son amant, mais aussi pour son mari, que la comtesse tremblait. Quoiqu'elle sût bien qu'elle n'assistait qu'à un simulacre de combat, chaque coup de pistolet ne l'en faisait pas moins tressaillir, et elle mordait son mouchoir pour ne pas crier. Elle avait la fièvre quand Marcel entra.

Elle se jeta à son cou en pleurant et resta quelque temps sans pouvoir parler.

— Ah ! que j'ai souffert, — s'écria-t-elle enfin ; — ah ! que j'ai souffert hier, cette nuit, et tout à l'heure ici ! Mon Dieu ! quel spectacle ! Heureusement, c'est fini. Je vous ai rencontré à temps, tout est sauvé. Ce duel n'aura pas lieu.

— Que dites-vous, Agathe ?

— Vous allez comprendre qu'il est impossible.

— Impossible !

— Sans aucun doute. La jeunesse ne réfléchit à rien. Mais écoutez-moi. Vous êtes-vous demandé ce que deviendrait votre famille, si vous mouriez, ce que je deviendrais moi-même ?

— Agathe !

— Pour votre famille, un deuil éternel ; pour moi, non pas le malheur seulement, mais le remords et la honte aussi. L'on dira et je me dirai à moi-même que j'ai fait tuer mon amant. Désormais, vous l'êtes aux yeux du monde. Si c'est mon mari qui succombe, je ne suis pas moins perdue. Ce n'était pas assez de l'adultère, dira-t-on, cette femme y a ajouté le meurtre. Elle a tué son mari après l'avoir trahi ; car c'est sur moi, sur moi seule que tout retombera alors. J'ai dit seule : car croyez-vous que je puisse vivre près de l'homme qui aura versé le sang de mon mari ? Mais alors il n'y aurait plus assez de malédictions pour m'en accabler, plus assez de boue pour m'en couvrir ! Et moi-même, supposez-vous que j'aie le courage de ces funèbres amours ? Non, Marcel, je vous

le dis, même pour aller à vous, je ne passerais pas sur un cadavre. Je brave les hommes, mais je crains Dieu, Dieu présent dans la mort plus encore que dans la vie. Vous le voyez donc, ce duel, sans parler des dangers que votre courage affronterait tranquillement, mais qui n'en sont pas moins terribles ; sans parler du désespoir où il peut plonger tous ceux qui vous chérissent, ce duel est un arrêt de séparation entre nous. Ai-je donc eu tort de le croire impossible?

— Je ne puis cependant reculer devant le comte, après l'avoir insulté.

— Que voulez-vous donc? Vous venger du mal que vous lui avez fait. Etrange logique! Et faut-il lui prendre la vie parce que vous lui avez pris sa femme? Oui, désormais entre lui et moi tout est rompu.

— Vraiment?

— Tout. Je ne suis plus à lui, mais à vous. Je vous appartiens et suis prête à vous suivre. Allons en Italie, en Amérique, où vous voudrez. Être libres ensemble et toujours! Une vie d'amour et de bonheur, Marcel, voilà ce que je vous offre. Refuserez-vous?

— Mais l'honneur?

— L'honneur! chimère altérée de sang! Quoi! si l'honneur vous demande de sacrifier et votre conscience et votre félicité, et vous et moi, et tout ce qui vous est cher, vous lui obéirez! L'orgueil a-t-il donc seul son honneur? l'amour n'a-t-il pas le sien? N'y a-t-il pas une voix qui vous crie que vous devez votre vie à vos amis plus qu'à vos ennemis? Et, d'ailleurs, l'honneur, vertu ou préjugé, dieu ou fétiche, doit-il être plus sacré à l'homme qu'à la femme? Est-ce que je ne vous sacrifie pas ma réputation? De quel droit refuseriez-vous de me sacrifier la vôtre? La fidélité est pour une femme ce que le courage est pour un homme, et plus encore : car l'homme peut se faire absoudre de lâcheté, en faisant ses preuves, quand bon lui semble ; une femme n'en appelle pas de l'adultère. Un quart d'heure de courage vous suffit à vous

autres ; à nous, vingt ans de vertu ne nous servent de rien. C'est donc un instant de patience que je vous demande, quand c'est tout l'avenir de ma vie que je vous donne. Vous n'hésiterez pas, si vous m'aimez, Marcel; et vous m'avez prouvé que vous m'aimiez. Vous m'avez préférée à votre famille : comment ne me préfèreriez-vous pas à un duel? —

Le jeune homme essaya en vain de lutter contre cette éloquence mobile et passionnée. Attaqué tour à tour dans toutes les parties faibles de son esprit et de son cœur, fasciné par la toute puissante attraction de l'enchanteresse, il descendit d'incertitude en incertitude jusqu'à l'oubli de sa dignité, et finit par sacrifier l'honneur comme il avait sacrifié le devoir. Une fois le pied sur la pente fatale, on ne s'arrête plus.

Il fut convenu que Marcel partirait dans la nuit pour Fontainebleau, où la comtesse devait l'attendre.

Mais ce projet ne devait pas s'accomplir.

En rentrant à l'hôtel, Marcel trouva à son adresse une lettre cachetée de noir et timbrée de Saint-Servan. M. Jacquin avait prévu le cas où l'on aurait besoin de lui écrire sur-le-champ et laissé au Domaine le nom de l'hôtel où il comptait descendre. Marcel brisa précipitamment l'enveloppe et reconnut l'écriture de l'abbé Pascal. La lettre ne contenait que ces mots :

« Ce n'est pas votre mère qui est morte : elle est réservée » à de plus longues souffrances. C'est Eugénie, qui a payé le » tribut nécessaire aux passions implacables. Votre indifférence la minait depuis longtemps, votre abandon l'a » achevée.

» Marcel est parti!... s'est-elle écriée d'une voie déchirante en apprenant votre fuite. Et elle est tombée pour ne » plus se relever.

» Maintenant laisserez-vous votre mère pleurer seule » l'ange que vous lui avez ravi? »

Marcel resta anéanti; pendant quelques instants, il ne

trouva ni paroles, ni larmes, ni pensée. Enfin la vie revint et amena le désespoir. Ce coup terrible avait arraché le bandeau qui couvrait les yeux du jeune homme, et il vit sa situation dans toute son horreur. Il comprit sa folie et son ingratitude. Il avait commis un crime irréparable ; il avait tué la chère compagne de son enfance, la fidèle amie de sa jeunesse ; il avait plongé sa mère dans une douleur inconsolable et dans un deuil éternel. De ces deux cœurs où vivait son image, il avait brisé l'un, désolé l'autre. Et son amour lui-même, cet amour qui avait détruit en lui le sentiment du devoir et bouleversé sa conscience, tombait écrasé sous les ruines qu'il avait faites. Le remords élevait maintenant une barrière infranchissable entre lui et le funeste bonheur qu'il avait poursuivi à travers tant de fautes. Lui aussi il devait reculer devant un cadavre.

Il ne restait donc plus à cette vie que l'expiation. Le devoir en devenait désormais la seule ressource et la seule occupation.

Mais, frappé comme l'abbé Pascal, Marcel n'avait pas comme lui la force nécessaire pour se relever. Il recula devant un avenir qui ne pouvait plus être qu'une continuelle et toujours incomplète réparation du passé, et préféra le repos de la mort aux fatigues d'une réhabilitation si longue. Étourdi par la douleur de son immense chute, épouvanté du chemin qu'il aurait à faire pour remonter vers les sommets d'où il était tombé, il ne se sentit ni le courage ni la force d'une telle entreprise, et il aima mieux se laisser aller au penchant qui l'entraînait vers l'abime.

Décidé à mourir, il trouva dans l'extrémité de sa résolution une sorte de soulagement, et goûta par avance la tranquillité du tombeau.

En revoyant M. Jacquin, il ne lui laissa rien soupçonner de ce qui se passait dans son âme. Une grande pâleur répandue sur son visage était le seul indice qui eût pu le trahir ; mais le commandant l'attribua à l'émotion qu'avait dû causer au

jeune homme son entretien avec la comtesse, et ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

Au dîner, Marcel ne put manger, malgré les observations du commandant ; mais il le rassura en avalant quelques verres de vin.

Il lui demanda de bonne heure la permission de se retirer, sous prétexte de prendre du repos, et alla se renfermer dans sa chambre. Au moment de quitter pour toujours ceux qu'il avait aimés, il sentait le besoin de leur dire adieu.

Il écrivit à madame Hubert :

« Pardonnez-moi, ma mère, tout le mal que je vous ai déjà fait, tout le mal que je vais vous faire encore. Quand vous recevrez cette lettre, vous aurez perdu vos deux enfants. J'aurais dû vivre, non pour vous consoler, mais pour vous aider à porter votre douleur. Hélas ! je n'en ai pas la force ; je succombe sous une destinée trop lourde. Ne maudissez pas votre malheureux enfant, qui meurt, l'âme pleine du souvenir de votre bonté et de votre tendresse. »

A l'abbé Pascal :

« Monsieur le curé, je meurs victime de ma folie et de mon obstination. Si j'eusse voulu croire à vos conseils, je n'en serais pas venu à une fin si prompte et si déplorable. Vous m'avez prédit tout ce qui m'arrive, et je ne puis accuser que moi-même de mon malheur. Je vous remercie des généreux efforts que vous avez faits pour me sauver et que j'ai si mal reconnus. Je vous demande pardon de tous les torts que j'ai eus envers vous. Ce pardon, vous me l'accordez, n'est-ce pas? J'ai foi dans votre indulgence et dans votre amitié, et j'ose espérer que ma mémoire vous sera encore chère.

» J'ai une dernière prière à vous adresser, c'est de me faire enterrer près d'Eugénie. Pauvre Eugénie ! »

A la comtesse :

« Une fatalité invincible nous sépare, chère Agathe. Ne pouvant vivre près de vous, je meurs. Je meurs en vous ai-

mant. Ma dernière pensée sera pour vous. Mon cœur se fend quand je pense que je ne vous verrai plus. Adieu! Puissiez-vous m'oublier et être heureuse. »

A M. Jacquin :

« Mon cher commandant, je n'ai qu'un moyen de vous témoigner ma reconnaissance pour votre affection paternelle et pour votre infatigable dévouement, c'est de vous recommander en mourant ma mère, que j'abandonne, moi. Rapportez-lui mes restes, pour qu'elle puisse les réunir à ceux de son autre enfant.

» Adieu, mon vieux, mon excellent ami! Je vous embrasse et vous bénis. »

L'approche de la mort avait rendu à cette âme sa pureté première. Tous les mauvais sentiments, tous les mauvais instincts, toutes les mauvaises pensées s'étaient enfuis à la fois devant la solennité de l'heure suprême. Il n'était plus resté que la justice et la tendresse.

Seul avec lui-même, Marcel ne cherchait pas à lutter contre son cœur. Plus d'une fois interrompu par son émotion, il avait amèrement pleuré ses amis, sa sœur, sa mère, sa maîtresse et la vie elle-même, la vie si belle à vingt ans.

Il vit la nuit s'écouler rapidement dans le torrent de ses pensées. A sept heures, il entendit M. Jacquin frapper à sa porte pour l'éveiller. Il lui répondit qu'il serait bientôt prêt, et se mit à réparer le désordre de sa toilette. Puis il alla rejoindre son vieil ami, qui le força à prendre un verre de madère comme un cordial indispensable en pareille circonstance.

— A ta santé, mon garçon! — dit M. Jacquin en trinquant.

— A la vôtre, commandant! — répondit Marcel avec un triste sourire.

— C'est la première fois que tu vas au feu, cela te fait quelque chose, hein? Mais ce n'est rien de près; et, une fois

que tu en auras tâté, tu voudras recommencer. Ah! ah! nous en verrons bien d'autres. —

En attendant l'heure du départ, M. Jacquin ne cessa de donner à Marcel des encouragements et des instructions de toute sorte.

— Fais bien attention à ceci, — lui répéta-t-il plusieurs fois. — Il faut tâcher de faire tirer ton adversaire le premier. Marche sur lui lentement, pas à pas, et en faisant à chaque fois semblant de le viser. Ça l'inquiétera, ça le fera partir. Tu es mince, tu seras bien effacé, tu n'offriras pas de prise. Il te manquera, c'est sûr. Alors, toi, tu tireras à ton aise, sans arrière-pensée, et du diable si tu ne le mets pas en bas. Je parie tout ce qu'on voudra que tu le pinces. —

Le jeune homme l'écoutait en silence et d'un air distrait. M. Jacquin se trompa sur la cause de sa préoccupation.

— Ah! çà, — dit-il, — est-ce que le cœur te bat trop fort? —

Marcel lui prit la main sans rien dire et la mit sur son cœur.

— A la bonne heure! — reprit M. Jacquin, convaincu de son erreur, — pas une pulsation de plus qu'à l'ordinaire. Mais qu'est-ce que tu as donc alors?

— C'est que je pensais, commandant, à vous demander un petit service, et que je n'osais pas, de peur de vous affliger.

— De quoi s'agit-il?

— J'ai écrit cette nuit quelques lettres, et je voulais vous prier de les faire parvenir dans le cas où il m'arriverait malheur.

— Je te dis qu'il ne t'arrivera rien du tout.

— Je l'espère aussi, commandant; mais enfin il faut toujours se mettre en garde contre le hasard.

— Qu'à cela ne tienne. Je me charge d'autant plus volontiers de tes chiffons de papiers que je suis sûr de te les rendre. Donne.

— Merci, — fit Marcel en lui remettant les lettres.

— Bon, — reprit M. Jacquin en les mettant dans sa poche sans les regarder. — N'as-tu plus rien à me demander, tant que nous sommes seuls ?

— Une chose seulement, commandant.

— Laquelle ?

— De m'embrasser. —

Le commandant prit le jeune homme dans ses bras et le serra un instant contre son cœur, en proie à une vive émotion. Mais il en triompha bien vite, et repoussant doucement Marcel loin de lui :

— Assez causé, — lui dit il. — J'entends sonner ; c'est ton autre témoin. Plus de sensiblerie et bonne contenance, morbleu ! Il s'agit de l'honneur.

— Soyez tranquille, commandant. —

Le major entra, échangea une poignée de main avec le commandant et un salut avec Marcel, qui lui fit les remercîments convenables. Puis on monta dans une voiture que M, Jacquin avait retenue la veille, et l'on partit pour le bois de Ville-d'Avray, lieu du rendez-vous.

En arrivant, on y trouva le comte avec ses témoins.

— Il n'est pas neuf heures, messieurs, — dit M. Jacquin en tirant sa montre. — Vous êtes en avance.

— Au moins d'un quart d'heure, — répondit poliment le comte.

On s'enfonça dans le bois. L'air était brumeux et froid. Quelques nuages violacés marbraient le fond gris du ciel. On eût dit des taches de sang sur un linceul. Les arbres dépouillés de leurs feuilles ressemblaient à des spectres.

Après avoir marché quelque temps, on s'arrêta dans un carrefour où venaient aboutir quatre larges allées, et l'on s'occupa des préparatifs du combat. Les distances mesurées, on tira au sort le choix des pistolets.

— Pile ou face ? — dit un des témoins du comte, en jetant une pièce de cinq francs en l'air.

— Pile ! — dit M. Jacquin.

C'était pile. M. Jacquin présenta ses pistolets qui furent chargés en commun.

— Maintenant, le choix des places, — dit le témoin du comte en jetant de nouveau la pièce : — pile ou face ?

— Face ! — dit M. Jacquin.

C'était face. M. Jacquin vit dans ces menues faveurs de la fortune un heureux augure. Le soleil étant caché, il n'y avait à rechercher que l'avantage du terrain. L'allée qu'on avait choisie pour lieu du combat allait un peu en montant. M. Jacquin plaça Marcel dans la partie basse. Placé dans la partie haute, le comte était mieux en vue et plus facile à toucher.

Quand on eut remis à chaque combattant son pistolet désarmé, M. Jacquin, qu'on avait, en considération de son âge et de son grade, chargé de conduire l'affaire, dit d'une voix ferme et sonore :

— Rappelez-vous, messieurs, ce que vous avez à faire. Vous tirerez à volonté. Chacun peut aller à sa limite ou s'arrêter à la place d'où il aura fait feu. Attention ! Armez ! —

Les deux adversaires portèrent la main au marteau de leur pistolet.

— Marchez ! —

Le comte fit un pas et ajusta Marcel. Celui-ci marcha rapidement sur le comte, tenant son pistolet levé. Le comte fit un second pas en ajustant de nouveau le jeune homme, qui n'en continua pas moins sa marche.

Tout le monde prévit une catastrophe. Le commandant, qui avait assisté sans crainte à cent batailles, pâlit de terreur. Il ne put s'empêcher de crier à Marcel :

— Mais efface-toi donc au moins ! —

Marcel ne parut pas l'entendre et avança toujours, présentant la poitrine. Il n'était plus qu'à deux pas de sa limite, et à quinze ou seize pas du comte, qui avait un peu marché de son côté. Celui-ci, croyant que Marcel voulait le tuer, jeta

un coup d'œil à ses amis pour les prendre à témoin de la nécessité où il était de se défendre, et fit feu.

Marcel avança encore de deux pas, puis tomba sur ses genoux.

— Mon pauvre enfant! — s'écria M. Jacquin en se précipitant sur lui. — Où es-tu blessé? à la poitrine? Major! major! —

Le major examina la blessure, secoua la tête, et se penchant à l'oreille de M. Jacquin :

— Flambé! — lui dit-il.

M. Jacquin se cacha avec désespoir le visage dans les mains, et garda quelque temps le silence. Tout à coup il s'élança vers le comte, l'œil enflammé de fureur, et, d'une voix stridente :

— Vous comprenez, Monsieur, que ça ne peut pas se passer comme ça. Vous avez tué mon enfant. Il faut que je le venge. J'aurai votre peau ou vous aurez la mienne.

— Monsieur, — répondit le comte avec calme, — je suis aux ordres de mes témoins.

— Ce duel n'est pas possible, — s'écria l'un des amis de celui-ci. — Vous n'avez rien à reprocher au comte, Monsieur. Il a même plus fait qu'il ne devait et n'a tiré que pour se défendre. —

M. Jacquin allait répliquer avec violence, lorsqu'il entendit la voix de Marcel.

— Commandant, — lui dit celui-ci, quand il se fut rapproché, — regardez mon pistolet.

— Il est au repos! — s'écria M. Jacquin stupéfait. — Tu ne voulais donc pas tirer? —

Marcel fit un signe négatif.

— Ah! Monsieur, — dit le comte qui avait vu et entendu ce qui venait de se passer, — vous me donnez des regrets pour toute ma vie.

— Ne regrettez rien, — répondit Marcel, — Vous m'avez épargné un suicide. C'est un service. Donnez-moi la main,

et pardonnez-moi mes torts envers vous, comme je vous pardonne ma mort. —

Le comte pressa avec une douloureuse émotion la main du jeune homme. Tout le monde avait le cœur serré. M. Jacquin pleurait à chaudes larmes.

— Adieu, commandant, — reprit Marcel d'une voix éteinte. — N'oubliez pas mes lettres. Adieu ! Eugénie..... ma mère..... Agathe ! —

Il expira.

Son dernier vœu a été exaucé. Il repose près d'Eugénie, dans le cimetière de Kadoré : un rosier blanc orne leur tombe.

Leur malheureuse mère ne leur survécut pas longtemps et mourut en prononçant leurs noms. On a réuni ses restes à ceux de ses enfants.

FIN DE MARCEL.

ROLAND AU RHIN

De tous les fleuves qui arrosent l'Europe civilisée, le Rhin est à la fois le plus beau et le plus triste, le plus grandiose et le plus misérable. Le voyageur suit avec une monotone pensée de regret le cours si varié de ses larges ondes. De Strasbourg à Manheim, des steppes couvertes d'oseraies et de ronces, au milieu desquelles on ne voit paître aucun troupeau, fumer aucune chaumière : la nature est pauvre et l'homme absent. A Manheim commencent les plaines cultivées et les collines à vignobles, qui vont jusqu'à Bingen, croissant toujours en richesse et en renommée ; mais, sur ce sol fécond, l'histoire a échelonné d'étape en étape de solennels témoignages de ruines. La décrépitude des cités y ressort plus vigoureusement sur l'inépuisable jeunesse des campagnes, et la nature écrase du luxe de sa force toujours nouvelle la faiblesse sans cesse croissante de l'homme. Les villes puissantes d'autrefois ne sont plus que les ombres d'elle mêmes et ressemblent à ces tombeaux sur lesquels sont écrits de grands noms. Spire et Worms, où les poètes du moyen âge plaçaient la cour des tout-puissants empereurs et les lices des paladins; où le seizième siècle a vu Luther et Charles-Quint, ces deux majestés, discuter face à face;

Spire et Worms ne sont plus guère aujourd'hui que des bourgades habitées par des agriculteurs indigents et gouvernées par quelque major de Prusse ou d'Autriche. Mayence, placée au milieu des plus fertiles contrées de l'Allemagne, à l'endroit où le Rhin, large comme un lac, ouvre son lit au Mein, qui y descend large comme un fleuve ; Mayence, que tout semble inviter à s'étendre et à s'enrichir ; Mayence faite pour être une capitale, n'est plus qu'une ville du troisième ou quatrième ordre, n'ayant pas la moitié des habitants qu'elle pourrait contenir, se dépeuplant et s'appauvrissant tous les jours : pauvre reine, dépossédée avant d'avoir régné, et qui perd chaque jour quelque lambeau de sa pourpre.

Et Mayence a deux sœurs, Coblentz et Cologne, qui, nobles et dépouillées comme elle, mêlent leurs sourds gémissements au murmure du vieux Rhin, leur père. Auguste et lugubre concert ! Les villes disent : — Père, pourquoi n'avons-nous pas de ports ? — Le fleuve répond : — Mes filles, pourquoi n'ai-je pas un pont ? —

Excepté les quelques bateaux à vapeur qui promènent la riche oisiveté des touristes étrangers, pas un navire ne vient aborder aux vastes quais de ces villes ; et, au lieu de couler entre des piliers dignes de sa puissance, sous de colossales arches de pierre qui uniraient ses deux rives, le fleuve est obligé de porter sur son dos d'ignobles trains de bois décorés du nom de bateaux.

Et savez-vous quelle est la divinité ennemie qui a étendu sur ces beaux lieux sa fatale influence et fait à ce noble pays une destinée si pitoyable ? La peur.

Les provinces rhénanes sont le champ de bataille de l'Europe ; et les gouvernements qui y campent, sans foi dans leur pouvoir éphémère, n'osent rien fonder, rien commencer, rien prévoir. Si ces monuments qu'ils pourraient bâtir allaient servir à d'autres ! Si ce commerce, aujourd'hui encouragé par eux, devait demain enrichir leurs ennemis ! Ils ne veulent pas améliorer ce qu'ils ne sont pas certains de garder,

et, toujours trop heureux d'un présent tel quel, ils ne travaillent jamais pour l'avenir.

Quant à bâtir, quant à laisser bâtir un pont sur le Rhin, Dieu les en garde ! L'ennemi pourrait y passer.

— Comment ! vous avez la rive gauche comme la droite.

— L'ennemi conquerrait l'une, et se servirait du pont pour envahir l'autre.

— Mais vos citadelles ?

— L'ennemi les prendrait.

— Et vos têtes de pont ?

— L'ennemi les emporterait.

— Quel est donc cet ennemi si hardi, si puissant, si terrible, qui force la paix aux terreurs de la guerre et fait prendre aux maîtres de ces contrées la position du soldat au bivouac ?

— Cet ennemi, c'est la France.

C'est la France qui fait trembler à la fois, dans leurs embryons de capitales, tous ces diminutifs de princes qui s'intitulent rois et ducs, et ne sont en réalité que des entrepreneurs de bains publics et des banquiers de jeux, et, dans ses avant-gardes, le Prussien, leur maître à tous.

Du reste, il faut le reconnaître, les malheureux ont raison. Nos canons retentissent encore au fond des vieux échos de ces collines, et le Rhin n'a pas oublié la couleur de ces drapeaux qu'il a tant de fois reflétés dans ses ondes.

L'idée de puissance, autrefois divisée dans l'esprit des populations et formulée en deux types contraires, celui de la création et celui de la destruction, est maintenant revenue à l'état d'unité et fondue dans un seul symbole. Le souvenir représentait le peuple romain comme l'agent de toute fondation, et l'imagination donnait le diable comme celui de toute ruine. Aujourd'hui la France a remplacé à la fois Rome et l'Enfer, en bâtissant plus que l'une, en renversant plus que l'autre. En exagérant le rôle de chacun, elle a absorbé l'héritage de tous deux.

Mais ce n'est pas en un jour que la France a conquis cette grande place dans les croyances de la Germanie. C'est une chaîne de dix siècles qui rattache son nom à l'histoire du Rhin : le premier anneau a éte attaché par Charlemagne, le dernier par Napoléon. Le souvenir de l'un, moins vivant que celui de l'autre, y est peut-être plus profond, et les douze maréchaux ont retrouvé sur leur passage la trace des douze pairs.

De ceux-ci, le plus vaillant, le plus illustre, Roland, a laissé son nom à un château-fort et à une abbaye. Parmi les magnifiques ruines féodales qui, de Bingen à Cologne, hérissent les bords accidentés du fleuve, à gauche, sur le haut d'une âpre montagne, on distingue encore le Rolandseck, et au milieu, dans une île charmante, le Rolandwerth. Seulement, le manoir où régnaient de puissants châtelains, où combattaient les hommes d'armes, ne sert plus de retraite qu'aux couleuvres et aux hiboux, et le lieu consacré jadis au culte du Seigneur est devenu une auberge, où l'on mange et dort à prix fixe. La seule chose d'autrefois qui soit restée vivante, c'est le grand nom du paladin.

Le souvenir qu'il a laissé sur ces bords, où ont passé depuis tant d'hommes illustres, où se sont accomplis tant d'événements importants, se rattache à une simple et touchante légende que je vais, en fidèle rhapsode, redire comme on me l'a contée.

L'empereur Charlemagne, après avoir mené à bonne fin quelqu'une de ces gigantesques entreprises qui ont fait de son règne l'épopée du moyen âge, se reposait, comme le Dieu dont il était sur la terre la plus fidèle image. Ses pairs, rendus à eux-mêmes, goûtaient dans les loisirs de la paix la récompense de leurs travaux guerriers ; chacun d'eux se livrait à ses plaisirs favoris. Roland, pour qui le repos était l'ennemi du bonheur, promenait dans des courses aventureuses son activité inoccupée.

Un soir, après une longue chevauchée dans les environs d'Ingelheim, il fut surpris par un violent orage. Ne sachant

comment se diriger dans les ténèbres, il s'abandonna à l'instinct de son cheval, et, lui lâchant la bride, le laissa marcher à sa guise. L'intelligent animal, après avoir fait quelques pas avec hésitation, comme s'il eût voulu s'assurer des intentions de son maître, s'arrêta tout d'un coup, mit le nez au vent, flaira de tous les côtés, et, poussant un long hennissement, partit au galop. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta pour la seconde fois, en hennissant de nouveau. A la lueur d'un éclair, Roland aperçut devant lui un château qu'à ses hauts remparts et à ses quatre tourelles on reconnaissait pour la demeure d'un seigneur puissant. Il prit son cor d'ivoire, ce cor dont les sons bien connus jetaient l'épouvante dans les armées ennemies, et exécuta une courte fanfare, dont les notes saccadées allèrent réveiller en sursaut les échos d'alentour. A peine la dernière s'était-elle perdue dans l'espace, que de la plate-forme du château un autre cor renvoya la fanfare affaiblie. Les échos, encore émus, dédaignèrent de la répéter comme la première fois ; mais elle suffit à Roland, pour qui elle était un gage d'hospitalité.

En effet, au bout de quelques minutes, le pont-levis du château se baissa, la porte s'ouvrit, et des valets, armés de torches, s'avancèrent pour éclairer l'entrée du paladin. Quand il fut arrivé sous la voûte, le sénéchal mit la main à la bride de son cheval et réclama l'honneur de le conduire devant son maître, le baron de Landskronn, qui n'avait jamais refusé l'hospitalité à un étranger. Roland, pour toute réponse, mit pied à terre et fit signe au sénéchal de marcher devant lui. Escorté des valets porte-flambeaux, et précédé du sénéchal, il monta, par un grand escalier de pierre, au premier étage, où on lui fit traverser trois grandes salles, remplies, la première d'hommes d'armes, la seconde de valets, la dernière de pages et de demoiselles, qui tous se levèrent à son entrée. Là, le sénéchal le pria de s'arrêter, en attendant qu'il eût prévenu son maître, chez lequel il s'empressa de passer. Il revint bientôt annoncer au paladin

qu'on l'attendait, et, soulevant les lourdes portières qui séparaient la salle d'attente de la salle de réception, il le fit entrer à sa suite.

— Le vieux baron et sa fille, assis seuls au milieu d'une longue table où était servi un souper abondant, se levèrent à l'arrivée de leur hôte. A leur vue, celui-ci s'arrêta en silence, saisi de respect pour la majesté de l'un et d'admiration pour la beauté de l'autre. Avant qu'il eût pu prononcer une parole, le vieillard, lui montra un fauteuil qu'il avait fait placer à sa droite :

— Asseyez-vous, mon hôte, — lui dit-il d'abord, — et partagez notre repas. —

Et il s'assit. Sa fille et Roland imitèrent son exemple en silence. Pendant le souper, les soins les plus attentifs et les plus délicats furent prodigués à l'étranger. Pas une question ne lui fut faite sur son nom ni sur sa famille ; ses éperons d'or disaient qu'il était chevalier, c'en était assez. Mais le vieux seigneur, enchanté, disait-il, de se rajeunir en causant guerres et aventures avec un paladin de si fière mine, lui demanda la permission de l'interroger sur le but et le résultat de ses dernières courses.

— Je serais heureux de satisfaire la curiosité de mon généreux hôte, — répondit Roland. — Désireux de connaître les bords célèbres que vous habitez, et aussi de tenter l'aventure, j'ai profité des loisirs de la paix pour m'éloigner de la cour de mon seigneur et maître, l'empereur Charlemagne.

— Je suis glorieux, — dit le baron, — de recevoir à mon humble table un chevalier qui s'est sans doute assis à celle du plus grand prince de la terre.

— J'ai eu quelquefois cet honneur.

— Alors, — reprit timidement la jeune fille, — vous devez connaître le paladin Roland ?

— Sans doute.

— Vraiment ! — fit-elle en fixant ses grands yeux bleus sur le guerrier, comme si elle eût dû y voir l'image de celui

qu'elle admirait. Lui, après avoir joui quelques instants de son naïf étonnement, continua en souriant :

— Je puis même dire que personne au monde ne connaît mieux que moi ce Roland dont vous parlez.

— Vous êtes heureux !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est beau d'être l'ami d'un homme qui a rempli le monde de son nom, et que le monde a proclamé la fleur de la chevalerie. —

Le père et la fille fixaient à la fois leurs regards sur l'étranger, attendant sa réponse. Il rougit légèrement et garda le silence. Le vieux baron reprit alors la parole :

— Je comprends votre réserve, mon hôte ; on est modeste pour ceux que l'on aime comme soi-même. Mais j'espère que nos éloges, étant sincères, vous seront agréables. Roland est brave comme l'acier et pur comme l'or.

— Il doit être beau ? — dit la jeune fille avec une expression de vive curiosité ; et, comme le chevalier continuait à se taire, elle reprit : — Mais, qu'il soit beau ou non, bien heureuse est la femme qu'il honore de son amour.

— Roland n'a jamais aimé, — répondit le chevalier.

La jeune fille avait commencé une exclamation ; mais elle s'arrêta tout à coup, et baissa la tête en rougissant à son tour. Le chevalier la dévorait du regard.

— Que voulait dire tout à l'heure ma charmante hôtesse ? — reprit-il d'une voix émue.

— Je voulais vous demander s'il n'aimerait jamais, — dit-elle en levant vers lui un regard inquiet.

— Il y a huit jours, je vous aurais sans hésiter répondu non ; mais aujourd'hui... je ne sais pas. —

Et, se levant brusquement, il prit congé de ses hôtes, et se retira dans l'appartement qui lui avait été préparé.

Il fut long-temps à s'endormir. Les douces émotions de la soirée lui avaient fait oublier les fatigues du jour. Il ne se

rappelait plus que la bienveillante hospitalité dont il avait été l'objet, et ne songeait qu'à ses hôtes. La jeune fille le préoccupait surtout et sans cesse. En vain il s'était éloigné d'elle, son image ne l'avait pas quitté. Même après qu'il eut éteint le flambeau qui éclairait sa chambre, il la vit au milieu des ténèbres, avec l'auréole de ses cheveux si fins et si blonds qu'ils semblaient un rayon de soleil fixé autour de sa tête, avec son visage blanc et pur qui rappelait celui d'un ange, avec ce limpide regard au fond duquel on voyait son âme. Dans le profond silence de la nuit, il entendait sa voix résonner à son oreille comme une musique lointaine. Au bout de quelques heures qui avaient passé aussi vite que des minutes, il commença à s'effrayer de cette sorte d'hallucination qui s'était emparée de lui et chercha à s'en débarrasser. Mais ses efforts furent inutiles ; son imagination fut plus forte que sa volonté, et le condamna à rester sous le charme. Douce contrainte ! Bientôt, las de lutter avec lui-même, il s'abandonna tout entier au plaisir de la voir, de lui parler, de s'absorber en elle. En quelques secondes, il se bâtit un nouvel avenir, tout différent de celui qui avait été le rêve de sa vie entière. Plus d'agitations, plus d'aventures, plus de sang, comme autrefois; le repos près d'elle, les joies du foyer, et des fleurs sous ses pas. L'amour avait remplacé la gloire. Roland était si heureux, qu'il ne pensa pas un instant à se demander s'il serait aimé. Enfin il s'endormit, et ses riantes idées, triomphant du sommeil, se continuèrent sous la forme des songes.

Il s'éveilla au chant des oiseaux qui voltigeaient joyeusement devant sa fenêtre. Le soleil brillait déjà de tout son éclat au milieu d'un ciel sans nuages. Honteux d'avoir si complétement dérogé à ses habitudes matineuses, le paladin se reprocha, avec la sévérité des gens qui ne pèchent jamais, sa paresse d'un jour, et, s'en rappelant aussitôt la cause, il ne put s'empêcher de rougir.

— Est-ce bien moi, — se dit-il, — qui me laisse dominer

par de telles folies ? Et ce cœur, que n'a jamais ému l'aspect d'une phalange ennemie, va-t-il se troubler à la vue d'une femme ? Allons, je suis Roland ! —

En parlant de la sorte, il s'était déjà habillé, et, descendant rapidement l'escalier, il ordonna au sénéchal de lui faire apporter ses armes et seller son cheval. Il eut même envie d'attendre sous le porche qu'on eût exécuté ses ordres, et de partir aussitôt sans revoir celle qui lui avait fait oublier des habitudes que sa vie militaire avait pour lui changées en devoirs.

Mais il eut bien vite réfléchi que ce serait manquer deux fois de courtoisie que de s'éloigner sans offrir ses remercîments à l'hôte généreux qui l'avait si bien accueilli, et ses hommages à la belle châtelaine qui avait daigné le louer sans le connaître. Il se décida en conséquence à aller faire ses adieux. Il remonta l'escalier lentement, et comme à regret. Était-il donc réellement fâché de revoir celle qu'il accusait de sa faute ? Non ; le fait est singulier, mais le brave Roland avait peur. Peur de quoi ? Est-il besoin de vous le dire, charmante lectrice, qui avez certainement à vous reprocher d'avoir dans votre vie effrayé plus d'un cœur intrépide ?

Il trouva le père et la fille réunis comme la veille. Le baron, assis à une fenêtre, d'où il contemplait le magnifique paysage au milieu duquel se promenait majestueusement le Rhin, écoutait Hildegonde, qui, debout à son côté, lisait à voix haute, et d'un air distrait, un livre de chevalerie. Il se leva, comme la veille, à l'entrée du paladin, qui s'avança vers lui d'un air moitié grave, moitié timide. Le vieillard s'aperçut de son embarras, et, n'en pouvant deviner la cause, lui demanda avec une inquiétude affectueuse s'il avait mal passé la nuit.

— Je ne l'ai passée que trop bien, — répondit le paladin avec un sourire ironique, — puisque je l'ai prolongée jusqu'au milieu du jour. Il faut que je m'empresse de réparer le temps perdu. Daignez donc agréer le témoignage de ma reconnais-

sance pour votre bienveillante et généreuse hospitalité, et recevoir en même temps...

— Vos adieux ? — interrompit le baron avec surprise.

Roland baissa la tête en signe d'assentiment.

— Vos adieux ? — répéta la châtelaine avec une expression de chagrin, et elle laissa tomber le livre de ses mains.

Roland voulut à la fois s'élancer et répondre ; mais la force et la parole lui manquèrent également, et il resta immobile et silencieux comme une statue.

— Qui vous presse de nous quitter ? — reprit le baron au bout d'un instant. — Vous nous avez dit vous-même hier que vous étiez venu promener vos loisirs sur les bords de notre vieux fleuve. Voyez-le ! nulle part vous ne pourrez mieux l'admirer qu'ici. Je vous mènerai visiter nos environs ; vous verrez que je suis, malgré ma vieillesse, un bon compagnon, et, grâce à elle, un bon guide. Hildegonde, qui, pour la science, permettez à son père de lui rendre cette justice, n'a pas sa pareille dans nos contrées, vous racontera l'histoire des châteaux dont ces nobles eaux baignent les murailles ou reflètent les donjons. Que peut désirer de plus un voyageur que son devoir ou ses affaires ne réclament pas ? Restez-nous donc, ou je croirai que la peur de l'ennui vous chasse de notre tranquille retraite. —

Cette fois Roland ne pouvait se dispenser de répondre ; mais la jeune fille ne lui en laissa pas le temps.

— Je vous remercie pour mon père et pour moi, — lui dit-elle, — de vouloir bien accepter son invitation. Je vais prévenir le sénéchal que vous passerez une semaine avec nous. —

Et, sans attendre sa réponse, elle s'échappa, légère comme une gazelle.

Notre héros était pris, sans avoir pu seulement se débattre ; et lui, qui avait juré devant ses pairs assemblés qu'il perdrait la vie plutôt que la liberté, ne songea pas même à se plaindre de sa captivité. Ses hôtes lui tinrent parole, et firent de leur mieux pour lui rendre, disaient-ils, son séjour supportable.

Mais les attentions de chacun, également affectueuses, lui furent inégalement agréables. Il avait plus envie de se plaindre que de se louer du zèle que mettait à le promener le vieux châtelain de Landskronn ; et plus d'une fois, au moment de monter à cheval, celui qui se vantait de n'avoir jamais déguisé la vérité, arrangea des mensonges ingénieux pour se débarrasser de son guide ou du moins de son excursion. Pour Hildegonde, il ne se lassait pas de l'entendre, et, sans s'inquiéter de paraître indiscret, il lui fit conter impitoyablement l'histoire de tous les châteaux petits et grands qui avaient jamais existé à vingt lieues à la ronde. S'il suivait bien attentivement le fil de ces intéressantes narrations, je ne le dirai pas. Toujours est-il qu'il écoutait la narratrice des yeux aussi bien que des oreilles ; et il l'interrompait, et il la faisait recommencer, Dieu sait !

Il est vrai qu'il était obligé de payer ses exigences et pour chaque récit d'en donner un autre. Par bonheur ni sa mémoire ni son imagination n'étaient obligées à beaucoup de frais. C'était toujours de Roland qu'il était question. Il fut obligé de rapporter année par année, combat par combat, presque jour par jour, la vie du paladin, qu'il connaissait heureusement à fond. Son enfance, sa jeunesse, son caractère, tout y passa. Il vit presque le moment où il serait obligé de dire son avenir, les matériaux commençant à manquer pour le passé ; mais la châtelaine venait à son secours en lui permettant, en lui demandant les redites. Il est bien à croire que, s'il eût parlé d'un autre que de Roland ou pour une autre que Hildegonde, il n'y aurait pas mis tant de patience. Mais de part et d'autre on n'eut pas à se reprocher le moindre défaut de complaisance.

Hildegonde, qui croyait, au commencement, n'être enthousiaste que du sujet de ces histoires, finit par s'apercevoir qu'elle n'était pas tout à fait indifférente pour l'historien, qu'elle ne savait pas être le héros ; car Roland, par une innocente malice, avait profité de la délicatesse de ses hôtes pour

garder l'incognito le plus complet. Il s'éleva alors un étrange combat dans l'âme virginale de la jeune Allemande. Elle ne sentait pas sans une sorte de remords son affection augmenter pour le chevalier qui vivait près d'elle ; il lui semblait qu'elle ne pouvait, sans commettre un larcin, donner son cœur à un autre qu'au paladin dont elle avait fait son idéal. Elle ne comprenait pas, la chaste enfant, qu'on pût séparer l'amour de l'admiration, et elle s'accusait d'infidélité envers ce Roland, à qui elle n'avait rien promis, qu'elle ne connaissait même pas. C'était assurément un scrupule bien peu fondé ; mais, ainsi que le moindre vent suffit à rider l'azur d'un lac tranquille, cette pensée troubla bientôt la sérénité de cette âme immaculée.

Un matin, le chevalier, qui s'était aperçu de sa mélancolie, lui en demanda doucement la cause. Elle rougit et ne sut que répondre. Chaque instance de son ami augmentait son embarras ; et elle finit par aller se jeter en pleurant dans les bras de son père.

Il se fit un silence plein d'émotions différentes, qu'interrompit bientôt l'arrivée d'un chevalier étranger brusquement introduit par le sénéchal.

— Olivier ! — s'écria le paladin, — toi ici ! —

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Et quel heureux hasard t'a conduit près de moi dans cette noble demeure ?

— La guerre vient d'être de nouveau déclarée aux Sarrasins, — répondit le nouvel arrivant, — et l'empereur m'envoie chercher Roland. —

A ce nom, la jeune fille jeta un cri de joie.

— Roland ! — continua-t-elle sans faire attention à l'étonnement de ceux qui l'entouraient ; — Roland le paladin ? Roland le premier des douze pairs ? Roland le neveu de Charlemagne ? le vrai Roland ? Est-ce bien lui, seigneur étranger ?

— Hé ! — répondit Olivier en souriant, — ne le connaissez-vous pas ?

— C'est lui ! mon père, — reprit-elle en se jetant au cou du baron, — c'est lui ! Mon Dieu ! je vous remercie ; je n'aurai pas été parjure à moi-même. —

Et, comme son père et l'étranger la regardaient avec surprise :

— Ah ! vous ne comprenez peut-être pas ? C'est que —

Elle s'arrêta tout à coup, n'osant en dire davantage. Mais Roland avait deviné ce qui se passait dans son âme ; et, ployant un genou devant elle, il saisit sa main, qu'il porta vivement à ses lèvres.

— Je suis heureux et fier que vous m'ayez à la fois aimé pour moi et pour mon nom, ô la plus noble, ô la plus tendre des vierges ! Cet instant récompense au-delà de toutes mes espérances les actions méritantes de ma vie. Mais il faut maintenant que je me rende digne du bonheur que me promet l'avenir. Permettez-moi d'aller où l'honneur m'appelle ; je sens que, pour me rendre digne de vous, je ferai mieux que par le passé. Auparavant, je ne pensais qu'à la gloire ; désormais je penserai à Hildegonde. C'est à cette heure qu'on va connaître Roland. Quand la guerre sera terminée, si je suis content de moi, je reviendrai déposer, comme aujourd'hui, à vos pieds ce cœur et cette vie qui vous appartiennent désormais. —

Hildegonde était trop émue pour trouver une parole. Ce fut son père qui répondit pour elle.

— Allez, ô vous que je serai glorieux d'appeler mon fils ! allez où l'honneur vous appelle ! nous vous attendrons en priant Dieu pour vous. —

Roland se releva, regardant tour à tour le vieillard, son ami, sa fiancée, voulant parler et ne le pouvant pas, pâlissant et rougissant tour à tour, suffoqué par son émotion. Olivier sentit qu'il fallait l'arracher à lui-même, et, lui prenant la main :

— Mon frère d'armes, — lui dit-il, — l'empereur nous attend.

— Partons! — répondit Roland d'une voix étouffée; — partons, mon ami, pendant que j'ai encore la force. Viens! —

Et il s'éloigna rapidement avec lui. Les chevaux attendaient dans la cour, sellés et bridés par l'ordre d'Olivier. Les deux compagnons d'armes s'élancèrent sur leurs coursiers, et partirent au galop. En sortant du château, Roland leva les yeux vers la salle qu'il venait de quitter, et vit par la fenêtre Hildegonde qui, appuyée sur son père, le regardait partir en pleurant.

— Adieu! — lui cria-t-il en portant la main à son cœur.

Ce mot, qui lui arrivait seul au milieu de l'espace, sembla à la jeune fille un présage de malheur.

— Non! — répondit-elle, — non! pas adieu, Roland! au revoir! —

Mais Roland s'éloignait avec la rapidité de la foudre; et il n'entendit pas la faible voix de sa fiancée, que les larmes affaiblissaient encore.

— Hélas! mon père, — reprit-elle quand les deux chevaliers eurent disparu; — hélas! il m'a dit : adieu! et n'a pas entendu : au revoir! —

En vain le vieillard voulut la consoler; elle resta frappée d'un pressentiment sinistre et lui dit :

— Je ne sais pas ce qui arrivera, et je ne vous parlerai plus de mes inquiétudes; mais soyez témoin du serment que je fais ici : je jure de n'appartenir jamais qu'à Roland ou à Dieu. —

Pendant l'année qui s'écoula après le départ de son fiancé, elle montra le courage qu'elle avait annoncé, et ne fit pas entendre une plainte, ne témoigna aucune inquiétude. Mais son père voyait bien que c'était de la résignation et non de la tranquillité. Du reste, les nouvelles qu'on recevait de l'armée de Charlemagne étaient rares et contradictoires, et ne pouvaient inspirer aucune confiance. Les uns disaient que,

après une victoire signalée, les Français s'étaient emparés de l'Espagne ; les autres que, à la suite de plusieurs échecs, ils avaient été obligés de repasser les Pyrénées en désordre. Le nom de Roland était mêlé à tous ces récits d'une manière glorieuse, mais vague et incertaine. Aussi ne savait-on à quoi s'en tenir au château de Landskronn, et les âmes y flottaient dans une hésitation douloureuse entre la crainte et l'espérance.

Un soir, à l'heure du souper, le père et la fille, réunis, comme de coutume, dans la grande salle, tressaillirent ensemble en entendant sonner du cor à la porte du château. Tous deux avaient reconnu le cor d'ivoire de Roland.

— Dieu soit loué ! — s'écria le baron en se levant avec joie ; — c'est lui !

— Peut-être, — répondit Hilgonde avec une émotion profonde.

— N'as-tu pas, comme moi, reconnu le son de l'instrument ?

— Si ; mais n'avez-vous pas remarqué qu'il était moins fort que l'an passé ?

— Roland se sera hâté pour venir, et la fatigue l'aura affaibli.

— Puis la fanfare, au lieu d'être vive et éclatante comme la première fois, m'a semblé lente et lugubre.

— Tout cela n'existe que dans ton imagination malade, chère enfant : c'est lui, te dis-je ; c'est Roland

— Dieu vous entende, mon père ! —

Cependant ces pressentiments sinistres commençaient à inquiéter le vieillard, sans qu'il pût dire pourquoi ni qu'il voulût l'avouer, et il n'osa plus proposer à sa fille, comme il en avait d'abord l'intention, d'aller au-devant du chevalier. Ils restèrent donc à l'attendre, debout, immobiles, les yeux fixés sur la porte. Au bout de quelques mortelles minutes, elle s'ouvrit et un chevalier vêtu de deuil et portant à la main un cor d'ivoire entra dans la salle. C'était Olivier.

A sa vue, le baron retomba assis sur son fauteuil, et se cacha le visage dans ses mains. Hildegonde s'affaissa sur ses genoux, et, la tête baissée, les mains jointes, se mit à prier. Olivier s'était arrêté, pâle et silencieux comme un fantôme.

On se sépara sans avoir prononcé une parole, et chacun alla, dans le secret de son âme, savourer l'amertume de sa douleur.

Le lendemain matin, le baron de Landskronn entra de bonne heure dans la chambre d'Olivier, et lui dit :

— Pendant que nous sommes seuls, apprenez-moi comment il est mort.

— Après avoir conquis et soumis la partie de l'Espagne qui s'étend des Pyrénées à l'Ebre, — répondit le chevalier, — Charlemagne ramenait en France ses troupes victorieuses. Il avait confié à Roland, comme au plus vaillant, le commandement de l'arrière-garde, pour protéger le reste de l'armée pendant le passage périlleux des montagnes. On passa en bon ordre et sans combat jusqu'à la vallée de Roncevaux. Là une horde nombreuse de Sarrasins, qui s'était tenue cachée durant le trajet du gros de l'armée, se montra tout à coup sur les hauteurs environnantes, et commença à nous assaillir d'une grêle de pierres et de flèches. Roland, qui, dans ses derniers combats, avait, par d'incroyables prouesses, effacé ses exploits précédents, voulut terminer la campagne par un coup d'éclat qui surpassât tous les autres. Il ordonna à l'extrême arrière-garde, qui était seule engagée, de continuer sa marche, et resta avec quelques chevaliers, dont j'étais, pour couvrir la retraite. Nous nous postâmes dans un défilé, la lance en arrêt, provoquant les infidèles de la voix et du geste, les chargeant quand ils avançaient, les enfonçant à chaque charge. Cela dura plus d'une heure. Pendant ce temps, l'armée avait touché le sol de France, et l'arrière-garde elle-même s'était mise à l'abri de toute attaque. Je dis à Roland qu'il était temps de songer à notre propre retraite. — Crois-tu, — me répondit-il, — que nous ayons assez fait

pour l'honneur? — Je lui pris le bras et lui montrai silencieusement tous nos compagnons autour de nous. De la troupe sacrée nous deux seuls restions vivants. — Allons donc ! — me dit-il. Et nous tournâmes nos chevaux pour rejoindre l'armée. Mais nous aperçumes bientôt que la retraite nous était fermée. Pendant l'action, nos ennemis avaient roulé d'énormes quartiers de roc, qui encombraient le défilé. — Nous sommes perdus, — dis-je alors à Roland. — Oui, — me répondit-il, — si nos frères ne viennent pas à notre aide. — Et, saisissant son cor, celui que vous voyez, il en tira un son éclatant et prolongé. En l'entendant, les Sarrasins se turent épouvantés ; mais en vain nous écoutâmes dans ce silence d'un moment ; aucun son ne répondit à notre appel.

— Il n'était pas parvenu aux oreilles de vos compagnons? — demanda le vieillard.

— Si fait, — reprit Olivier, — l'arrière-garde l'avait entendu et s'était arrêtée ; mais, comme le bruit n'avait pas recommencé, on crut s'être trompé, et l'on se remit en marche. Quand il vit qu'on ne nous répondait pas, Roland me dit avec son calme ordinaire : — Ami, apprêtons-nous à bien mourir. En avant! Et, — retournant son cheval, il courut, tête baissée, sur les ennemis qui remplissaient la plaine. Je le suivis de toute ma vitesse. A notre approche, cette foule s'enfuit et se dispersa. Nous restâmes seuls au milieu de la vallée, en butte aux flèches qu'on nous lançait de toutes parts et aux rochers qu'on faisait rouler sur nous du haut des deux montagnes. Je tombai le premier, percé de plusieurs traits. Au moment où Roland s'apprêtait à venir à mon secours, il fut lui-même renversé avec son cheval par un énorme quartier de roc. Le noble animal était mort sur le coup ; le paladin, blessé seulement, mais incapable de changer de place. En le voyant tomber, les Sarrasins poussèrent un long hurlement de joie ; mais il leur imposa de nouveau silence en tirant de son cor un nouveau son, plus puissant que le pre-

mier, qui déchira l'air autour de nous, fit crier tous les échos des montagnes et s'élança au loin dans l'espace. Cette fois, l'armée entière, et Charlemagne lui-même, qui était à dix lieues de là, à la tête de l'avant-garde, l'entendirent.

— Et il ne vint pas à votre secours? — interrompit le baron.

— Dieu ne voulait pas que Roland revînt de Roncevaux. Il lui fallait une mort digne de sa vie et un tombeau grand comme son nom. L'empereur s'était écrié . — Par mon âme! c'est le cor de mon neveu Roland, et il faut qu'il soit en danger de mort pour en sonner de la sorte. Je veux donc que toute l'armée rétrograde et marche à lui pour le dégager. — Mais l'archevêque Turpin rassura l'empereur en lui disant que c'était certainement une fanfare de triomphe que sonnait Roland en touchant la terre de France : car il était trop fier pour appeler à lui quand il avait sous ses ordres tout un corps de bataille. Charlemagne crut l'archevêque Turpin, et l'armée se remit en marche. Après un instant d'attente, Roland me dit : — C'est fait de nous, mon frère d'armes. Je regrette de ne pouvoir aller t'embrasser avant d'expirer. Que Dieu nous reçoive en sa miséricorde ! Je mourrai en le priant pour Hildegonde. —

— Ma fille ! — dit le vieillard en pleurant.

— Oui, sa dernière parole, sa dernière pensée ont été pour elle.

— C'est donc ainsi qu'il est mort, sans dire, sans faire autre chose que ce que vous m'avez raconté?

— Il y eut autre chose. Le héros, regardant sa bonne épée Durandal, dit : — Il ne faut pas, ma fidèle et honorée compagne, que tu tombes entre les mains des Infidèles. — Et, la prenant dans ses deux mains, il l'appuya sur sa cuisse pour la casser; mais ce fut en vain. Alors il la frappa de toutes ses forces sur le rocher qui avait écrasé son cheval ; mais l'épée resta entière, et ce fut le rocher qui se fendit. Roland demeura un instant plein de repret et d'affliction ; puis

tout à coup il leva les yeux au ciel avec enthousiasme et s'écria : — Seigneur, mon Dieu! ne permettez pas que Durandal tombe intacte entre les mains de vos ennemis. — En achevant ces paroles, il laissa tomber sur la terre l'épée qui se brisa en plusieurs morceaux. Un instant après, un nouveau rocher, bondissant d'aspérités en aspérités, vint tomber sur lui et le couvrit tout entier. J'entendis le nom d'Hildegonde résonner dans l'air, et tout fut dit. Pour moi, les Sarrasins vinrent me relever, pansèrent mes blessures, et, me remettant ce cor, qu'ils avaient trouvé sur un rocher, ils me rendirent la liberté afin que j'allasse annoncer à Charlemagne la mort de son neveu. J'ai obéi à leurs ordres insolents pour remplir envers la mémoire de mon frère d'armes un devoir que je regarde comme sacré. Maintenant, pardonnez-moi le mal que j'ai été obligé de vous faire, et recevez mes tristes adieux ! —

Olivier baisa la main du vieux baron et s'éloigna sans que celui-ci cherchât à le retenir. Quelques heures après, Hildegonde alla trouver son père et lui demanda s'il se rappelait le serment qu'elle avait fait un an auparavant.

— Oui, — répondit-il, — tu as juré de n'appartenir qu'à Roland ou à Dieu.

— Mon père, nous sommes d'une race où jamais personne n'a manqué à un serment. Je viens vous prier de me conduire au couvent de Frauenwerth. —

Le vieillard fit ce que désirait sa fille, et ne lui dit pas seulement un mot pour changer sa résolution. Il savait qu'il y a des douleurs auxquelles il n'est ni remède ni consolation. Mais, comme c'était une de ces douleurs qu'il devait ressentir en perdant sa fille, un mois après qu'elle eut prononcé ses vœux, il mourut.

Le château de Landskronn était donc veuf de ses anciens maîtres, lorsque, au bout de quelques mois, un chevalier étranger vint les y demander. On se contenta de lui raconter leur histoire et la sienne : car c'était Roland lui-

même. Etourdi seulement du choc qu'il avait reçu, il avait dû la vie au rocher qui le couvrait sans l'écraser, et que ses ennemis croyaient être devenu la pierre de son tombeau. Lorsqu'il avait repris ses sens, la plaine était déserte, et il craignit, après avoir échappé par miracle aux coups des Sarrasins, d'être réduit à mourir de faiblesse et de faim. Mais le lendemain une paysanne, en passant près du monceau de rochers sous lequel il était enfermé, entendit ses gémissements et ui apporta à manger. La nourriture lui rendit sa vigueur et son courage ; il essaya de se dégager, et, après plusieurs tentatives inutiles, il fit un effort si violent, qu'il parvint à soulever le rocher et à s'échapper. Déguisé en pâtre par les soins de la femme qui l'avait secouru, il réussit bientôt à gagner la France. Il ne s'était pas arrêté qu'il ne fût arrivé à Landskronn. Quelle fut sa douleur en apprenant que sa bien-aimée était à jamais perdue pour lui ! car sa conduite lui prouvait trop bien qu'elle ne manquait pas à ses serments ; et d'ailleurs, eût-il eu la puissance de lui faire violer l'engagement qu'elle avait pris envers Dieu, il n'eût voulu souiller ni elle ni lui d'un si horrible sacrilége. Il ne chercha même pas à la revoir ; mais, comme il ne tenait plus qu'à elle dans le monde, il se bâtit un ermitage au-dessus du couvent de Frauenwerth, et il y passa sa vie seul, silencieux, n'ayant de pensées que pour celle qui était devenue son idole, de regards que pour le lieu où elle était enfermée.

Deux années se passèrent ainsi, sans que ces deux êtres, qui n'auraient voulu, qui n'auraient dû vivre que l'un pour l'autre, échangeassent une parole ou un regard. Au bout de ce temps, Hildegonde, plus faible, succomba la première à sa douleur. En apprenant sa mort, Roland osa, pour la première fois, descendre dans la sainte demeure, qu'il eût auparavant craint de profaner par le délire de la passion. Il assista au service funèbre qui fut célébré pour l'âme de sa bien-aimée, suivit son convoi, jeta sur ses restes mortels la première

pelletée de poussière, et remonta à son ermitage. Le lendemain matin, on le trouva mort sur le seuil, adossé à la porte et les yeux fixés sur le cloître, ayant les cheveux et la barbe encore humides de la rosée de la nuit. On l'enterra à côté d'Hildegonde; et ces deux amants, qui avaient été séparés dans la vie, furent réunis dans la mort.

Le couvent changea son nom de Frauenwerth pour celui de Rolandwerth, île de Roland, et à la place de l'ermitage s'éleva, quelques années plus tard, un château fort que ses maîtres appelèrent Rolandseck, pierre de Roland. Les vierges saintes et les vaillants guerriers avaient également voulu se placer sous le patronage du parfait chevalier qui avait su à la fois aimer, prier et combattre: les unes désireuses de consacrer leur pieux asile par le souvenir d'une irréprochable affection; les autres fiers de léguer à leur famille, avec l'héritage de leur puissance, le baptême d'une gloire immortelle.

Presque tous les peuples de l'Europe, rendant instinctivement hommage à l'universalité de la France, ont chanté ses héros, chacun à sa manière, suivant ses idées et son caractère. L'Italie, amoureuse et emportée, a fait de Roland un type de passion fougueuse, qui finit par la folie et la brutalité; l'Allemagne, sentimentale et religieuse, le transforme en un modèle d'amour platonique et de résignation chrétienne; tandis que la France, fidèle à son caractère guerrier, le donne tout simplement pour un soldat qui meurt les armes à la main en défendant sa patrie.

FIN DE ROLAND AU RHIN.

LES

AMOURS D'UN ROSSIGNOL

ET D'UNE ROSE

La nuit était sombre. Un épais rideau de nuages, posé sur les montagnes qui entourent l'étroite vallée de Saint-Gervais, lui dérobait la vue du ciel et les clartés de la lune. L'horloge des bains avait, en sonnant onze heures, donné depuis quelque temps déjà le signal de la retraite, et les baigneurs, retirés dans leurs chambres, allaient se reposer de leurs fatigues ou de leurs plaisirs. Moi seul je me promenais dans la cour, en songeant aux mystérieuses douleurs d'Ulric. De temps en temps je m'arrêtais pour regarder les ombres rapides qui passaient sur les rideaux blancs des fenêtres, ou pour écouter les paroles entrecoupées de rires, ou les chants étouffés qui sortaient des portes entr'ouvertes; et je m'étonnais que quelqu'un pût penser au mouvement ou à la joie, pendant qu'Ulric était immobile et triste.

Peu à peu les portes se fermèrent, les bruits se turent, les lumières s'éteignirent. Je n'entendis plus que le murmure de la brise dans les sapins et le gémissement du torrent au milieu des roches: et, dans la vallée déserte, je ne distinguai

plus que la lueur pâle d'une lampe à travers les vides d'une persienne, et, devant la lampe, une grande silhouette noire.

Pourquoi cette veille silencieuse? Pourquoi ne pas dormir, jeune homme? Pourquoi ne pas exposer ton front à la fraîche haleine de la nuit? Pourquoi ne pas ouvrir ton âme à la rosée bienfaisante des heures ténébreuses?

Je continuai quelque temps ma promenade solitaire, espérant voir la silhouette se lever ou la lampe s'éteindre. Rien ne bougea.

Vaincu par mon inquiétude, je montai l'escalier, je traversai à pas légers la longue galerie de sapin sur laquelle donnait la chambre d'Ulric, et je frappai doucement à sa porte.

Ce fut lui qui vint m'ouvrir. Sa figure était pâle et douloureusement calme. Il me serra la main et me fit signe de m'asseoir.

— Non, — lui dis-je. — Tout dort ; la vallée est silencieuse, le ciel nébuleux, l'air doux et parfumé. Venez, nous marcherons ensemble.

— Je le voudrais; mais je ne le puis. Je suis de garde cette nuit. —

Et, comme je le considérais étonné, il ajouta en souriant amèrement :

— Marie est malade.

— Malade!

— Cela vous surprend, parce que vous l'avez vue, il y a quelques jours, alerte et gaie comme les autres. Mais, nous sommes comme cela, très-fiers : quand nous souffrons, nous ne le disons pas ; et si c'était un autre que vous, je lui répondrais que je ne veux pas sortir, parce que je travaille. —

Nous nous regardâmes quelque temps en silence.

— Pauvre Ulric! — m'écriai-je tout à coup.

— Pauvre Marie! — me répondit-il.

Et, me prenant par la main, il me fit entrer dans une autre chambre qui attenait à la sienne; puis, sans rien dire, il

baissa la tête et me laissa tout entier au spectacle mélancolique que j'avais devant les yeux.

Marie dormait habillée sur son lit. A voir, aux lueurs tremblantes d'une bougie, ce corps si frêle perdu dans les plis d'une ample mousseline ; cette jeune tête déjà ravagée par le mal, et pourtant si sereine encore ; ces deux mains si blanches, noyées dans les flots noirs d'une chevelure dénouée, on eût dit une vierge martyre reposant dans son tombeau de marbre.

A mon tour je baissai la tête, et quand, à un soupir d'Ulric, je la relevai vers lui, deux grosses larmes me roulaient le long des joues.

Il me regarda fixement, passa tout à coup son bras sous le mien et m'entraîna hors de la chambre.

— Sortons, — me dit-il.

— Où allons-nous ?

— A la cascade. —

Nous passâmes le petit pont de planches jeté au fond de la vallée sur le torrent, et nous commençâmes à gravir le sentier escarpé qui serpente au flanc de la montagne. La cascade, encaissée dans d'énormes blocs de roches, couronnée à son faîte et appuyée à ses côtés d'un impénétrable bois de sapins et de mélèzes, précipite en grondant son onde sauvage, qui bondit, rebondit, hurle comme une lionne blessée, et broie dans sa colère le sable et les pierres de son antre.

Par l'obscurité profonde qui régnait à l'heure solennelle de minuit, au milieu du silence universel de la nature, cette masse sombre tombant sans cesse d'une source invisible dans un gouffre sans fond, semblait, dans son horreur symbolique, un désespoir immense se nourrissant et se dévorant lui-même ; et ce bruit continu, la plainte éternelle d'une éternelle douleur.

— O désolation ! — s'écria Ulric, — la nuit est triste comme mon âme, et mon âme est triste jusqu'à la mort. Pourquoi la nature gémit-elle avec moi ? Pourquoi la montagne vient-elle

mêler sa plainte à mes sanglots? Faut-il, hélas! que le deuil soit partout au dehors de moi comme il est partout au dedans? —

En ce moment un nuage, chassé par la brise, disparut derrière les sommets du Varens, et un rayon de lune tomba mollement sur la vallée, comme un regard caressant.

Je vis mon compagnon lever les yeux vers l'astre souriant, comme pour le remercier de son apparition.

— Salut à toi, — dit-il, — à toi qui as dissipé ces lugubres ténèbres! Salut, rayon de lumière!

— Salut, — dis-je à mon tour, — rayon d'espérance!

— Il n'est point d'espérance pour moi. Le jour peut succéder à la nuit, le calme à l'orage; mais la joie ne saurait plus trouver de place dans mon cœur. Le désespoir le remplit tout entier; il n'en sortira qu'avec ma vie.

— Ne blasphémez pas, Ulric; Dieu est grand et bon.

— Je ne l'accuse pas, ami; je sais qu'il a fait l'homme pour être heureux, comme la nature pour être belle, et c'est à la société que je m'en prends de ma souffrance.

— Les peines du cœur sont semblables aux torrents de la montagne; elles se calment en se partageant. Déposez dans mes mains fraternelles la moitié de votre fardeau, et vous serez soulagé. —

Il secoua la tête sans me répondre, et je continuai :

— Qui vous afflige? Un outrage, une injustice ou une trahison? A-t-on insulté à la mémoire de votre mère? S'est-on ri de votre amitié ou de votre amour! Vous a-t-on banni comme Dante, ou maudit comme Byron?

— Si ce n'était que tout cela! — répondit-il avec un accent fier et sauvage.

J'allais enfin lui parler de sa femme. Tout à coup il se redressa d'un bond.

— J'ai entendu un cri, — me dit-il.

— Celui d'un oiseau de nuit, sans doute.

— Un cri d'agonie. C'est elle! —

Et nous partîmes en courant.

Marie dormait toujours aussi tranquillement qu'auparavant, mais plus pâle et plus affaissée.

— Je ne sais ce qui va arriver, — me dit Ulric, — mais je crains un malheur, Comme il faut que quelqu'un sache ce que nous avons souffert, et pourquoi nous aurons succombé, prenez ceci. —

Il me mit entre les mains un manuscrit qu'il avait tiré de son secrétaire, et ajouta :

— Emportez-le, et lisez-le attentivement pour vous en souvenir au jour nécessaire. Allez. —

Je m'enfermai dans ma chambre, j'ouvris le manuscrit et je lus ce qui suit.

Histoire des amours d'un rossignol et d'une rose.

Dans un délicieux jardin du pays d'Occident, une jeune rose, l'honneur de sa tige, voyait croître chaque jour son bonheur avec sa beauté. Chaque jour, pour s'en faire aimer, le soleil l'échauffait de ses plus doux rayons; chaque nuit, la rosée la baignait de ses larmes les plus pures; à toute heure, la brise la caressait de ses plus molles haleines.

Mais elle n'aimait ni le soleil, ni la rosée, ni la brise; insouciante et joyeuse, elle jouissait de la journée présente sans regret de la veille et sans désir du lendemain, laissant dormir l'amour au fond de son âme, et les parfums au fond de son calice.

Cependant, des contrées les plus chaudes de l'Orient, où il était né, un rossignol était parti, poussé par une vague inquiétude et une immense curiosité. Il avait quitté, pour des plages inconnues et pour un avenir incertain, le bosquet de jasmins qui l'avait couvert de son feuillage et embaumé de ses fleurs, le nid mystérieux où il avait dormi sous l'aile de sa mère, et l'amour de sa famille, et les jeux de ses compa-

gnons, et l'arbre sur lequel il avait essayé ses ailes, et l'écho qui avait répété ses premières chansons.

Et il courait le monde, regardant, écoutant, rêvant, chantant, ne s'attachant à rien, ne s'arrêtant nulle part.

Vers la fin d'un beau jour, il arriva, fatigué de la route et découragé par la solitude, dans le jardin où vivait la rose, et alla tristement se poser sur la branche d'un sycomore, qui lui rappelait les champs de la patrie. Au moment où, plein d'une mélancolique sympathie, il allait dire à son frère d'exil son ennui de la terre étrangère, la brise capricieuse vint se jouer autour de lui, apportant sur ses ailes les parfums qu'elle avait enlevés à la reine du jardin.

Le rossignol tourna la tête et aperçut tout à coup la rose qui se balançait mollement sur sa tige, comme pour saluer le soleil couchant qui la dorait de son dernier rayon.

Et le rossignol aima la rose.

Il resta d'abord fasciné ; ses yeux se fermèrent, sa voix s'éteignit, son cœur se serra, et sa vie, un instant suspendue, tourbillonna dans un vestige. Puis, quand il fut revenu à lui ; quand, les yeux rouverts, il se fut bien assuré que cette fleur, au milieu de ce jardin, n'était pas une apparition céleste dans un songe bienheureux, il prit soudain son vol vers elle, abandonnant le pauvre sycomore qui gémit tristement de son espérance déçue.

Alors il se mit à voltiger autour d'elle, admirant la grâce de son port, l'éclat voilé de ses couleurs, la divine élégance de ses formes aériennes, la délicatesse infinie de ses pétales transparents, noyant son regard dans sa beauté.

Et, quand la brise revint éveiller et secouer devant lui les parfums paresseusement endormis dans le sein de la bien-aimée, il se laissa aller à une ivresse profonde dans laquelle s'engloutirent à la fois ses souvenirs, ses douleurs, ses désirs et sa raison. Il oublia tout, sa patrie, sa mère, le monde ; il ne vit plus qu'un être, la rose ; il n'eut plus qu'une idée, se faire aimer de la rose.

La rose remarqua à peine qu'il y avait près d'elle un oiseau, faible de corps, pauvre de plumage et privé de voix : car le rossignol n'avait pas dérogé à sa fière habitude de se taire le jour, au milieu du bruit confus des chanteurs vulgaires ; et, le crépuscule tombé, elle ferma peu à peu son calice, et s'endormit joyeuse et insouciante comme les autres soirs.

Mais quand la nuit eut étendu sur les choses visibles un impénétrable manteau de ténèbres, et que le sommeil eut étouffé dans son sein tous les bruits de la nature, le rossignol, roi du silence et de l'ombre, sentit que l'heure était venue, et commença de chanter.

D'abord il préluda par des sons vagues et capricieux, jetés comme au hasard de toutes les parties de sa voix merveilleuse, avec la négligence habile d'un musicien qui essaie à la fois son instrument et sa force pour éveiller la curiosité et commander l'attention. Puis il se tut un instant comme pour se recueillir.

A ces accents inouïs le jardin s'éveilla. Les brins d'herbe, qui s'étaient couchés pour dormir, relevèrent, pour écouter, leurs têtes effilées ; les fleurs, entr'ouvrant leurs calices, laissèrent, pour cette fois, leurs pistils délicats s'exposer au frais de la nuit ; les arbres secouèrent leurs grandes chevelures, et les oiseaux, reconnaissant en sursaut leur maître, tremblèrent d'admiration et d'envie.

La rose, éveillée comme les autres, regretta son tranquille sommeil, murmurant contre le maladroit qui l'avait interrompu, et, forcée de l'entendre, s'y prépara avec une nonchalante résignation.

Elle n'attendit par long-temps.

La même voix s'éleva dans l'air, grave et plaintive, faisant vibrer lentement la mélancolie de ses notes les plus basses, et, parcourant, sur quelques tons seulement, tous les degrés de la douleur, depuis le tremblement sourd du regret jusqu'au morne déchirement du désespoir, elle alla tomber sur

un long soupir qui semblait le dernier adieu d'un mourant.

L'écho n'avait pas répété le dernier son, les auditeurs n'avaient pas encore soulevé l'émotion qui les oppressait, que déjà la voix s'était perdue, comme un éclair, dans les cieux. Au chant d'ineffable douleur avait succédé, sans intervalle ni transition, un chant de folle joie. Ce fut une mélodie bizarre, éparse et fougueuse, courant çà et là dans la plaine, comme une cavale échappée, bondissant de pointe en pointe, roulant d'abîme en abîme, montant, descendant, se perdant elle-même et se rejoignant sans cesse, impossible à fuir comme à rencontrer; un feu roulant de notes pétillantes; une éclatante orgie de cris désordonnés, de sifflements sauvages et de rires insensés; une gamme infinie, allant d'une extrémité à l'autre et se renouant comme un cercle; un sublime chaos d'harmonieuses dissonances.

Puis tout à coup la voix s'apaisa, et, comme une mer irritée qui, le vent calmé, vient caresser d'un flot tranquille la plage qu'elle avait battue de ses vagues furieuses, entonna doucement un hymne d'amour et de bonheur. La fauvette y retrouva sa gazouillante chansonnette, la colombe son roucoulement voluptueux, le merle ses accents passionnés, et les oiseaux pleurèrent de s'entendre tous surpasser en même temps. Tout ce que la prière a d'éloquence, tout ce que l'extase a de ravissements, tout ce qu'ont d'ivresse l'espérance et l'amour heureux de délices, le merveilleux chanteur l'avait fait passer en quelques instants dans l'âme de ses auditeurs, qui, long-temps après qu'il eut fini, l'écoutaient encore avec un frémissement d'enthousiasme.

La rose avait entendu comme les autres; peu à peu elle avait relevé sa tête penchée, élargi ses pétales, ouvert ses pores, et savouré de tous ses sens la divine musique. Elle avait pleuré aux accents de cette désolation profonde : elle s'était laissé emporter au vol fantasque de cette éblouissante folie; elle s'était enivrée à cette coupe magique qui débordait de mélodie et d'amour.

Et quand, une heure après, le rossignol fit le tour du jardin pour voir qui dormait et qui veillait dans le silence, il ne trouva d'éveillée que la rose, qui tremblait sur sa tige palpitante encore et à demi pâmée d'émotion.

Et, sans le connaître, la rose aima le rossignol.

Celui-ci, certain de n'être plus entendu que d'elle seule, se remit à chanter, de sa voix infatigable, un nouveau chant qui ne s'adressait qu'à elle, un chant plus beau que tous les autres, où il lui raconta sa vie, son amour, ses désirs et ses espérances.

Quand le jour parut, la rose chercha des yeux son vainqueur parmi tous les oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, et ne le trouva pas. Déjà elle commençait à craindre que, après l'avoir séduite, il se fût envolé loin d'elle, quand le rossignol, s'approchant doucement, lui demanda son nom. Au premier son de sa voix, la rose le reconnut et lui dit en frémissant :

— Mon nom est Gul.

— O Gul, je t'aime.

— Et le tien?

— Bulbul.

— Je t'aime, ô Bulbul. —

Et les deux amants confondirent leurs âmes dans un long baiser.

Ils furent tirés de leur extase par un grand bruit d'ailes, et virent un esprit qui planait au-dessus d'eux.

— Me connaissez-vous? — dit l'Esprit d'une voix sévère.

— Non, — dit le rossignol.

— Moi, je vous connais, — dit la rose; — vous êtes le Génie auquel est confiée la garde de ce jardin. C'est à vous qu'appartiennent ici tout droit et tout pouvoir, et votre volonté est la loi de nos existences.

— C'est bien. Et tu connais les coutumes du jardin?

— Toutes.

— Quand un oiseau et une fleur s'aiment et qu'ils veulent être l'un à l'autre, tu sais ce qu'ils doivent faire?

— Oui.

— Et toi, étranger?

— Moi, — dit le rossignol, — je sais que, dans mon pays, nous aimons comme il nous plaît et faisons comme il nous convient; notre vie est simple comme l'onde et libre comme l'air.

— Ici toute chose a sa règle et toute action sa loi. Quand deux êtres veulent être l'un à l'autre et savourer ensemble les douceurs de l'amour, il faut qu'ils jurent de rester éternellement unis et qu'ils se laissent accoupler par moi à une chaîne indestructible, quoique invisible. Veux-tu te soumettre à nos usages?

— Je ne veux pas renoncer à la liberté.

— Alors quitte à l'instant ces lieux et n'y reviens plus. —

Le rossignol ouvrit lentement les ailes en jetant à la rose un regard de désespoir, et commença à s'élever dans les airs. La rose pâlit et laissa tomber sa tête mourante. Le rossignol s'arrêta en planant.

— Pars, — dit le Génie.

— Jamais, — dit le rossignol en se précipitant vers la rose. — Lève la tête, ô Gul, et regarde ton amant qui revient à toi pour toujours. Je sens que la moitié de ma vie est en toi, ma bien-aimée, et loin de toi je ne respirerais plus qu'à moitié. Que m'importe maintenant la liberté? La liberté est bonne aux malheureux et aux inconstants; elle est inutile aux heureux et aux fidèles. Vivre avec toi toujours, c'est être éternellement heureux; et qui peut se plaindre de l'éternité du bonheur?

— O Bulbul, sois béni! — dit la rose. — Tu viens de me rappeler à l'existence : toi parti, je mourais.

— Ainsi, — reprit l'implacable Génie, — vous jurez de rester éternellement unis?

— Nous le jurons, — dit vivement la rose.

— Je le jure, — répéta plus gravement le rossignol.

— Et vous consentez à porter ensemble la chaîne indestructible?

— Nous y consentons. —

A peine eurent-ils achevé ces mots, qu'ils se sentirent accouplés à un lien invisible et insonore. Ils levèrent les yeux pour voir encore une fois le puissant Génie dont la volonté s'accomplissait si vite. Il avait déjà disparu.

Cette journée et les suivantes s'écoulèrent pour les deux amants avec une charmante rapidité. Tout leur était bonheur.

Aux premières lueurs de l'aube, ils buvaient ensemble les larmes que la rosée jalouse avait laissées tomber dans le sein de la fleur bien-aimée; ils se balançaient ensemble au souffle de la brise qui venait interrompre leur voluptueux sommeil de la nuit pour les convier aux actives jouissances du jour; ils saluaient ensemble le soleil levant qui venait chaque matin leur rappeler les délices de la veille et leur présager celles du lendemain. Durant le jour, ils regardaient les nuages passer à l'horison, tantôt lentement, comme des navires qui cherchent leur route, tantôt avec une rapidité furieuse, comme des fantômes poursuivis par la colère divine, et leurs grandes ombres qui se promenaient sur les campagnes, y traçant mille formes fantastiques, chassant et fuyant tour à tour la lumière, diaprant la terre de leurs taches mobiles. Ils suivaient des yeux les troupes d'oiseaux voyageurs qui traversaient le ciel en poussant des cris sauvages, et le rossignol s'étonnait avec joie de ne plus sentir bouillonner en lui le désir des courses lointaines. C'étaient aussi les grands troupeaux dont ils admiraient la marche cadencée dans les plaines ou le repos majestueux; ou bien encore les vastes ondulations de forêts se courbant sous l'effort des vents. Parfois un simple brin d'herbe suffisait à leur contemplation. Cette vie si humble et si tranquille, cette douce verdure, cette grâce de port, cette mollesse de mouvement les plon-

geaient ensemble dans une nonchalante et délicieuse rêverie, qui se terminait toujours par un baiser. Vue au travers de leur amour, toute chose leur paraissait belle, tout être heureux. Quelquefois l'orage venait bien déranger leur facile existence; quelquefois le tonnerre les épouvantait de ses horribles mugissements, et la pluie les pénétrait de ses froides ondées; mais ils n'en étaient que plus empressés à saluer le retour du beau temps, et plus amoureux peut-être, en voyant que chacun n'avait eu peur et n'avait souffert que pour l'autre.

Le rossignol ne chantait plus et remerciait le Génie de la chaîne qu'il lui avait donnée.

Cependant le temps s'avançait, et peu à peu les amants s'accoutumèrent à leur bonheur. Leur union avait toujours son charme, mais elle n'avait plus sa nouveauté. A l'ivresse de la première possession succéda bientôt un sentiment aussi doux, mais plus calme. La passion faisait insensiblement place à la tendresse, comme les rayons brûlants du soleil aux lueurs délicates de la lune. D'abord cette transition fut tout intérieure, et rien ne fut changé dans les rapports, ou du moins bien peu de chose. Le rossignol, qui était toujours resté près de sa Gul bien-aimée, se mit bien à voler un peu autour d'elle, mais sans s'éloigner seulement de la longueur d'un roseau. Pourtant, quand la rose qui dormait, chose étrange ! en plein jour, s'éveilla au bruit des ailes, elle fut saisie d'une vague terreur en voyant son cher Bulbul si loin d'elle. Heureusement Bulbul ne la quittait pas des yeux ; et, la voyant pâlir, il se hâta d'accourir et de la rassurer.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. On se disait toujours les mêmes douceurs, on se faisait toujours les mêmes caresses, et le changement intérieur se déguisait à merveille sous la parfaite uniformité de l'apparence. A la fin cependant, quelques syptômes révélateurs vinrent accuser la situation.

Un soir, la rose s'était endormie avant l'heure accoutumée. La lune jetait ses pâles clartés sur le jardin silencieux.

L'air était tiède et immobile. Le rossignol, cédant peu à peu aux charmes d'une soirée magnifique, se prit à rêver aux nuits de son pays. Il se rappela l'azur profond de son ciel étincelant du feu d'innombrables étoiles, et le bruissement infini de la mer sur le sable retentissant du rivage. Et après les nuits les jours : il revit les vastes champs inondés de la lumière ardente du soleil, et les croupes blanches des montagnes se découpant sur les horizons bleus, et les grandes masses noires des forêts vierges dominant au loin les plaines jaunes de maïs. Et dans ces immensités, il retrouva, près d'un élégant palmier, sur les bords d'une fontaine murmurante, un petit bosquet de jasmins où se jouait une famille de rossignols, sa famille, hélas! Là était sa mère qui l'avait nourri, et qu'il ne verrait pas mourir, et ses frères qui grandissaient sans lui et n'apprenaient pas à l'aimer. Le pauvre Bulbul sentit le mal du pays lui venir, et, se rappelant dans sa douleur, le sycomore qu'il avait abandonné dans ses transports d'amour, prit brusquement son vol vers lui et alla se poser sur une de ses branches. L'arbre transplanté accueillit son compatriote avec de doux frémissements, et sembla l'inviter à lui parler de leur commune patrie. Le rossignol ne se fit pas prier, et, élevant tout à coup la voix dans le silence de la nuit, se mit à chanter les ennuis de l'exil et les tourments de l'absence. Le jardin tout entier l'écouta avec la même admiration que la première fois. Seule, la rose, qui s'était éveillée à ses accents bien connus, ne les entendit que pour souffrir. Elle trouva bien, comme les autres, la voix du rossignol aussi mélodieuse qu'autrefois, et ses modulations aussi pures; mais elle comprit que le cœur de Bulbul n'était plus aussi plein. Puisqu'il avait besoin de chanter, c'était qu'aimer ne lui suffisait plus; puisqu'il regrettait les vastes horizons de sa patrie, c'était qu'il se sentait à l'étroit dans leur petit jardin. Et elle se prit à pleurer.

Le rossignol chanta longtemps. Longtemps pleura la rose.

Le lendemain matin, en s'éveillant, Bulbul trouva Gul

pâle et fatiguée. Il n'en fit rien paraître, mais il se dit à lui-même : — Elle est moins belle aujourd'hui qu'elle n'était hier. — Et par une transition naturelle : — Et si demain elle allait être moins belle qu'aujourd'hui! Si elle allait se flétrir! —

Tout le jour ils furent tristes. L'un craignait d'arriver à moins aimer; l'autre se croyait déjà moins aimée.

Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent de même, les choses s'aggravant cependant par leur continuité.

Un matin, le rossignol, après avoir considéré la rose, qui était encore plus pâle et plus abattue que de coutume, s'avisa de regarder tour à tour les divers couples du jardin, unis, comme eux, par la chaîne indestructible : il vit partout les fleurs étiolées et flétries avant l'âge, les oiseaux ennuyés, taciturnes et sombres. Au contraire, toutes les fleurs libres s'épanouissaient gaiement au soleil, resplendissantes de vie et de fraîcheur, et les libres oiseaux remplissaient à la fois le feuillage de leurs turbulents ébats et l'air de leurs joyeuses chansons.

— Chère Gul, — dit-il à sa compagne, — remarquez-vous la différence qui existe entre les couples unis du jardin et ses autres habitants?

— Quelle différence? — demanda timidement la rose, qui ne la voyait que trop bien.

— Ne les trouvez-vous pas moins beaux, et ne vous semblent-ils pas moins heureux?

— Si, hélas! — répondit la pauvre fleur, qui ne savait pas mentir.

— Et savez-vous pourquoi?

— Sans doute, parce qu'ils ne s'aiment pas.

— Ce n'est pas cela. C'est parce qu'ils ne sont pas libres.— La rose baissa tristement la tête sans répondre. Le rossignol avait dit trop vrai. C'était la liberté qui manquait aux autres couples pour être heureux; et à eux aussi, hélas! manquait la liberté.

Ce n'était pas que la rose regrettât la sienne. La liberté, pour elle, c'était l'insouciance. Elevée dans son petit jardin, elle n'avait rien vu au delà de son horizon, et rien désiré au delà de son enceinte. Tous ses jours s'étaient écoulés dans le calme et l'immobilité. Dormir la nuit, se chauffer le jour aux rayons du soleil, entendre la brise et voir le ciel, c'étaient là tous ses besoins. Elle passait sa vie à se sentir vivre, sans s'inquiéter d'autre chose; et, du jour où elle avait connu l'amour, son existence avait été complète.

Mais, pour le rossignol, c'était bien différent. Accoutumé, dès l'enfance, au mouvement et à l'activité, il avait contracté une profonde et continuelle inquiétude. Le présent n'était pour lui que le chemin de l'avenir. Il semblait, en un mot, né pour le désir comme la rose pour la jouissance. Aussi aimait-il avant tout la liberté. La liberté, pour lui, c'était la capricieuse volée au travers des plaines, et la course emportée sur l'aile des vents; c'était le repos à l'ombre d'une roche inconnue; c'étaient les folâtres ébats parmi les branches des arbres; c'était la poursuite des fuyantes harmonies, la surprise des parfums cachés et l'éternelle recherche des choses nouvelles.

Dès qu'il eut prononcé et entendu ce mot de liberté, toute sa vie d'autrefois lui revint à la pensée; et, à ce souvenir, arrivèrent mille regrets et mille désirs.

Il resta tout le jour silencieux et morne, à côté de la rose silencieuse et pleurante. Le soir, la fleur épuisée s'endormit, et l'oiseau, exalté par la contrainte, se mit à chanter, avec un sauvage enthousiasme, les délices de la liberté. Peu à peu il s'enivra de son chant, et s'irritant lui-même par la colère de ses accents, fit éclater son âme en harmonieux délires.

Dans un instant où il s'arrêtait pour reprendre haleine, il entendit tout à coup, au milieu du profond silence de la nuit, une voix pareille à la sienne qui répétait joyeusement sa chanson et semblait l'inviter à un fraternel voyage. Alors,

oubliant tout, il s'élança à pleines ailes vers son ami inconnu. Mais à peine s'était-il envolé, qu'une violente secousse le jeta sans mouvement à côté de la rose.

Celle-ci avait été réveillée en sursaut par le contre-coup de la chaîne qui la liait au rossignol, et elle entendit le cri déchirant qu'il poussa en tombant. Elle se pencha sur lui, pleine d'épouvante et de désespoir, et chercha à le ranimer par ses caresses et ses baisers. Quand elle le vit revenir à lui, elle oublia tout ce qu'elle avait souffert et sentit son cœur se remplir d'une ineffable joie. En cet instant, il n'eût tenu qu'au rossignol de faire renaître d'un mot pour tous deux le bonheur passé. Je ne sais quelle misérable fatalité l'en empêcha.

Lorsqu'en revenant à lui il aperçut la rose penchée mollement sur lui et toute palpitante encore d'amour et de terreur, son premier mouvement fut la reconnaissance, et sa première pensée fut de la lui prouver par un baiser. Il se mit à la regarder tendrement ; elle attendit avec une profonde anxiété. En ce moment, le rossignol libre, qui avait répété tout à l'heure le chant de son frère captif, lui jeta de bien loin un adieu mélancolique. Le son en avait été si faible que l'écho même ne l'entendit pas. Mais Bulbul l'avait entendu. Il poussa un soupir désolé, et se détourna lentement de la rose. Celle-ci perdit alors tout espoir et murmura péniblement ses mots :

— Vous avez voulu me quitter, Bulbul?

— Et vous, Gul, — répondit le rossignol, — vous m'avez retenu de force. —

Quand cette parole eut été dite, c'en fut fait pour eux de l'amour et du bonheur. Tous deux blessés, l'un dans sa liberté, l'autre dans son plus légitime orgueil, trouvèrent également odieuse la chaîne qui les attachait l'un à l'autre. Leur douleur fut égale, mais la manifestation en fut différente. Le rossignol devint emporté, fantasque et amer. Il chantait parfois son ennui avec une ironie si colère et si âpre, qu'il

faisait pâlir sur leurs tiges toutes les jeunes fleurs du jardin. La rose, au contraire, resta calme et douce, et couva en silence sa désolation. En la voyant chaque jour pâlir et s'étioler, elle naguère si fraîche et si belle, les jeunes oiseaux frémissaient de douleur et n'osaient plus s'abandonner à l'amour.

— Qui donc sera heureux, — se disaient-ils, — si Gul n'est pas heureuse ? —

Et ces deux êtres, naguère si fortunés, passaient ainsi tous leurs jours dans la tristesse, n'espérant rien et ne sachant que désirer.

Un jour, cependant, le rossignol sembla se ranimer. Ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, se rouvrirent au jour et brillèrent de leur ancien éclat ; ses ailes s'agitèrent bruyamment, et sa voix, qu'il semblait même avoir perdue, revint tout à coup. La nuit tombée, il se remit à chanter comme dans les premiers jours, et, comme alors, chose bizarre ! il chanta l'amour.

La rose reconnut ces accents chéris et crut voir luire un dernier éclair de bonheur. Tant que le rossignol chanta, elle s'enivra des plus douces rêveries ; et, quand il eut cessé, elle s'endormit, bercée par les plus heureux songes.

Hélas ! son réveil fut aussi triste que son sommeil avait été joyeux. Elle vit bien le rossignol s'agiter comme la veille, en proie à la même exaltation ; mais elle reconnut bien vite qu'elle n'en était pas la cause. Il tenait ses yeux sans cesse fixés sur une petite paquerette qui brillait au milieu d'une prairie voisine, et sans cesse il s'élançait vers elle de toute la longueur de sa chaîne invisible, en poussant des cris de désir et de rage. A cette vue, la pauvre Gul ne se posséda plus.

— Pourquoi, — dit-elle au rossignol, — regardez-vous toujours cette paquerette ?

— Parce qu'elle me plaît, — répondit-il. —

— Et par quoi peut-elle vous plaire ? Par sa beauté ? Mais ne suis-je pas cent fois plus belle ? Par son parfum ? Mais

à peine exhale-t-elle une odeur agreste et timide, tandis que moi, d'un seul mouvement de mes pétales, j'embaume le jardin tout entier. Est-ce par sa jeunesse? Mais elle était née au printemps, et moi, je ne suis éclose qu'aux rayons de l'été. Dites, qu'a-t-elle pour vous plaire? Pourquoi l'aimez-vous?

— Parce que je ne suis pas obligé de l'aimer.

— Et si vous étiez obligé de l'aimer?

— Je la haïrais. —

Tous les ressentiments de la fierté outragée, tous les tourments de la jalousie, toutes les angoisses du désespoir s'emparèrent à la fois du cœur de l'infortunée Gul. Elle sentit du premier coup qu'elle en mourrait, et cette pensée fut sa seule consolation. Mais, arrivée là, elle résolut de finir dignement, et s'adressant au rossignol :

— Je ne veux pas vous retenir de force, — dit-elle. — Je répudie votre amour, je vous rends votre serment. Partez, vous êtes libre. —

Le rossignol hésita un instant, étonné de ce calme et de cette fermeté. Puis il reprit :

— Tout ne dépend pas de votre volonté. J'ai promis au Génie.

— Appelez-le. —

Averti par la voix puissante de l'oiseau, le Génie arriva.

— Que me voulez-vous? — leur demanda-t-il durement.

— Le rossignol et moi, — répondit la rose, — nous ne voulons plus vivre ensemble, et nous vous prions de rompre la chaîne invisible qui nous unit.

— Impossible, — dit le Génie.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Mais nous ne nous aimons plus, — dit la rose.

— Tant pis.

— Mais si vous nous forcez à rester ensemble, — dit le rossignol, — nous mourrons.

— Mourez, — leur répondit-il en s'envolant.

La rose remplit trop bien la prédiction du rossignol. En peu de jours elle tomba dans un état désespéré de langueur ; ses couleurs se ternirent tout à fait, ses feuilles la quittèrent une à une, et sa tête, d'heure en heure plus penchée vers la terre, sembla chercher une tombe. Elle ne proféra pas une plainte, ne versa pas une larme, et se mit à mourir aussi tranquillement qu'elle avait vécu.

Quand le moment suprême fut arrivé, le rossignol, qui avait suivi avec une douleur toujours croissante les progrès de son mal, se sentit saisi d'une horrible désolation.

— O Gul, — s'écria-t-il en éclatant en sanglots, — c'est moi qui t'ai tuée ! tu m'as donné le bonheur, et moi, je t'ai donné la mort. O misérable ! misérable que je suis ! pourquoi t'ai-je rencontrée ? pourquoi suis-je venu troubler cette vie si douce et si pure ? sans moi tu aurais vécu heureuse, ma rose chérie. Et pourtant je t'aimais ! je n'ai jamais aimé que toi. Je ne sais quel horrible vertige m'a poussé à te torturer, mais je t'aimais. Reviens, oh ! reviens à la vie, et tu verras si je t'aime. Reviens ! pour que, moi, je ne meure pas en proie aux remords et au désespoir.

— Merci, — lui répondit-elle en relevant doucement sa tête pâlie, — merci de tes doux chants ; mais il ne serviront qu'à adoucir ma dernière heure. Elle est venue, je le vois bien. N'aie pas de remords ; ce n'est pas ta faute si j'ai souffert, c'est celle de cette terre malheureuse. Si tu n'avais pas été forcé de m'aimer, tu m'aurais toujours aimée, je le sens, mon Bulbul ; ce n'est pas le cœur qui t'a manqué, c'est la liberté. N'aie pas de désespoir ; nous nous reverrons dans un monde meilleur, où les âmes ne seront pas enchaînées. Adieu. Je meurs en t'aimant. —

Et, se penchant avec un divin sourire sur le corps de son ami, elle expira.

En ce moment, le Génie passa au-dessus avec un grand bruit d'ailes.

— Tu es libre, — cria-t-il au rossignol.

— Merci. — répondit celui-ci.

Il ne versa pas une larme, donna à la rose un dernier baiser, s'éleva en droite ligne audessus d'elle, les ailes ouvertes, jusqu'à une très-grande hauteur; puis, les fermant tout à coup, il se laissa tomber mort à côté de sa compagne.

Quand j'eus terminé la lecture de ce récit, un terrible pressentiment me saisit. Je courus, le cahier à la main, vers la chambre d'Ulric : en me voyant, il sourit amèrement, et me dit :

— La rose est morte, mon frère.

— Et le rossignol ?

— Pourquoi cette question ? N'avez-vous pas lu notre histoire ? Nous avons souffert ensemble ; nous cesserons ensemble de souffrir. Demain, je serai mort. —

Il tint parole. Moi, je rendis au couple infortuné, avec les derniers devoirs, le seul service, hélas ! qui restât possible à mon amitié. Ulric repose avec Marie au pied de la cascade.

FIN DES AMOURS D'UN ROSSIGNOL ET D'UNE ROSE.

LÉNA

I

Depuis longtemps le château de Monte-Marino ne retentit plus du fracas des armes. Le comte Robert a équipé une galère et entrepris avec ses plus vaillants soldats une expédition contre les pirates d'Afrique. Il a laissé à sa place un officier éprouvé pour commander à ses vassaux et régler les affaires de sa seigneurie.

Car la comtesse Léna n'est point semblable aux femmes qui savent veiller aux intérêts de leur maison et donner aux travaux de leurs serviteurs une direction salutaire. Sa faible santé et son esprit rêveur l'empêchent également de se livrer aux soins de l'intérieur. Elle ne connaît rien de la vie ordinaire, et existe, ainsi que les petits enfants, sans savoir comment : créature si délicate qu'elle semble n'avoir été placée sur la terre que pour y attendre le ciel. Elle souffre souvent et longtemps, mais sans jamais se plaindre. Quelle maladie la consume? Elle ne le sait pas elle-même, et nul ne peut le dire. L'orage exerce sur elle une influence mystérieuse et terrible. Elle palpite sous les vibrations du tonnerre comme une colombe sous les serres d'un aigle, et frémit au

souffle du vent comme la feuille du tremble; elle s'assombrit, en même temps que l'horizon, au passage des nuées, et, en même temps que lui, s'éclaircit au retour du soleil. C'est sur son visage qu'il faut chercher et lire ses impressions; car jamais sa voix ni son geste n'ont rien révélé de ce qu'elle ressentait. Elle est toujours calme, douce, grave et silencieuse. Toute sa vie se passe à prier, à lire et à méditer. Ce n'est pas que le dédain ferme ses oreilles aux discours de ceux qui l'entourent; mais elle aime à s'isoler par la pensée, à se recueillir en elle-même et à se rendre impénétrable au monde extérieur. Son père, qui avait fait la guerre dans le pays des Turcs, disait qu'elle ressemblait à une fleur d'Orient qui restait sans cesse fermée pour ne s'ouvrir qu'une fois à une époque imprévue.

A quoi peut-elle ainsi toujours rêver? quel sentiment jette sur ses yeux noirs cet humide voile de mélancolie? Est-ce le regret? est-ce le désir? Que peut regretter celle qui n'a rien perdu? que peut désirer celle qui possède tous les biens de la terre? Jeune et belle, elle fait la joie de ses vieux parents, qui la bénissent tous les jours, et l'orgueil de son noble époux. Riche et bienfaisante, elle entend quelquefois, le soir, les veuves mêler son nom à la litanie des saints; et quand, le matin, elle passe le long des rampes de marbre blanc qui bordent la terrasse de sa tourelle, elle voit les pêcheurs s'avancer plus gaiement vers la vaste mer, après avoir salué la madone de Monte-Marino. Maudirait-elle l'heure qui l'a faite comtesse et le serment qui l'attache à un homme qu'elle n'aime pas? Sans doute le comte est honnête, brave et sincère; mais ces vertus, qui provoquent à coup sûr l'estime des hommes, ne suffisent pas toujours à exciter l'enthousiasme des femmes; et peut-être Léna... Qui osera dire qu'elle préfère quelqu'un à son époux, si ce n'est Dieu? Jamais jeune sigisbé n'a obtenu d'elle un regard d'attention ou une parole flatteuse; jamais chevalier renommé par sa vaillance n'a porté ses couleurs dans un tournoi.

II

Deux galères viennent d'aborder : l'une porte la bannière bien connue du comte ; l'autre cette croix de Rhodes rouge comme le sang, terrible comme le feu. Robert fait annoncer à la comtesse qu'il arrive accompagné du chevalier Konan, commandeur des Hospitaliers de Saint-Jean, qui, après l'avoir sauvé avec tous les siens en intervenant dans un combat inégal, vient, sur son invitation, se rétablir de ses blessures au château de Monte-Marino. La comtesse ordonne qu'on prépare tout pour bien accueillir un hôte si distingué ; car ce n'est pas la première fois qu'elle a entendu prononcer le nom de Konan.

Le jeune chevalier est bien connu dans ces mers, où tous ses combats ont été des victoires. On sait que, de Stamboul à Tetouan, il n'est pas une galère musulmane qui osât attendre la sienne, et que jamais capitan n'a, sans frémir, entendu son cri de guerre. Du reste, son courage téméraire, son activité infatigable et sa haute intelligence l'ont déjà rendu puissant dans son ordre et illustre dans la chrétienté. Son ambition peut se permettre les plus magnifiques espérances ; et, si la mort ne venait pas interrompre le cours de ses belles destinées, le commandeur de Saint-Jean pourrait bien s'asseoir un jour sur le trône des grands-maîtres et traiter d'égal à égal avec les têtes couronnées.

Léna sait tout cela, et ce n'est pas sans émotion qu'elle attend l'arrivée du frère hospitalier. Ils lui semblent si grands, ceux qui ont renoncé à toutes les joies du monde pour se consacrer au service de Dieu, qui ont mis toute leur gloire à la défense de leurs frères et fait de leur salut leur unique ambition ! Il doit être si profond, le calme de ces âmes dévouées,

et le visage des soldats martyrs doit si bien exprimer dans sa rude sérénité les joies sévères du sacrifice !

Aussi son regard modeste se lève-t-il avec une curiosité presque religieuse sur l'étranger que son époux vient de lui présenter. C'est un jeune homme d'une taille imposante et d'un aspect saisissant : une large poitrine, des membres musculeux, une peau basanée, une longue chevelure noire, épaisse et abandonnée comme la crinière d'un lion, des traits grands et réguliers, des yeux étincelants, tout en lui annonce la force et le courage. Son visage inspirerait l'effroi si une profonde mélancolie n'en venait adoucir l'expression menaçante. Sur son front déjà sillonné on voit la trace des passions violentes, et le nuage qui assombrit l'éclat sauvage de son regard dit assez que son âme a connu la douleur. Léna voit tout cela d'un coup d'œil, et elle s'étonne de trouver le stigmate des passions humaines là où elle espérait contempler l'image de l'amour divin. Elle éprouve devant la face labourée du prêtre-guerrier la stupeur du voyageur qui aperçoit les vestiges de la foudre sur la nappe immaculée des neiges éternelles.

— Oh ! — dit-elle, — quels sommets sont donc à l'abri de l'orage, Seigneur ! et dans quel lieu dorment les ondes dont aucun souffle ne ride l'azur ? Le bonheur n'est jamais entré dans le cœur de votre servante, et la paix a abandonné l'âme de votre serviteur. —

III

Cependant elle doutait. Rien en lui ne révélait des agitations intérieures. Son attitude était toujours grave et calme, sa voix tranquille, son langage simple et modéré. Un jour

qu'ils avaient parlé des bienfaits de la prière, elle lui dit :

— Oui, c'est un bonheur que la prière : mais ceux-là surtout sont heureux qui, comme vous, prient par leurs actions; qui, pleins d'une sainte ferveur, font de leur vie un perpétuel sacrifice, et vont sur toutes les mers et sur toutes les plages verser, en l'honneur de la Divinité, leur sang désintéressé.

— Hélas ! madame, — répondit Konan, — ce n'est pas l'amour divin qui a fait de moi un serviteur de Dieu. C'est le désespoir qui m'a mené où les autres sont conduits par l'espérance. Je ne suis allé au Créateur que repoussé par la créature. J'ose vous dire ce que jamais je n'ai dit à personne, parce que, ange par la pureté, vous êtes femme par la compassion. Et j'ai tant besoin d'affection, que je ne mérite peut-être pas la haine. J'ai été bien coupable, sans doute, mais j'ai été bien malheureux ; et la douleur est une grande expiation. Est ce ma faute, d'ailleurs, si Dieu a mêlé en moi tant de faiblesse à tant de force ? Amour, jalousie, vengeance, tout cela est né avec moi et ne mourra qu'avec moi. Oui, madame ! ni le serment que j'ai prononcé de renoncer pour jamais au monde et à ses pompes, ni mes nouveaux devoirs, ni les soins qu'exigent les grandes destinées qui me sont, dit-on, réservées, rien ne peut me faire oublier le passé. Il y a dans ma vie un souvenir sur lequel je tiens mes yeux toujours fixés et ma pensée toujours concentrée. Horrible et délicieux souvenir, qui fait que rien désormais ne me charme ni ne m'épouvante ! Que puis-je désirer, après le bonheur que j'ai goûté ? Que puis-je craindre, après ce que j'ai souffert ? Aimer ! Toute la vie est pour moi dans ce mot, et, quoique je ne doive plus et que je ne puisse plus aimer, je ne comprends pas l'existence de ceux qui cherchent autre chose que l'amour.

Je sens que je devrais m'arrêter et ne pas dévoiler à vos yeux les misérables plaies de mon âme. Votre chaste regard n'en pourra sonder la profondeur ni deviner les souffrances, et, n'en apercevant que l'apparence repoussante, se détour-

nera peut-être de moi avec horreur. Mais, dût ma sincérité me valoir votre aversion, je ne me repentirai jamais de m'être fait connaître à vous. Vous êtes de ces êtres rares dont l'estime et la sympathie ne se peuvent supporter quand on craint de les avoir surprises. Et la fraude est la dernière chose dont je sois capable. Vous surtout, madame, qui portez en tout la confiance de ceux à qui l'on n'a jamais fait de mal, et la bonne foi de ceux qui n'en ont jamais fait, il me semble qu'il y aurait à vous tromper une double lâcheté. J'ai voulu que vos sentiments, quels qu'ils fussent, s'adressassent, non à l'homme que je parais être, mais à l'homme que je suis véritablement. Vous savez maintenant que je ne possède ni cette sainte austérité ni ce sublime dévouement que votre imagination voulait bien me prêter. Je n'ai du soldat-prêtre que l'habit, et mon dégoût du monde fait toute ma sainteté, comme mon dégoût de la vie fait tout mon héroïsme. Je n'ai de vertu que mon malheur. Ce n'est que le jour où j'ai été trahi, que j'ai pensé à me consacrer au service de Dieu; et encore, ce ne fut pas pour expier mes fautes passées, mais pour demander au ciel des consolations que la terre ne pouvait plus m'offrir. Qui aurais-je pu aimer après elle, si ce n'est celui qui est la source de toute beauté, de toute grandeur et de tout amour? J'espérais du moins que là mon âme brisée pourrait se retremper. Vaine illusion qui se dissipa bien vite! Dieu lui-même ne suffit pas à remplir le vide qu'elle avait laissé en moi, ou plutôt Dieu fut pour moi comme s'il n'existait plus.

Nos prêtres et nos livres saints vous ont souvent parlé de a chute de Satan, et, plus d'une fois sans doute, vous avez pensé à la désolation du Créateur, quand il vit la révolte de celui qu'il avait fait le premier de ses archanges et l'ingratitude de celui qu'il avait aimé entre tous. Mais vous êtes-vous jamais imaginé ce qu'eût souffert ce même archange, si, au temps de sa fidélité et de son bonheur, il avait vu celui u' il croyait le commencement et la fin de tout; celui à qui

il donnait l'éternité pour âge, et pour enveloppe l'infini; celui par lequel il lui semblait exister; celui dont il faisait découler tout bien et toute lumière; s'il l'avait vu, las de gouverner les mondes, abdiquer d'un coup sa sagesse, sa justice et sa puissance, et dépouillant sa nature immortelle, s'engloutir pour jamais dans le néant? Vous figurez-vous Satan pleurant sur cette ruine immense qui dépeuplait pour lui l'univers? Autant qu'un cœur humain peut ressentir une douleur divine, je ressentis cette douleur. Le jour où l'abîme s'ouvrit entre nous deux, tout fut perdu pour moi. Elle avait été le bonheur, la lumière, la cause et le but de mon existence : quand elle eut disparu, il se fit autour de moi un vague désert de ténèbres sans bornes. Elle avait été mon idole et ma divinité : quand elle fut tombée, il ne me resta plus rien à adorer sur la terre ni à invoquer dans les cieux. A dater de ce jour, je ne sus plus vivre ; je ne désirai et je ne compris plus rien. La nature elle-même, cette grande et bonne nature, qu'on retrouve toujours partout prodigue de magnificences et de consolations, fut un livre fermé pour moi, depuis que nous n'y pûmes plus lire ensemble. Vingt fois je me serais tué, si je n'eusse craint de lui montrer que j'étais plus malheureux et moins fort qu'elle. Pour toutes les joies du paradis, je n'aurais pas voulu m'avouer vaincu ; l'orgueil, la seule passion qui fût restée debout au milieu de mon âme bouleversée, l'orgueil me soutint dans cette lutte désespérée. Je me résolus à vivre, comme je m'étais résolu à la laisser vivre, pour me venger d'elle; car, si je ne lui ai pas plongé mon poignard dans le cœur, c'est que ce châtiment m'a paru trop doux, étant trop prompt. J'aime mieux qu'elle vive, sachant que je la méprise.

Ne pensez-vous pas que c'est un épouvantable supplice de sentir peser sur sa tête un mépris suprême, et mérité, et éternel? Car je ne suis pas de ceux que le temps console ou apaise. Je ne sais pas ce que c'est que l'indifférence. J'aime ou je hais toujours. Et celle-là, je la haïrai toujours... Faut-il

vous dire pourquoi, madame? Parce que je l'aimerai toujours. Je l'aimerai, parce rien ne me paraîtra jamais grand et beau comme le souvenir de ce qu'elle a été; et je la haïrai de toute la force de mon amour passé, parce que rien ne me paraîtra bas et hideux comme l'idée de ce qu'elle est maintenant. Et ma haine trouvera son assouvissement dans mon mépris, comme elle trouve son aliment dans mon amour. Depuis ce jour fatal, plus sombre que la nuit de l'enfer, depuis le jour de sa trahison, nous n'avons plus échangé, et désormais nous n'échangerons plus ici-bas ni un regard ni une parole, comme si l'un de nous était mort. Et pourtant nous savons tous les deux que nous vivons tous les deux, moi pour la torturer, elle pour souffrir. Et elle souffre bien, croyez-le! Moi qui la connais, je sais qu'elle se maudit elle-même pendant les longues heures de la nuit, et qu'elle pleure des larmes bien amères, quand son orgueil, endormi avec son pâle amant, la laisse seule en face de sa conscience! Et cette pensée est l'unique consolation d'une existence à jamais vide et solitaire. Ses regrets, ses remords sont ma seule joie: je goûte encore le bonheur en me disant qu'à cette heure, après tant d'années d'éloignement et de silence, elle voudrait encore venir à mes pieds implorer son pardon, et qu'elle n'ose pas, parce qu'elle me sait inflexible. Certes, j'ai bien cruellement et bien longuement souffert; mais jamais la honte ne m'a fait détourner les yeux de ces terribles sacrifices du passé où j'ai toujours été victime, jamais bourreau; et si ma haine est un crime, au moins il me reste l'orgueil de mon implacable persévérance. Tandis qu'elle! rien, rien pour elle: ni la sublime fierté des vertu incorruptibles, ni la sauvage exaltation des vices inébranlables; ni la sérénité de l'honnête homme qui suit son droit chemin, ni l'audace du bandit qui se glorifie sur le cadavre du voyageur égorgé! A la fois vile et lâche, elle ressemble au pâle truand qui vient de dérober l'or dans l'ombre, et qui n'ose ni en profiter ni le rendre. C'était bien la peine de me voler le

bonheur, pour ne savoir ensuite ni le garder pour elle ni le donner à un autre !

Oui, elle est bien misérable ! Aussi, ne croyez pas que je reste insensible à ces douleurs que je cause. Non, hélas ! Et bien souvent, la nuit, au fond de ma cellule, agenouillé devant ce Christ qui seul aurait dû remplir toutes mes pensées, ou sur la poupe de mon navire, penché vers cet Océan qui n'a pas d'abîme plus profond que mon cœur, j'ai versé des larmes de compassion sur celle qui m'a fait verser tant de larmes de désespoir. Mais, quoique parfois en secret je la plaigne, je n'en resterai pas moins impitoyable vis-à-vis d'elle, parce qu'il y a dans le passé une immense offense qui demande dans l'avenir une réparation immense ; et, en mourant, je n'adresserai à Dieu qu'une prière : c'est de faire qu'éternellement, dans une solitude infinie, elle me suive, la tête baissée et les yeux pleins de larmes, implorant un baiser de pardon ou un regard de pitié, tandis que moi je marcherai éternellement sans répondre et sans détourner la tête !

Madame, j'aurais été heureux de vous faire compatir un instant à mon sort ; car l'on dit qu'une larme tombée des yeux d'une sainte suffit à effacer les plus grandes fautes d'un pécheur. Mais, hélas ! on ne s'intéresse qu'à ce que l'on conçoit ; et vous, qui n'avez jamais été coupable ni malheureuse, vous ne pourrez concevoir ni ma passion insensée, ni mes âpres douleurs, ni mon inextinguible soif de vengeance.

— Si j'avais aimé, — dit Léna en essuyant ses larmes, — je n'aurais pas compris l'amour autrement que vous. —

IV

Assis sur le grand rocher qui domine la baie, Léna et Konan contemplaient le coucher du soleil.

Celui-ci, balançant au-dessus de l'horizon son disque élargi, s'abaissait avec une lenteur majestueuse vers les profondeurs de l'Océan. A voir ces deux colosses d'éclat et de grandeur s'avancer ainsi l'un vers l'autre, on eût dit que Dieu, séparant les éléments de son éternelle essence, allait heurter sa gloire contre son immensité. Arrivé à la limite du jour et de la nuit, l'astre-roi s'arrêta un instant, comme s'il eût eu regret de quitter ce ciel magnifique qu'il venait d'éclairer; puis, jetant derrière lui, en signe d'adieu, une longue traînée de lumière, il disparut dans les flots. Au même instant, la lune, se levant à l'autre extrémité de l'horizon, vint argenter de ses rayons la surface des ondes que dorait encore le reflet des nuages.

— Salut! — s'écria Konan, — salut, astre bien connu, triste symbole! Autrefois mon âme s'épanouissait à ta vue, ainsi que la fleur des nuits, et laissait monter vers toi un parfum d'allégresse. Je croyais alors que tu brillais pour la terre autant que pour les cieux, et que ta pâle lumière, qui descend vers les hommes, tandis qu'elle monte vers les anges, était le lien mystérieux qui attachait le monde périssable au monde immortel. Je me réjouissais de ta venue, parce que je m'imaginais que l'amour, dont tu es le symbole céleste, venait nous donner ici-bas un avant-goût de l'éternité par sa persistance et de l'infini par sa grandeur. Puis, quand j'ai eu connu cet amour dont la durée se compte par jours et dont la hauteur se mesure avec la main; cette flamme qui ne s'allume que pour s'éteindre; ce soleil qui ne se lève que pour

se coucher ; cette voix qui ne résonne que pour laisser après elle un écho vague et funèbre ; alors je n'ai plus accueilli ta présence que par des cris de malédiction, et celles de mes pensées qui t'ont rencontrée en chemin ne sont arrivées au ciel que sous la forme du blasphème. Maintenant que, plus calme, j'écoute sans enthousiasme et sans colère toutes les voix de la nature, je te salue encore, ô toi qui ne te lèves que sur les ruines du jour ! je te salue comme un ami qui vient se faire pardonner, par une belle promesse, une trahison passée ; car il me semble que tu viens m'annoncer pour l'autre vie la possession de cet amour qui m'a fui dans celle-ci.

— Oui, — dit Léna, — nous avons besoin de croire à un sort meilleur ; car, sans l'espérance, qui pourrait porter ses maux ?

— Mais, — répondit Konan, — les âmes qui sont au-dessus des faiblesses de la terre ne doivent pas non plus être au niveau de ses douleurs.

— Tout le monde souffre, — reprit Léna avec un triste sourire, — parce que tout le monde est faible. Voyez-vous cette croix qui commence à se dessiner sur le fond blanc de la Voie lactée ? C'est là ma constellation tutélaire et mon emblème préféré. Je marche plus patiemment sur la terre en songeant à celui qui a voulu y marcher chargé d'une croix ; et je lève vers le ciel un regard plus confiant, quand j'y vois planer la douleur divinisée. Car mes faiblesses m'épouvanteraient, si je ne croyais, comme vous, aux expiations de la souffrance ; et je ne pourrais supporter mes souffrances, si je ne les regardais comme mon seul droit à l'indulgence de Dieu.

Oui, ami, je suis faible et malheureuse, moi aussi ; plus faible et plus malheureuse que vous peut-être. J'ose vous avouer cela, à vous qui m'avez montré dès l'abord une si touchante confiance. Nous pouvons nous parler l'un à l'autre sans détour et sans crainte ; car nous appartenons tous deux à la même famille, et tous deux nous portons au front le

sceau fatal qui distingue les élus de la douleur; et nous savons que la sympathie qui nous attire l'un vers l'autre ne peut pas nous conduire à une affection criminelle. Nous sommes tous deux liés par un serment indissoluble et des devoirs sacrés. Vous êtes prêtre, je suis épouse. Nous nous sommes, par hasard, rencontrés pour un instant; et, après nous être demandé l'un à l'autre quelques consolations, nous nous séparerons pour toujours, comme deux navires qui viennent d'échanger un adieu au milieu de la mer. Oh! il comptera parmi les plus beaux jours de ma vie, celui où j'aurai pu épancher mon âme dans un sein fraternel. Car tout mon malheur est dans un mot : la solitude! Je suis seule, et j'en meurs. Ce n'est pas que je me plaigne de ceux qui m'entourent; non certes! On ne pourrait être meilleur pour moi, ni m'aimer davantage. Mais nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble; je ne sais pas m'accoutumer au monde qu'ils habitent, et ils ne sauraient me suivre dans celui que j'ai choisi pour demeure. Nous ne pouvons pas respirer le même air.

Sans doute, ils sont plus sages que moi de conformer leurs désirs à l'existence qui leur a été départie, et de suivre pas à pas le chemin tracé devant eux. Peut-être même Dieu préfère-t-il leur insouciance à mon inquiétude, et leur sait-il plus de gré de leurs joies qu'à moi de mes tristesses. Mais que voulez-vous? Je n'ai pas reçu en partage la force de ceux qui peuvent à leur fantaisie étouffer un sentiment pour en faire naître un autre, et façonner leur âme comme un métal obéissant. Je ne sais que me résigner à la perte de mes espérances et assister sans crainte à mon propre holocauste. Car il faut que toute flamme ait un aliment; et mon cœur, n'en trouvant pas au dehors, se consume sans cesse lui-même. Heureusement l'huile s'épuise en même temps que la lampe s'use, et je sens avec joie que je n'ai plus longtemps à brûler au milieu de ces ténèbres désertes. Je me console du présent en fixant les yeux sur un prochain avenir, et je souris au milieu de mon morne abattement en voyant la mort s'avancer

vers moi, comme une tendre mère qui vient fermer les yeux de son enfant fatigué.

Et pourtant il est triste d'aller droit au tombeau sans un souvenir qui vous fasse retourner la tête, et c'est un bonheur bien misérable de n'apporter que l'espérance là où les autres viennent tout chargés de regrets. Qui sait même si Dieu, qui ne fait rien sans but, ne demande pas aux hommes un compte sévère de cette faculté d'aimer qu'il met en eux? Et alors que répondrais-je, ami? Où irait cette pauvre âme qui n'a désiré, qui n'a compris, qui n'a pleuré que l'amour, qui eût tant aimé et qui n'a jamais aimé? O vagues aspirations de mon enfance! ô inquiétudes inapaisées de ma jeunesse! ô larmes amères dévorées en silence! ô désespoirs cachés sous des sourires! J'avais rêvé de si ravissantes extases et de enthousiasmes si sublimes! Souvent, lorsque, dans le profond silence de mes insomnies, je m'écoutais vivre au milieu de la nature immobile, j'ai senti s'agiter en moi des sensations mystérieuses et ineffables. Dans un lointain immense, perdu entre le ciel et la terre, j'entendais résonner une musique inconnue et merveilleuse, qui m'appelait et me parlait sans interrompre sa mélodie aérienne. En même temps, au fond de mon cœur, une voix étouffée entamait pour répondre un chant qu'elle ne pouvait achever; et, fatiguée de son inutile effort, elle se changeait en un écho funèbre qui répétait sourdement des notes éparses de la divine harmonie. Puis un orage, que je sentais vibrer à la fois en moi et hors de moi, venait tout couvrir de ses grondements monotones, et, sans éclater jamais, m'accablait d'un poids toujours plus suffoquant, jusqu'à ce qu'épuisée je tombasse en proie à un sommeil de plomb; et le lendemain, à mon réveil, il ne me restait des émotions de la nuit que des larmes mal séchées sur mes joues pâlies, et le souvenir d'un triste rêve, moins triste encore que la réalité dont il était l'image.

Quelquefois le remords venait se mêler à mon chagrin: je me reprochais comme un crime la tiédeur de mes sentiments.

Non que je fusse indifférente au sort de ceux qui m'entouraient ; loin de là ! je me serais avec bonheur dévouée pour eux, et je leur eusse donné ma vie s'ils l'avaient voulue. Mais je sentais qu'aucun lien intime ne m'attachait à eux, et que je ne vivais près d'eux que par nécessité. Je me disais que c'était pour moi un devoir de les adorer, puisqu'ils m'avaient été donnés pour compagnons de mon existence, et qu'un jour Dieu me punirait de n'avoir pas su combler avec leur affection le vide de mon cœur. Alors je m'efforçais de ranimer l'ardeur languissante de mon âme et, concentrant sur mon seul époux toutes mes forces aimantes, je suppliais l'ange des saintes passions d'abaisser sur moi un regard de miséricorde et de laisser tomber en moi une étincelle du feu vivant. Vains efforts ! inutiles prières ! Aussitôt que je me retrouvais en face de lui, mon exaltation factice s'affaissait tout d'un coup, et me laissait retomber dans la morne insensibilité de la veille.

Dans vos longs voyages vous avez souvent entendu des matelots, retenus par un calme plat au milieu de la mer immobile, appeler le vent de tous leurs vœux ; et, lorsqu'après avoir frémi un instant dans leurs voiles, il s'éloignait pour ne plus revenir, vous les avez vus se livrer au désespoir. Ainsi désespérais-je quand je voyais cet amour que j'avais invoqué s'enfuir loin de moi. Car je sentais bien qu'il me serait impossible d'aimer cet homme qui savait si peu aimer ; cet homme toujours calme, qui ne devinait pas mes luttes intérieures, parce qu'il n'avait jamais eu à en soutenir de pareilles ; qui trouvait toujours que je lui donnais assez, parce qu'il ne pouvait me rendre davantage ; qui, toujours penché vers cette terre dont il savourait les plaisirs, ne levait jamais les yeux vers le ciel dont je rêvais les joies. Oui ! elle est pleine d'une bien amère tristesse, cette idée que l'on pouvait être heureux et qu'on ne le sera pas ; que l'on portait en soi le bonheur et qu'on n'a trouvé personne à qui le donner ; que l'on était né pour vivre et qu'on mourra sans avoir vécu.

Ami, maintenant que vous connaissez mon sort, ne vous plaignez pas du vôtre. Heureux le cœur qui saigne d'une trahison, car il a connu l'amour! Heureux les yeux qui pleurent aux approches des ténèbres, car ils ont vu le soleil! Heureux le voyageur tombé dans le gouffre en descendant des sommets sublimes! Malheureux, trois fois malheureux celui qui, semblable à la statue des déserts, demeure immobile au milieu d'une solitude sans mouvement, sans bruit, sans lumière et sans bornes!

Vous, vous regardez avec une douce pitié la fleur qu'un passant brutal jette sur le chemin après l'avoir arrachée de sa tige pour en respirer le parfum; moi, je la regarde avec envie. Tenez, sur ce rocher voisin, que les précipices environnent de toutes parts, voyez-vous cette rose sauvage qui fleurit tranquillement, à l'abri des souffles meurtriers et des ayons desséchants? C'est elle qui a toute ma compassion, parce que, séparée du monde par un abîme infranchissable, elle se desséchera sur sa tige, sans avoir donné son parfum à personne, sans que personne ait donné un sourire à sa beauté. —

Konan l'avait écoutée, plongé dans une sombre préoccupation; et, quand elle eut fini, il la laissa se lever et s'éloigner sans lui répondre. Léna regagna lentement le château, blessée de ce silence. Au moment où elle allait atteindre la porte, elle entendit quelqu'un s'approcher d'elle à pas précipités. Elle se retourna et aperçut le commandeur. Il était horriblement pâle, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient de son front. Il tira de sa poitrine une rose ensanglantée et la présenta en silence à Léna, qui la reconnut aussitôt; puis, avant qu'elle eût eu le temps de proférer une parole, il tomba à la renverse, baigné dans son sang. Ses blessures s'étaient rouvertes dans les efforts qu'il avait faits pour escalader le rocher.

V

— Oui, je vous aime, madame ! La sincérité est permise à celui qui n'a peut-être pas un jour à vivre, et vous pouvez entendre sans rougir un aveu qui est aussi un adieu. Je vous aime ! et, grâce à vous, mon âme se présentera au souverain juge plus calme et plus pure. Vous m'avez fait voir que sa bonté n'est surpassée que par sa puissance, et que, quand il lui plaît de guérir les cœurs malades, il sait leur donner, avec une force inconnue, un objet digne de l'exercer. Il m'a ouvert tout à coup un horizon que je ne soupçonnais pas, et il a reculé à la fois, pour moi, les limites de l'admiration et celles de l'amour. Tout entier au souvenir de cette passion qui avait bouleversé toute ma vie, je croyais que rien ne me paraîtrait aussi grand que la chûte de mon idole, aussi imposant que ses ruines ; et, continuellement perdu dans une sombre contemplation du passé, je me disais que jamais ne brillerait sur la terre vision assez éclatante pour me détourner de cet horrible spectacle. Vous parûtes, et j'oubliai tout ce qui devait faire l'éternelle préoccupation de ma vie.

Douce image ! augure consolant ! Mon âme, que troublaient encore les lointaines émanations d'un astre dévorant, s'est calmée à l'apparition d'un astre plus doux et plus pur. Oh ! que la nuit éternelle succède bien vite à cette soirée délicieuse ! J'ai fini ma journée, et je ne veux pas revoir le soleil.

Que ferais-je à cette heure de la vie ? Je me suis vu aimé de vous dans le ciel, et sur la terre vous ne voudriez plus m'aimer. O ma sœur ! priez avec moi l'Eternel pour qu'il ait pitié de moi et me laisse mourir. —

VI

Il ne mourut pas, et bientôt sa santé rétablie le força d'annoncer son départ. La comtesse ne fit rien pour le hâter ou le retarder. De son côté, le commandeur ne lui adressa pas une seule question. Seulement il mit une grande lenteur à faire ses préparatifs de voyage, et tomba dans une tristesse de jour en jour plus profonde. Bien des jours se passèrent sans qu'ils échangeassent une parole significative. Mais, un matin, Konan dit devant tout le monde que sa galère était prête à partir et qu'il appareillerait dans la soirée. Léna ne laissa pas échapper un mot ; mais elle devint pâle comme la mort. Elle laissa tout le monde s'éloigner ; puis quand ils furent seuls, elle dit à Konan :

— Je vous remercie. Vous savez que je vous aime, et, pour me sauver de vous et de moi, vous partez : c'est noble et c'est bon ; mais j'en étais sûre. Je vous connais ; rien ne m'a échappé de vos sentiments, et j'ai bien apprécié le motif de toutes vos actions. Depuis le jour où, étendu sur votre lit de douleur, vous m'avez fait cette confession que vous croyiez suprême, vous ne m'avez plus parlé d'un amour que vous sentiez partagé. Et vous n'avez pas une seule fois tâché de me pousser à une explication, parce que vous pensiez qu'il me serait impossible de mentir et pénible de dire la vérité. Vous vous trompiez ; car je vous estime trop pour qu'il m'en coûte de tout vous dire, et je vous ouvre mon cœur avec la même confiance qu'à Dieu. Mais je n'en suis pas moins touchée du profond respect et de la tendresse délicate que vous m'avez témoignés. Vous êtes bien l'homme que je m'étais figuré tout d'abord, et je ne me suis pas trompée en vous ai-

mant dès le premier jour. Oui, cela est vrai; et il ne faut pas faire honneur à ma bonté des larmes que vous m'avez vue verser au récit de vos souffrances : ce n'était ni sur vous, ni sur elle, quoiqu'elle soit plus à plaindre que vous encore, que je pleurais; c'était sur moi, qui reconnaissais à chacune de vos paroles le cœur que j'avais rêvé, et qui n'espérais ni le remplir ni le posséder. De ces deux bonheurs, Dieu m'a accordé l'un et refusé l'autre : que son nom soit béni pour toute chose! Partez, ami! retournez aux devoirs de votre glorieuse existence, et, si la certitude d'être uniquement et éternellement aimé d'une pauvre âme solitaire peut diminuer le poids de vos tristesses, marchez d'un pas léger dans la carrière qui vous est ouverte. Adieu.

— Que parlez-vous de partir? — répondit Konan. — Peut-être l'aurais-je pu tout à l'heure, parce que je doutais encore; mais, maintenant que je me sais aimé de vous, Léna, vous quitter! vivre l'un sans l'autre, loin l'un de l'autre! Croyez-vous cela possible? Ah! vous ne connaissez pas encore l'amour. Léna, ordonnez-moi de m'ouvrir les veines et d'expirer à vos pieds; mais ne parlez plus de partir, ou plutôt partons, et allons cacher notre amour dans quelque coin inconnu de la terre.

C'est dans le monde un rare accident que la rencontre de deux êtres faits l'un pour l'autre, et l'on commet une irréparable folie en laissant échapper de ses mains le cœur où l'on pouvait mettre toute sa confiance avec toutes ses sympathies. On ne trouve pas deux fois ici-bas l'occasion d'être heureux : sachons prendre le bonheur que le sort nous envoie.

Si vous aviez connu les transports de la possession, vous n'oseriez pas envisager ceux de la perte. Vous avez bien souffert de votre isolement quand il était involontaire; vous souffririez cent fois plus encore en vous retrouvant isolée par votre faute.

Et moi, que deviendrai-je? Il faudra donc que, revenu à l'espérance et à la lumière, je retombe dans le désespoir et

dans les ténèbres ! ce serait une horrible cruauté de ressusciter un mort pour le remettre au tombeau. Léna ! ayez pitié de moi, si ce n'est de vous. Vous, vous pourrez peut-être encore supporter le malheur dans cette vie, parce que vous êtes certaine du bonheur dans l'autre. Mais moi, qui ne sais rien de mon avenir, tout chargé que je suis de faiblesses et d'iniquités, comment voulez-vous que je me résigne au présent! Certes! je n'étais pas digne d'un amour comme le vôtre, et je n'ai rien fait pour mériter un si magnifique don. Mais le malheureux qui reçoit une grâce prend, dans la générosité même de son bienfaiteur, le droit de la vouloir complète. Il ne fallait rien me donner, ou il faut tout me donner. Que voulez-vous que je fasse de la moitié du bonheur? Vous prétendez que la certitude d'être uniquement et éternellement aimé adoucira mes tristesses; dites qu'elle les rendra plus amères que le fiel et plus âpres que le poison. Penser qu'il y a un cœur qui ne bat que pour moi, et en rester à jamais séparé! Savoir que mon âme a une patrie, et la tenir captive sur une terre étrangère! C'est alors que je maudirais la nature entière et Dieu tout le premier, qui, après m'avoir montré la source vive où je devais apaiser ma soif brûlante, m'en aurait éloigné pour toujours sans me permettre d'y tremper mes lèvres.

Quant à cette existence que vous appelez grande, je ne m'en inquiète guère. Désormais vous êtes et vous serez ma seule gloire, et je ne connais d'autres devoirs que celui d'obéir à mon cœur. Assez d'autres, à mon défaut, viendront apporter à la croix le secours de leur épée. Moi, je suis las de verser aux pieds d'une image insensible le sang d'hommes inconnus. Ils aimaient peut-être aussi, peut-être étaient-ils aimés, ceux que frappait mon fer impitoyable ! Je ne veux plus faire le malheur de personne. Je veux recevoir et donner le bonheur.

Croyez-moi, Léna, vous serez heureuse. Toutes les mauvaises passions qui sont en moi se consumeront bien vite à

la flamme de ce pur amour que vous avec allumé, et il n'en restera bientôt plus qu'un encens digne de vous être offert. Venez! venez!

Vous ne le voulez pas! Qui vous arrête? Est ce la crainte du monde? Mais qu'importe l'opinion des hommes à ceux qui veulent vivre loin d'eux? Est-ce celle de Dieu? Il ne saurait nous punir des sentiments qu'il a mis en nous. Et, quand même il faudrait braver sa colère, l'amour ne nous en donnerait-il pas la force? Les grands cœurs ne savent ni calculer les dangers ni mesurer les abîmes. Marchons donc!

Si c'est l'affection qui vous guide, vous ne pouvez hésiter : il n'y a au monde qu'un seul être qui sache vous aimer, et c'est à celui-là que vous vous devez. Allez-vous me parler de votre époux ou de vos vieux parents? Mais de quel droit me priveriez-vous d'un trésor qui est ma fortune et ma vie, pour le conserver à un maître insouciant qui n'en soupçonne pas la valeur? Et n'est-ce pas une impiété de sacrifier les existences qui commencent à celles qui finissent? Si c'est le chagrin d'autrui qui vous effraie, pensez que vous devez être perdue pour eux ou pour moi; avant de vous décider, pesez les souffrances de chacun. Si vous craignez le remords pour avoir préféré un amour nouveau à vos anciens attachements, représentez-vous celui que j'éprouverai pour être venu ajouter à vos malheurs des espérances vaines et de stériles regrets, pour avoir présenté à vos yeux l'image d'un bonheur insaisissable.

— Ami, — reprit Léna, — ma conscience m'ordonne de rester ici, et vous même me mépriseriez si je n'y obéissais pas. Je fus entraînée vers vous par toutes mes sympathies, mais je suis attachée au comte par tous les liens de la reconnaissance. Il m'a fait partager, à moi, pauvre fille inconnue, et sa fortune et son nom; et depuis il a toujours été pour moi plein de confiance et de bonté. Je ne paierai pas ses bienfaits par une trahison qui le tuerait peut-être. J'ai pu vous donner mon âme sans remords, parce que je la crois libre; mais je

ne puis vous donner ma vie, parce qu'elle ne m'appartient pas. J'ai juré de rester fidèle au comte, et je tiendrai mon serment. Je ne veux être ni ingrate ni parjure. Il faut que je reste digne de votre amour en résistant à votre passion.

Adieu, ami. Si je vous fais du mal, pardonnez-le-moi en faveur du bien que je voudrais vous faire au prix de mon sang.

Pour moi, soyez sans inquiétude et sans regrets. N'étant pas accoutumée au bonheur, je ne suis pas ambitieuse : je saurai me contenter de ce que Dieu m'a donné. Votre souvenir, qui restera à jamais la plus chère de mes pensées, consolera mes ennuis au lieu de les aggraver, comme vous le supposez. Il me sera doux de songer que je n'ai pas passé inconnue sur la terre, et je ne me rappellerai pas sans orgueil la place que j'aurai occupée un instant dans votre grand cœur. J'accomplirai plus facilement des devoirs auxquels j'aurai sacrifié le bonheur, et mon isolement me semblera plus supportable quand je pourrai dire que c'est ma volonté qui me l'impose. D'ailleurs, si j'ai encore beaucoup à souffrir, je sens que je ne souffrirai pas longtemps.

Pardon! je deviens faible et vous afflige, au lieu de vous encourager. Il faut nous séparer avant que la lâcheté prenne le dessus dans mon cœur. Ne me répondez pas un mot, ne cherchez pas à changer une de mes résolutions; je place ma conscience sous la sauvegarde de votre loyauté. Merci de cette noble vie que vous m'avez offerte! merci de la générosité avec laquelle vous m'obéissez! Je n'oublierai rien; et, à quelque heure que vous éleviez vos pensées vers Dieu, soyez certain qu'il y aura une âme bien dévouée qui le priera pour vous. —

Elle se leva et s'éloigna rapidement en lui faisant signe de ne pas la suivre. Il resta immobile et silencieux, l'œil fixé sur la trace de ses pas. —

Quand le soir fut venu, il s'embarqua sans lui avoir parlé,

sans l'avoir aperçue ; puis il appareilla et s'éloigna vers la haute mer, sans qu'elle se montrât. Mais quand il fut à une grande distance, il vit une forme blanche venir se poser sur le grand rocher qui domine la baie. Elle était encore à la même place quand la nuit s'abaissa sur les flots.

VII

Un mois s'est écoulé. La comtesse a conservé tout son calme et toute sa douceur, mais une souffrance profonde se lit sur ses traits altérés. En vain on la presse de questions on n'en peut obtenir aucun éclaircissement sur la cause de son malaise. Elle attribue son accablement et sa pâleur aux perturbations fréquentes de l'atmosphère. En effet, depuis plusieurs jours, les orages se succèdent avec rapidité, et tout fait encore présager pour la nuit qui va suivre une horrible tempête. Le vent souffle avec violence, la mer vient se briser en gémissant contre les rochers, et les oiseaux nocturnes poussent, au milieu des ténèbres, de longs cris de terreur. Le comte, pensant qu'il n'y a pas d'attaque à redouter par un temps pareil, ordonne que l'on fasse rentrer les sentinelles La comtesse, plus abattue et plus triste encore que de coutume, se retire de bonne heure dans son appartement. Là, pour se livrer plus tranquillement à la prière, elle fait éloigner ses femmes et reste seule.

VIII

L'orage a sévi pendant toute la nuit avec une épouvantable violence; mais le calme renaît avec le jour. Les sentinelles reprennent leurs postes; le château s'éveille. Les femmes de la comtesse se présentent à sa porte, qu'elles trouvent ouverte. Elles entrent: leur maîtresse est absente, et son lit n'est point défait. On s'étonne, on cherche, on court, on appelle; mais en vain.

Que peut être devenue la comtesse? Aucune marque de violence ne permet de supposer un assassinat ou un enlèvement. D'ailleurs, le château est partout entouré de fossés profonds, de murailles élevées ou de rochers infranchissables. Tous les ponts étaient levés, toutes les portes fermées. Personne n'a pu pénétrer du côté de la terre; et, pour aborder du côté de la mer, il eût fallu risquer vingt fois sa vie. Puis l'on eût entendu quelque bruit, quelque cri d'alarme. La comtesse ne peut donc avoir été la victime d'un audacieux attentat. Elle ne peut non plus s'être précipitée involontairement dans les flots Sa terrasse est garnie d'une haute balustrade de marbre dont tous les piliers ont conservé leur solidité, et les rochers qui séparent la terrasse de la mer eussent gardé quelque vestige de la chute, quelque débris du cadavre. Et comment s'imaginer que, par cette épouvantable nuit, la comtesse soit sortie de son appartement sans un dessein sinistre? Que penser donc, si ce n'est que, lasse de souffrir, elle a cherché volontairement dans la mort un terme à ses maux?

Cette dernière idée préoccupe tout le monde; mais personne n'ose l'exprimer. Quand les regards farouches du comte ne feraient pas expirer les paroles sur les lèvres de ses servi-

teurs, aucun d'eux ne voudrait être le premier à accuser d'un crime celle qu'ils sont accoutumés à regarder comme le modèle de toutes les vertus.

Cependant on ne peut plus conserver de doutes. Plusieurs jours se sont écoulés, et les messagers expédiés à sa recherche dans toutes les directions sont tous revenus sans en rapporter aucune nouvelle. Tout espoir est perdu. On célèbre pour l'âme de la comtesse une messe funéraire, et le deuil commence.

IX

Monts sublimes! éternels sommets! témoins immobiles de la marche des siècles! géants de la création! voisins du ciel! vous êtes le séjour du calme et la patrie des grandes âmes. A vos pieds viennent expirer les vains bruits du monde ; et le vulgaire s'arrête au loin, épouvanté de votre sauvage grandeur. Celui qui nourrit de fortes pensées peut seul supporter l'austère silence de vos solitudes : car là on n'a d'autre compagne que la nature, d'autre interlocuteur que l'écho; rien n'y est animé que par vous-même, et le désert n'offre que la mort à qui ne sait pas lui donner la vie. Il faut que, comme un soleil généreux, l'esprit éclate en jets de lumière et de chaleur ; il faut que, semblable à un lac trop plein, le cœur déborde sur les objets extérieurs et les féconde en les inondant. Mais alors quelle existence pour l'homme qui, sûr de lui-même et digne de vous, ô montagnes! vient, dans vos mystérieuses retraites, se recueillir et vous contempler! Tout pour lui s'amplifie, s'élève et s'épure : les sentiments empruntent la grandeur des choses pour leur donner ensuite une majesté nouvelle ; les idées, miroirs fidèles, réfléchissent

sur les images l'éclat qu'elles en reçoivent ; et les deux mondes de l'intelligence et de la matière, mis en contact, font jaillir à la fois de leurs flancs toute la force, tout le feu, toute la vie qui y étaient enfermés, et, par une action simultanée, se développent, s'allument, s'animent l'un l'autre. Toute pensée prend un corps, toute forme un sens. Cet entassement de pics superposés n'est plus seulement un amas gigantesque de masses inertes, mais semble une âpre et magnifique échelle que la vertu gravit pour monter à Dieu. Debout sur le plus ardu des pics inaccessibles, la liberté vous apparaît, vierge auguste, vêtue d'un manteau de neige, respirant à pleine poitrine l'air pur des abîmes et promenant un fier sourire sur son empire solitaire. Cette inquiétude éternelle qui s'agite, ainsi qu'une mer, au fond de l'âme humaine, tour à tour gémit avec la brise, crie avec la tempête, gronde avec le tonnerre. L'imagination, sœur de l'aigle, déploie ses ailes au milieu du vaste espace, et, planant au dessus de la terre, perce de son regard les profondeurs infinies des cieux. Les désirs se changent en pressentiments ; l'espérance revêt les apparences de la réalité ; la marche monotone et solennelle du temps fait sentir l'approche de l'éternité, comme l'élargissement des fleuves annonce l'Océan ; la vie présente s'écoule dans la contemplation de la vie future vers laquelle on marche ; et la mort n'est plus qu'une porte sombre que l'on aspire à traverser pour passer du séjour des lueurs douteuses au royaume de la pure lumière.

C'est surtout à l'amour que convient la vie austère et calme des montagnes. Aux affections que le tumulte du monde irrite, use et déplace en même temps, les hautes solitudes donnent à la fois la tranquillité de leurs lacs, la profondeur de leurs gouffres, la solidité de leurs rocs. Le cœur, forcé de se concentrer sur un seul objet, y place tout son bonheur et y consacre toutes ses forces. Mais c'est aussi l'amour qui a surtout besoin de grandeur et de puissance pour aborder

une telle vie. Le même air qui fortifie les passions vigoureuses tue les faibles attachements.

X

Dans une profonde vallée de la Syrie, fermée d'un côté par les sommets neigeux du Liban, ouverte de l'autre sur le plages lointaines de la Méditerranée, s'élève la riche demeure d'un émir ; à gauche est une vaste forêt de cèdres ; au milieu un tapis de gazon, émaillé de fleurs sauvages ; à droite un abîme, au fond duquel murmurent les eaux tourmentées d'un torrent.

Le soleil commence à baisser ; sous l'ombre d'un cèdre séculaire, le chef est couché aux pieds d'une belle jeune femme.

— Voilà un an, — dit-il, — que nous cachons ici notre amour et notre bonheur. Laisse-moi te remercier, ma bien-aimée, et te dire ce que j'ai dans le cœur. Je suis plein de reconnaissance pour tes bienfaits : tu as apaisé toutes mes souffrances, dissipé tous mes doutes, ranimé toutes mes illusions. La vie m'était devenue odieuse ; tu m'y as rattaché en me faisant une destinée plus belle que tous mes rêves. Je n'ai plus le droit de me plaindre de mes maux antérieurs, tant son grandes les compensations que tu m'as données ! Et je n'ai plus même la faculté de songer au passé, tant je suis absorbé dans les félicités du présent !

Je n'ai souffert qu'une fois à cause de toi : c'est cette nuit, cette nuit si terrible et si belle, où je t'emportais, à travers l'orage, malgré tes prières et tes larmes. Rappelle-toi ce que tu éprouvai en m'ordonnant de m'éloigner pour toujours, et tu auras une idée de ce que j'éprouvais en te faisant violence. Pourtant je m'attendais à la résistance quand je fis

retourner mon navire : j'avais pesé toutes les conséquences, prévu tous les obstacles, et j'arrivai armé d'une résolution que je croyais inébranlable. Mais, en escaladant les rochers, moi qui n'avais jamais connu la peur, je tremblais tellement que vingt fois je faillis me précipiter. Au moment où je me trouvai en face de toi, je sentis tout mon sang refluer vers mon cœur et mes genoux se dérober sous moi. Je voulus te parler ; la voix me manqua.

Ce fut un bonheur : si je t'avais adressé une parole, je n'aurais plus eu la force d'exécuter mon projet. Mais ma faiblesse même nous sauva. Ne pouvant rien dire, je me décidai soudain à agir; et, te saisissant dans mes bras, je m'enfuis avec toi dans les ténèbres, comme un loup avec sa proie. Béni soit le tonnerre qui couvrait ta voix suppliante ! bénies soient les sombres nuées qui m'empêchaient de lire ton épouvante dans tes regards ! bénie soit cette pente terrible qui m'entraînait malgré moi vers la mer ! Si j'eusse pu m'arrêter, si j'eusse eu le temps d'écouter tes prières et de voir tes larmes, peut-être !... O Dieu ! je frissonne d'y songer seulement !

Quel lendemain, si, au lieu du crime qui m'a donné le bonheur, j'eusse commis cette lâcheté ! Toi-même, qui avais eu la force de me renvoyer, toi-même, tu me l'as avoué, tu te mourais de mon départ ; tu t'étonnais de mon obéissance ; tu désirais, tu attendais mon retour, tout en le redoutant. Qu'eusses-tu pensé de moi si je t'eusse obéi une seconde fois? Que serais-tu devenue après cette tentative misérable qui t'aurait encore une fois laissée retomber dans ton isolement désespéré, après t'avoir montré dans l'avenir toutes les joies de l'amour partagé ! O chère maîtresse ! Mais non, cela n'était pas à craindre ; je t'aimais trop déjà pour reculer même devant ta colère, même devant tes remords. A quelque prix que ce pût être, il fallait que je possédasse ma bien-aimée.

Et cependant, s'il y a une idée au monde qui m'épouvante, c'est celle de te faire souffrir. Toi souffrir par moi ! Ne serait-

ce pas comme si je plongeais ma main dans ma poitrine ouverte pour y déchirer mon propre cœur?

Comment cela pourrait il arriver? Y a-t-il en moi autre chose qu'admiration, respect, tendresse? Mon âme est-elle autre chose qu'un pâle mais fidèle miroir de la tienne! Tu peux porter partout tes regards, tu ne trouveras partout que ton image; tu peux faire descendre ta pensée dans les derniers replis de la mienne, et tu n'y trouveras rien qui ne vienne de toi, qui n'aille à toi, qui ne soit toi même.

Et l'avenir ne peut pas t'inquiéter plus que le présent : tu sais que ma vie n'est que l'ombre de la tienne, et que l'une ne peut ni se mouvoir sans que l'autre la suive, ni disparaître sans que l'autre s'efface.

Quant à ces craintes, à ces remords dont je parlais, tu ne saurais les éprouver : si tu es ici, ce n'est pas ta faute, mais la mienne; tu ne peux te reprocher un bonheur que je t'ai donné malgré toi, ma captive adorée, et Dieu ne peut te punir d'un crime que tu n'as pas commis. Moi seul ai tout fait, c'est sur moi seul que retombent toutes les conséquences. O bonheur! tu partages ma victoire, sans partager mes dangers. Advienne que pourra, je suis tranquille : tu es à l'abri.

Et d'ailleurs que nous peut maintenant le Tout-Puissant? N'a-t-il pas créé nos âmes immortelles et incorruptibles? Et quelle est l'essence des nôtres, si ce n'est pas l'amour? Nous ne cesserons donc plus d'aimer, puisque nous ne pouvons plus cesser d'être; et nous ne cesserons plus de nous aimer, parce qu'au dehors de nous l'amour n'existe pas pour nous. Que s'allument pour toujours les flammes de l'enfer! que se creusent éternellement des gouffres infinis! jamais souffrances n'égaleront mes joies, si jamais ne se brise le lien qui nous unit.

Je t'ai dit comment je t'aimais. Dis-moi comment tu m'aimes. —

Elle l'écoutait, plongée dans une béatitude rêveuse et

comme accablée de son bonheur. Quand il finit en l'interrogeant, elle ne lui répondit pas ; mais, prenant sa tête dans ses deux mains, elle la serra fortement sur son cœur. Le jeune homme s'abandonna long-temps avec délices à son étreinte silencieuse. Mais, en sentant deux larmes brûlantes tomber sur son front, il se leva d'un bond, et, s'éloignant de quelques pas :

— Puisque vous pleurez. — dit-il avec un doux sourire, — c'est que vous êtes malheureuse ; et moi, qui n'aime pas les tristes visages, je m'en vais.

— Où vas-tu ? — demanda-t elle d'un air inquiet.

— J'ai aperçu dans les rochers, — répondit-il d'une voix émue, — une rose sauvage qui fleurit dans la solitude ; je veux l'aller cueillir, en souvenir d'une triste et délicieuse soirée. —

Et il disparut dans la forêt La jeune femme lui jeta un dernier regard, se leva, et regagna sa demeure à pas lents. Arrivée au seuil, elle s'arrêta, et, levant au ciel ses yeux encore humides :

— Je paierais volontiers de mon sang le bonheur que je t'ai apporté, ô mon noble ami ! mais je ne puis oublier le malheur que j'ai laissé derrière moi. —

Quand elle fut rentrée, on lui annonça qu'un pèlerin chrétien demandait l'hospitalité ; elle ordonna qu'on l'introduisît c'était le comte Robert. A sa vue, elle se leva convulsivement, poussa un cri terrible et tomba roide à la renverse.

XI

Le jeune émir a entendu ce cri : il frémit, il accourt, il entre ; ses regards tombent d'abord sur Robert, et se reportent rapidement sur la femme étendue à ses pieds. Il se

penche sur elle, met la main sur son cœur, aspire ses lèvres, et voit qu'elle est morte. Alors, sans pousser un cri, sans verser une larme, sans prononcer une parole, il l'enlève doucement dans ses bras, et sort avec elle de l'appartement. Il traverse la prairie avec lenteur, comme s'il craignait de réveiller sa bien-aimée endormie. Arrivé sur le bord, il s'arrête un moment, fixe un regard profond sur le visage de celle qui n'est plus ; puis, l'élevant au-dessus de sa tête, il se précipite avec elle dans l'abîme.

XII

Le comte Robert retourna en Sicile, et ne prononça plus jamais le nom de Léna.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

